This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,417,880

TAIR
FAIRE

E
51
.I61
1900

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES AMÉRICANISTES

International Congress of Americanists

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES

XIIe SESSION

TENUE A PARIS EN 1900

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE (VIe)

1902

Vignaud
11-9-26

COMPTE RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

TENU A PARIS DU 17 AU 22 SEPTEMBRE 1900. — 12e SESSION

TRANSMISSION DES POUVOIRS

Par décision du Comité d'Organisation du Congrès International des Américanistes de Stockholm, en date du 21 décembre 1898, le bureau de la Société des Américanistes de Paris a été chargé d'organiser la 12e session du Congrès.

COMMISSION D'ORGANISATION

BUREAU

Président.

M. Hamy (le Dr E.-T.), de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Muséum d'histoire naturelle, conservateur du Musée d'ethnographie.

Vice-Présidents.

MM. Bonaparte (le Prince Roland), vice-président de la Société des Américanistes de Paris.

de Nadaillac (le Marquis), correspondant de l'Institut.

Secrétaire général.

M. Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris.

Trésorier.

M. Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'ethnographie, place du Trocadéro, Paris.

MEMBRES

MM.

Adam (Lucien), président de chambre à la Cour de Rennes, membre de la Société des Américanistes de Paris.

de Bassano (le Duc), membre de la Société des Américanistes de Paris.

de Baye (le Baron), secrétaire de la Société des Antiquaires de France.

Beauvois (Eugène), publiciste.

Bonaparte (le Prince Roland), vice-président de la Société des Américanistes de Paris.

Capitan (le Dr), président de la Société d'Anthropologie de Paris.

de Charencey (le Comte), membre de la Société des Américanistes de Paris.

Charnay (Désiré), explorateur.

Cordier (Henri), professeur à l'École des langues orientales vivantes.

Deniker (J.), bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle.

Diguet (Léon), explorateur.

Froidevaux (Henri), secrétaire de l'Office colonial près de la Faculté des lettres de Paris.

Gaffarel (Paul), doyen de la Faculté des lettres de Dijon.

de la Grasserie (R.), juge au tribunal de Rennes, membre de la Société des Américanistes de Paris.

Hamy (Dr E.-T.), de l'Institut, président de la Société des Américanistes de Paris.

Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'ethnographie.

Hulot (le Baron), secrétaire général de la Société de Géographie.

Letourneau (le Dr), secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris.

Levasseur (Émile), de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des arts et métiers.

de Loubat (le Duc), président d'honneur de la Société des Américanistes de Paris.

Marcel (Gabriel), conservateur de la Section des cartes et plans à la Bibliothèque nationale.

de Marsy (le Comte), directeur de la Société française d'archéologie.

Maspéro (Gaston), de l'Institut, professeur au Collège de France.

Maunoir (Charles), secrétaire général honoraire de la Société de Géographie.

Monnier (Marcel), explorateur.

de Nadaillac (le Marquis), correspondant de l'Institut.

Oppert (Jules), de l'Institut, professeur au Collège de France.

Pector (Désiré), secrétaire général de la VIIIe Session du Congrès International des Américanistes.

de Peralta (le Marquis), ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, vice-président de la Société des Américanistes de Paris.

Pinard (Alphonse), explorateur.

de Rosny (Léon), professeur à l'École des langues orientales vivantes.

DE SANTA-ANNA NÉRY (le Marquis F.), membre de l'Institut d'histoire et de géographie de Rio-de-Janeiro.

DE TURENNE (le Comte Louis), membre de la Société des Américanistes de Paris.

DE LA VAULX (le Comte Henry), explorateur.

VERNEAU (le Dr R.), assistant d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire à l'ambassade des États-Unis, vice-président de la Société des Américanistes de Paris.

VINSON (Julien), professeur à l'École des langues orientales vivantes.

PROGRAMME DE LA SESSION

I. — Histoire et Géographie.

1° Migrations possibles et pénétration réciproque des différents peuples américains avant la découverte;

2° Organisation militaire des nations américaines avant le XVIe siècle (Mexique, Pérou, etc.);

3° Des diverses communautés indiennes des deux Amériques, à l'époque de la conquête européenne;

4° Premières relations maritimes entre l'Europe et le continent américain;

5° Les corsaires européens aux Antilles au XVIe siècle;

6° Faire connaître les documents inédits permettant de contrôler et de critiquer les ouvrages d'Œxmelin et d'Archenholz, et de préparer, dans la mesure du possible, une histoire scientifique des flibustiers (*buccaneers* d'Amérique.

II. — Anthropologie et Ethnographie.

1° Investigations récentes sur l'époque de l'apparition de l'homme et sur sa présence dans les alluvions quaternaires dans les deux Amériques. — Dans quelle mesure est-il possible d'établir une concordance chronologique entre la succession des époques préhistoriques du Nouveau et de l'Ancien Monde? — Résultats à en tirer pour l'anthropologie, l'ethnographie et l'archéologie du continent américain;

2° Nomenclature des peuples et peuplades de l'Amérique avant la conquête. — Cartes ethnographiques précolombiennes;

3° Distribution ethnographique et possessions territoriales des nations ou tribus aborigènes de l'Amérique au moment de la découverte, et de nos jours;

4° Des rapports existants entre les Indiens modernes dits *Pueblos* et les peuples agriculteurs préhistoriques de l'Amérique intertropicale;

5° Origine et progrès des Caraïbes en Amérique; caractères des peuples de ce nom.

III. — Archéologie.

1° Comparer les formes que prennent les instruments de pierre chez les différentes populations américaines anciennes et modernes;

2° Nouvelles découvertes de monuments de pierre au Mexique et dans l'Amérique centrale. — Conséquences que ces découvertes peuvent avoir pour une classification chronologique de ces monuments.

3° Nouvelles découvertes de monuments indigènes dans l'Amérique du Sud (Tucuman, Catamarca), etc.;

4° Distribution géographique des différents groupes céramiques du Nouveau Monde;

5° Les métaux en Amérique avant la découverte;

6° Origine des pierres dures travaillées par les anciens indigènes.

IV. — Linguistique et Paléographie.

1° Nouveaux matériaux pour l'étude des différentes familles linguistiques américaines (particulièrement Amérique centrale, Colombie, République Argentine et Chili);

2° De la nomenclature de l'histoire naturelle dans les langues américaines;

3° Nouvelles découvertes sur la pictographie et les pétroglyphes des Indiens de l'Amérique.

N. B. — *Toute question relative à l'Américanisme, bien que ne figurant pas au programme, pourra être traitée au Congrès.*

LISTE DES MEMBRES DU CONGRÈS

DÉLÉGATIONS

Allemagne

M. Von den STEINEN (le professeur Dr Karl), délégué du Gouvernement, Charlottenbourg, 24, Hardenbergstrasse, Berlin.

Argentine (République)

M. Lehmann-Nitsche (le Dr Robert), chef de la section d'Anthropologie du Musée de La Plata, délégué dudit Musée.

Bolivie.

M. Dorado R. (Alejandro), attaché à la légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris.

Canada

M. Mavor (James), professeur d'économie politique à l'Université de Toronto, délégué du Gouvernement.

Équateur

M. Rendon (le Dr Victor M.), 3, place Malesherbes, Paris.

Espagne

M. Ripoche (Diego), délégué de la ville de Las Palmas, Grande Canarie.

États-Unis d'Amérique

MM. de Loubat (le duc), délégué officiel du gouvernement des États-Unis, 47, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Bickmore (Albert S.), Curator of the Department of Public Instruction (American Museum of Natural History, New-York), délégué du commissariat des États-Unis à l'Exposition Universelle.

Mme Mc Clurg, 11, Régente de la Colorado Cliff Dwelling Association; id.

Mlle Fletcher (Alice C.), Indian Bureau, Washington, D. C.; id.

MM. Mc Gee (Dr W. J.), Ethnologist in charge, Bureau of Ethnology, Smithsonian Institution, Washington; id.

Niederlein (le Dr Gustave), du « Philadelphia Commercial Museum », Grand-Hôtel, Paris; id.

Mme Ward Kalm (Ruth), Newark, New-Jersey; id.

M. Wilson (le professeur Thomas), conservateur en chef du National Museum (section d'archéologie préhistorique) de Washington; id.

France

MM. Charnay (Désiré), explorateur, délégué du Ministère de l'Instruction publique, 46, rue des Marais, Paris.

de Monclar (le marquis), Ministre plénipotentiaire, délégué du Ministre des Affaires étrangères, 18, rue de l'Arcade, Paris.

Poiret, délégué de la Chambre de Commerce de Paris.

Routier (Gaston), délégué de la Société Normande de Géographie.

Honduras

M. Pector (Désiré), 3, rue Rossini.

Mexique

MM. Baz (Gustave), Chargé d'affaires du Mexique en France, 16, avenue Carnot, Paris.

del Paso y Troncoso (Francisco), directeur du Musée National de Mexico (Hôtel Cusset), 95, rue de Richelieu, Paris.

Ramirez (le Dr José), Secrétaire du Conseil de Salubrité du Mexique, 24, rue Brey, Paris.

Nicaragua

M. Crisanto Medina, Ministre du Nicaragua, 3, rue Boccador, Paris.

Pérou

M. de Izcue (J. A.), Commissaire du Pérou à l'Exposition Universelle de 1900.

Salvador

M. Dreyfus (Camille), 241, faubourg Saint-Martin, Paris.

DONATEURS

MM. DE LAUGIER-VILLARS (le comte).
DE LOUBAT (le duc).
DE PERALTA (le marquis Manuel).

SOUSCRIPTEURS

Allemagne

MM. ASHER et Cie, libraires, Unter den Linden, 13, Berlin.
BAUER (le professeur), Geheimer Regierungs Rath, Marburg.
DORENBERG (Joseph), Consul, Kaiser Wilhelmstrasse, 16, Leipzig.
EHRENREICH (le Dr Paul), Nettelbeck strasse, Berlin W.
HAEBLER (le professeur Conrad), Dresde.
HELMOLT (le Dr Hans F.), rédacteur au *Bibliographisches Institut* (Marienhöhe), Leipzig-Stœtteritz.
REISS (le Dr W.), Schloss Könitz. Thüringen.
SELER (le Dr Eduard), professeur à l'Université de Berlin, Kaiser Wilhemstrasse, 3, Steglitz b. Berlin.
Mme SELER.
MM. VON DEN STEINEN (le professeur Dr Karl), délégué du Gouvernement, Hardenbergstrasse, 24, Charlottenburg.
VON DEN STEINEN (Wilhelm), Gross Lichterfelde O. Verlingerte Wilhelmstrasse, 26, Berlin.
STREBEL (HERMANN), Papenstrasse, 79, Hamburg-Eilbeck.
VIRCHOW (le Dr Rudolf), professeur à l'Université de Berlin, Lihessing strasse, 10, Berlin D.

Angleterre

M. MIERS (H. O.), Oxford.
SHIPLEY (John B.), littérateur, 14, avenue des Vollandes, à Genève (Suisse).

Argentine (République)

MM. AMBROSETTI (Juan B.), rue Europa, 448, Buenos-Ayres.
ARATA (le Dr Pedro N.), professeur à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres, Calle Rivadavia, 2261, Buenos-Ayres.
LEHMANN-NITSCHE (le Dr Robert), chef de la section d'anthropologie au Musée de La Plata.
MARCO DEL PONT (José), avocat, Chacabuco, 414, Buenos-Ayres.
MEROU (Martin Garcia), Ministre de l'Agriculture, à Buenos-Ayres.
MUSÉE NATIONAL DE BUENOS-AYRES.
PENA (ENRIQUE), Esméralda, 138, Buenos-Ayres.
PENDOLA (Augustin J.), Bibliothécaire du Musée National de Buenos-Ayres.
QUIROGA (Adan). Ministre de la Corte, Catamarca.

Rosa (Alejandro), Peru, 543, Buenos-Ayres.

Suarez (José Léon), Avocat, Secrétaire de la Direction de l'Agriculture, calle Ombie, 38, Buenos-Ayres.

Zeballos (Estanislao S.), Avocat publiciste, ex-Ministre, Buenos-Ayres.

Belgique

M. de Loe (le baron Alfred), Conservateur de la section d'Ethnographie des Musées royaux du Cinquantenaire, rue de Londres, 11, Bruxelles.

Bolivie

M. Dorado (Alejandro), Attaché à la Légation de Bolivie en France, 3, boulevard Delessert, Paris.

Brésil

MM. Macedo (Arthur F. de), Consul général des Etats-Unis du Brésil, Kaiser Wilhelmstrasse, 34, Hamburg.

Rio-Branco (le baron de), Ministre du Brésil en mission spéciale à Berne, Bühlstrasse, 51, Berne (Suisse).

Da Silva Freire (Victor), Ingénieur, professeur à l'Ecole Polytechnique, Caixa postal, 18, Saô-Paulo, Brésil.

Colombie

M. Santamaria (le Dr Albert Sanz de), 54, rue de Ponthieu.

Costa-Rica

M. de Peralta (le marquis Manuel), Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire, 53, avenue Montaigne.

Danemark

Musée National de Copenhague.

Equateur

M. Rendon (le Dr Victor M.), délégué du Gouvernement, 3, place Malesherbes, Paris.

Espagne

Mme d'Albe (la duchesse), Palacio de Liria, Madrid.

MM. de Hoyos y Sainz (Luis), professeur à l'Université, Dos Codos, 9, Tolède.

Ripoche (Diego), Délégué de la ville de Las Palmas, Gran'Canaria, 148, rue Broca, Paris.

États-Unis d'Amérique

American Geographical Society, New-York. N. Y.

MM. Barnard (C. Inmann), représentant de la *New York Tribuna*, 8, rue Théodule Ribot, Paris.

Bickmore (le professeur Albert S.), Curator of the Department of Pu-

blic Instruction, American Museum of Natural History, New-York city.

Bowditch (Charles Pickering), 28, State street, Boston, Mass.

Bureau of the American Republic, Washington, D. C.

M. Crocker (William H.), 1150 California Street, San Francisco.

Mme Crocker.

Mlle Donaghé (Harriet Richardson), 52, Maple Avenue, Morristown, New Jersey.

MM. Emerson (Alfred), Docteur ès lettres, Professeur d'Archéologie (Ithaca, New-York).

Jesup (Morris K.), Président de l'American Museum of Natural History, New-York.

Kunz (George Frederik), Secrétaire de la Société américaine de numismatique et d'archéologie, 11 et 15, Union square, New-York.

de Loubat (le duc), Délégué du Gouvernement des Etats-Unis au Congrès, 47, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Mac Curdy (George Grant), Professeur à l'Université, 237, Church Street, New-Haven (Connecticut).

Mme Mac Clurg (Gilbert), Régente de la Colorado Cliff Dwelling Association, Colorado Springs, Colorado.

M. Niederlein (Gustave), chef du Département scientifique du Musée de Philadelphie, Philadelphia Museums, 233, S. 4th Street, Philadelphie.

Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, Mass.

MM. Putnam (Frédérik Ward), professeur of American Archaeology and Ethnology, Harvard University, et Curator of the Peabody Museum, Cambridge, Mass.

Saville (Marshall H.), Curator of Mexican and Central American Archaeology, American Museum of Natural History, New-York.

Stansbury Hagar, 31, Nassau street, New-York.

Vignaud (Henri), premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

Wilson (le professeur Thomas), Conservateur en chef du National Museum (section d'Archéologie préhistorique), Délégué du Gouvernement, Washington.

France

MM. Adam (Lucien), Président de Chambre à la Cour de Rennes, membre de la Société des Américanistes de Paris, rue Albert, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

Aubry (Charles), Agent de la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184, Paris.

Bassano (le duc de), Membre de la Société des Américanistes de Paris, 9, rue Dumont-d'Urville, Paris,

Basset (René), Correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. Usine à gaz, Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

DE BAYE (le baron), Secrétaire de la Société des Antiquaires de France, 58, avenue de la Grande Armée, Paris.

BEAUVOIS (Eugène), Correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Corberon (Côte-d'Or).

BEL (Jean-Marc), Explorateur, Ingénieur des Mines, 4, place Denfert-Rochereau, Paris.

Mme DE BERCY (F.), Professeur, 6, rue Lebon, Paris.

MM. BLANC (Edouard), Explorateur, 52, rue de Varenne, Paris.

BOBAN-DUVERGÉ (E.-A.), Archéologue, 18, rue Thibaud, Paris.

BONAPARTE (le prince Roland), Vice-Président de la Société des Américanistes de Paris, 10, avenue d'Iéna, Paris.

BOUCHET, Juge à Issoire, place d'Espagne, Issoire (Puy-de-Dôme).

CAPITAN (le Dr), Professeur à l'Ecole d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

CHADENAT, Libraire, 17, quai des Grands-Augustins, Paris.

CHAMBRE DE COMMERCE DE PARIS, 2, place de la Bourse.

DE CHARENCEY (le comte), Membre de la Société des Américanistes de Paris, 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

CLAINE (Jules), Explorateur, Vice-Consul de France, avenue de Saxe, 24, Paris.

CORDIER (Henri), Professeur à l'École des Langues orientales vivantes, 54, rue Nicolo, Paris.

DELISLE (le Dr Fernand), Préparateur au Muséum d'Histoire naturelle, 35, rue de l'Arbalète, Paris.

DENIKER (J.), Bibliothécaire du Muséum d'Histoire naturelle, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

DIGUET (Léon), Explorateur, 16, rue Lacuée, Paris.

DOUAY (Léon), Agriculteur, villa Ninck, 1, avenue Durante, Nice (Alpes-Maritimes).

DROUET (Paul-Louis), ancien Président de la Société des Antiquaires de Normandie, hameau du Boscq, à Croissanville (Calvados).

ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS, 15, rue de l'École-de-Médecine.

FROIDEVAUX (Henri), Secrétaire de l'Office colonial près de la Faculté des Lettres de Paris, 12, rue de Notre-Dame-des-Champs.

GAFFAREL (Paul), Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, 10, rue du Transvaal, Dijon (Côte-d'Or).

GIRARD DE RIALLE (Julien), Ministre de France à Santiago du Chili, 372, rue Saint-Honoré, Paris.

GUERARD (Charles-Alexandre), Professeur de Lettres à la Faculté d'Étude et de Correspondance Internationales (Voyages internationaux), 31, rue de la Faisanderie, Paris.

DE LA GRASSERIE (Raoul), Juge au Tribunal de Rennes, Membre de la Société des Américanistes de Paris, 4, rue Bourbon, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

HAMY (le Dr E.-T.), Membre de l'Institut, Professeur au Muséum d'Histoire naturelle, Président de la Société des Américanistes de Paris, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.

Mlle Hamy (M.).

MM. Hébert (Jules), Inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

Hubert (Henri), Attaché au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, 74, rue Claude-Bernard, Paris.

Hulot (le baron E.-G.-J.), Secrétaire général de la Société de Géographie, 80, rue de Grenelle, Paris.

Krafft (Hugues), 42, rue de Lubeck, Paris.

de Laugier-Villars (le comte), boulevard Saint-Germain, 250, Paris.

Lebouteux (Pierre-Marie), Ingénieur agronome, Verneuil par Migné (Vienne).

Lebrun (Charles), Homme de Lettres, 9, rue Yvon-Villarceau, Paris.

Mlle Lecocq (Maria), 110, rue du Bac, Paris.

MM. Leroux (Ernest), Editeur, 28, rue Bonaparte, Paris.

Letourneau (le Dr Charles), Professeur à l'École d'Anthropologie, 70, boulevard Saint-Michel, Paris.

Maisonneuve (J.), Libraire-éditeur, 6, rue Mézières et 26, rue Madame, Paris.

Marcel (Gabriel), Conservateur de la section des cartes et plans à la Bibliothèque nationale, 18, rue de la Plaine, au Vésinet (Seine-et-Oise).

Marin (Louis), Membre de la Société des Américanistes de Paris, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

de Marsy (le comte), Directeur de la Société française d'Archéologie, Compiègne (Oise).

Masséna (Victor, prince d'Essling), 8, rue Jean-Goujon, Paris.

Maunoir (Charles), Secrétaire général honoraire de la Société de Géographie, 3, square de Roule, Paris.

de Monclar (le marquis), Ministre plénipotentiaire, Délégué du Ministère des Affaires étrangères, 18, rue de l'Arcade, Paris.

Oppert (J.), Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 2, rue de Sfax, Paris.

Routier (Gaston), Membre de la Société des Gens de Lettres de Paris, Délégué de la Société Normande de Géographie, 13, rue Voltaire, La Garennes-Colombes (Seine).

Mme Roux (Jeanne), Directrice du Collège Français de Jeunes filles, à Chihuahua (Mexique), 29, rue de Seine, Paris.

MM. de Turenne (le comte Louis), Membre de la Société des Américanistes de Paris, 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

de la Vaulx (le comte Henry), Explorateur, 122, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Verneau (le Dr R.), Assistant d'Anthropologie au Muséum d'Histoire naturelle, Rédacteur en chef de l'*Anthropologie*, 148, rue Broca, Paris.

Honduras

M. Pector (Désiré), Délégué du Gouvernement du Nicaragua, 3, rue Rossini, Paris.

Italie

M. Panizzardi (Mario), Juge à Sampierdarena, rue Cristoforo-Colombo, 56, Sampierdarena, Gênes (Italie).

Mexique

MM. Alvarez (Manuel Francisco), Architecte et Ingénieur civil, 51, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Baz (Gustave), Chargé d'affaires du Mexique à Paris, Délégué du Gouvernement mexicain, 16, rue Carnot, Paris.

Bibliothèque Nationale de Mexico.

Bringas, 33, rue Galilée, Paris.

Castellanos (Abraham), Professeur à Oaxaca.

Chavero (Alfred), Mexico.

Narvaez (D. Costa y), Consul du Mexique au Havre, boulevard François Ier, au Havre (Seine-Inférieure).

del Paso y Troncoso (Francisco), Directeur du Musée National de Mexico, Délégué du Gouvernement mexicain.

Wesch (le Dr Carlos), Consul général du Mexique en Italie, à Gênes (Italie).

Zubieta (Eugenio), Secrétaire de l'Institut Bibliographique du Mexique, Mexico.

Nicaragua

M. Crisanto Medina, Ministre du Nicaragua, Délégué du Gouvernement de Nicaragua, 3, rue Boccador, Paris.

Norvège

M. Lumholtz (Carl), Consul de Suède et Norvège, à New-York, N. Y. (États-Unis).

Paraguay

MM. Alonzo Criado (le Dr Matias), Délégué du Paraguay à l'Exposition Universelle de 1900, Consulado del Paraguay, à Montevideo (Uruguay.

Ayala (le Dr Eusebio), Secrétaire de la Légation du Paraguay, avenue de l'Alma, 25, Paris.

Pérou

MM. Corzo (Julio), 125, avenue des Champs-Elysées, Paris.

de la Rosa (Manuel Gonzalez), ancien Professeur de l'Université de Lima, ex-Conservateur de la Bibliothèque Nationale de Lima, rue Auguste-Maquet, 2, Paris.

Izcue (José Auguste de), Commissaire du Pérou à l'Exposition, 52, avenue d'Iéna, Paris.

Larrabure y Unanue (E.), ex-Ministre des Affaires Étrangères, Correo 25 (altos), Lima.

Nemesio Vargas, rue de la Rifa, 46, à Lima (Pérou).

Portugal

Société de Géographie de Lisbonne.

Suède

M. Heilborn (Atto), Consul général du Mexique à Stockholm.
Bibliothèque de l'Université royale d'Upsala.
Musée Royal d'Ethnographie à Stockholm.

Suisse

M. Machon (le Dr), à Rosario de Santa-Fé, calle Libertad, 642 (République Argentine).

Uruguay

MM. Lafone Quevedo (Samuel A.), Musée de la Plata, Buenos-Ayres.
Mariano Soler, Archevêque de Montevideo.

ORDRE DU JOUR DES SÉANCES

VISITES — RÉCEPTIONS — DISCOURS DÉLIBÉRATIONS

RÉCEPTION
DES MEMBRES DU CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES PAR LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

Le dimanche 16 septembre 1900, à 9 heures du soir, a eu lieu, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, une réception amicale des membres du Congrès international des Américanistes de Paris. Bon nombre de congressistes avaient répondu à l'invitation de la Société, et ont pu, au cours de la soirée, faire ou renouer connaissance les uns avec les autres. Les conversations particulières se sont prolongées jusqu'à 11 heures 1/2 du soir, et n'ont été interrompues qu'un moment, lorsque M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut, président de la Société des Américanistes de Paris, prit la parole pour souhaiter officiellement, au nom de la Société, la bienvenue aux membres du Congrès.

Séance d'ouverture du Congrès.

Le lundi 17 septembre 1900, à 2 heures 1/2 du soir, a eu lieu au Collège de France, dans un amphithéâtre décoré pour la circonstance de drapeaux des différentes nations qui avaient adhéré au Congrès, la séance d'ouverture de la douzième session. Aux côtés du Dr E.-T. Hamy, président de la Commission d'organisation du Congrès, avaient pris place M. le marquis de Monclar, ministre plénipotentiaire, et M. Henri Froidevaux, secrétaire général de la Commission d'organisation.

M. le Dr E.-T. Hamy, après avoir déclaré la séance ouverte, a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Les congrès qui se sont succédés, nombreux et divers,

depuis l'ouverture de notre cinquième exposition universelle, forment deux grands groupes très profondément distincts. Ce sont, le plus souvent, des réunions, plus ou moins directement rattachées à quelque section d'exposants, et qui ont avant tout un caractère utilitaire : on s'y entretient de questions pratiques, on y discute des intérêts professionnels, et les séances très remplies sont suivies par de véritables foules.

Cependant d'autres congrès, uniquement préoccupés de la culture désintéressée de quelque branche de science, dont l'utilité immédiate n'apparaît point bien manifeste, d'ailleurs sans liens directs avec l'Exposition elle-même, se sont efforcés, à l'occasion de cette solennité, de se constituer ou de se ressaisir. L'atmosphère agitée dans laquelle on se débat depuis cinq mois sur les rives de la Seine n'a pas créé aux réunions de ce second groupe des milieux bien favorables et plusieurs d'entre elles ont tenté vainement de lutter contre l'indifférence générale. A quelques exceptions près, les plus privilégiés entre ces congrès de science pure, ont eu une certaine peine à mettre, comme on dit, *les bouts ensemble*, et leurs volumes d'actes se ressentiront forcément de cette pénurie. En ce qui nous concerne, ces difficultés d'ordre général se sont encore aggravées de circonstances particulières. Plusieurs grands pays d'Europe, sur le concours desquels les précédents nous autorisaient à compter, se sont tenus plus ou moins complètement à l'écart : l'Amérique latine, si bien représentée naguère, grâce à l'action personnelle du secrétaire-général de 1890, ne compte qu'un petit nombre d'adhérents au congrès actuel.

Pour ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont fait en 1892 le pèlerinage d'Andalousie et montaient en files pressées les rampes de la Rabida pour y célébrer le glorieux Colomb, la session que nous ouvrons aujourd'hui paraîtra sans doute bien modeste et bien abandonnée. A peine atteindrons-nous, en effet, le chiffre de souscripteurs du dernier congrès de Mexico. Faut-il vraiment que nous nous affligions de cet amoindrissement ? Rappelez-vous ces séances de Huelva, où l'on n'écoutait guère que les bruits du dehors présageant l'arrivée du Roi, et où l'on se bornait, en vue d'un déran-

gement toujours imminent, à déposer, sans en lire autre chose que le titre, des manuscrits dont une bonne partie attendent encore l'imprimeur !

Dans le petit congrès de Mexico, au contraire, on a tranquillement travaillé et un fort bon volume, rapidement publié, est venu promptement dissiper les inquiétudes qu'une entreprise aussi nouvelle avait données à quelques-uns des meilleurs amis de notre institution.

Nous ferons comme à Mexico, n'est-il pas vrai, Messieurs ? Réunis en petit nombre, en ce vieux Collège de France mis avec bonne grâce à notre disposition par son distingué directeur, nous travaillerons dans un grand calme au progrès de la science qui nous est chère, et nous aussi, je l'espère bien, nous pourrons bientôt nous féliciter d'avoir ajouté un intéressant volume à la série aujourd'hui *jubilaire* des *Congrès internationaux des Américanistes.*

Il y a un peu plus de vingt-cinq ans, en effet (19 juillet 1875), que notre institution a débuté à Nancy avec un succès inespéré sous la présidence de feu M. le baron de Dumast et la direction effective de M. Lucien Adam. Depuis lors Luxembourg, Bruxelles, Madrid, Copenhague, Turin, Berlin, Paris, Huelva, Stockholm et Mexico ont été nos étapes, et toute une rangée de volumes alignés dans nos bibliothèques permet de suivre la marche rapide de l'enquête suivie, au cours de ces vingt-cinq années, sur le passé du Nouveau Monde. Les premiers pas de nos devanciers étaient fort incertains ; il fallait qu'ils s'échappassent d'une zone de ténèbres et de rêves, dont la Vieille Ecole avait enveloppé, au risque de l'étouffer, l'Américanisme presque entier. L'allure se raffermit de volume en volume ; peu à peu la critique s'affirme, les études se précisent et la science est fondée sur des bases de plus en plus solides.

C'est, en majeure partie, à l'amélioration incessante de nos instruments de travail que sont dus les progrès journaliers de nos études. Les missions scientifiques, publiques et privées, se succèdent avec une admirable émulation dans les deux Amériques ; les collections qu'elles rapportent sont classées et conservées avec soin dans un grand nombre de centres d'instruction ; la photographie et l'estam-

page placent sous les yeux des travailleurs des figures et des textes que n'altèrent plus l'ignorance ou la fantaisie des copistes. D'autre part, les textes et les cartes des anciens voyageurs sont partout minutieusement édités ; enfin, les principaux manuscrits des anciens peuples du Nouveau Monde, dont nous ne possédions que des copies infidèles, sont reproduits de la manière la plus satisfaisante, grâce aux perfectionnements de la photochromie.

Personne n'a contribué avec plus de zèle et de générosité à cette transformation de notre outillage scientifique, que M. le duc de Loubat. Non content de fonder des prix et d'instituer des chaires, il subventionne largement des voyageurs qu'il envoie photographier et mouler les grandes ruines du Mexique et de l'Amérique Centrale; il n'hésite pas à faire reproduire ensuite à très grands frais, au profit de nos musées, les morceaux les plus importants de la sculpture indienne, et met entre les mains de tous ceux qui s'intéressent sérieusement aux civilisations éteintes du Nouveau-Monde, des exemplaires de chacun des Codex mexicains, qu'il édite luxueusement en fac simile coloriés.

Votre Comité d'organisation, Messieurs, désireux de reconnaître les services extraordinaires rendus ainsi à l'Américanisme, dans ces dernières années, par M. le duc de Loubat, vous propose de lui décerner le titre par acclamation de Président d'honneur de la XIIe session du Congrès des Américanistes. (*Acclamation.*)

Nous vous demandons d'accorder le même honneur à un autre bienfaiteur des études américanistes, M. le prince Roland Bonaparte, qui, lui aussi, sur un autre terrain, encourage de son mieux les explorations et les découvertes. (*Acclamation.*)

Le Comité d'organisation a préparé, suivant l'usage, une liste des membres du bureau et du Conseil que vous communiquera M. le Secrétaire général en terminant son rapport.

Je salue cordialement, en votre nom à tous, en terminant cette courte allocution, les délégués des Gouvernements et des Sociétés savantes qui nous honorent de leur présence et déclare ouverte la XIIe session du Congrès International des Américanistes.

M. Henri Froidevaux, secrétaire général de la Commission d'organisation du Congrès, a donné ensuite lecture de son rapport sur les travaux de cette commission :

Mesdames, Messieurs,

Dès l'époque de sa fondation, la Société des Américanistes de Paris s'est très vivement préoccupée du Congrès international des Américanistes, dont la première session s'est, vous vous le rappelez, tenue à Nancy, en l'année 1875. A différentes reprises, notre excellent président d'honneur, M. le duc de Loubat, notre président M. le Dr E.-T. Hamy, plusieurs autres de nos collègues encore ont soulevé la question au sein de notre Société, et ont sollicité dans différents pays étrangers des informations, grâce auxquelles il leur a été possible, au milieu de l'année 1898, de se faire une idée très nette de la situation. Voici comment elle nous apparut alors : à la fin de la Xe session, qui avait eu lieu quatre ans auparavant à Stockholm, en 1894, la Hollande avait été désignée comme devant recevoir le prochain Congrès; mais, pour des raisons multiples, cette désignation était demeurée purement platonique; elle n'avait été et ne devait être suivie d'aucune exécution. Ainsi l'institution de nos Congrès internationaux se trouvait menacée de disparaître.

Il était impossible qu'il en fût ainsi! Bien des raisons militaient en faveur du maintien de cette institution; bien des faits montraient l'importance croissante donnée par les savants, sinon par le grand public européen, à l'histoire ancienne et à l'archéologie du Nouveau-Monde. A la session du Congrès international des Orientalistes, tenue à Paris en 1897, n'a-t-il pas été fait des communications relatives à certaines similitudes archéologiques constatées entre des monuments américains et des monuments hindous et malais? N'y a-t-il pas eu, à la session de ce même Congrès tenue à Rome l'année dernière, une section spécialement consacrée à l'Américanisme? Et n'était-ce pas, d'autre part, de véritables congrès américanistes, dans un certain sens du mot, que les réunions tenues soit en Angleterre, en commémoraison du départ de Jean Cabot, soit en Italie, en l'honneur

de Toscanelli et d'Améric Vespuce? Enfin, l'éclatant succès du Congrès américaniste tenu à Mexico en 1895 prouvait, de la manière la plus évidente, l'utilité de nos réunions internationales, la nécessité, dans l'intérêt même de la science, de les maintenir et de les relever.

A cette tâche lourde et délicate à la fois, la Société des Américanistes de Paris, la seule qui existât alors dans l'Ancien-Monde, a, depuis la fin de l'année 1898, consacré une bonne partie de son temps et de ses forces. Une fois investie des pleins pouvoirs que lui transmit l'ancien Comité du Congrès de Stockholm, elle fit les démarches nécessaires pour que l'Administration reconnût le futur congrès comme un des Congrès internationaux devant être tenus à Paris en 1900, au moment de l'Exposition universelle; cette reconnaissance officielle et le patronage qui en découle une fois obtenus, la Société laissa à son bureau le soin de désigner le Comité du nouveau Congrès. C'est par l'adjonction, aux membres survivants du Comité de 1890, d'un certain nombre de membres de la Société des Américanistes qu'a été constitué, au début de l'année 1899, un Comité que présida M. le Dr E.-T. Hamy, assisté du prince Roland Bonaparte et du marquis de Nadaillac.

Déterminer la date du Congrès, en rédiger le programme et le questionnaire, voilà ce dont a débuté par s'occuper ce Comité, dont la mort est venue malheureusement, il y a quelques mois, frapper un des membres les plus anciens, M. le comte de Marsy. Il fut décidé que le Congrès aurait lieu à la fin de septembre, parce que cette époque fut estimée très favorable à la tenue d'une réunion comme la nôtre, alors que le grand afflux des visiteurs de l'Exposition est passé et que, d'un autre côté, les cours n'ont encore recommencé nulle part. Puis fut soigneusement élaboré un questionnaire à la fois très large et vraiment précis, destiné à retenir l'attention sur un certain nombre des principaux *desiderata* de l'Américanisme. Votre Comité, s'inspirant des souvenirs de 1890, a ensuite résolu de demander l'hospitalité au Collège de France, à cette antique et illustre maison où les sciences en formation ont toujours été si favorablement accueillies et si soigneuse-

ment étudiées; grâce à la bienveillance de M. Gaston Paris, le désir du Comité d'organisation a reçu pleine et entière satisfaction. Que notre collègue, M. Oppert, un des maîtres les plus vénérés et les plus écoutés de cette glorieuse maison, veuille bien en transmettre à l'éminent administrateur du Collège de France nos plus sincères remercîments!

Restait ensuite, Mesdames et Messieurs, à étudier les moyens de faciliter au plus grand nombre possible d'adhérents l'accès de notre Congrès. Sur ce point, votre Comité a été moins heureux. Si un temps d'exposition présente certains avantages pour les réunions scientifiques, il n'est pas non plus sans offrir quelques inconvénients. Les Compagnies de chemins de fer se refusent à concéder les facilités de voyage que, dans d'autres temps, elles ne font aucune difficulté d'accorder; l'attrait qu'exerce l'Exposition même rend plus méritoire et plus difficile l'assiduité aux séances; enfin, les Congrès, par leur multiplicité (on en compte plus de 120 en 1900), se nuisent les uns aux autres et contribuent à diminuer les adhésions; parfois aussi, ils imposent un tel surcroît de fatigue à ceux qui les suivent que force leur est de quitter Paris avant le terme qu'ils s'étaient fixé d'abord. A ces différentes difficultés, joignez celles qui résultent toujours de la reprise d'une institution qui a cessé temporairement de fonctionner, et vous vous rendrez compte des multiples obstacles que votre Comité d'organisation a dû surmonter.

Fort heureusement, il a été engagé à persévérer dans sa tâche par des encouragements flatteurs, par de nombreuses bonnes volontés, par des adhésions très précieuses, par l'annonce de communications importantes. Voilà comment il a pu composer le programme qui vient de vous être distribué — programme, qui, nous l'espérons, contribuera à réduire la liste des desiderata énoncés par M. Pector, notre dévoué secrétaire général de 1890, dans ses excellentes *Notes sur l'Américanisme;* voilà comment ce même Comité peut vous recevoir aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, avec la plus grande simplicité, mais avec une cordialité égale à celle dont les membres du Congrès de 1890 nous ont dit avoir gardé à nos prédécesseurs un souvenir ému et reconnaissant.

Après la lecture du rapport, M. le marquis de Monclar a pris la parole en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

J'ai l'honneur, au début du Congrès, de vous apporter les vœux de Son Excellence M. le Ministre des Affaires étrangères.

Aucune mission ne pouvait m'être plus douce. Je n'ai pas droit au titre de savant, décerné à un si grand nombre d'entre vous par la voix publique de l'érudition. Je ne suis en Américanisme qu'un simple volontaire. Mais, au cours d'une carrière déjà longue, et dont une moitié et plus s'est écoulée dans les deux Amériques, j'ai appris à les connaître et à les aimer, non seulement dans les manifestations grandioses du progrès moderne, mais aussi dans leurs origines précolombiennes, archéologie, ethnologie et linguistique, auxquelles vous consacrez vos efforts.

Pour moi, qui ai été un des plus modestes, mais un des plus anciens participants des congrès américanistes, il est particulièrement honorable et heureux d'avoir été choisi pour être auprès des travailleurs les plus marquants de l'Américanisme, rassemblés de tous les points du globe pour honorer de leurs concours ce jubilé de nos congrès, l'interprète des sympathies et des souhaits de bienvenue de mon chef, M. Delcassé.

Au nom des délégués étrangers, M. le professeur Dr Karl von den Steinen, délégué du gouvernement allemand, a remercié M. le Président et M. le délégué du Ministre des Affaires étrangères de leurs souhaits de bienvenue ; puis M. le Secrétaire général de la Commission d'organisation du congrès a soumis à la ratification de l'Assemblée la liste des membres proposés pour composer le bureau de la douzième session. Cette liste a été votée par acclamation, de telle sorte que le bureau est ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM. le prince Roland Bonaparte.
le duc de Loubat.

Président : le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

Vice-présidents : Jules Oppert (France).
Karl von den Steinen (Allemagne).
le marquis de Péralta (Costa-Rica).
Henry Vignaud (États-Unis).
Francisco del Paso y Troncoso (Mexique).
Crisanto Medina (Nicaragua).

Secrétaire général ; MM. Henri Froidevaux, secrétaire de l'Office colonial près la Faculté des Lettres de Paris.

Secrétaires : Eusebio Ayala (Paraguay).
Dr Fernand Delisle (France).
Alejandro Dorado (Bolivie).
Comte Henry de la Vaulx (France).

Membres du Conseil : Dr Paul Ehrenreich, professeur Eduard Seler (Allemagne).
Lehmann Nitsche (Argentine).
Dr Rendon (Equateur).
Thomas Wilson (Etats-Unis).
Comte de Laugier-Villars, marquis de Monclar (France).
Désiré Pector (Honduras).
Panizzardi (Italie).
Baz (Mexique).
J. A. de Yzcue (Pérou).

La séance est levée à 4 heures 1/2.

Séance du mardi matin, 18 septembre, à l'Exposition universelle.

Le mardi 18 septembre, à 9 heures 1/2 du matin, les membres du Congrès international des Américanistes se sont réunis à l'Exposition universelle, dans le hall du pavillon des Etats-Unis (rue des Nations), et ont, sous la direction de M. Désiré Pector, visité les expositions des différentes républiques de l'Amérique latine. Les pavillons du Pérou, du Mexique, du Nicaragua, du Guatémala, du San Salvador, de l'Equateur, du Honduras, etc., présentaient tous des objets susceptibles d'intéresser les congressistes, auxquels les commissaires de chaque nation ont fait successivement les honneurs de leur exposition. Cette intéressante promenade s'est terminée à midi.

Séance du mardi soir, 18 septembre, au Collège de France.

PRÉSIDENCE DE M. KARL VON DEN STEINEN, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2.

M. KARL VON DEN STEINEN remercie le Congrès de l'avoir

désigné comme vice-président. Il est heureux de constater les progrès qu'a faits la science de l'Américanisme, particulièrement en France où il existe une Société des Américanistes. Dans les pays allemands, il n'y a pas de société analogue; cependant les savants qui s'occupent d'Américanisme se sont groupés et ont constitué à Berlin une réunion modeste qui ne publie pas de bulletin et n'a pu encore, par conséquent, faire parler d'elle. L'avenir verra certainement s'accroître le nombre des Américanistes allemands; car il existe maintenant à l'Université de Berlin une chaire d'Américanisme fondée par M. le Duc de Loubat, et confiée à M. le professeur Edouard Seler, tandis que, au Musée Royal d'Ethnographie, il existe une section américaine à laquelle M. le docteur Paul Ehrenreich et d'autres savants donnent tous leurs soins. Les grands progrès accomplis au cours de ces dernières années mettent en pleine lumière la générosité et la libéralité de M. le duc de Loubat, si favorable à tous ceux qui s'occupent des études américaines.

M. le Secrétaire général dépose sur le bureau des volumes envoyés par M. le Ministre de Colombie à Paris et qui ont trait aux discussions de frontières survenues entre la Colombie et le Costa Rica, questions qui sont actuellement soumises à l'arbitrage de M. le Président de la République francaise.

M. le duc de Loubat dépose sur le bureau du Congrès la copie de la *Letra de la Danza de Pluma*, poème inédit en langue espagnole des Indiens de l'État d'Oaxaca dont le texte lui a été adressé par le général Martin Gonzalez, gouverneur de cette province.

A la suite de cette présentation, M. le Dr Hamy propose au Congrès d'envoyer ses remerciements à M. le Gouverneur de l'État d'Oaxaca (adopté à l'unanimité).

M. le Dr José Ramirez du Mexique, présente au Congrès un mémoire contenant le résultat de ses recherches sur l'Ololiuhqui (*Ipomea sideafolia* convolvulacée), plante indigène dont l'action physiologique est fort intéressante.

M. le Dr Lehmann Nitsche étudie les caractères des Indiens Takshik, du Chaco Argentin, peuplade très sauvage que nous désignons d'habitude sous le nom de Tobas.

Ce sont ces indigènes qui ont assassiné nos deux compatriotes Crevaux et Billet.

A la suite de cette communication, une discussion s'engage au sujet des Tobas entre MM. le Dr Verneau, Lehmann Nitsche, le marquis de Monclar, de Yzcue. Puis M. Karl von den Steinen remercie M. le Dr Lehmann Nitsche de sa communication et le félicite d'avoir pu observer d'aussi près les farouches Tobas, sous les coups desquels tombèrent naguère les regrettés Crevaux et Billet. Le président saisit cette occasion pour rappeler le souvenir de l'intrépide explorateur et de ses compagnons.

M. le Dr Verneau, au nom du comte Henry de la Vaulx et en son nom propre, entretient le Congrès des anciens habitants des rives du lac Colhué (Colhué-Huapi), Patagonie argentine.

A la suite de cette communication, M. Oppert demande quelle était la stature de ces indigènes.

M. le Dr Verneau répond qu'il ne peut donner ce renseignement parce que le comte Henry de la Vaulx n'a rapporté des bords du lac Colhué qu'un squelette, lequel mesurait 1 m. 69 ; d'ailleurs ces indigènes n'étaient pas des Patagons.

MM. les Drs Hamy et F. Delisle, à propos des mêmes indigènes, appellent l'attention de leurs collègues sur l'existence sporadique, dans les grandes villes mêmes, d'instruments modernes (râcloirs ou grattoirs) en pierre, analogues à ceux des habitants du lac Colhué, et sur l'emploi de silex taillés emmanchés pour le raclage de gros cuirs tannés.

M. Gonzalez de la Rosa traite ensuite des antiquités du Pérou. Cette communication suscite quelques observations de la part de MM. le Dr E.-T. Hamy, le duc de Loubat et J.-A. de Yzcue.

Puis la séance est levée à 4 heures 25.

Réception à l'Hôtel de Ville du Congrès international des Américanistes.

Les membres du Congrès international des Américanistes ont été reçus le 18 septembre, à cinq heures, par la Municipalité de Paris, dans les salons de l'Hôtel de Ville, où un lunch leur a été offert.

MM. Edmond Lepelletier, secrétaire du Conseil municipal, Gay, syndic du Conseil, Arnaud, chef du Secrétariat du préfet de la Seine, représentant M. de Selves, Chardenet, directeur du Cabinet du préfet de police, représentant M. Lépine, ont fait les honneurs de la réception.

Parmi l'assistance on remarquait MM. le Dr E.-T. Hamy, professeur au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, président du Congrès, Henry Vignaud, premier secrétaire de la légation des États-Unis, vice-président, Henri Froidevaux, secrétaire de l'Office colonial près la Faculté des lettres, secrétaire général du Congrès, Jules Oppert, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales, F. del Paso y Troncoso, directeur du musée de Mexico, de Yzcue, commissaire délégué du Pérou à l'Exposition universelle, Thomas Wilson, de l'Institution smithsonienne des États-Unis, le professeur Ed. Seler, professeur à l'Université de Berlin, le baron Karl Von den Steinen, délégué du gouvernement allemand et vice-président du Congrès, Désiré Pector, le duc de Loubat, délégué des États-Unis au Congrès, Mme Mac Clurg, MM. le docteur Delisle, du Muséum d'histoire naturelle, Alejandro Dorado, attaché à la légation de Bolivie, etc.

M. le professeur Hamy a présenté les congressistes en ces termes :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous présenter les délégués du Congrès international des Américanistes, qui tient en ce moment sa douzième session à Paris.

Ce n'est pas la première fois que cette réunion a sollicité l'honneur de rendre visite au corps élu de la capitale. Déjà, il y a dix ans, la même association, tenant son septième congrès, s'était présentée à l'Hôtel de Ville sous la conduite de mon éminent et regretté maître M. de Quatrefages.

Elle fut reçue par M. Emile Richard, alors président du Conseil municipal; des paroles sympathiques s'échangèrent entre les deux orateurs et l'on insistait, surtout, sur ce qu'il y avait de particulièrement remarquable dans ce mouvement d'idées qui entraîne un si grand nombre de personnes distinguées vers des études n'ayant, en apparence, aucune espèce d'utilité pratique.

Je n'étais pas, pour mon compte, tout à fait de cet avis. L'Américaniste n'est pas un travailleur inutile dans notre société, même au point de vue purement pratique, et je n'en voudrais pour preuve qu'une communication que nous venons d'entendre sur la pharmacopée indienne et qui con-

tient en germe des découvertes thérapeutiques fort importantes. (*Très bien ! Très bien !*)

Je pourrais multiplier les exemples de cet ordre et citer notamment le linguiste diplomate Jean Nicot, un Américaniste de la première heure, qui nous a apporté ce *petun*, dont les querelles de Gohorry et de Thevet faisaient connaître les propriétés variées et qui vient si heureusement aujourd'hui en aide à nos finances.

Un voyageur qui visite la Terre Ferme constate chez les Indiens l'emploi d'un rouge superbe. Un marchand vient ensuite qui règle le commerce de cette matière tinctoriale, le *roucou*. Et voilà, du même coup, un fret de plusieurs millions assuré au seul port de Bordeaux.

Je n'insiste pas ; car ces côtés utilitaires ne jouent dans notre congrès qu'un rôle tout à fait secondaire. Nous nous préoccupons surtout de ces grandes et hautes questions que les relations entre l'ancien monde et le nouveau ont soulevées depuis la découverte et qui faisaient déjà travailler le puissant esprit d'un Paracelse.

Nous essayons de résoudre ces nobles problèmes, dont je n'ai pas besoin de faire valoir l'intérêt auprès d'une assemblée qui a compris qu'il fallait leur donner une part dans cet enseignement populaire supérieur qu'elle a créé à l'Hôtel de Ville de Paris. (*Vive approbation.*)

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants, Monsieur le Président et Messieurs les membres du Conseil municipal, d'avoir ainsi fait chez vous une petite place à nos chères études. Nous sommes une armée d'une nature toute particulière, une armée où il y a des généraux, des officiers, mais peu de soldats. Par votre enseignement populaire supérieur, vous contribuez à nous donner ces soldats qui nous manquaient, et nous vous en sommes profondément reconnaissants. (*Applaudissemeuts. — Très bien ! Très bien !*)

M. Edmond Lepelletier, secrétaire du Conseil municipal, a souhaité la bienvenue aux congressistes en s'exprimant ainsi :

Messieurs,

Le discours si substantiel de votre savant président, M. le

docteur E.-T. Hamy, facilite ma tâche, à moi un peu profane dans les questions si hautes de linguistique, d'archéologie et d'ethnographie qui font l'objet de vos travaux.

Vous avez rappelé tout à l'heure le souvenir de mon regretté camarade Émile Richard, qui eut l'honneur de présider le Conseil municipal et le grand plaisir de vous recevoir à l'Hôtel de Ville.

Aujourd'hui, vous revenez visiter la Maison commune en Parisiens, après une période de dix années, après bien des disparitions et bien des changements parmi les hommes qui composaient l'assemblée parisienne.

Je puis vous donner l'assurance qu'il n'y a rien de changé dans les sentiments actuels de l'Hôtel de Ville pour la science, en général, et pour les travaux d'archéologie et d'ethnographie que l'Américanisme poursuit en vue d'agrandir le patrimoine, le savoir et l'intelligence de l'humanité. (*Vive approbation.*)

Vos travaux ont une portée plus haute et plus pratique que votre modestie ne semble l'indiquer, et ce n'est pas à des savants comme vous qu'il faut rappeler cette fameuse et belle phrase de Pascal, qui disait en montrant le navire qui suit sa route à travers les mers : « Qu'importe que la chiourme se fatigue pour faire avancer le navire vers la terre, s'il n'y avait, courbé sur ses cartes et sur ses livres, le pilote cherchant sa route dans les étoiles ! » (*Très bien ! Très bien ! Applaudissements.*)

Eh bien ! c'est la science qui sert à faire avancer le navire, qui guide les peuples, qui trace leur route à travers les âges, et cet Américanisme qui fait l'objet de vos études, en dehors de tout caractère utilitaire, est surtout fort, vivace et utile par la science.

L'Amérique était d'abord comme un monde insoupçonné. Christophe Colomb, en cherchant la route des Indes par des calculs scientifiques et après avoir étudié les voyages de ses prédécesseurs, notamment de Marco Polo, croyait découvrir un passage à l'occident : il a découvert un monde !

C'est la science qui a pu mener ses caravelles au port pour leur faire toucher la terre ferme et leur faire fonder une nouvelle humanité ! (*Nouveaux applaudissements.*)

Ces grands conquérants ne savaient rien de l'Amérique qu'ils venaient de découvrir et de fouler victorieusement.

Pendant bien des siècles, et longtemps encore après sa découverte, ce nouveau monde est resté mystérieux jusqu'au jour où l'on a pu, grâce aux travaux des savants, aux fouilles de Palenque, aux recherches patientes et hardies effectuées au Pérou et au Mexique, retrouver les papiers de famille et reconstituer la filiation de ces peuples qu'on croyait, pour ainsi dire, tombés du ciel.

Vous, Messieurs, vous continuez l'œuvre commencée, vous êtes les généalogistes du Nouveau monde. (*Applaudissements.*)

Vous avez aussi donné, par votre enseignement, une portée plus philosophique à des études qui d'ordinaire sont purement géographiques. En établissant la corrélation qui existe entre toutes les civilisations humaines, à quelque époque qu'elles aient fleuri, vous avez permis de constater que l'humanité est une dans son passé et dans son développement.

En examinant de près les ruines de ces monuments gigantesques et surprenants que vous avez reconstitués, le temple du Soleil de Cuzco, par exemple, on constate le même art, la même pensée de despotisme, la même sujétion de servitude humaine qu'on retrouve en Égypte et dans l'Inde.

Sans la science, toutes ces civilisations disparues demeureraient évanouies, et nous ne connaîtrions que le trafic de nos steamers, les efforts de nos industriels, auxquels je rends tout l'hommage qu'ils méritent, mais qui, à un point de vue plus élevé, représentent le côté le moins intéressant de l'Américanisme.

Vous avez fait de ce monde nouveau un monde ancien, ayant ses traditions, sa grandeur, son histoire ; vous avez fait apparaître une Amérique nouvelle, celle des livres et des laboratoires.

Votre Américanisme est une science de progrès qui est l'apanage seul des grands cerveaux, des hommes capables de résumer, dans le labeur du cabinet, les larges systèmes philosophiques.

Vous avez raison, Messieurs, de dire que la ville de Paris s'intéresse à vos études. Le nouveau Conseil municipal fera, soyez-en persuadés, tous ses efforts pour continuer les traditions de ceux qui l'ont précédé, et cela dans l'intérêt même de la science, qui est celui de Paris et de la France tout entière. (*Applaudissements prolongés.*)

M. Arnaud, chef du Secrétariat de M. le Préfet de la Seine, souhaite, ensuite en quelques mots, au nom de M. le Préfet de la Seine, absent de Paris, une cordiale bienvenue aux congressistes, qui sont actuellement les hôtes du Conseil municipal.

Puis M. Chardenet, directeur du Cabinet de M. le Préfet de police, adresse à son tour au nom de M. Lépine, également absent de Paris, les meilleurs souhaits de bienvenue aux membres du Congrès.

M. Lepelletier invité ensuite les congressistes à faire honneur aux rafraîchissements préparés à leur intention, puis les guide à travers les salons de l'Hôtel de Ville et leur en a fait les honneurs. La réception a pris fin à 6 heures du soir.

Séance du mercredi 19 septembre, au Collège de France.

Présidence de M. Henry Vignaud.

La séance est ouverte à 9 heures 1/2.

M. le Dr E.-T. Hamy offre au Congrès, au nom de la société des Américanistes de Paris dont il est le président, la collection complète de son *Journal*, depuis l'origine même de la Société, c'est-à-dire depuis l'année 1895.

M. Thomas Wilson, du Musée National des États-Unis, fait en français, sur le jade en Amérique, une communication à la suite de laquelle M. le marquis de Monclar demande à M. Wilson certains renseignements sur les gisements du jade dans le Nouveau Monde, et plus spécialement sur ceux du bassin de l'Orénoque.

A propos de la même communication, Mlle Marie Lecoq entretient le Congrès des dénominations des minéraux et des métaux.

M. Douay pense qu'il ne faut pas attacher aux questions de couleur une trop grande importance, parce que les Indiens n'ont pas à ce sujet la même appréciation que nous.

MM. Wilson, de Yzcue et Henri Froidevaux présentent en-

core quelques observations à la suite desquelles M. VIGNAUD donne la parole à M. le Dr HAMY, pour une communication sur la sculpture chez les Haïdahs.

M. Von den STEINEN fait quelques remarques au sujet de la communication du Dr Hamy.

M. le Dr HAMY entretient ensuite le Congrès des vases péruviens de la collection Rosamel qui se trouvent au musée de Boulogne-sur-Mer, et leur en présente de très intéressantes reproductions.

M. GONZALEZ DE LA ROSA, tout en reconnaissant la haute valeur des vases polychromes d'Ica que M. le Dr Hamy a fait admirer à ses auditeurs, énonce quelques remarques tendant à déterminer avec précision à quel centre de civilisation de la côte péruvienne appartiennent ces belles poteries.

M. HAMY fait observer qu'au point de vue de l'art, ces vases ne sont pas aymara.

M. FROIDEVAUX propose la création d'un *corpus* dans lequel seraient figurés les vases typiques de la civilisation péruvienne qui sont actuellement dispersés dans les collections publiques et privées. Un vœu sera rédigé à cet effet et soumis au Conseil.

Au nom de M. Manuel Francisco ALVAREZ, le secrétaire général lit une étude sur les ruines de Mitla, au Mexique.

M. le comte DE CHARENCEY pense qu'il y aurait lieu de comparer l'architecture des constructions de Mitla avec celle des peuples de l'Extrême-Orient. Ce n'est d'ailleurs que par l'intermédiaire de ces derniers que l'influence assyrienne, sur laquelle a insisté longuement M. Ramirez, a pu se faire sentir au Mexique, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé des ressemblances artistiques qu'accusent les monuments de Palenque avec ceux du Cambodge.

MM. Eduard SELER et ALVAREZ discutent l'observation de M. de Charencey.

M. Eduard SELER parle ensuite des ornements de la collection Stœbel, à Berlin.

Lecture est donnée, au nom de M. JUAN B. AMBROSETTI, d'une communication sur la civilisation Calchaqui (région préandine des provinces de Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy, République argentine).

M. Thomas Wilson fait en anglais une communication sur l'antiquité des Peaux-Rouges en Amérique .

La séance est levée à 11 heures 1/2.

Séance du mercredi soir 19 septembre, au Muséum d'histoire naturelle.

1° A 2 heures 1/2, les membres du Congrès étant réunis dans le vestibule des Nouvelles-Galeries, y sont reçus par leur président, et visitent les collections anthropologiques du Museum d'histoire naturelle, sous la direction de M. le professeur E.-T. Hamy.

2° A la suite de cette visite, une séance a lieu dans l'Amphithéâtre d'anthropologie du Museum, sous la présidence de M. le Dr E.-T. Hamy.

Au cours de cette séance, Mme Mac Clurg fait sur la « State Colorado Federation of Women's Club » une très intéressante communication, accompagnée de projections à la lumière oxhydrique.

M. Ed. Seler débute par offrir au Congrès un exemplaire du volume que vient de publier Mme Seler sur leur commun voyage au Mexique et au Guatemala. Mme Seler donne dans ce volume une histoire du voyage au point de vue pittoresque. Elle s'occupait plus spécialement de la photographie, des recherches zoologiques et botaniques. M. Seler a eu en elle un auxiliaire très précieux.

M. Seler traite ensuite de l'histoire de la découverte des anciennes villes Toltèques de la région de Chacula. Il décrit la forme et la construction des pyramides et des édifices, puis il parle de ses fouilles dans les grottes et de la façon habile dont les Indiens exécutent les travaux agricoles. Cette intéressante communication est accompagnée de nombreuses projections.

M. Thomas Wilson donne lecture d'un mémoire adressé au Congrès par M. Stansbury Hagar. Ce mémoire, accompagné de projections, est intitulé *the stellar Chart of Salcamayhua* et propose une nouvelle explication de ce curieux monument.

A la suite de cette lecture, la séance est levée à 5 h. 1/4.

Réunion du Conseil du Congrès, le jeudi soir 20 septembre, au Collège de France.

Les membres du Conseil du Congrès des Américanistes se sont réunis le jeudi soir 20 septembre, à 1 heure, sous la présidence de M. le Dr E.-T. Hamy. Ils ont commencé par se préoccuper de désigner l'endroit où se tiendrait la prochaine session du Congrès. Sur la proposition de M. le Duc de Loubat, qui s'est assuré du concours de M. Jesup pour l'organisation de la treizième session à New-York, le Conseil décide de proposer à l'Assemblée générale de clôture, la ville de New-York comme devant recevoir le prochain Congrès.

Après discussion, il est décidé que ce Congrès aura lieu en 1902.

M. le Dr E.-T. Hamy, ayant constaté que le Congrès des Américanistes ne se trouve pas (comme le Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, par exemple), pourvu d'un règlement ferme, soumet à ses collègues du Conseil un projet de statuts destiné à combler cette regrettable lacune. A la suite d'un échange de vues, il est décidé que les statuts rédigés par M. le Dr Hamy seront autographiés et distribués à tous les membres du Conseil, qui en arrêteront samedi, dans une prochaine réunion qui aura lieu avant l'Assemblée générale, la rédaction définitive.

La séance est levée à 1 heure 50.

Séance du jeudi soir 20 septembre au Collège de France.

Présidence de M. le duc de Loubat,
puis de M. Francisco del Paso y Troncoso.

La séance est ouverte à 2 heures du soir.

M. Henry Vignaud donne lecture d'un mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 et fait précéder cette lecture de la remarque suivante :

Le mémoire que je vais vous lire est un chapitre d'un

ouvrage considérable embrassant une étude critique des origines, des circonstances et des résultats de toutes les entreprises maritimes qui conduisirent les Portugais à la découverte de la route des Indes, par l'Est, et les Espagnols à la découverte du Nouveau Monde. Je dois ajouter que c'est à mon ami, M. G. de La Rosa, qui a fait une étude approfondie des légendes colombiennes, que je suis redevable de l'idée dont je vais vous entretenir : que la lettre de Toscanelli à Martins était certainement apocryphe. Bien avant cette cette communication, j'avais été arrêté par la difficulté d'expliquer comment Toscanelli avait pu parler aux Portugais, en 1474, de la route des Indes par le Sud-Est, alors que cette question n'était pas encore posée ; mais la pensée ne m'était pas venue qu'il y avait là, peut-être, une supercherie. Cette suggestion de M. de La Rosa m'a fait voir les choses sous un jour nouveau. Il y avait là, évidemment, une explication possible d'un fait autrement incompréhensible, et probablement aussi de plusieurs autres difficultés, également embarrassantes. J'ai étudié la question et c'est un résumé de cette étude que je vais vous soumettre. Comme M. de La Rosa prépare un livre où il développera lui-même l'idée qu'il m'a communiquée et, comme il en tire des conclusions différentes des miennes, je lui dois de dire qu'il n'est pour rien dans les considérations qui vont être exposées, qui m'appartiennent tout entières et dont je revendique seul la responsabilité.

Après la lecture du travail de M. Henry Vignaud, M. Gonzalez de la Rosa traite de la solution des problèmes relatifs à la vie de Colomb et aux prétendus inspirateurs de sa découverte.

M. Gabriel Marcel lit ensuite un travail sur les Corsaires français aux Antilles au XVIe siècle.

M. Henri Cordier fait une communication relative au père Marquette et termine en énonçant à son sujet deux vœux qui sont renvoyés à l'examen du Conseil.

M. de Yzcue entretient le Congrès des travaux d'érudition historique dont s'occupent actuellement les savants péruviens.

M. H. Froidevaux lit un travail de M. J. B. Shipley inti-

tulé : *Récentes découvertes sur les communications entre l'Europe et l'Amérique au* XV*e siècle.*

La séance est levée à 5 heures 1/4.

Banquet du jeudi soir 20 septembre, à l'hôtel des Sociétés Savantes.

Un banquet a réuni, le jeudi soir, 20 septembre, les membres du Congrès international des Américanistes à l'hôtel des Sociétés savantes. M. le Dr E.-T. Hamy présidait entouré de MM. le duc de Loubat, Von den Steinen, Henry Vignaud et le marquis de Monclar. Au dessert, différents toasts ont été portés par M. le Dr Hamy, qui a constaté le succès du Congrès et annoncé que la prochaine session se tiendrait à New-York en 1902, — par M. Von den Steinen, qui a porté la santé du président du Congrès de Paris, — par MM. Gonzalez de La Rosa, le comte Henry de La Vaulx, Henri Froidevaux.

Séance du vendredi matin 21 septembre à l'Exposition universelle.

A 9 heures 1/2 du matin, les membres du Congrès, réunis sous le péristyle du Musée d'ethnographie du Trocadéro ont visité, sous la conduite de M. le Dr E.-T. Hamy, conservateur du Musée, la galerie américaine du Musée d'ethnographie; puis ils se sont rendus au pavillon de la Guadeloupe, où M. Guesde leur a fait les honneurs de sa collection, ont examiné les collections du Groënland exposées par le gouvernement danois, et regardé l'exposition cubaine. Enfin, M. Paul Labbé leur a montré, dans le pavillon de l'Asie russe, les séries ethnographiques susceptibles de les intéresser et de fournir de précieux éléments de comparaison pour l'étude des peuples qui habitent le littoral américain de l'Océan Pacifique.

Séance du vendredi soir 21 septembre au Collège de France.

PRÉSIDENCE DE M. CRISANTO MEDINA.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2 du soir.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL présente une série d'ouvrages relatifs au Mexique, envoyés par M. le Commissaire général du Mexique à l'Exposition universelle de 1900.

M. le duc DE LOUBAT dépose sur le bureau du Congrès le catalogue inédit des manuscrits de la bibliothèque de Washington se rapportant au Mexique.

M. le duc DE LOUBAT offre ensuite un ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Clave general de Jeroglificos americanos de don Ignacio Borunda*. Ce manuscrit inédit a paru à Rome, chez Jean Pascal Scotti, en 1898.

Revenant ensuite sur une observation qu'il a faite dans une discussion antérieure, le mardi 18 septembre, le Président d'honneur du Congrès annonce avoir reçu, de M. Henri Cordier, confirmation du fait qu'il énonçait : *Titicaca,* nom du lac bien connu de l'Amérique du Sud, est effectivement un mot de la langue japonaise, et veut dire dans cette langue « père et mère ». Il ajoute que le mot tarasque *Guaráche* et le mot *Waraji* ont la même signification : « sandale ».

M. le Duc DE LOUBAT présente encore un exemplaire de deux planches photographiques d'antiquités mexicaines, qu'il avait fait exécuter en 1897, à l'occasion de la session de Paris du Congrès international des Orientalistes, — et le *Codex Telleriano-Remensis*, qui vient d'être publié sous ses auspices par le Président du Congrès, M. le Dr E.-T. Hamy.

M. Ed. SELER parle de la reproduction du Tolanamalt Aubin, qui va être faite par ses soins aux frais de M. le duc de Loubat.

M. le Dr Paul EHRENREICH présente son ouvrage d'ethnographie brésilienne, intitulé *Anthropologische Studien über die Urbewohner Brasiliens*.

M. le comte DE CHARENCEY fait deux communications intitulées, la première : « Études algiques » et la seconde « Sur

quelques noms d'animaux dans l'Extrême-Orient et dans l'Amérique du Nord ».

M. Fr. del Paso y Troncoso lit un travail sur l'Histoire mexicaine de Cristobal del Castillo.

La parole est ensuite donnée à M. René Guérin pour la présentation d'une carte linguistique du Guatémala.

Avant que M. Guérin prenne la parole, M. le Dr Delisle déclare avoir provoqué cette communication en visitant le mardi 18 septembre, avec les autres membres du Congrès, l'exposition du Guatémala. Son attention fut retenue par une carte de la distribution des langues indigènes dans la république de Guatémala et, jugeant la présentation de cette carte intéressante pour les membres du Congrès, il a demandé à M. Guérin de faire une communication à ce sujet.

A la suite de la lecture faite par M. René Guérin, M. A. Dorado présente aux membres du Congrès, à titre de curiosité, un collier d' « yeux d'Indiens » (*ojos de Indios*) provenant des momies trouvées en 1867, dans les huacas du Morro de Arica, au Pérou. Le collier, qui n'a d'ailleurs aucune valeur artistique, a été monté à Buenos Ayres en 1884.

M. Froidevaux rappelle qu'en visitant le Musée du Trocadero, M. le Dr Hamy a expliqué que ces « yeux d'Indiens » n'étaient autre chose que des cristallins de poulpes.

M. Raoul de la Grasserie fait sur les langues du Costa Rica une communication à la suite de laquelle la séance est levée à 4 h. 3/4.

Séance du samedi matin 22 septembre 1900 au Collège de France.

Présidence de M. J. Oppert, membre de l'Institut.

La séance est ouverte à 9 heures 1/2.

Le Secrétaire général dépose sur le bureau de nombreux ouvrages offerts au Congrès.

Mlle Marie Lecocq entretient le congrès des notes qu'elle a réunies pour un « vocabulaire comparé des langues américaines, et de leurs raccords avec les langues de l'ancien monde ».

Une discussion s'engage alors entre MM. le marquis de Monclar, Gonzalez de la Rosa et de la Grasserie. M. de Monclar demande s'il ne serait pas possible de constituer une sorte de guide étalon des sons propres aux langues américaines. M. Gonzalez de la Rosa dit que la langue espagnole est la seule capable de rendre les sons des langues américaines; pour cette raison, dit-il, tous ceux qui s'occupent des questions américaines, devraient savoir l'espagnol. M. Raoul de la Grasserie fait observer à son tour que certains sons, certaines voyelles, — l'*u* français, par exemple, — n'existent pas en espagnol. Comment alors traduira-t-on ces sons pour les langues où ils existent si on ne sait que l'espagnol. Il serait aussi facile de se servir de la notation de Lepsius.

M. de la Grasserie, à la suite de cette discussion que termine M. Oppert, en remerciant Mlle Lecocq de sa communication, résume une longue étude qu'il a faite sur les langues de la Patagonie.

M. Gonzalez de la Rosa déclare ensuite que, si sa mémoire ne le trompe pas, il existe d'autres vocabulaires des langues patagones que ceux qu'a cités M. de la Grasserie dans son travail.

M. H. Froidevaux, adressant à son tour à M. de la Grasserie quelques observations au sujet de sa communication, lui transmet un numéro du journal *Naturwissenschaftliche Wochenschrift* (tome XV, 9 septembre 1900), dans lequel se trouve une longue liste d'ouvrages de linguistique relative aux idiomes de la Patagonie.

M. le comte de Charencey fait deux communications successives; dans la première il traite des épreuves de l'autre vie dans les mythologies mexicaine et bouddhiste; dans la deuxième, de la Gynécocratie religieuse chez les Toltèques occidentaux.

M. F. del Paso y Troncoso, après avoir présenté au Congrès sa traduction de l'*Adoracion de los Reyes* (*auto* anonyme en langue mexicaine), communique un travail sur des comédies en langue nauatl, insiste sur une pièce dont le sujet est l'adoration des mages et fournit la traduction complète d'un dialogue mexicain d'une note très caractéristique, « la petite vieille et le Gamin son petit fils ».

M. Alonzo Criado offre au Congrès cinq exemplaires d'une carte du Paraguay qu'accompagnent des notes sur la géographie du pays imprimées au verso.

M. Diego Ripoche y Torrens fait une communication sur les *Pintaderas d'Europe, des Canaries et d'Amérique.*

Au nom de M. Lucien Adam, M. Henri Froidevaux lit un travail traitant du parler des Caingangs.

M. Froidevaux lit ensuite la notice nécrologique rédigée par M. J.-B. Shipley sur Mme Shipley, sa femme.

M. Henri Froidevaux communique ensuite, en son propre nom, et commente un document inédit sur le P. Fritz. Cette communication amène M. J.-A de Yzcue à résumer tout ce qu'on peut savoir à l'heure actuelle sur ce missionnaire.

M. le Dr Fernand Delisle parle des déformations crâniennes artificielles dans l'Amérique du Sud, particulièrement au Pérou et en Bolivie. A la suite de cette dernière communication, qui entraîne quelques observations de la part de M. le Dr Verneau, la séance est levée à midi.

Séance du Conseil du samedi, 22 septembre, à 1 heure de l'après-midi.

Les membres du Conseil se sont réunis sous la présidence de M. le Dr E.-T. Hamy pour discuter le projet de statuts qui leur avait été soumis par le président dans leur précédente réunion.

Ils ont fait subir à quelques articles de ce projet des modifications peu importantes et ont décidé de le soumettre ensuite à l'approbation de l'Assemblée générale de clôture.

Ils ont ensuite examiné les vœux qui avaient été émis dans les précédentes séances, et en ont retenu cinq pour les faire approuver par les membres du Congrès réunis en assemblée générale de clôture.

Après lecture d'une note de M. Alejandro Dorado relative aux travaux de M. Samuel A. Lafone Quevedo, ils ont décidé de proposer à l'acceptation de leurs collègues le vote d'une adresse de félicitations à ce vétéran de la science américaniste pour ses travaux.

La séance a été levée à 2 heures 40.

Séance du samedi 22 septembre (clôture) au Collège de France.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, PRÉSIDENT DU CONGRÈS.

La séance est ouverte à 3 heures du soir.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL dépose sur le bureau deux travaux envoyés par M. Samuel A. Lafone Quevedo qui n'ont pu être lus en séance. Ces travaux ont pour titre :

1° Las *Manoplas* del culto di Viracocha ; estudio de archeologia calchiquina;

2° La *Langua tacana* de la region del Rio Madre de Dios (Bolivia).

Lecture est donnée du projet de statuts du Congrès international des Américanistes élaboré et accepté par le Conseil. Voici le texte de ces statuts, qui ont été approuvés sans modification par l'Assemblée générale :

Article premier. — Le Congrès international des Américanistes a pour objet l'étude historique et scientifique des deux Amériques et de leurs habitants.

Art. 2. — Ce Congrès a lieu tous les deux ans ; autant que possible il alternera ses sessions entre l'Ancien et le Nouveau Monde ; il ne peut pas siéger deux fois de suite dans le même pays.

Art. 3. — Il se compose de la réunion des personnes qui en ont fait la demande et ont acquitté leur cotisation.

Art. 4. — A la fin de chaque session, le Congrès désigne le lieu où se tiendra la session suivante et choisit un certain nombre de personnes chargées de constituer dans le lieu désigné un Comité d'organisation.

Art. 5. — Le Comité nomme son président et recrute à sa guise ses membres résidants et correspondants.

Art. 6. — Le Comité fixe la date exacte de la session, le nombre des séances, le taux de la cotisation, rédige le programme et les questionnaires ; prépare, s'il y a lieu, les rapports préliminaires à produire au Congrès, envoie les convocations, reçoit les adhésions et délivre les cartes de membres.

Art. 7. — Le Comité est chargé de tous les soins matériels

qui concernent les installations du Congrès et la tenue des séances.

Art. 8. — Les questionnaires rédigés par le Comité sont envoyés d'avance aux adhérents; ceux-ci peuvent proposer à l'acceptation du Comité les modifications qui leur paraîtraient utiles. Une partie des séances de chaque session est d'ailleurs réservée aux questions non comprises dans le programme qui seraient proposées par un membre et acceptées par le Comité.

Art. 9. — Le Bureau du Comité remplit les fonctions de bureau provisoire dans la première séance de la session. Les membres du bureau définitif sont nommés dans cette séance.

Art. 10. — Le bureau définitif se compose d'un président, de six vice-présidents, dont deux au moins appartiennent au pays où siège le Congrès, d'un secrétaire général, de quatre secrétaires et du trésorier.

Art. 11. — Le Congrès peut décerner à des personnes qui se sont signalées par les services rendus aux études américaines les titres de président ou de vice-président d'honneur.

Art. 12. — Un Conseil est adjoint au bureau : il doit comprendre, autant que possible, des membres de toutes les nationalités représentées dans le Congrès.

Art. 13. — Le bureau et le conseil réunis sont chargés d'examiner les vœux présentés au Congrès et d'en faire l'objet de rapports, s'il y a lieu ; ils statueront aussi sur les réclamations qui pourraient surgir, étudieront les modifications à introduire au règlement, les propositions relatives au siège du futur Congrès, enfin détermineront la destination à donner aux livres et objets offerts, qui doivent d'ailleurs toujours appartenir au pays dans lequel a lieu la session.

Art. 14. — Une commission de cinq membres régnicoles est adjointe au secrétaire général et au trésorier pour constituer un comité de publication qui a les pouvoirs les plus étendus pour publier les actes du Congrès et en apurer les comptes. Ce Comité surveillera la distribution des volumes.

Art. 15. — Un Conseil permanent, composé des anciens

présidents et secrétaires généraux, est chargé de maintenir la tradition du Congrès, de veiller à la bonne exécution des règlements et de faire face aux difficultés imprévues qui pourraient surgir dans l'intervalle de deux sessions. Le président et le secrétaire général de la dernière session exercent les mêmes fonctions auprès du Conseil permanent et engageront les négociations relatives à la tenue du prochain Congrès qui aura lieu dans le même continent.

Lecture est ensuite donnée des vœux qui ont été retenus par le Conseil et doivent être soumis à l'approbation de l'Assemblée générale :

Vœu n° 1. — Vœu de MM. A. Dorado et Henri Froidevaux.

Le Congrès international des Américanistes exprime le vœu qu'une sorte de manuel théorique et pratique du voyageur, énumérant les principaux desiderata de la géographie, de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la linguistique américaines, soit rédigé dans un bref délai, et,— à tous ceux qui voudraient, au cours de leurs voyages en Amérique, recueillir des informations précises, — fournisse l'indication des études à faire (méthodes et instruments d'investigations) et de la manière de les mener le plus utilement à bonne fin sur le terrain (levés, collections et observations de toute nature, estampages, photographies, etc.).

Vœu n° 2.

Le Congrès des Américanistes émet le vœu qu'une statue soit élevée à Jacques Marquette dans sa ville natale, Laon, et décide de transmettre ce vœu à M. le Maire de Laon, M. Hermant, député, et à M. le Président de la Société historique de cette ville.

Vœu n° 3. — Vœu de M. Henri Cordier.

Le Congrès des Américanistes émet le vœu qu'il soit fait une nouvelle et exacte publication des documents relatifs au P. Marquette.

Vœu n° 4. — Vœu de M. le Dr E.-T. Hamy.

Le Congrès international des Américanistes charge son bureau de transmettre à M. le Ministre de l'Instruction publique le vœu que la publication du grand ouvrage sur le Mexique et l'Amérique centrale, commencée par les soins de son département et momentanément interrompue, soit reprise et conduite à bon terme.

Vœu n° 5. — Vœu de M. J.-A. de Yzcué.

Le Congrès international des Américanistes, considérant :

1° L'importance des travaux géographiques et cartographiques du P. Samuel Fritz ;

2° Les documents qu'on possède aujourd'hui sur sa vie et ses œuvres ;

Exprime le vœu que tous les éléments dont on dispose actuellement soient réunis pour former une biographie complète du P. Fritz, selon les données scientifiques modernes.

Lecture est faite par le secrétaire général d'une copie suivante, rédigée par M. Alejandro Dorado :

« M. Samuel A. Lafone Quevedo a donné un grand essor aux études américanistes dans la République Argentine. Il est le maître de Juan Ambrosetti, Adan Quiroga, Juan Pelleschi, etc.....

« Il a consigné dans différentes publications le résultat de ses explorations et de ses fouilles dans quelques provinces de l'Argentine, Catamarca, Tucuman, Salta, etc. Les collections qu'il a réunies se trouvent pour la plus grande partie au musée de la Plata.

« Dans de nombreuses brochures, il a élucidé un certain nombre de questions intéressant l'Américanisme, telles que le culte de Tonapa, les anthropophages du Rio de la Plata, la reconstitution de la ville de Londres dans la province de Catamarca, etc.

« Au point de vue philologique, il a établi les grammaires et les vocabulaires des langues adipon, ehana, mataco, vejoz, nocten, mbaya, vilela ou chulupi, mocovi, etc. Il a

publié aussi des travaux sur le verbe en espagnol et dans les langues germaniques, sur la façon de recueillir les vocabulaires indigènes, un dictionnaire des indianismes de la langue espagnole dans l'Argentine et il achève un grand dictionnaire étymologique espagnol.

« Depuis très longtemps, il travaille à un Corpus des inscriptions, dessins, monuments, etc., sud-américains.

« Il vit à Pilciao (province de Catamarca) dans l'Argentine où il a su réunir une merveilleuse bibliothèque de plus de 8,000 volumes sur la linguistique et l'Américanisme.

« Dans son domaine, il a recueilli un certain nombre d'enfants indiens qu'il éduque et instruit lui-même. Et on n'est pas peu étonné, dans ce coin perdu de Catamarca, à quelques jours de mule de toute station de chemin de fer, d'entendre ces jeunes Indiens parler français et anglais ou de les écouter chanter des chœurs d'opéra ou jouer des sonates de Beethoven. Un certain nombre d'entre eux sont aujourd'hui prêtres, maîtres d'école, inspecteurs des écoles, etc. Sans compter ceux que M. Samuel A. Lafone Quevedo a initiés à ses travaux linguistiques et américanistes, et qui sont ses zélés collaborateurs. »

A la suite de cette lecture, l'Assemblée générale charge le Secrétaire général du Congrès de transmettre une adresse de félicitations à M. Samuel A. Lafone Quevedo.

Lecture est donnée d'une dépêche de remerciements adressée à M. Baz, par M. le général Gonzalez, gouverneur de l'État de Oaxaca, pour les félicitations que lui a votées le Congrès.

Le présent Congrès ayant été tenu en Europe, l'Assemblée décide que, pour se conformer aux statuts votés par le Congrès lui-même, la future réunion se fera sur le continent américain.

M. Jesup, directeur du musée d'Histoire naturelle de New-York, offrant de préparer le futur Congrès, le président propose que la prochaine session se tienne à New-York en 1902. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. Jesup est donc chargé de présider à l'organisation de la XIIIe session du Congrès des Américanistes ; et sur la proposition du Président, — proposition acceptée à l'unanimité

par l'Assemblée, — M. le duc DE LOUBAT est adjoint à M. JESUP pour la préparation de la session.

Une lettre officielle relative à cette décision du Congrès sera adressée à M. JESUP par les soins de M. le Secrétaire général.

Sur la proposition du Président, et conformément à l'article 14 des statuts, la commission de publication des actes du Congrès des Américanistes réunis à Paris en 1900, sera composée de

MM. Henry VIGNAUD;
Henri CORDIER;
Gabriel MARCEL;
Dr Fernand DELISLE;
Comte Henri DE LA VAULX,

adjoints à MM. le Secrétaire général et au trésorier. Cette proposition est adoptée.

M. F. del PAZO Y TRONCOSO adresse, au nom des membres étrangers du Congrès, des remerciements à M. le Dr E.-T. Hamy, pour la façon dont il a dirigé les travaux de la session.

M. Von den STEINEN remercie le Congrès de Paris d'avoir redonné une vitalité nouvelle aux études américaines et par là à l'Institution du Congrès des Américanistes.

M. le Dr E.-T. HAMY, président du Congrès, remercie ses collègues des travaux scientifiques qu'ils ont communiqués à la session. Grâce à eux, la session de Paris a été bien remplie et il est permis d'espérer que le volume dans lequel se trouveront publiés les résultats de la session sera considéré par les Américanistes comme ne déparant nullement la collection complète des comptes rendus.

M. le professeur OPPERT insiste pour que le Congrès vote de nouveaux remercîments au Président du Congrès pour l'activité et l'intelligence qu'il a déployées pour l'organisation du Congrès qui va être clos. (*Applaudissements unanimes.*)

Le Président prononce ensuite la clôture du Congrès des Américanistes de Paris en 1900, et donne rendez-vous à ses collègues, à New-York, en 1902.

La séance est levée à 3 heures 1/2.

A la suite de cette réunion, un certain nombre de Con-

gressistes se sont rendus à l'Exposition, au Panorama du Transsibérien, peint par M. Piassetski. Un certain nombre de rouleaux leur ont été déroulés, et ont été commentés devant eux par M. Paul Labbé, l'explorateur de l'Asie russe, qui avait bien voulu organiser cette séance à leur intention. A la fin de la séance, M. Froidevaux, se faisant l'interprète de tous, a remercié M. Paul Labbé d'avoir si aimablement fait les honneurs de ce beau panorama aux membres du Congrès des Américanistes.

COMMUNICATIONS

RÉCENTES DÉCOUVERTES

SUR LES COMMUNICATIONS ENTRE L'EUROPE ET L'AMÉRIQUE AU XVe SIÈCLE

PAR JOHN B. SHIPLEY

A la huitième session du Congrès international des Américanistes tenue à Paris, en 1890, j'ai communiqué un mémoire sur la cartographie la plus ancienne de l'Amérique du Nord, en me référant spécialement à la carte publiée en 1558 pour illustrer les voyages des frères Zeni dans les mers les plus septentrionales de l'Europe. A la même session feu ma femme, Mme Marie A. Shipley, née Brown, communiqua également un mémoire sur les documents qui, selon sa conviction profonde, devaient exister encore aux archives vaticanes, et démontrer que l'ancien Groënland et le Vinland étaient connus à Rome à l'époque du premier voyage de Christophe Colomb, et que cette connaissance avait, en partie au moins, inspiré le projet aventureux de ce dernier. Cette proposition avait suscité à Mme Shipley nombre de contradicteurs, dont quelques-uns se donnant pour bien informés, assuraient que, les collections vaticanes étant connues à fond et pourvues de catalogues, il n'y avait point lieu de songer que de tels documents eussent pu échapper aux recherches qu'on faisait de temps en temps sur le sujet. La même opinion était encore confirmée par les renseignements officiels, très inexacts d'ailleurs, qui accompagnaient la collection de documents reproduits en fac-similé formant la contribution papale à l'Exposition universelle de Chicago en 1893 ; ce recueil était expressément déclaré être le fruit d'une recherche complète (bien que cette recherche eût été impossible à exécuter dans le temps donné) et contenir tout ce que possédaient les Archives Vaticanes, bien que, pour la section précolumbienne au moins, il ne consistât qu'en documents déjà

connus. Voilà pourquoi les propositions de Mme Shipley tendant à la recherche des documents en question, soit par le gouvernement des États-Unis, soit par des sociétés scientifiques (parmi lesquelles il faut compter le Congrès des Américanistes) sont demeurées infructueuses.

Or, au moment même où Mme Shipley adressait son mémoire au Congrès de 1890, une série des documents en question avait été déjà retrouvée ; c'est ce qu'ignorait Mme Shipley dont l'auteur de la découverte ignorait de son côté les efforts. C'est en avril 1891 qu'un jeune prêtre dalmatien, le Dr Luka Jelic de Spalato, actuellement professeur d'histoire et de droit ecclésiastiques au séminaire archiépiscopal de Zara, communiqua la première partie de ses résultats au Congrès scientifique international des catholiques. Il en a communiqué d'autres encore au troisième congrès du même nom, tenu à Bruxelles en 1894, a poursuivi ses recherches à plusieurs reprises, et l'année dernière encore, a retrouvé des documents qui ne complètent pas seulement la série des évêques du Groënland, mais jettent aussi beaucoup de lumière sur le problème des communications entre le Groënland et l'Europe. Je voudrais retenir l'attention du Congrès sur quelques-uns de ces résultats, dont le développement est dû plutôt à Mme Shipley qu'au découvreur même des documents originaux.

M. le Dr Jelic a retrouvé et publié une bulle du pape Alexandre VI, sans date, mais évidemment des premiers mois de son règne, faisant allusion à des nouvelles tout récemment reçues du Groënland qui exposaient au Saint-Siège dans quel mauvais état se trouvaient les habitants de ce pays lointain. Le pape, qui s'y était vivement intéressé, leur envoie pour leur instruction un moine bénédictin, Mathias, déjà élu évêque de Gardar. Ce document, long et motivé, impossible à résumer ici, donne clairement à entendre : 1° que l'existence du Groënland était bien connue dans l'année même du premier voyage de Colomb ; 2° que la route était connue et libre ; 3° qu'il y avait des communications dans les deux sens entre le Groënland et l'Europe. Par conséquent, cette seule trouvaille suffit pour anéantir l'argument si fréquemment répété, qu'à l'époque des voyages

colombiens l'existence du Groënland et les découvertes des Normands (Scandinaves) étaient absolument oubliées de l'Europe, que la route était perdue, que toute communication avait cessé depuis longtemps. Ces idées ne sont plus soutenables.

M. Jelic a aussi trouvé beaucoup d'autres documents qui démontrent l'inexactitude de l'opinion ordinairement admise, et basée sur les renseignements insuffisants qu'on a pu recueillir des sources norvégiennes. Ces sources reconnaissent l'élection d'un évêque Henricus (1386) qui se rendit à son siège. En 1406, l'archevêque de Drontheim, métropolitain de Gardar, s'est rappelé ce diocèse, dont on n'avait plus de nouvelles, et il y envoya un nouvel évêque, Andreas, consacré ad hoc, pour remplacer Henricus si ce dernier était mort, ou pour l'aider s'il vivait encore. Cet Andreas ayant béni un mariage au Groënland trois ans plus tard, on a toujours pensé que Henricus était mort dans ce pays. Ce sont les dernières nouvelles certaines tirées des sources norvégiennes.

M. Jelic a pu compléter ces renseignements; parmi les registres authentiques et officiels de la Chambre apostolique, il en a trouvé qui nous révèlent l'existence de toute une série d'évêques de Gardar naguère absolument ignorés. Il a porté le nombre total de ces évêques de 18, chiffre donné en 1874 par Gams dans sa *Series Episcoporum*, à 31, dont Mathias est le trentième. Il a cru d'abord que la plupart de ces évêques complémentaires n'étaient que de simples titulaires de leur diocèse ; mais il a trouvé des registres démontrant que plusieurs d'entre eux ont été réellement élus et ont reçu l'ordre de se rendre à leur diocèse.

Les nouvelles découvertes permettent de constater que plusieurs années avant l'envoi d'Andreas pour remplacer Henricus, cet évêque avait changé de siège avec Johannès, évêque des Orcades (1394), que ce dernier avait été remplacé à son tour, en 1401, par un certain Bartholdus, et qu'avant 1411 encore un évêque était mort « in partibus illis », et avait été remplacé par Jacobus Petri Treppe, qui avait reçu l'ordre de se rendre à son diocèse pour y résider. En 1425, le pape Martin V désigna Robertus Ryngman, O.-M., comme

successeur du dit Jacobus, en faisant notifier cette nomination au chapitre, au clergé et au peuple du diocèse et de la ville de Gardar, ainsi qu'au métropolitain de Drontheim. Ces notifications indiquent assez clairement que le siège de Gardar existait toujours en 1425. Il doit donc y avoir quelque peu d'exagération dans les termes des bulles de 1448 et de 1492-1493, suivant lesquelles le siège épiscopal aurait été supprimé en 1418. Toutes ces nominations ayant été absolument ignorées en Norvège et en Danemark ; par quelle route est donc venue à Rome la nouvelle du décès successif des évêques, et par quelle voie se sont rendus à leur siège les remplaçants de ces mêmes évêques? Ce sont les îles Orcades, situées tout près des îles Britanniques, qui nous semblent fournir le mot de l'énigme. Les Orcades, qui formaient depuis longtemps un comté assujetti au royaume de Norvège, passèrent en 1379, sous la domination du comte Henri, de la puissante famille des Saint-Clair. Ce prince, qui travailla activement à la répression de la piraterie qui se pratiquait ouvertement dans les mers septentrionales, profita, en 1388 ou 1390, de la présence d'un habile navigateur vénétien pour diriger une expédition ayant pour but de chasser les pirates de la mer. Cette campagne est résumée dans le récit bien connu des Zeni, qui sont restés au service du comte pendant quatorze ans. C'est précisément pendant cette période qu'ont eu lieu les changements mystérieux que nous venons de signaler. Le comte Henri de Saint-Clair s'est rendu au Groënland en personne au moins une fois. Rappelons qu'au xve siècle le commerce européen avec le Groënland et l'Islande est demeuré presque uniquement aux mains des marchands anglais, et surtout de ceux de Bristol. Dans ces communications avec la Grande Bretagne, nous pouvons bien trouver l'explication d'un échange de sièges entre les évêques du Groënland et des Orcades, et de la réception à Rome des nouvelles ignorées en Norvège pendant cinq cents ans, c'est-à-dire jusqu'à ce jour.

Cette explication, tirée du récit des frères Zeni, — la seule capable de jeter de la lumière sur les anomalies des registres du Vatican, — se trouve ainsi confirmée par ces registres eux-mêmes, qui font croire à la véracité du récit des Zeni, bien

que certaines difficultés aient amené quelques écrivains à rejeter simplement ce récit au lieu d'en chercher une explication raisonnable. On a trop insisté sur la correspondance exacte (signalée par moi-même en 1890, dans mon mémoire présenté à la huitième session) des contours du Danemark et du sud de la Norvège figurés sur la carte dite des Zeni de 1558, avec ceux des mêmes pays donnés par la carte publiée à Venise par Nicholas Tramezinus, en 1558, et gravée par un Belge, Jacobus Bussius. On a même cru pouvoir envisager la carte entière comme une production de cette année; on a cru pouvoir la considérer comme fabriquée de toutes pièces par le rédacteur du récit, d'autant plus que celui-ci a parsemé la carte des noms mutilés ou mal transcrits qu'il a trouvés dans le texte du récit même. Mais, — et je l'avais soigneusement montré dans mon mémoire de 1890, — si nous faisons abstraction de ces noms et des configurations qui correspondent à la carte de Tramezinus, il reste toujours une grande partie de la carte dite des Zeni, et précisément les détails les plus intéressants. On aperçoit des contours tirés de la carte d'Olaus Magnus (1539), d'une autre carte d'Islande, et d'une carte non encore identifiée qui embrassait très probablement les îles Orcades et Shetlands, mais qui contenait aussi une toute petite portion de l'Extrême-Nord de l'Écosse. En outre, il faut tenir compte du dessin très remarquable du Groënland qui est la particularité de cette carte. Ce contour du Groënland est trop net et trop frappant, il est aussi trop correct, pour avoir été tiré d'une carte quelconque de 1558, ou même du XVIe siècle. Nous allons rechercher quelle pourrait être l'origine de ce dessin.

Parmi les découvertes faites par le Dr Jelic dans les archives vaticanes, il en est une de très grande importance dont on peut tirer grand parti pour démontrer l'extrême antiquité de plusieurs détails des cartes comprises dans quelques manuscrits de la géographie de Ptolémée, et qui jette une lumière éclatante sur l'histoire de la géographie ancienne. M. le Dr Jelic a aussi retrouvé des cartes du moyen âge basées sur l'œuvre ptoléméenne, qui servent pour illustrer notre sujet. Ces dernières cartes appartiennent à la catégorie à laquelle M. le baron Nordenskiöld dans son *Periplus*,

a donné le nom de Scandico-byzantines, en formulant une théorie plus ou moins discutable, suivant laquelle les cartes scandinaves du Groënland auraient été transmises par la voie de la Russie à Constantinople, où l'on aurait combiné leurs détails avec ceux des pays déjà connus. Mais (il convient de le remarquer), ce n'est pas à Constantinople qu'on trouve cette addition faite à des cartes byzantines telles que le codex bien connu de Vatopédi, qui ne porte aucune trace du Groënland ; on la rencontre en Italie, vers l'année 1466 ; la projection du Groënland est alors ajoutée aux copies qu'on faisait du manuscrit grec apporté au concile de Florence (1438), par Cyriacus Anconitanus, qui l'avait acheté des mains des Turcs après la chute de Salonique. M. Jelic a reconnu, dans le Codex Urbinas 82 de la Bibliothèque vaticane, ce monument historique, par le moyen duquel les cartes ptoléméennes ont été introduites en Italie, et duquel les cartes successives dites de Ptolémée ne sont que des copies traduites en latin, et de plus en plus modernisées par des additions comme celle du Groënland.

Ces cartes nous montrent le Groënland sous deux formes, dont l'originale et la plus ancienne se rapproche beaucoup de notre carte des Zeni ; l'autre est due, selon M. Nordenskiöld, à l'influence de la nouvelle méthode de projection suivant les indications de la boussole, les cartes anciennes étant dès lors modifiées selon les idées sur la variation de l'aiguille aimantée. Le premier dessin, fait à une époque où le Groënland était bien connu, est de beaucoup le plus correct, et il correspond à la configuration de la carte des Zeni. Ainsi, la projection des Zeni remonte à une époque antérieure à 1466. Une projection essentiellement identique se trouve dans la carte de Claudius Clavus, de 1427, conservée à Nancy. Or, c'est précisément entre 1425 et 1492 que les communications ont été les moins fréquentes entre le Groënland et l'Europe, et que les occasions d'exécuter une reconnaissance cartographique ont été presque nulles. Les cartes néo-ptoléméennes, celles de Clavus et des Zeni, doivent donc tirer leur origine commune d'une époque antérieure à 1425, et remonter à l'époque même où les frères Zeni naviguaient dans les mers septen-

trionales ; on en arrive ainsi à supposer que l'origine du dessin du Groënland sur toutes ces cartes ne peut guère être autre que celle indiquée par l'éditeur de la carte des Zeni publiée en 1588, c'est-à-dire *la carte originale manuscrite rapportée du Nord* par Antonio Zeno et conservée pendant longtemps dans le bureau de la maison Zeno à Venise, où elle était bien connue et consultée par les marchands et par tous les curieux de la ville, de telle sorte qu'elle était tombée en très mauvais état. Nous le répétons, cette projection du Groënland ne doit pas avoir une origine postérieure au début du xve siècle, et pour son transport en Italie nous ne pouvons trouver un moyen plus probable que l'entremise des Zeni, conformément à ce que dit le rédacteur de 1558.

Cette carte originale doit avoir été connue de Christophe Colomb même, car, dans un passage cité par Ferdinand Colomb d'une œuvre de son père, celui-ci décrit les positions de l'Islande et de la Frislande, non pas comme elles sont en vérité, mais comme elles sont indiquées sur cette carte des Zeni. Il a donc dû voir une carte donnant à ces îles les mêmes positions qui leur sont assignées sur la carte de 1558, qui est ainsi démontrée avoir été dressée d'après la carte originale du xive-xve siècle, apportée par Zeno lors de sa rentrée à Venise, cette carte étant la seule sur laquelle, — à ce que nous sachions du moins, — Colomb aurait pu trouver ces îles dessinées dans cette position. Je dis dans la même position, mais non pas nécessairement avec les contours mêmes de la carte de 1558, sur laquelle deux projections de l'Islande ont été substituées aux dessins originaux.

Et si la carte originale a été connue de Christophe Colomb, elle l'a été plus certainement encore de Jean Cabot, citoyen de Venise depuis 1476 après une résidence préalable de quinze ans, qui, en 1497, navigua sur la route d'Islande et trouva la « Terra Firma », très probablement le Groënland, à 400 lieues à l'ouest de son point de départ. De là il suivit la vieille route et le courant océanique qui avaient bien de fois amené les Islandais et les Groënlandais en Amérique. Comme Colomb, Cabot était bien renseigné sur les

voyages de ces navigateurs de l'antiquité, et sur les aventures dont le récit courait dans les îles Feroë. Comme Colomb, il reconnaissait que l'existence du Groënland était la clef du problème, l'assurance de la possibilité de trouver les terres situées au-delà de l'Océan dont les traditions grecques et scandinaves parlaient avec tant d'insistance.

En concluant, je crois devoir rendre justice à mes deux collègues, tant à la morte qu'au vivant, en précisant la part prise par chacun d'eux dans l'obtention de ces résultats. L'honneur d'avoir retrouvé aux archives vaticanes tant de documents ci-devant absolument ignorés, et dont on niait même l'existence, revient entièrement à M. le professeur Dr Jelic, de Zara en Dalmatie. Depuis longtemps feu Mme Shipley avait vu la possibilité d'une telle découverte, et elle avait déjà fait tous les efforts possibles pour qu'on les cherchât à l'endroit même où M. Jelic les a trouvés. Une fois les documents retrouvés, Mme Shipley en a relevé l'importance pour l'histoire de l'Amérique et pour l'histoire universelle, en indiquant la connexion qui existe entre les anciennes découvertes scandinaves et celles de Colomb et des Cabot à la fin du xve siècle. Moi-même je l'ai aidée dans cette tâche, en formulant les résultats cartographiques et en précisant les relations entre les Zeni, Colomb et les Cabot. Je continuerai ce travail en souvenir de ma femme et collaboratrice bien aimée, à la mémoire de laquelle les résultats déjà acquis et encore à acquérir de ces recherches constitueront un véritable monument.

John B. Shipley.

Genève, le 15 août 1900.

MÉMOIRE

SUR L'AUTHENTICITÉ DE LA LETTRE DE TOSCANELLI DU 25 JUIN 1474

ADRESSÉE D'ABORD AU PORTUGAIS FERNAM MARTINS

ET PLUS TARD A CHRISTOPHE COLOMB[1]

PAR HENRY VIGNAUD

Vice-président de la Société des Américanistes de Paris

On sait que Colomb est supposé avoir appris qu'en 1474, un savant Florentin, Toscanelli, avait été en correspondance avec le roi Affonso V de Portugal, par l'intermédiaire d'un de ses conseillers intimes, Fernam Martins, chanoine de Lisbonne, relativement à la route des Indes par l'Ouest; qu'il se serait, alors, ouvert à ce savant du projet qu'il méditait, lui-même, à ce sujet et que celui-ci l'aurait encouragé en lui envoyant une copie d'une lettre et d'une carte qu'il avait adressées, en 1474, au chanoine Martins, où se trouvaient exposées les raisons théoriques et scientifiques qui rendaient le passage aux Indes par l'Ouest possible et même facile. Toscanelli aurait ensuite écrit une deuxième lettre à Colomb touchant le même sujet.

Les deux principaux biographes contemporains de Colomb,

1. Depuis la lecture de ce mémoire, il y a un an environ, j'ai publié un livre où les questions exposées ici sont traitées avec tous les développements qu'elles comportent et accompagnées des preuves documentaires indispensables. Je dois y renvoyer le lecteur pour la justification de plusieurs de mes assertions. Le présent mémoire est cependant quelque chose de plus qu'un simple résumé de mon livre. Les questions y sont présentées dans un autre ordre, d'une manière différente et quelquefois avec des arguments nouveaux. C'est ainsi, par exemple, que je me suis étendu sur un point, à peine touché dans le livre : le rôle de Colomb dans la supercherie que mon but est de démasquer, et la mesure dans laquelle il peut y être impliqué.

son fils Fernand et Las Casas, ont produit cette correspondance en déclarant qu'elle avait eu une influence déterminante sur le découvreur du Nouveau Monde, et qu'elle avait décidé sa vocation. Ces assertions n'ont jamais été contestées, et tous les historiens et critiques ont jugé que, d'après ces faits, Toscanelli avait joué un rôle décisif dans la découverte de l'Amérique, et qu'il devait être considéré comme l'inspirateur ou l'initiateur de ce grand événement.

L'objet de ce mémoire est de montrer que tous les faits sur lesquels reposent ces conclusions sont loin d'être établis, et qu'il y a, au contraire, de nombreuses et excellentes raisons de mettre en doute : 1° que Toscanelli se soit jamais occupé de la route des Indes; 2° qu'il ait jamais correspondu à ce sujet soit avec le roi Affonso, soit avec son conseiller Martins; 3° que Colomb lui ait jamais écrit ou ait jamais reçu une ligne de lui, en un mot, enfin, qu'il y a tout lieu de croire que la fameuse lettre de 1474 et la carte qui l'accompagnait sont des documents apocryphes.

On va exposer rapidement les différentes considérations sur lesquelles s'appuient les doutes qui viennent d'être formulés et les conclusions qu'elles suggèrent.

I. — *La correspondance Toscanello-Colombienne ne nous est connue que par les deux seuls témoignages de Fernand Colomb et de Las Casas, dont l'un répète l'autre.*

Les pièces attribuées à Toscanelli sont la lettre à Martins de 1474, avec quelques lignes d'envoi à Colomb sans date, la carte qui accompagnait cette lettre, et une deuxième lettre adressée à Colomb, sans date également.

La première mention que nous connaissions de ces pièces remonte à quarante ans environ après la mort de Colomb. Elle vient de Las Casas qui inséra les deux lettres dans son *Historia de Las Indias*, commencée en 1527 et terminée en 1559 ou 1561, et qui dit qu'il possédait la carte, dont il parle à différentes reprises. Las Casas n'est pas très explicite sur l'origine de ces pièces. Il indique qu'elles lui viennent de la famille du découvreur, sans dire qui les lui a remises;

il les donne pour être traduites du latin; mais il ne dit ni qu'il a vu les originaux ni qui a fait les traductions. Quatre siècles plus tard, en 1871, on découvrit une copie manuscrite de ce texte latin transcrite sur un volume appartenant à la Bibliothèque colombine : l'*Historia rerum* du pape Pie II, édition de 1477.

En 1571, les deux lettres furent imprimées pour la première fois, en italien, dans un livre attribué au fils de Colomb, connu sous le nom de les *Historie*, dont l'original espagnol est inconnu, mais que Las Casas paraît avoir possédé, en partie au moins, et auquel il pourrait les avoir empruntées.

Diverses raisons militent, toutefois, contre cette supposition : 1° Las Casas, chaque fois qu'il emprunte quelque chose, soit aux manuscrits de Colomb, qu'il possédait également, soit à ceux de son fils, le dit très explicitement. Or, il ne donne pas les lettres de Toscanelli qu'il transcrit et la carte dont il parle comme venant de l'une ou de l'autre de ces deux sources, alors que c'était l'occasion de le faire ou jamais. 2° La version italienne du livre attribuée à Fernand Colomb, la seule qui existe, contient des assertions et des erreurs, excusables à la rigueur chez Las Casas, mais qui ne peuvent être le fait du fils de Colomb, et on y trouve de nombreuses indications qui donnent à penser que ce livre a été copié, en partie tout au moins, des manuscrits alors inédits de Las Casas qui mourut en 1566. 3° La version italienne de la lettre paraît être traduite non du texte latin, mais du texte espagnol, donné par Las Casas, dans lequel on trouve des traces d'italianismes qui ne sauraient être attribuées à Fernand Colomb, né et élevé en Espagne. 4° L'une des lettres, ainsi transcrites par Las Casas et reproduites dans les *Historie*, la seconde, est si clairement un projet de rédaction de la première, qu'il n'est pas possible d'admettre que Fernand Colomb, qui était un érudit et un lettré, ait inséré une pareille pièce dans la vie de son père.

D'une façon ou de l'autre, que ces lettres aient été copiées par Las Casas dans les manuscrits de Fernand Colomb qu'il possédait, ou que les traducteurs et manipulateurs italiens de ces manuscrits aient emprunté ces pièces à l'*Historia*, alors inédite de Las Casas, l'affirmation que Toscanelli avait été

en rapports avec Martins d'abord, puis avec Colomb, ne repose que sur un seul témoignage. Pour les raisons indiquées et pour d'autres, sur lesquelles on ne peut s'étendre ici, j'estime que la responsabilité de cette assertion et de la publication des pièces revient à Las Casas seul. Je vais montrer maintenant, que tout contredit ce témoignage unique, de quelque part qu'il vienne.

II. — *On ne trouve ailleurs aucune trace de la correspondance attribuée à Toscanelli.*

Constatons d'abord que les pièces originales de la correspondance supposée n'existent nulle part et que personne ne les a vues. Il n'y a pas trace, dans les documents portugais du temps et dans les chroniques de l'époque, qu'Affonso se soit jamais occupé de la route des Indes Orientales, tant par l'Orient que par l'Occident. Ruy de Pina, Resende, Barros et tous ceux qui, comme eux, étaient en position d'être renseignés à cet égard, n'en disent rien. Ils ne connaissent même pas l'existence de Toscanelli. Il en est de même des auteurs italiens du temps. Ceux, en si grand nombre, qui vivaient à Florence à côté de Toscanelli et dont plusieurs ont laissé des ouvrages où une pareille mention devait naturellement trouver place, ignorent que leur savant compatriote et contemporain se soit jamais occupé de cette importante question et, dans les papiers du célèbre astronome, on n'a pas trouvé une ligne se rapportant au sujet. Enfin, ce Fernam Martins, ce chanoine de Lisbonne qui occupait une situation confidentielle auprès du Roi et qui lui servait d'intermédiaire auprès de Toscanelli, est absolument inconnu : son nom ne se trouve nulle part.

III. — *Colomb lui-même semble n'avoir jamais connu Toscanelli.*

Ce qui est encore plus significatif, c'est que Colomb lui-même, Colomb si prolixe, si expansif, Colomb qui s'étend

avec complaisance sur les indications qu'on lui donnait, ou qu'il recueillait, ainsi que sur les opinions ayant un rapport quelconque avec son grand dessein qu'il rencontrait au cours de ses lectures, et qui les consignait avec soin par écrit, Colomb n'a jamais dit un mot, n'a jamais écrit une ligne indiquant qu'il savait qu'il avait existé à Florence un savant auquel il devait de si grandes obligations. Il parle d'Aristote, de Sénèque, d'Alfragan, de Ptolémée, de Marin de Tyr, de d'Ailly, de Mandeville et de bien d'autres ; mais jamais de ce Toscanelli, auquel il devait tout, d'après son panégyriste et son propre fils, — si la partie des *Historie* où se trouve cette mention est de ce dernier.

Colomb ne se borne pas à garder le silence à l'égard de son prétendu bienfaiteur ; il rapporte à un autre le mérite de lui avoir suggéré des idées qui ont eu de l'influence sur ses déterminations, et il donne, comme lui appartenant en propre, les notions cosmographiques exprimées dans la lettre attribuée à Toscanelli. C'est ainsi que, causant avec Bernaldez des origines de son projet, il nomme et renomme le mystificateur Mandeville, qu'il prend pour un grand voyageur, et que, dans plusieurs de ses lettres, ainsi que dans ses notes aux livres qu'il lisait, il formule des opinions cosmographiques identiques à celles exprimées dans la lettre à Martins, sans jamais faire allusion à Toscanelli. On verra plus loin que, parlant de sa carte routière, que Las Casas assure être celle qui venait de Toscanelli, il s'exprime comme si elle était son œuvre personnelle. Quelle que soit la source à laquelle Colomb ait puisé, il s'est toujours conduit comme s'il ne connaissait pas les pièces attribuées à Toscanelli.

Dira-t-on qu'il n'y a, dans toutes les circonstances qui viennent d'être relevées, que des preuves par omission qui, par leur nature même, ne sauraient être concluantes, que les auteurs portugais et italiens ont pu ne pas avoir eu l'occasion de savoir ou de mentionner qu'il avait été question de la route des Indes entre le roi Affonso et Toscanelli, et que Colomb a peut-être dissimulé à dessein ce qu'il devait à ce savant? On va montrer, qu'outre les preuves par omission, il y a bien d'autres motifs de croire que

Toscanelli n'a jamais écrit la lettre de 1474 et que Colomb n'avait rien à dissimuler, parce qu'il ne doit absolument rien à cette lettre et à la carte qui en était le complément.

IV. — *La lettre à Martins n'a pu être écrite en 1474.*

Cette lettre a pour objet de montrer au roi Affonso que la route, pour aller aux Indes orientales, que les Portugais cherchaient par la Guinée, selon l'auteur de cette pièce, n'est pas la bonne et qu'il faut prendre celle par l'Ouest. Or, en 1474, la question de la route des Indes n'était pas encore posée en Portugal. Ni le prince Henry le Navigateur, ni le roi Duarte, ni son fils, le roi Affonso, ne pensèrent un seul instant à aller aux Indes orientales, soit par la voie de l'Est, soit par celle de l'Occident. Ce qu'ils cherchaient, ce qui fut constamment l'objectif du prince Henry et des continuateurs de son œuvre, jusqu'au temps du roi Joao II, c'est l'Inde du prêtre Jean, c'est-à-dire cette contrée mystérieuse où régnait un potentat légendaire qui passait pour être chrétien et dont les possessions étaient situées dans quelque région éloignée et inconnue de l'Afrique orientale et méridionale.

C'est cette Inde là — l'Éthiopie des anciens, l'Abyssinie de notre temps, — qui, bien que située en Afrique, était, au moyen âge, considérée comme faisant partie des Indes, et non l'Inde Gangétique, que le prince Henry chercha toute sa vie, dans le but de faire alliance avec son roi contre les Sarrasins et autres païens de l'Afrique, et d'étendre ainsi l'influence politique et commerciale du Portugal sur tout le continent. Ce grand promoteur des découvertes géographiques modernes conserva, jusqu'à ses derniers moments, l'illusion qu'il arriverait à trouver sur les côtes occidentales d'Afrique quelque moyen de communication avec le prêtre Jean dont on s'imaginait que les possessions s'étendaient jusqu'à l'Atlantique et, plus d'une fois, les Portugais crurent être sur le point d'atteindre le but qu'ils poursuivaient. Ce n'est qu'après l'avènement du roi Joao II, en 1481, alors que les explorations successives des

Portugais les avaient portés jusqu'à l'Afrique australe, qu'ils se rendirent compte de leur erreur et qu'ils comprirent que les véritables Indes étaient tout à l'Est, que c'était celles-là qu'ils avaient, dès lors, intérêt à connaître, et qu'ils mirent toute leur énergie à chercher la route qui y conduisait.

On démontre qu'il en est bien ainsi par diverses considérations dont voici les principales [1] :

1° Azurara, qui s'étend longuement sur le mobile des entreprises du prince Henry, dont il était le contemporain, ne dit pas un mot du dessein qu'on lui prête de vouloir tourner la pointe australe de l'Afrique pour aller aux Indes. Barros, qui avait à sa disposition tous les documents du Royaume ainsi que les chroniques d'Azurara et celle, aujourd'hui perdue, de Cerveira, acteur lui-même dans la conquête de la Guinée, garde également le silence sur ce point.

2° Dans les recommandations que le prince Henry faisait à ses navigateurs, il n'est jamais question de la circumnavigation de l'Afrique et des Indes orientales, mais souvent du prêtre Jean et des moyens d'arriver jusqu'à lui.

3° En 1454, les Portugais obtiennent du Pape une Bulle consacrant leurs conquêtes en Afrique et leurs aspirations. La Bulle énumère tout ce qu'a fait le prince et tout ce qu'il se propose de faire; elle constate ses efforts pour arriver au pays de l'Inde occupé par un Prince qui passe pour aimer le Christ et lui assure la possession de toutes les terres conquises ou à conquérir qui touchaient aux domaines de ce Potentat mystérieux. Du périple de l'Afrique et des Indes Orientales, pas un mot.

4° En 1479, Affonso signe, avec les Rois catholiques, un traité par lequel les régions nouvelles, objet de leurs visées réciproques, sont nettement délimitées : à la Castille, le Royaume de Fez et les Canaries; au Portugal, la Guinée et les îles de la région, découvertes ou à découvrir. De la route des Indes, et des îles ou terres situées sur cette route, soit par l'Est, soit par l'Ouest, il n'est rien dit du tout. Les Por-

1. Dans mon *Essai critique sur la lettre et la carte de Toscanelli*, j'ai développé, avec preuves à l'appui, les raisons sur lesquelles s'appuient les assertions qu'on trouve ici.

tugais ne stipulent aucune réserve à cet égard, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire s'ils avaient eu, alors, l'intention d'aller aux Indes, et ce qu'ils auraient pu faire facilement, parce qu'à ce moment l'Espagne n'avait encore aucune vue sur les terres inconnues de l'Ouest et que le but principal des rois catholiques était d'obtenir du Portugal, qui seul pouvait leur faire obstacle, la reconnaissance de l'ordre dynastique nouveau qu'ils fondaient en Castille.

La lettre à Martins a donc été écrite à l'époque où les Portugais cherchaient réellement à aller aux Indes, c'est-à-dire après la mort du roi Affonso, et par quelqu'un qui croyait qu'en 1474 ils avaient déjà conçu ce dessein.

V. — *La Lettre de 1474 n'a pu être écrite par un savant comme Toscanelli.*

La cosmographie de l'auteur de la Lettre à Martins se résume en deux points essentiels : la réduction à 130 degrés (26 espaces de 5 degrés) de l'étendue maritime à franchir pour atteindre l'extrémité orientale de l'Asie et, par conséquent, l'extension du Continent asiatique, vers l'Est, jusqu'au 225° ou 230° méridien. Cette conception est empruntée de toute pièce à Marin de Tyr qui seul, l'a formulée et c'est à Ptolémée seul que nous devons de la connaître. Or Ptolémée, en exposant et en discutant ce système, a montré que les calculs de distances aux moyens desquels Marin était arrivé à étendre si considérablement l'Asie vers l'Est étaient erronés. Remarquons d'abord que Ptolémée n'était pas imprimé en 1474. Toscanelli, il est vrai, pouvait connaître son œuvre par des manuscrits, et il est probable qu'en sa qualité d'astronome et de mathématicien, il la connaissait. Mais on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'un savant comme lui, n'aurait pas adopté une conception cosmographique aussi fausse que celle de Marin, alors surtout que Ptolémée avait montré comment ce géographe s'était trompé. Donc, si c'est Toscanelli qui a écrit la lettre à Martins, il faut néces-

sairement admettre, ou que ce savant n'a pas compris les rectifications de Ptolémée, ou, s'il les a comprises, qu'il a recommandé au roi Affonso une route qu'il savait être plus longue qu'il le disait, deux hypothèses également inadmissibles.

Une autre raison qui ne permet pas de croire que la Lettre à Martins venait d'un homme comme Toscanelli, qui vivait dans la ville où l'on connaissait le mieux à cette époque l'Extrême-Orient, c'est que la géographie de ce document retarde d'un siècle. Il y est question, en effet, du Grand Khan qui gouvernait la Chine, de Cathay, de Mangi et autres choses de ce genre, empruntées à Marco Polo, alors qu'en 1474 il y avait plus d'un siècle que la Chine n'était plus gouvernée par un Grand Khan et que les dénominations mongoliennes de Cathay, de Mangi et autres avaient complètement disparu ; de sorte que, si le voyage impossible que recommandait la fameuse lettre avait pu se faire, les Portugais n'auraient trouvé au bout de la route aucun lieu portant les noms qu'elle indique.

Enfin, des critiques compétents ont jugé que cette Lettre fourmillait de fautes de latin. Toscanelli vivait cependant à l'époque la plus brillante de la latinité Florentine et au milieu d'une élite de savants et de lettrés dont le latin était la langue.

La lettre à Martins a donc été écrite par quelqu'un qui connaissait mal le latin, qui en était resté à Marco-Polo pour la géographie de l'Extrême-Orient et qui avait connu le système de Marin de Tyr de seconde main, ou qui n'avait pas compris les rectifications que Ptolémée y avait apportées.

VI. — *Colomb n'a rien emprunté aux pièces attribuées à Toscanelli.*

Le système cosmographique de Colomb était le même que celui de l'auteur de la Lettre à Martins : cela ne peut faire l'objet d'un doute ; comme cet auteur, il croyait que l'Asie s'étendait considérablement à l'Est et que l'espace maritime qui devait compléter le circuit entier de la Terre était de

130 degrés environ [1]. Comme lui, il croyait qu'on trouverait aux limites orientales de l'Asie, les provinces de Cathay et de Mangi, les grandes villes de Quinsay et de Zaiton ; comme lui, il se figurait que la Chine était encore sous la domination des Grands Khans Mongols. Mais nous savons comment il a acquis ces différentes notions, qui sont celles de Marin de Tyr, d'Alfragan, de Marco Polo et qui forment, en effet, le fond de la Lettre à Martins.

C'est par l'*Imago Mundi*, du cardinal d'Ailly, qu'il a appris qu'Alfragan ne donnait au degré équatorial que 56 milles 2/3, ce qui diminue sensiblement la circonférence de la Terre ; c'est par Ptolémée qu'il a su que Marin de Tyr réduisait à 130 degrés l'espace maritime séparant les deux extrémités de la terre ; c'est encore par l'*Imago Mundi* qu'il a connu les versets d'Esdras sur le peu d'étendue des eaux par rapport à celle des Terres. Enfin, c'est dans Marco-Polo qu'il a puisé les notions sur les îles et les contrées de l'Asie-Orientale qu'il nomme si souvent et qu'il a vainement cherchées à chacun de ses voyages.

Voilà, d'après Colomb lui-même, d'après ses lettres aux Rois catholiques, d'après les notes dont il a couvert les marges de l'*Imago Mundi* et celles qu'il a mises au Pie II, aussi bien qu'au Marco Polo de la *Bibliothèque Colombine*, les sources de ses conceptions de géographie générale. Les pièces attribuées à Toscanelli y sont absolument étrangères. On ne saurait donc dire que Colomb avait une raison de dissimuler l'existence de ces pièces qui ne lui apprirent rien du tout et qu'il paraît n'avoir jamais connues.

VII. — *La carte routière de Colomb ne venait pas de Toscanelli.*

Las Casas a dit et répété que la carte qui servit de routier

1. Pour un exposé moins sommaire des idées cosmographiques de Colomb, je dois encore renvoyer à l'*Étude critique*, précédemment citée. Colomb comptait, comme Marin de Tyr, 130 degrés du cap Saint-Vincent à Cattigara, mais il ne donnait à l'espace maritime inconnu à franchir que 120 degrés, parce qu'il les comptait des Açores, dernières découvertes des Portugais à l'Ouest.

à Colomb, dans son mémorable voyage de 1492, était celle que Toscanelli lui avait envoyée avec la lettre à Martins; que lui, Las Casas, avait possédé cette carte et que Colomb y ajoutait complètement foi. La plupart des critiques modernes ont partagé cette opinion.

Sans la connaître dans ses détails, nous savons ce que devait être cette carte — quelle que soit son origine. En effet, puisqu'elle était le complément de la lettre à Martins, elle ne pouvait que traduire graphiquement les idées qui y étaient exposées. Elle indiquait donc qu'il y avait 26 espaces, ou 130 degrés à franchir pour atteindre l'Asie, dont les côtes orientales étaient figurées avec les dénominations géographiques mongoles de Mangi, de Cathay, de Quinsay et autres. Elle indiquait aussi que Cipangu était à 10 espaces, 50 degrés, de l'île Antilia. On ne devait pas y trouver autre chose, puisque son objet était de faciliter l'intelligence de la lettre en montrant aux yeux ce que celle-ci expliquait.

Si maintenant nous nous reportons au journal de bord de Colomb, nous voyons que, du 23 au 25 septembre 1492, alors que la flotille avait à peine atteint le 47° ou le 48° méridien, Colomb et son lieutenant Pinzon cherchèrent dans ces parages, avec obstination, des îles que la carte routière indiquait là; qu'ils se passaient et se repassaient cette carte pour l'étudier à nouveau et qu'ils ne s'expliquaient pas l'absence de ces îles. Ainsi, cette carte qui, d'après Las Casas, était celle-même que Toscanelli avait envoyée, et dans laquelle Colomb mettait toute sa confiance, cette carte montrait, au beau milieu de l'Atlantique, des îles nouvelles que le chef de l'expédition et son principal lieutenant étaient certains d'y trouver. La lettre à Martins ne parle de rien de semblable et si la carte qui l'accompagnait donnait une information aussi importante, comment la lettre l'aurait-elle passé sous silence? Comment, d'ailleurs, une carte théorique, dressée par un savant de Florence qui n'avait jamais voyagé, pouvait-elle donner une indication comme celle-là et la donner de manière à inspirer une confiance inébranlable à Colomb, confiance que Pinzon paraît avoir partagée.

Ce n'est pas tout. Dans cette même partie de son Journal de bord où il rend compte de sa conférence avec Pinzon

relativement à ces îles, la carte est mentionnée comme si elle était de Colomb lui-même. Nous n'avons pas, malheureusement, le texte original de ce passage important et nous devons nous en rapporter à l'analyse que Las Casas en donne ; mais cette analyse est suffisamment explicite pour laisser voir qu'il ne s'agissait pas d'une carte venant de Toscanelli [1]. Quel que soit le sens de ce passage, on peut conclure de ce qui précède que la carte routière du voyage de 1492 n'était pas de Toscanelli, parce qu'elle donnait des indications qui ne pouvaient venir que d'un pilote qui avait vu lui-même ou qui croyait avoir vu les îles que Colomb cherchait à 400 et quelques lieues des Canaries

VIII. — *Les motifs de la supercherie.*

Il ne suffit pas d'avoir montré toutes les raisons qui donnent à penser que les documents attribués à Toscanelli sont apocryphes; il faut aussi montrer, pour achever de faire la lumière sur ce point, qu'il a existé des motifs suffisants pour expliquer le recours à une telle fraude. Ces motifs existent. C'était une prétention de Colomb d'être arrivé, par ses études et ses observations, à la conviction qu'il atteindrait les Indes en traversant l'Atlantique. Las Casas n'a rien négligé pour accréditer cette manière de voir qui a été sanctionnée par l'histoire, et c'est aujourd'hui l'opinion générale que ce sont des considérations d'un caractère scientifique qui ont conduit le grand Génois à la découverte de l'Amérique. Les contemporains de Colomb ne pensaient pas tous ainsi. Dès le lendemain de sa découverte, on se mit à dire qu'il n'avait qu'une instruction très ordinaire et qu'il n'aurait fait aucune découverte, si un pilote qui avait abordé par hasard à des îles inconnues de l'Atlantique dont il avait relevé la position, et qui était mort sans pouvoir y retourner, ne lui avait fourni les renseignements nécessaires pour les retrouver.

Cette histoire qu'Oviedo, que Gomara et d'autres nous ont

1. Voyez sur ce point, notre *Étude sur la lettre et la carte de Toscanelli.*

conservée, a été traitée jusqu'à présent avec dédain par la critique qui n'a voulu y voir qu'un de ces racontars sans portée dictés par la médisance ou l'envie, qui trop souvent ternissent les plus nobles actions. Mais un examen critique et attentif de cette histoire, montre qu'il n'en est pas ainsi et qu'elle a pour garant un témoin dont l'autorité ne saurait être contestée : Las Casas lui-même, le biographe et panégyriste de Colomb, dont le récit, détaillé et très précis, a échappé à la plupart de ceux qui se sont occupés de la question, ou n'a pas été suffisamment étudié par ceux qui l'ont connu. Las Casas a, en effet, consacré un chapitre entier à cette histoire, dans lequel il dit qu'il l'a recueillie à Haïti de la bouche même de compagnons de Colomb, qu'elle se répétait couramment de son temps et que tout le monde y croyait. Las Casas ne l'a contredit en aucune façon ; il dit seulement que c'est à tort qu'on prétendait que ce sont les renseignements fournis par ce pilote qui décidèrent Colomb, car celui-ci était conduit par la main de Dieu, qui l'avait choisi pour la grande tâche qu'il a remplie.

Ainsi, au lendemain même de la grande découverte de Colomb, on disait qu'il la devait, non à son savoir, à ses calculs, à ses prévisions ; mais à des indications matérielles qui lui avaient été données ; et ces propos, quel que soit le sentiment qui les dictait, n'étaient ni imaginaires, ni calomnieux, ils reposaient sur des faits réels.

Colomb devait ressentir cruellement la propagation de ces propos, qui enlevaient à sa découverte la haute portée qu'il voulait lui donner et qui réduisaient singulièrement l'importance de son rôle personnel dans ce grand événement. Il tombe sous le sens qu'il avait un intérêt supérieur à effacer la mauvaise impression causée par cette histoire fâcheuse, et on conçoit sans peine que ses parents, ses amis et lui-même durent chercher à le faire. L'invention d'une correspondance avec un savant étranger comme Toscanelli, auquel il aurait confié son projet et dont il aurait reçu des encouragements, ainsi que des indications scientifiques, était un excellent moyen d'atteindre ce but et tout prouve qu'on y a eu recours. On trouve une confirmation de cette supposition dans l'insistance avec laquelle les premiers biographes de

l'heureux Génois : Fernand Colomb et Las Casas, celui-ci notamment, parlent des lectures et des études dans lesquelles il aurait puisé la première idée de son projet, études et lectures que nous savons ne pas avoir été sérieuses et que nous avons de bonnes raisons de croire postérieures à ses découvertes. La même préoccupation se laisse aussi voir dans les fréquentes allusions de Colomb lui-même à ses longs voyages, allusions qui ne s'expliquent que par le désir de faire croire à une expérience nautique qu'il n'avait pas, puisque on peut montrer aujourd'hui que la date de sa naissance doit être reportée à l'année 1451, qu'il avait à peine 25 ans quand il se fixa en Portugal et qu'il avait très peu navigué avant sa mémorable traversée de 1492. Voilà donc une explication logique et vraisemblable de la fraude soupçonnée : si elle existe, elle ne peut avoir eu que ce motif.

IX. — *Date supposée de la supercherie.*

Nous connaissons donc des raisons nombreuses et diverses qui donnent lieu de penser que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe; nous savons aussi qu'on peut donner une explication très plausible de la fraude. Pour arrêter définitivement notre conviction, il faudrait pouvoir déterminer la date de cette fraude et dire qui en est, ou qui en sont les auteurs. Malheureusement, les indications deviennent ici plus rares et nous sommes obligé d'y suppléer par des conjectures. En ce qui concerne la date, cependant, nous avons une donnée suffisamment explicite.

Si, pour les raisons qui ont été exposées, il est impossible d'admettre que les pièces données pour être de Toscanelli soient réellement de lui et si, comme on pense aussi l'avoir montré, ces pièces sont l'expression d'idées qui sont propres à Colomb et dont nous connaissons la source, il faut bien croire qu'il ne les a pas empruntées à la Lettre à Martins et que c'est, au contraire, l'auteur de cette Lettre qui a mis à contribution les idées mêmes du découvreur. Si nous connaissions la date de l'*Imago Mundi*, source princi-

pale à laquelle Colomb a puisé, la question serait tranchée. Personne, toutefois, n'a jamais supposé que ce traité ait été imprimé avant 1480 ; d'autre part, il est certain que sa publication ne peut être postérieure à l'année 1487. Dans l'un comme dans l'autre cas, Colomb n'a pu connaître ce livre à la date que porte la Lettre à Martins : 1474.

Mais, bien que nous ne connaissions pas exactement l'époque à laquelle Colomb a mis à cet ouvrage les notes qui contiennent la première expression de ses idées géographiques fondamentales, nous savons que c'est seulement dans ses derniers écrits qu'il les a formulés et que les premiers n'en portent aucune trace, d'où il suit que la lettre à Martins, où on les trouve toutes, ne peut être antérieure à ses découvertes. Ainsi, c'est dans sa lettre de 1498 qu'il cite les auteurs nommés dans l'*Imago mundi*, sur l'opinion desquels il se fonde pour avancer que l'étendue des eaux est peu considérable relativement à celle des terres, et c'est dans celle, dite rarissime, de 1503, qu'il explique que Marin de Tyr a eu raison, contre Ptolémée, d'étendre considérablement vers l'Est les limites orientales de l'Asie et que la véritable mesure du degré équatorial est celle d'Alfragan : 56 milles 2/3, toutes notions dont les notes à l'*Imago mundi* trahissent l'origine et qui forment la base même de la lettre à Martins. Nous sommes donc en droit de conclure que cette fameuse lettre n'a pu être écrite avant le troisième voyage de Colomb ; il est même possible qu'elle est postérieure au quatrième.

Nous disons *écrite,* parce qu'il y a lieu de distinguer entre l'assertion que Colomb avait été en relation avec Toscanelli et la confection de la lettre même. On a, en effet, la certitude qu'en 1494 il avait été question de ces relations, puisque, dans cette même année, le duc Hercule d'Este chercha à obtenir sur ce point des informations qui furent, naturellement, sans résultats. Il va de soi que, dans les circonstances qui motivèrent la supercherie — le désir de montrer que ce n'était pas une indication de pilote qui avait mis Colomb sur la voie de sa découverte, mais bien des considérations basées sur une conception scientifique suggérée par un savant, — on commença d'abord par parler des

relations à l'existence desquelles on voulait faire croire. Il était inutile de produire alors les pièces mêmes, et il n'est pas vraisemblable qu'on se soit hâté de les fabriquer; il n'y a, d'ailleurs, aucune indication qu'on les ait jamais produites. Si les choses se sont ainsi passées, on conçoit que le nom de Toscanelli ait été prononcé longtemps avant qu'on ait pensé à se mettre en position de produire les pièces qui lui sont attribuées, et on s'explique, tout naturellement, que, dès l'année 1494, le bruit des prétendus rapports de Colomb avec le grand astronome Florentin soit arrivé au duc Hercule d'Este, alors que la lettre à Martins porte en elle-même la preuve d'une rédaction plus récente. Nous concluons donc que la conception du faux et la mention du nom de Toscanelli remontent à l'année 1494, mais que la rédaction des lettres est postérieure au troisième voyage de Colomb, peut-être même davantage.

X. — *L'auteur du faux.*

Passons maintenant à la seconde question. Quel est l'auteur de la supercherie? Il est évident que cet auteur ne peut être que quelqu'un tenant de près à Colomb, ou Colomb lui-même, puisque c'est à lui que la fraude devait profiter. Le premier que les circonstances désignent est Fernand Colomb. Il était à la fois l'historiographe et l'érudit de la famille, et c'est sur un volume de sa collection qu'on a découvert le texte latin de la pièce principale. Mais les raisons qui l'accusent sont aussi celles qui l'excusent. Fernand Colomb était trop instruit pour fabriquer une pièce contenant les anachronismes qui se trouvent dans la lettre à Martins et pour l'écrire dans une pareille langue. S'il avait voulu commettre une telle supercherie il s'y serait pris de manière à ce qu'on ne la découvrît pas aussi facilement; il n'aurait pas conservé et enregistré, par exemple, la prétendue seconde lettre de Toscanelli à Colomb qui n'est que la première rédigée autrement. Ainsi aucun indice ne trahit la main du fils de Colomb dans la fraude qui nous cache depuis si longtemps les véritables origines du projet qui aboutit à la découverte de l'Amérique.

L'auteur de cette fraude serait-il Colomb lui-même? Diverses circonstances semblent aussi le désigner : c'est à lui qu'elle devait profiter; c'est sur un volume qu'il a annoté que se trouve le texte latin de la pièce; les idées qui y sont exprimées sont les siennes, et l'écriture de la transcription paraît être de sa main. Un examen critique réduit cependant à bien peu de chose cet ensemble, en apparence formidable, de raisons accusatrices. Le volume sur lequel la pièce est transcrite n'a pas été annoté par Colomb seul; il l'a été, également, par son frère Barthélemy, et l'écriture de ces notes, ainsi que celle de la transcription elle-même, ressemble autant à l'écriture de ce frère qu'à la sienne. L'identité des idées exprimées par l'auteur de la lettre et par Colomb prouve que l'un d'eux a copié l'autre, mais non que le copiste soit Colomb. Enfin, si Colomb a fabriqué ou trempé dans la fabrication de cette lettre, pourquoi n'en a-t-il jamais parlé? Pourquoi n'existe-t-elle pas pour lui? Il l'aurait donc faite pour la cacher, et pour la cacher si bien qu'on n'a découvert son existence qu'une cinquantaine d'années après sa mort!

Il y a là une objection insurmontable aux différentes raisons qui semblent accuser Colomb. On ne commet pas un faux pour le dissimuler avec soin. Si Colomb avait trempé dans cette supercherie, c'est qu'il la trouvait utile à sa cause et, dans ce cas, il en aurait tiré partie. On ne peut pas supposer, non plus, qu'il ait imaginé cette supercherie pour léguer à la postérité une pièce qui diminuait son mérite en montrant que non seulement l'initiative de sa découverte venait d'un autre, mais encore que cet autre lui avait fourni toutes les raisons qui en démontraient la possibilité. L'histoire du Pilote qui l'avait renseigné lui était assurément moins préjudiciable que la production d'une pareille pièce.

Si la supposition que Colomb est l'auteur de la Lettre à Martins paraît bien invraisemblable, il n'en est pas de même de celle qui reconnaît le faussaire dans Barthélemy Colomb. Ce frère puîné du découvreur lui était très dévoué; comme lui il était cartographe, et comme lui aussi il savait assez mal le latin; mais il avait un caractère très décidé et très énergique. Il arriva en Espagne après le départ de Colomb pour

son second voyage, c'est-à-dire au moment même où se racontait l'histoire du Pilote auquel on attribuait la première découverte des Indes. N'est-il pas naturel que, dans ces circonstances, il se soit empressé de démentir cette histoire, et ne peut-on supposer que, pour donner plus de force à ses dénégations, il ait imaginé de parler du savoir de son frère et des rapports qu'il aurait eus avec des savants parmi lesquels figurait Toscanelli qui était Italien, comme Colomb, et célèbre comme astronome ou cosmographe! Barthélemy était en position de parler ainsi avec autorité; il avait partagé la vie de son frère en Portugal et, mieux que personne, il devait connaître la genèse de ses idées! On pouvait, et on a dû le croire. Cette hypothèse, qui découle si naturellement des faits et qui ne soulève aucune des objections que l'on peut faire à la supposition qui voit dans Colomb lui-même, ou dans son fils Fernand, l'auteur de la supercherie dont nous cherchons les preuves, trouve une singulière confirmation dans le fait que l'écriture des deux frères se ressemblait étonnamment, de sorte que le seul indice qu'on puisse relever à la charge de Colomb, dans les circonstances qui se rapportent à la production de la lettre à Martins, désigne également son frére.

XI. — *Rôle de Colomb dans la supercherie.*

Il semble, dès lors, que trois suppositions soient seules admissibles :

Ou Colomb a réellement été en relation avec Toscanelli et il a caché le fait, pour ne pas révéler l'étendue des obligations qu'il devait à ce savant;

Ou ces relations n'ont jamais existé, et il n'a pas su qu'on les lui avait attribuées;

Ou, enfin, il a connu le fait et a eu ses motifs pour n'en jamais parler.

La première proposition ne peut se soutenir. Trop de raisons montrent que Toscanelli n'a pu écrire la lettre de 1474, et il est trop bien établi que Colomb n'a emprunté à cette Lettre aucune des notions géographiques et cosmographiques qu'il a exprimées plus tard, pour que l'on admette

la réalité des rapports que l'on suppose avoir existé entre eux. Il n'en est pas de même de la seconde supposition. Il est contraire à toute vraisemblance que Colomb ait ignoré qu'on avait parlé d'une lettre que Toscanelli lui aurait écrite relativement à son grand dessein. Colomb était trop autoritaire et, après son premier voyage, il avait atteint une situation trop élevée, pour qu'on se permît, même dans son intérêt, de recourir à son insu à une supercherie dans laquelle on lui faisait jouer un rôle important. Le nom de Toscanelli a été mentionné en 1494, cela n'est pas douteux, et la pièce même qui devait être la justification de cette mention existe; la supercherie a donc eu un commencement d'exécution, et on n'est pas fondé à croire que Colomb soit resté à cet égard complètement ignorant.

Mais si tel est le cas, si Colomb a su ce qu'on avait fait et ce qu'on se proposait de faire, comment expliquer son silence complet et persistant sur la lettre qu'il était sensé avoir reçue de Toscanelli et sur Toscanelli lui-même? A-t-il voulu, comme nous nous le sommes demandé, profiter de la fraude imaginée dans son intérêt, sans paraître y avoir trempé? Colomb, malheureusement, n'est pas à l'abri d'une telle supposition, si injurieuse qu'elle soit pour lui. Il était capable, par vanité, par orgueil et dans l'intérêt de ce qu'il croyait être sa gloire, de dissimuler et même de falsifier les faits. Nous en avons la preuve dans le soin avec lequel il cachait son origine, dans le silence calculé qu'il a toujours gardé sur la date de sa naissance qui aurait montré qu'il était plus jeune qu'il ne voulait le paraître, dans ses allusions à ses nombreuses années de navigation, auxquelles, aujourd'hui, il est difficile de croire, dans ses prétentions à la noblesse, dans son affirmation qu'il n'était pas le seul amiral de sa famille, alors qu'il savait bien que tous les siens étaient des ouvriers et qu'il n'y avait aucun lieu de parenté entre lui et les corsaires de son nom auxquels il faisait allusion.

La supposition que Colomb a pu laisser croire, sans le dire lui-même, qu'il avait entretenu des relations avec un savant comme Toscanelli n'a donc rien d'invraisemblable en soi, et on pourrait l'admettre si elle se conciliait avec son attitude personnelle et avec celle des siens. Ce n'est

pas, en effet, Colomb seul qui se tait sur ses prétendues relations avec Toscanelli, c'est aussi tous les siens. A partir du moment où Barthélemy le rejoignit à Haiti, il n'est plus fait l'allusion la plus éloignée ou la plus discrète à ces relations. Personne n'en parle plus, personne n'en a entendu parler, et ce n'est que quarante ans après la mort de Colomb qu'on exhume des papiers de sa famille et qu'on produit les pièces qui semblent témoigner de leur réalité. Ce n'est pas ainsi que les choses se seraient passées si Colomb avait voulu faire croire à ces relations, sans en rien dire lui-même, par prudence. Ne semble-t-il pas, au contraire, que c'est lui qui n'a pas permis qu'on en parlât, et qu'il a voulu étouffer l'histoire qu'on avait inventée avant qu'elle ne puisse s'accréditer? Il n'est pas nécessaire d'imaginer pour cela que c'est par scrupule de conscience qu'il se serait refusé de prêter la main à la fraude ; il suffit de se rendre compte que son utilité était fort douteuse et qu'à bien voir les choses, elle pouvait lui être très préjudiciable.

Il était facile de prévoir, en effet, que l'histoire du pilote auquel Colomb, disait-on, devait des indications précieuses, était destinée à tomber d'elle-même, parce qu'elle ne reposait sur aucune preuve et qu'on ne pouvait y attacher d'autre importance que celle qui appartient à des propos plus ou moins inconsidérés de marins ignorants pour la plupart. Et c'est précisément ce qui est arrivé. La critique, comme on l'a dit ci-dessus, n'a tenu aucun compte d'une histoire ainsi présentée ; elle l'a considérée comme ayant été dictée soit par l'envie, soit simplement par la médisance, ou comme n'ayant aucun caractère d'authenticité, et il est évident qu'on continuerait à la considérer ainsi, si les diverses raisons qui font croire que la lettre à Martins est apocryphe, n'étaient autant de motifs de penser que l'histoire de ce pilote est vraie, de sorte que la supercherie inventée pour détruire l'effet moral qu'elle pouvait avoir produit est devenue la meilleure preuve que nous ayons de son authenticité, preuve qui nous aurait échappé si on n'avait pas eu recours à cette supercherie.

Que faisait-on, d'ailleurs, en inventant la lettre à Martins? On substituait à des propos sans consistance une pièce en

apparence authentique, émanant d'une grande autorité scientifique qui prenait ainsi la place du pilote sans nom. Colomb n'avait rien à gagner à une telle supercherie qui lui était plus préjudiciable que la vérité, puisqu'on pouvait en conclure que le mérite auquel il tenait évidemment le plus, celui d'avoir trouvé lui-même les raisons déterminantes de sa découverte, appartenait, en réalité, à un autre, à un savant authentique, bien connu et haut placé, dont la rivalité était bien plus dangereuse pour lui que celle du pilote qui, disait-on, l'avait renseigné. Et cette conclusion, on ne manqua point de la tirer. On a écrit des livres pour montrer que l'initiateur de la découverte de l'Amérique était Toscanelli ; on a voulu élever à ce savant une statue à ce titre, et on ne serait pas embarrassé de montrer, par de curieuses citations, que, pour quelques-uns au moins, le véritable découvreur du Nouveau Monde n'est pas celui qui y était allé, mais celui qui avait dit, croyait-on, comment on pouvait y aller.

Si Colomb a prévu que telles seraient les inévitables conséquences de la fraude par laquelle on faisait Toscanelli lui écrire une lettre comme celle à Martins, il est tout naturel qu'il ait refusé de s'y associer et même qu'il n'ait pas permis que les choses allassent plus loin. On s'explique facilement, dans ce cas, son silence ainsi que celui des siens sur cette correspondance et, à moins d'admettre que la lettre est authentique et que Colomb avait intérêt à n'en point parler, — double hypothèse dont nous avons montré l'invraisemblance en relevant les raisons qui décèlent la supercherie et en indiquant la véritable source des idées cosmographiques du découvreur, — on est forcé de reconnaître que cette explication est la seule logique et raisonnable que l'on puisse trouver à l'attitude extraordinaire de Colomb dans cette circonstance.

Dans la supposition que nous faisons ici, les choses se seraient passées à peu près de la manière suivante. Barthélemy, que tout indique comme ayant été l'auteur de l'histoire des rapports de Colomb avec Toscanelli et comme l'ayant mise en circulation à son arrivée en Espagne après le départ de son frère pour son second voyage, rejoignit

celui-ci à Hispaniola en 1494, et lui apprit ce qu'il avait fait. C'est alors seulement, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, que Colomb a pu connaître la supercherie imaginée dans son intérêt et qu'il s'est trouvé en position de dire ce qu'il en pensait, et ce serait alors aussi que, pour les raisons indiquées, il aurait refusé d'entrer dans la voie ouverte si imprudemment par son frère, et qu'il aurait pris l'attitude qu'il a gardée depuis.

Évidemment, tout cela est un peu hasardé; mais les conditions mêmes du problème obligent à avoir recours à quelques suppositions de ce genre ou à accepter comme vraies des choses absolument invraisemblables. Si nous n'admettons pas que Colomb, quel que soit le but dans lequel il a agi, ait répudié la supercherie, il est impossible d'expliquer son silence sur l'existence de la lettre apocryphe, ainsi que le fait que, tant qu'il vécut, ni lui, ni les siens, ni personne ne l'ont mentionnée. Si l'on rejette cette explication, si l'on prétend associer Colomb à la fraude, il faut montrer : d'abord, quel intérêt il avait à enregistrer de sa main, pour la préserver de l'oubli et la conserver à la postérité, une pièce qui était de nature à réduire sa part personnelle dans la découverte du Nouveau-Monde et qui eut réellement cet effet — et ensuite pourquoi, s'il croyait cette pièce utile à sa gloire, il l'a cachée dans un volume où elle n'a été découverte que par hasard.

Dans une histoire qui date de quatre siècles et sur laquelle l'attention de la critique vient seulement d'être appelée, tous les faits ne se laissent pas expliquer avec la même facilité. On voit bien le mobile du faux ; on comprend aisément l'intérêt que Colomb et les siens avaient à détruire la fâcheuse impression causée par l'histoire du Pilote sans nom que les propres compagnons du découvreur colportaient partout, et on s'explique que dans ce but on ait imaginé de parler de rapports avec un savant comme Toscanelli et de conseils ou d'indications reçus de lui. On s'explique aussi que Colomb ait trouvé le remède pis que le mal et ait refusé d'y avoir recours; mais il n'est pas aussi facile de s'expliquer la rédaction tardive de la pièce principale de la correspondance supposée : la lettre à Martins.

Nous croyons avoir montré que cette pièce porte en elle-même la preuve d'une rédaction postérieure à l'année 1494, qui paraît être celle où il fut question, pour la première fois, des rapports de Colomb avec Toscanelli. Si Colomb, après avoir conféré avec son frère, décida qu'il fallait renoncer à ce moyen dangereux de mettre fin aux propos qu'on tenait contre lui, pourquoi la lettre a-t-elle été écrite? Impossible d'admettre qu'elle l'était alors, puisqu'il est certain que les idées qui en forment la trame et la substance ne sont nées et ne se sont développées, chez Colomb, qu'à la suite de ses découvertes. C'est donc bien après avoir décidé de ne pas avoir recours à cette supercherie que la Lettre a été rédigée. Barthélemy, qui était un homme très entier, a-t-il voulu, quand même, donner suite à son projet, dans la pensée que plus tard il y aurait peut-être lieu d'en tirer parti? Est-ce avant ou après la mort de son frère qu'il fabriqua la pièce? et est-ce dans ses papiers qu'on la trouva? pour la remettre à Las Casas?

Ce sont là des questions auxquelles il est impossible de répondre; mais sur lesquelles la discussion fera peut-être la lumière comme sur d'autres qui restent encore obscures. Elles sont d'ailleurs secondaires. Quel que soit l'auteur de la supercherie et la date à laquelle elle aurait été commise; que Colomb y ait participé, ou qu'il ne l'ait connue qu'après le fait accompli; qu'il se soit abstenu par prudence de mentionner cette pièce compromettante, tout en espérant en profiter, ou qu'il ait jugé dès l'origine qu'elle était inutile et dangereuse pour lui, le résultat reste le même, et les conjectures que l'on peut faire à cet égard n'ont qu'un intérêt de curiosité. Le fait essentiel, le fait nouveau que cette étude a pour objet d'établir, c'est que tout indique que la lettre à Martins est apocryphe et qu'elle a été fabriquée pour faire croire que la découverte du Nouveau Monde était le résultat de l'application d'une théorie scientifique appartenant à Colomb et sanctionnée par un grand savant, alors qu'elle est uniquement due à des indications pratiques dont Colomb et les siens n'ont jamais dit un mot. Nous n'hésitons pas à dire que, pour nous, la fraude est évidente, et que toutes les circonstances de la cause désignent Barthé-

lemy comme en ayant été l'âme et l'instrument. Nous ne croyons pas qu'on puisse montrer que Colomb lui-même y ait participé à aucun degré, et nous avouons que c'est sans regret que nous trouvons cette preuve impossible à faire. S'il était établi que Colomb est réellement l'auteur de la transcription du texte latin que porte le volume de Pie II de la Colombine, il faudrait regarder la preuve de sa complicité comme acquise et reconnaître que non seulement il a connu et toléré la fraude, mais encore qu'il y a trempé. Mais cette preuve n'est pas faite, et tant qu'on ne pourra l'établir que sur une de ces ressemblances d'écritures qui ont donné lieu à tant de méprises et qui, par leur nature même, sont si peu concluantes, elle restera à faire. Jusque là, la critique est en droit de dire que la supposition qui exonère le découvreur de l'Amérique de toute participation à la supercherie que nous cherchons à démasquer, est la seule qui concorde avec tous les faits, tels que nous les connaissons.

XII. — *Récapitulation. Les pièces attribuées à Toscanelli nous viennent de Las Casas*

Les rapports attribués à Toscanelli avec Colomb reposent sur l'existence de trois pièces : 1° une lettre écrite en 1474 au portugais Fernam Martins et communiquée, plus tard, à Colomb par Toscanelli lui-même; 2° une carte nautique qui accompagnait cette lettre, et 3° une deuxième lettre de Toscanelli, adressée directement à Colomb.

Ces documents ne nous sont connus que par l'*Historia* de Las Casas, ouvrage commencé en 1527 et terminé en 1559 ; par les *Historie*, attribuées à F. Colomb et publiées en 1571 ; et par une copie, en latin, de la pièce principale qui paraît être de la main de Colomb, ou de celle de son frère Barthélemy.

Avant leur transcription, en espagnol, par Las Casas et leur publication, en italien, dans les *Historie*, personne ne soupçonnait l'existence de ces pièces, ainsi que celle des rapports de Toscanelli avec Colomb, dont elles semblent témoigner. Martins, le correspondant supposé de Tosca-

nelli, est absolument inconnu; les chroniqueurs portugais du temps ne connaissent ni lui, ni Toscanelli, ni le projet d'aller aux Indes, attribué au roi Affonso. Les auteurs italiens, contemporains de Toscanelli, ne connaissent pas davantage ce projet et ignorent que ce savant se soit jamais occupé de la route des Indes.

Las Casas et l'auteur des *Historie*, qui seuls mentionnent, ces faits et qui seuls produisent les pièces de la correspondance, n'indiquent pas la source de leur information et ne disent pas avoir vu les textes originaux dont ils donnent seulement une traduction.

On peut se demander si Las Casas n'a pas emprunté cette correspondance au manuscrit original des *Historie* qu'il possédait. Dans ce cas, ce serait de Fernand Colomb qu'elle viendrait. Mais diverses raisons militent contre cette supposition : silence de Las Casas à cet égard; invraisemblance qu'un lettré tel que Fernand Colomb ait admis, dans son livre, une lettre comme la seconde des pièces suspectes; indications que la version italienne des deux lettres a été faite, non sur le latin, mais sur le texte espagnol de Las Casas qui contient des italianismes, — faits qui, avec d'autres énumérés plus haut, autorisent la conclusion que Las Casas n'a pas copié les pièces qu'il donne dans l'œuvre de Fernand Colomb; d'où il suit que notre croyance à l'existence des lettres attribuées à Toscanelli ne repose que sur le témoignage unique de Las Casas et sur la copie latine de la lettre principale — celle à Martins — dont l'écriture ressemble à celle de Colomb et à celle de son frère Barthélemy.

Las Casas tenait les pièces de Luis Colon probablement.

Las Casas tenait les pièces de la famille de Colomb; cela résulte de sa déclaration qu'on les lui a remises, traduites en espagnol, avec d'autres écrits « de l'amiral qui découvrit les Indes », et du fait, bien acquis, qu'il possédait la plus grande partie, sinon tous les papiers de la famille de Colomb.

Las Casas dut recevoir cette communication de 1547

à 1552, parce que c'est en 1547 qu'il revint d'Amérique pour se fixer en Espagne et que c'est de 1547 à 1559 qu'il récrivit ou revisa son livre.

A l'époque où Las Casas se livrait à ce travail, tous les papiers de la famille Colomb appartenaient à Maria de Tolède, veuve de Diego, deuxième amiral des Indes, et tutrice de son fils, Don Luis, troisième amiral des Indes, qui, à la mort de sa mère, en 1549, resta seul possesseur de tous ces papiers, ainsi que de la bibliothèque de son oncle, Fernand Colomb, dont il avait hérité en 1539.

Les auteurs de cette communication ne peuvent donc être que ceux qui seuls, à l'époque, étaient en position de la faire : Maria de Tolède ou Luis Colon, mais plus probablement ce dernier qui était alors en Espagne et qui tripotait dans les papiers de sa famille, puisqu'il demanda un privilège pour faire imprimer un manuscrit de son grand'père, puisqu'il avait un autre de ses manuscrits dont il laissa prendre une copie pour le roi de Portugal, puisqu'il eut entre ses mains l'acte testamentaire de 1498 dont l'original a disparu depuis, et puisque c'est par son intermédiaire, on ne sait point au juste comment, que le manuscrit original de la vie de Colomb, par son oncle Fernand, passa en Italie pour y être trituré comme on sait et disparaître ensuite à jamais.

Les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes.

Les pièces données comme venant de Toscanelli sont apocryphes par les raisons indiquées ci-dessus qu'il n'y a pas trace dans les auteurs du temps, portugais, italiens, espagnols ou autres, que Toscanelli ait été en correspondance soit avec Martins, soit avec Colomb; que le roi Affonso se soit jamais occupé de la route des Indes, et qu'il ait existé un personnage influent nommé Fernam Martins.

Elles sont apocryphes parce qu'à la date de 1474 que porte la principale lettre, — celle à Martins, — la question de la route des Indes et celle du commerce des épices dont elle traite, n'étaient pas posées en Portugal. Cela résulte :

1° De ce que l'initiateur des explorations portugaises, le Prince Henry, ne s'occupa jamais de ces questions ;

2° De ce que la Bulle de 1454, qui précise le but que poursuivaient alors les Portugais, montre qu'ils ne pensaient qu'à atteindre l'Inde du prêtre Jean (l'Abyssinie) ;

3° De ce que le Traité de 1479, par lequel la Castille et le Portugal se partagèrent les régions nouvellement découvertes ou à découvrir, ne fait aucune mention de celles qui pourraient se trouver sur la route des Indes, soit par l'Est, soit par l'Ouest, ce qui n'aurait point été le cas si les Portugais avaient eu alors l'idée d'aller aux Indes Orientales ;

4° De ce qu'il n'y a pas trace dans les auteurs et documents du temps — autres que la lettre à Martins — que les Portugais aient formé aucun projet de ce genre avant le règne de Joao II ; et

5° De ce que ces auteurs disent tous, au contraire, que ce fut ce monarque qui conçut le premier ce dessein.

La Lettre à Martins ne peut être de Toscanelli.

Toscanelli n'a pu écrire la lettre à Martins :

1° Parce qu'elle n'a rien de scientifique et qu'elle est remplie de détails puérils et exagérés qu'on ne trouverait pas sous la plume d'un savant habitué aux méthodes sévères des sciences exactes ;

2° Parce qu'elle est écrite en mauvais latin et que Toscanelli vivait à l'époque la plus brillante de la latinité Florentine, et au milieu d'une élite de savants et de lettrés dont le latin était la langue scientifique et littéraire ;

3° Parce qu'elle est basée sur le système géographique de Marin de Tyr, qui était erroné, et qu'un savant comme Toscanelli ne pouvait manquer de le voir ;

4° Parce que la carte qui accompagnait cette Lettre, carte dans laquelle Colomb et Pinzon avaient une confiance absolue, donnait des indications précises sur la situation de certaines îles au milieu de l'océan qui ne pouvaient venir d'un cosmographe de cabinet, et parce que Colomb parle de cette carte comme s'il l'avait faite ou contribué à la faire ;

5° Parce que la seconde des deux lettres n'est qu'une répé-

tition de la première et que Toscanelli n'aurait pas écrit deux fois à Colomb pour lui dire les mêmes choses et dans les mêmes termes ;

6° Parce que Toscanelli mourut le 10 mai 1482 et qu'antérieurement à cette date Colomb, qui ne se fixa en Portugal qu'en 1477, n'avait vraisemblablement pas encore conçu son grand dessein.

Les idées exposées dans la lettre à Martins sont celles de Colomb même.

La cosmographie de la Lettre à Martins est entièrement basée sur quelques indications géographiques prises dans Marco Polo et sur les idées suivantes, qui viennent notamment de Marin de Tyr, d'Alfragan et d'Esdras : grande extension de l'Asie vers l'Est ; petitesse relative du Globe et peu d'étendue des eaux par rapport aux terres.

Ces idées appartiennent toutes à Colomb qui ne les a pas prises à la lettre à Martins, car il indique lui-même la source de ses informations et on a pu relever, dans les livres qu'il a annotés, les passages qui les lui ont fournies. Nous savons, en outre, qu'il ne les a acquises qu'après ses découvertes parce qu'il ne les a exprimées que dans ses derniers écrits.

Les motifs de la supercherie.

Au lendemain de la découverte de Colomb, ses propres compagnons de voyages et ceux qui vivaient avec eux disaient et répétaient que sa découverte était due à des indications que lui avait données un pilote que les hasards de la mer avaient porté jusqu'à l'une des Antilles et qui était mort sans pouvoir recommencer son voyage. Cette histoire était vraie : le témoignage de Las Casas ne laisse aucun doute à cet égard. Elle faisait beaucoup de tort à Colomb et surtout à ses héritiers qui voyaient la couronne disposée à contester l'importance du rôle personnel de Colomb dans sa découverte.

On est en droit de supposer que la correspondance attribuée à Toscanelli a été fabriquée pour montrer que, contrai-

rement à ce qui se disait, Colomb devait sa découverte à ses propres conceptions et non à des indications de pilotes.

Pour rendre la supercherie vraisemblable, on a dû rédiger la lettre que Toscanelli était censé avoir envoyée à Colomb pour le renseigner, d'après les idées mêmes de Colomb. Ainsi s'explique l'identité de la cosmographie de l'auteur de la lettre à Martins à celle du découvreur du Nouveau Monde.

L'auteur de la supercherie.

L'auteur du faux ne peut être que Colomb lui-même ou l'un des siens, parce qu'il a été commis dans son intérêt; parce que c'est dans un volume annoté de sa main qu'on a trouvé le texte latin de la lettre à Martins donné pour être l'original; et parce que le texte espagnol, donné par Las Casas, vient de sa famille.

Pour les raisons indiquées plus haut, l'auteur du faux n'est pas Fernand Colomb, qui n'aurait pas écrit une lettre semblable à Martins, qui n'aurait pas transcrit l'autre, et derrière lequel Las Casas n'aurait pas manqué de se retrancher, s'il avait été pour quelque chose dans la production des pièces fausses.

L'auteur du faux ne doit pas être Colomb, parce que la seule présomption qui s'élève contre lui — la ressemblance de son écriture avec celle de la transcription de la lettre à Martins sur le Pie II de la Colombine, — tombe devant le fait que rien ne la confirme et que tout l'infirme ;

Parce qu'on ne commet pas un faux pour ne pas l'utiliser, et que Colomb n'a jamais ni usé ni tenté de faire usage de celui-ci ;

Parce qu'il n'a jamais dit un mot de la correspondance qu'on lui a attribuée avec Toscanelli, dont il semble même ne pas avoir connu l'existence ;

Parce que, tant qu'il vécut, tous les siens gardèrent le même silence à cet égard et que cette correspondance apocryphe n'a été produite que cinquante ans après sa mort;

Parce qu'enfin, bien qu'il eût intérêt à étouffer l'histoire du pilote qui l'avait renseigné, il était dangereux pour lui

de le faire au moyen de l'invention d'une lettre comme celle attribuée à Toscanelli, qui pouvait lui être et qui lui fut, en fait, plus préjudiciable que cette histoire même.

L'auteur du faux est probablement Barthélemy Colomb, parce que, comme son frère, il a annoté les volumes de la Colombine où sont relevés les passages qui ont été utilisés pour la confection de la Lettre à Martins ; parce qu'il était très dévoué à son frère dont il avait partagé l'existence à Lisbonne, et que, seul, il était en position de démentir l'Histoire du pilote sans nom en alléguant les prétendues relations que Colomb avait eues, en Portugal, avec Toscanelli; parce qu'il arriva en Espagne, après le départ de son frère pour son second voyage et qu'à ce moment l'aventure du pilote sans nom devait être très répandue.

La lettre à Martins a été imaginée pour dissimuler l'origine véritable du projet de Colomb, qui est dû à des indications positives d'un pilote resté inconnu et non à des spéculations cosmographiques approuvées par Toscanelli, lequel n'a jamais écrit ni à Martins, ni à Colomb.

La conception de la fraude paraît appartenir à Barthélemy Colomb, qui l'imagina vers 1494, mais qui n'y donna pas suite alors.

On a pu parler de rapports entre Colomb et Toscanelli en 1494, mais la Lettre à Martins n'a pu être écrite qu'après les voyages de Colomb, parce que c'est seulement après ses découvertes qu'il se forma les opinions cosmographiques exprimées dans cette Lettre.

Lorsque Colomb partit pour sa grande aventure, il n'avait aucune théorie cosmographique. Cela résulte d'abord du fait qu'il n'y a pas trace de théorie dans le journal de bord de son premier voyage, qui est longuement détaillé, et ensuite de la date des lettres où il a pour la première fois exposé ses théories.

Colomb n'a pu ignorer la fraude ; mais quels que soient les motifs qui l'aient déterminé, il n'y a aucune apparence qu'il l'ait approuvée, tandis que son silence et celui des siens, tant qu'il vécut, est une indication qu'il ne permit pas qu'on donnât suite à la supercherie.

Mais si nous pouvons conserver l'espoir, l'illusion si l'on

veut, que Colomb soit resté étranger à la fabrication de la pièce fausse, nous ne pouvons nous dissimuler que c'est son attitude même qui a motivé la fraude et que, s'il n'y a pas mis la main, il en a été la cause, pour ne pas dire le complice moral. C'est lui qui l'a rendue possible en cachant les véritables sources de son projet, en profitant des indications qu'on lui avait données sans reconnaître à qui il les devait. Par une petitesse d'esprit qui semble incompatible avec le grand caractère et la hauteur d'âme qu'il a montrés en diverses circonstances, il s'est attribué un mérite qu'il pouvait laisser à celui auquel il appartenait sans diminuer le sien propre. Rien ne peut laver Colomb de ce reproche, rien, pas même son intérêt, car en faisant connaître la vérité, il serait resté quand même ce qu'il est en réalité : le découvreur de l'Amérique, le révélateur d'un monde nouveau. Cela devait suffire à sa gloire, et sa mémoire n'aurait pas à souffrir aujourd'hui d'une enquête dont il ne peut sortir à son honneur.

Quant à Toscanelli, il est évidemment étranger à toute cette intrigue et, quel que soit le résultat auquel l'enquête que nous avons instituée aboutira tôt ou tard, sa valeur morale ne sera pas diminuée : il a d'autres titres au respect de l'histoire. Ce qui est acquis dès maintenant, c'est qu'on ne pourra plus prétendre qu'il a été en correspondance avec Colomb sans être tenu de justifier cette assertion, ce qui est une entreprise dont toute la difficulté ne paraîtra qu'à celui qui la tentera.

Si l'on échoue dans cette tâche, on sera forcé de reconnaître que la vieille légende du pilote qui renseigna Colomb devient tout à fait vraisemblable et il sera permis d'avancer, sans encourir les dédains de la critique sérieuse, que le véritable initiateur de la découverte du Nouveau-Monde est, non pas le célèbre astronome auquel on a donné ce titre glorieux et dont le nom remplit des volumes, mais un pauvre marin qui mourut obscurément, sans même laisser son nom à la postérité.

LA SOLUTION DE TOUS LES PROBLÈMES

RELATIFS A CHRISTOPHE COLOMB

ET, EN PARTICULIER, DE CELUI DES ORIGINES OU DES PRÉTENDUS INSPIRATEURS

DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE

PAR

PAR M. MANUEL GONZALEZ DE LA ROSA

Messieurs,

Les recherches historiques dont je viens vous annoncer les résultats sommaires datent de près de dix ans, quand, aux approches des fêtes du IVe Centenaire de la découverte de l'Amérique, j'eus l'honneur d'être invité, par le secrétaire du Comité officiel de Madrid, à collaborer à la grande Revue qu'on fondait alors sous titre de *El Centenario*.

A partir de ce moment, je me suis lancé à corps perdu dans ces études sur tous les points obscurs de la vie de Colomb et sur les vraies origines de sa grande découverte, ce qui m'a exigé d'abandonner d'autres travaux, qui étaient mon gagne-pain à deux mille lieues de mon pays.

Au milieu de tous ces sacrifices, on ne peut s'imaginer la quantité d'ouvrages consultés et de matériaux accumulés, pour la solution de tant de problèmes auxquels je m'étais attaqué; mais la moisson a été si abondante, et si au-delà de toutes mes prévisions, que je me crois aujourd'hui amplement dédommagé, quoique je sois empêché de vous présenter cet ouvrage de longue haleine.

La cause en est, que la machine s'étant forcément arrêtée, il y a trois ans environ, par manque de combustible, j'étais

tellement découragé, que pour sauvegarder au moins le droit à mes découvertes, j'écrivis ceci, en juin 1899, dans l'introduction à un Atlas géographique, qui me fut confiée par les éditeurs Bouret :

« Il y a de telles énigmes et légendes dans la vie de Colomb et dans l'histoire de sa découverte de l'Amérique, que c'est avec grand à-propos que le savant espagnol, M. Fernandez Duro, un des plus compétents en ces matières, a qualifié celle-là du nom de *Nébuleuse*. L'auteur de ces lignes a aussi consacré plusieurs années à l'étude exclusive de ces problèmes, dont il espère pouvoir soumettre la solution au monde savant, quand les circonstances le lui permettront. Pour le cas où il se trouverait dans l'impossibilité de le faire alors, nous tenons à déclarer ici : qu'entre autres questions dont nous croyons avoir trouvé la solution incontestable, figure *celle des prétendus inspirateurs de Colomb*, et conséquemment nous prouverons : que ni l'astronomie, ni *la prétendue correspondance de Colomb avec des astronomes, n'ont eu aucune part dans la découverte de l'Amérique* [1] ».

Bien avant cette date, et même avant les fêtes de 1898 à Florence, en l'honneur de Toscanelli, j'avais fini de réunir mes matériaux et toutes les preuves de celui-ci, comme de tous les autres problèmes, et il ne me manquait que l'œuvre de coordination et rédaction finale, quand la lutte pour la vie m'arracha brusquement à mes études, pour revenir à ces collaborations, anonymes ou non, auxquelles sont condamnés les savants sans fortune qui vivent à l'étranger.

J'ai fait pourtant part de mes petites découvertes colombines, depuis quatre ans, à plusieurs savants, entre autres : à notre éminent président, le Dr Hamy, auquel j'annonçais alors, devant le distingué conservateur de la Bibliothèque nationale, M. Gabriel Marcel : que les lettres attribuées à Toscanelli étaient *apocryphes* et que Colomb n'avait pas connu le livre d'Alliaco avant 1494, lequel me répondit textuellement : « il faudra le prouver ». M. Marcel, témoin et confi-

1. Voy. p. 12 de l'introduction que nous avons publiée en tête de l'édition de 1899 de l'*Atlas geografico universal* (en espagnol) de la librairie Bouret, 23, rue Visconti, Paris.

dent de mes recherches à la Bibliothèque nationale, les a connues depuis les premiers temps, et les a suivies, au fur et à mesure que je lui en communiquais les résultats, avec une sympathique bienveillance dont je lui suis profondément reconnaissant. J'en puis dire autant, et même plus, de mon vénéré et si cher ami, M. Henry Vignaud, pour lequel je n'ai eu aucun secret, et qui, épris de la force des arguments que j'ai développés devant lui dans nos longs entretiens, est aujourd'hui tellement persuadé de la vérité de ma thèse sur Toscanelli, qu'il n'a pas hésité à la développer devant vous, avec quelques légères réserves, en avouant d'abord, avec sa loyauté bien connue, que la thèse m'appartient exclusivement à moi, qui la lui ai démontrée, et qui, le premier au monde, après une étude approfondie de toutes les sources, ai préparé un livre documenté pour prouver : que les lettres, comme les cartes, attribuées à Toscanelli sont *foncièrement apocryphes* [1].

A l'époque des fêtes organisées, en 1898, à Florence, en l'honneur de Toscanelli, sous l'influence de son infatigable apologiste M. Uzielli, je dus, par suite des obstacles dont j'ai parlé plus haut, renoncer au projet que j'avais conçu un moment (dont j'ai parlé à ces amis) d'écrire à celui-ci, pour lui déclarer : que maître Paul n'ayant jamais rien écrit à Martins ni à Colomb, était fausse l'inscription où on l'appelle *Initiateur* de sa découverte. M. Uzielli m'aurait alors répondu comme le Dr Hamy : prouvez-le ! et je me suis tu.

J'aurais donc été réduit, par de si pénibles circonstances, à laisser dormir dans mes cartons des recherches qui ont demandé tant de temps, des sacrifices pécuniaires au-dessus de mes forces, et à laisser ignorer pendant des années et

1. Au moment où s'imprime ce volume du Congrès, il a déjà paru au 1er octobre 1901, chez l'éditeur E. Leroux, un volume dans la collection de voyages de Schefer et Cordier, dont le titre est : *La lettre et la carte de Toscanelli à Martins, examen critique*, etc., par M. Henry Vignaud. Je remercie infiniment mon ami de la flatteuse lettre dans laquelle il me dédie son livre, et où il confirme tout ce que je viens de dire dans le texte. Bien que l'ouvrage de M. Vignaud ne traite qu'une seule sorte des arguments de ma thèse, et que je ne puisse accepter tous ses points de vue ni toutes ses conclusions, j'en recommande la lecture à tous ceux qui désirent étudier ce problème, sans attendre la publication de mon livre.

peut-être toujours les conclusions auxquelles je suis arrivé — quoiqu'il s'agisse de solutions qui changent de fond en comble la biographie de Colomb et l'histoire des origines de la découverte de l'Amérique — si je n'avais reçu l'invitation de prendre part aux travaux du Congrès des Américanistes. J'ai cru devoir profiter de cette heureuse opportunité pour vous présenter, en attendant la publication de mon ouvrage, au moins le programme ou résumé très sommaire des problèmes auxquels je me suis attaqué et surtout celui de Toscanelli. Ainsi s'explique le titre que j'ai donné à cette communication : *Solution de tous les problèmes relatifs à Chr. Colomb et, en particulier, de celui des origines ou des prétendus inspirateurs de sa découverte d'un Nouveau Monde.*

J'aurais voulu vous parler exclusivement du problème des origines, et spécialement des fausses lettres attribuées à Paolo Toscanelli. Mais j'ai modifié mon plan, quand j'ai appris que mon vénéré ami M. Vignaud s'était tellement épris de la thèse à laquelle j'ai réussi à le gagner, qu'il l'a choisie comme sujet de sa communication au Congrès, dans cette même séance. Comme il n'y a aucun sacrifice d'amour-propre que je ne sois prêt à faire pour lui prouver mon amitié reconnaissante, j'espère pouvoir vous parler du caractère foncièrement apocryphe des lettres dites de Toscanelli au chanoine de Lisbonne et à Christophe Colomb, en tâchant, autant que possible, de vous présenter d'autres arguments et d'autres points de vue : de la sorte nos mémoires se compléteront peut-être.

I

Il serait impossible de traiter ici à fond, même le seul problème des origines, et beaucoup moins tous les autres, sur lesquels je ne dirai que quelques mots sommaires, m'arrêtant surtout à la question Toscanelli, quoique vous donnant forcément de simples spécimens de mes preuves, qui sont très nombreuses et documentées.

En voici quelques-unes, au courant de la plume.

Les *Historie* de Ferdinand Colomb et Las Casas, qui sont les sources officielles, rédigées avec les renseignements

fournis ou laissés par Colomb lui-même, soutiennent que les deux principaux inspirateurs du projet de celui-ci, furent : le livre de Pierre d'Ailly, plus connu sous la forme latine d'Alliaco, l'*Imago Mundi*, et le modeste médecin-astronome de Florence, maître Paolo, plus connu aujourd'hui sous le nom de Toscanelli.

Cela a été avancé pour faire croire que Colomb était un savant et qu'il ne devait qu'aux savants les premières idées sur l'existence à l'Ouest d'un Nouveau Monde, dont la découverte serait due aux méditations et aux lectures du savant, et nullement à la connaissance du secret d'un pilote malheureux.

Or, je soutiens, et je suis à même de prouver, non seulement que le volume d'Alliaco n'a été imprimé qu'au moment où Colomb quittait le Portugal, mais, surtout, que l'exemplaire de la Colombine appartenait sûrement à Barthélemy Colomb, qui l'a annoté, ainsi que le volume de Pie II, *avant de retrouver* son frère à Saint-Domingue, au bout de dix ans au moins, en avril 1494. L'examen approfondi que j'ai fait de ces notes, en grande partie de l'écriture de Barthélemy, le prouve — ainsi que d'autres arguments — spécialement cette note où Barthélemy fixe la date de l'équinoxe de 1491 : *equinoxium erit hoc anno 1491*, etc. Donc, toutes les notes de Christophe Colomb sont postérieures à 1494, et le livre n'a pu inspirer une découverte déjà pleinement accomplie.

Mais la question de l'*Imago* nous entraînerait loin, et il nous faut revenir à Toscanelli et aux lettres qu'il n'a jamais songé à écrire.

Ces lettres, on nous les présente sous deux formes : l'une latine, qui est un vrai *brouillon* de la seconde, en espagnol, quoique celle-ci nous soit donnée comme simple traduction ; mais qui n'est, en somme, que le remaniement et *la rédaction définitive* faite sur le texte latin, lequel n'était qu'embryonnaire. Ce texte espagnol dans Las Casas est identique à l'italien de la version du livre de Ferdinand Colon, qui, à son tour, ne peut l'avoir eu que de son père, pendant qu'à Las Casas ce texte lui a été « *donné tel quel* », comme il le dit, avec tous ses *italianismes*, des *fautes* d'espagnol et des *additions* nombreuses, qui révèlent sûrement son origine colombienne.

Aucun Espagnol ne pouvait rédiger une telle traduction, où il y a des *mots* et des *tournures* italiennes. Du reste, d'une lettre on en a fait *deux*, et on en suppose d'autres encore.

Il nous suffirait de cette simple remarque pour conclure : que la prétendue *Copia Misa* C. C., etc., qu'on lit sur le premier feuillet des gardes finales du livre de Pie II, n'est pas *une copie, mais l'original,* ou premier jet, dû à la même plume qui l'a *remanié* et *élagué* en espagnol, lui donnant ainsi sa forme définitive, et plus acceptable qu'en latin, en plaçant au milieu de la lettre espagnole le passage le plus important, qui, dans le texte latin, semble n'être qu'un *post-scriptum*, après la date finale. On voit bien que le prétendu copiste et traducteur s'est ravisé, et a tâché de combler les lacunes qu'il a dû fatalement remarquer dans son premier brouillon.

Il est impossible d'examiner les deux textes attribués à Toscanelli sans les rapprocher et sans aller chercher leur source commune ; puisque tous les deux nous sont parvenus par l'intermédiaire de Colomb, de son fils et de son historien officiel Las Casas, auquel la famille avait confié tous les autographes du célèbre Gênois, ainsi que tous les trésors de la Bibliothèque Colombine, déposée dans ce but au couvent des dominicains de Séville, où le Père Las Casas descendit à cette époque. Nous ne faisons ici que signaler en passant ce fait, qui, par lui-même, est une preuve concluante de la supercherie, et nous allons examiner celles qui se dégagent de la lettre même, dans ses relations avec Toscanelli.

Toscanelli, en effet, était un savant et saint astronome, quoique son mérite ait été trop exagéré par son si érudit avocat, M. Gustave Uzielli. En tout cas, il était sûrement un homme sérieux, très modeste et même *taciturne,* qui ne parlait que « *que quand on l'interrogeait* », au dire de ses amis. Il a vécu quatre-vingt-cinq ans, et pourtant il ne nous a laissé aucun livre de médecine, d'astronomie, de géographie, ni même des lettres banales. Tout ce que nous avons de lui, c'est le mince manuscrit, qu'un inconnu a intitulé : « *Les immenses travaux et longues veillées de Paul dall' Pozzo Toscanelli* », et qui se réduit à quelques *copies* d'autres astronomes,

et aux calculs qu'il a faits de l'orbite de certaines comètes. En fait de géographie, on n'y trouve que l'encadrement *gradué* et *blanc* d'une *carte à faire,* au lieu et place de l'original qui doit avoir servi pour les *deux copies des cartes marines* (qui n'étaient *jamais* graduées) qu'on dit avoir été envoyées à Martins et à Colomb. Du reste, ce n'est pas étonnant; puisque cet astronome, qui a étudié les constellations, surtout pour fixer ce qu'on nommait le *point* parmi les astrologues de son temps, était si à court en fait de vraies cartes géographiques, qu'il eut besoin d'emprunter celle d'un de ses voisins, un sieur Castellani, quand, en 1459, arrivèrent certains émissaires de Portugal, qui lui ont parlé, sans doute, de l'étendue des découvertes du prince Henri sur la Côte Africaine. Cette carte, Toscanelli l'a gardée jusqu'à sa mort en 1482, et elle n'a été rendue par ses héritiers qu'en 1484; voilà tout le bagage du soi-disant cartographe, que l'on suppose habitué à dresser des cartes nautiques (¿?), seulement pour l'exportation!

La base, le point capital de la fameuse lettre est l'indication précise qu'on y trouve, de 26 espaces de 250 milles, comme étant la distance, en ligne droite, de Lisbonne à l'île de Cipango, et à Quinsay, capital du Cathay ou Chine. Or, aucun savant sérieux, comme l'était Toscanelli, ne pouvait oser affirmer *dogmatiquement* un tel fait, comme si c'était une voie frayée, et au cas de le faire, il fallait le *démontrer comme le jour* en 1474; puisque, alors comme aujourd'hui, tous les astronomes réunis n'oseraient jamais fixer l'étendue d'un océan dont on ne connaissait que les côtes européennes, sans avoir pu préalablement déterminer les coordonnées des côtes de la Chine (Cathay), et surtout celles des îles de Cipango, etc., que personne n'avait vues ni relevées, puisqu'elles ne figurent que dans Marco Polo, qui les a nommées vaguement. Pour pouvoir avancer quelque chose, toujours *à peu près,* quand les observations géodésiques manquent, il aurait fallu commencer par prouver que le système de Ptolémée, universellement admis alors dans le monde savant, était faux et que celui de Marin de Tyr, qu'il avait réfuté, ou tout autre qui raccourcirait l'Océan, était préférable scientifiquement, chose que n'essaie même pas l'auteur de la lettre en question. Il parle, au contraire,

comme un vrai oracle et semble prendre le roi de Portugal et ses conseillers pour des imbéciles, qui devaient accepter aveuglement les vaticines de l'astrologue florentin, quoiqu'il ne parle que comme le dernier des charlatans.

Il est vraiment étonnant de voir que tant d'hommes de science comme le père Ximénès, Humboldt, Peschel, Uzielli et tous les historiens récents de Colomb, n'aient pas pensé à cela avant nous, et se soient lancés naïvement dans des calculs à perte de vue, pour expliquer ces fameuses distances, afin de refaire une carte qui n'a jamais existé et qui n'a pu être tracée par aucun savant qui se respecte, comme l'était Toscanelli. Ce qui est vrai, c'est : que la théorie des espaces, la mer petite, et tout le reste, est en opposition avec les idées alors régnantes parmi les savants, et que ce n'est *qu'après coup* qu'on a voulu, avec la fameuse lettre, donner des airs scientifiques à la plus heureuse des trouvailles.

La fameuse lettre ne contient, du reste, que des banalités ou des renseignements copiés textuellement dans Marco Polo ou dans Jean de Mandeville (imp. en 1483 et 1485 environ), ce qui revient au même ; elle confond l'Ethiopie du prêtre Jean ou Abyssinie avec le Cathay ou Chine, et prend pour des ambassadeurs de ces régions les évêques jacobites qui assistèrent au concile de Florence, en 1439, etc. En même temps on s'y sert, à la *première personne*, d'une phrase de Landino [1] que celui-ci met à la troisième : *Magister Paulus eos diligenter interrogavit, me presente.* Il est seulement dommage que ce passage dans lequel Landino commente ce que dit Virgile [1] sur l'île de *Thulé* (Islande), se rapporte à des voyageurs venus à Florence, non du Cathay, ou au moins de la ville de Tanaïs, mais des *sources du fleuve Tanaïs*, soit du Don, des cartes de l'époque, c'est-à-dire du nord de la Russie; et voilà pourquoi Toscanelli leur fit une masse de questions sur le climat, la longueur des jours dans les régions arctiques, etc. (*ab initia Tanais*).

La première édition du commentaire de Virgile par Landino est de Florence (1487), et le passage des Géorgiques,

1. Dans son commentaire sur les œuvres de Virgile, I. *Georgiques*, imp. Florence, 1487 : 5 ans après, date de la mort de Toscanelli.

où l'auteur de la lettre, dite de 1474, a pris son *diligenter interrogavi,* a été déjà cité à ce propos par Humboldt et Uzielli, mais tronqué; et son vrai sens leur a échappé, parce qu'ils n'ont pas lu comme nous tout le texte et son commentaire, qui n'a rien à faire avec l'Orient ni le Cathay.

Tout était banal, et même du domaine public, avons-nous dit, dans la lettre si vantée : la sphéricité de la terre, la mesure du degré et de la circonférence terrestre, l'existence des Antipodes, dont parlait même le poète Pulci dans son *Morgante*, écrit à Florence du vivant de Toscanelli ; les renseignements sur le Cathay, Cipango, Zayton, Quinsay et ses ponts, etc., tous sont dus à Marco Polo. En échange, tout ce qui semble original, comme les distances si précises des côtes, des ports et des îles, qu'on dit placés sur la carte introuvable de l'immense océan inconnu, ne sont pas dignes d'un savant sérieux; mais sont l'œuvre d'un charlatan ou d'un faussaire, qui applique au passé les résultats déjà acquis par la découverte réelle du Nouveau Monde.

Il n'est, du reste, pas concevable qu'un savant florentin, qui a vécu quatre-vingt-cinq ans, et n'a presque jamais quitté sa ville natale, n'ait pas laissé transpirer, au moins dans son entourage, — surtout à son neveu le Dr Ludovic, mort douze ans après lui — les raisons qui lui faisaient croire à la facilité d'arriver aux Indes ou au Cathay par l'Ouest, pendant qu'il en réservait la primeur aux Portugais, et à Colomb, qui était pour lui le premier venu. Donc, quand à Florence, en 1494, malgré les démarches du duc de Ferrare, on n'a prêté aucune foi au prétendu projet qu'on attribuait en Espagne à Toscanelli et à ses rapports avec Colomb, c'est parce que les Florentins savaient à quoi s'en tenir là-dessus : que Toscanelli, en dehors de l'astronomie et de la médecine, ne s'occupait pas d'études géographiques; et s'il l'avait fait, il aurait révélé ses plans aux Médicis, ses amis, pour qu'ils profitassent d'abord à la République.

Ceux qui, comme moi, se sont adonnés à étudier tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à la vie de Toscanelli, savent que, parmi les Florentins de son temps qui ont fait son éloge, aucun n'a autant parlé de lui que son ami Christophe Landino, qui a vécu jusqu'en 1504, remarquez-

le bien. Celui-ci, dans l'introduction à ses commentaires sur la *Divine comédie* de Dante (imp. Flor. 1481), fait un résumé de l'histoire littéraire de Florence et de ses hommes illustres. Quoiqu'il ne veuille parler que des morts, dit-il, il tient à faire une exception pour notre Toscanelli, — alors appelé seulement maître Paul le physicien, — et il y fait un grand éloge de lui, en 1481, soit un an avant sa mort, l'appelant « vénérable vieillard, respectable représentant de l'antiquité, etc. ». Et bien, c'est cet éloge *seul* que le fameux *Florentin* François Sansovino, et d'autres éditeurs du même ouvrage ont supprimé dans les éditions du courant du XVIe siècle, laissant subsister dans la dite notice apologétique bien d'autres noms très secondaires, pendant qu'on efface uniquement d'un trait tout ce qu'on dit du pauvre *Maestro Paolo :* est-ce que ceci a pu être fait à la légère et sans cause grave ? Ceci ne veut-il pas dire que les successeurs immédiats à Florence de l'observateur des comètes, ne croyaient pas fondée la légende de ses projets transatlantiques, même après le *faux* de l'édition de la *Sfera* de Danti de Rinaldi ? Cet argument, entre mille autres, mérite d'être approfondi par ceux qui, sans parti pris, étudient à fond ce problème historique.

Voici le témoignage du respectable chroniqueur florentin, Pierre Parenti, prieur de la *Signoria* de Florence en 1482, juste au moment même de la mort de Toscanelli. A la date de fin mars 1493 (-4), il raconte, dans sa volumineuse et précieuse chronique inédite, comment on reçut dans la ville où, comme le dit Perrens, tous *vivaient dans la rue*, la première nouvelle de la découverte du Nouveau Monde. On y lit ces mots textuels, que je traduis de l'italien, d'après Uzielli :

« Le roi d'Espagne a découvert et trouvé avec ses navigateurs plusieurs nouvelles et grandes îles, dont on *n'avait jamais eu aucune nouvelle*, où l'on trouve de l'or, etc..... » ; et il ajoute ceci : « Il y a eu pourtant alors des gens qui ont prétendu qu'autrefois on avait eu des *indices* là-dessus, et qui, comme preuve, montraient une *carte géographique* (*carta picta*) ayant appartenu (pas à Toscanelli) *au cardinal de Nicée* (Bessarion), et sur laquelle on voyait *des îles semblables à celles-ci !* (*Dove simil isole erano notate*). »

Ni Parenti, qui connaissait Toscanelli de longue date, ni les autres Florentins qui s'exprimèrent de la sorte, ne trouvèrent donc dans leurs souvenirs rien qui se rapportât à une si grande découverte dans les travaux de leur savant compatriote : rien des fameuses lettres ni des cartes qu'on dit avoir été envoyées par lui à Lisbonne. Ils se sont bornés à montrer la carte du célèbre cardinal grec Bessarion, mort dix ans avant notre maître Paolo. Même silence de la part d'un autre ami et collègue de la Société minière de Monte Catini, dont notre astrologue était le principal actionnaire, Tribaldo de Rossi, lequel, dans son *Journal*, à la date de mars de la même année 1493 (=94 st. fl.), consigne l'arrivée à Florence de la grande nouvelle. Il en est de même chez Giuliano Dati, qui l'a commentée dans son petit poème, imprimé quelques mois après, dans la même ville ; et aussi dans le Manuel de géographie de Zacharie Lilius, intitulé : *Orbis Breviarium* (imp. Florence, 1493). Toujours et partout règne le même silence, surtout à Florence, où vivaient encore Landino, Ficino, Berlinghieri, Politien et autres de ses amis, ainsi que les neveux de Toscanelli, dont l'aîné était un vieux médecin, lequel aurait dû alors demander une récompense et faire connaître partout : qu'à un Florentin, son oncle, l'heureux Gênois devait le plan primitif de sa colossale découverte.

Au milieu de ce silence fatal, le duc de Ferrare, Ercole d'Este, reçoit, non de Florence, mais de ses agents à Séville ou à Lisbonne, des lettres lui faisant savoir : qu'on assurait que c'était aux conseils de maître Paolo que Colomb attribuait la découverte qu'il venait de faire. Le duc écrit sur le champ, en juin 1494, à son ambassadeur à Florence, Manfredo de Manfredi, le priant de faire tout son possible pour obtenir des héritiers les papiers de Toscanelli à ce sujet. Manfredo a dû parler au gouvernement, aux savants et autres personnes qui avaient connu le taciturne astronome ; mais surtout au docteur Ludovic Toscanelli et aux autres neveux ; on a dû examiner, un à un, tous les manuscrits et lettres de l'oncle, et si l'on avait trouvé la plus petite chose, la famille et tous les Florentins, se seraient empressés de répandre à tous les vents la glorieuse nouvelle, avant même que l'ambassadeur

la fit parvenir au duc de Ferrare. Pourtant les résultats ont été si négatifs, que ce silence tellement significatif se prolongea ; et de nos jours, malgré les plus minutieuses recherches, on n'a pu trouver aux archives de Modène que la demande d'Ercole, mais non la réponse de son ambassadeur, qui dût être accablante. Si celle-ci avait été affirmative, grand nombre d'écrivains florentins de l'époque nous l'auraient fait savoir, et leur chauvinisme n'aurait pas eu besoin d'enguirlander la légende de Vespuce, pour faire pendant à celle de Colomb, si l'on avait pu alors prouver que la découverte d'un monde avait été inspirée par leur compatriote Toscanelli. Les faussaires ont été réduits, au XVIe siècle, pour rajeunir la légende, à inventer le *faux* dit de Danti de Rinaldi, qui fait parler Toscanelli même douze ans après sa mort, et celui du fameux Pietro Vaglienti, qui, faisant l'éloge du roi Don *Manuel* de Portugal, dit que maître Paul, mort depuis plus de trente ans, lui avait *suggéré la circumnavigation de l'Afrique*[1].

D'après des documents trouvés par M. Uzielli lui-même, et plus sérieux que ceux de Vaglienti, Toscanelli, au moment de la lettre de 1474, était à la tête d'une Compagnie de mines, et, au lieu de la Géographie, il s'occupait d'autres spéculations commerciales et agricoles, pour entretenir ses neveux, qui ne comptaient que sur lui, Si, à cette époque, à soixante-dix-sept ans, en 1474, il avait eu le projet de la colossale découverte qu'on lui attribue, il aurait tâché de le rendre productif, et dans ce but il aurait préféré mille fois révéler son secret, pour le faire mettre à exécution, à Laurent de Médicis, son ami et son associé dans la dite Compagnie minière.

La lettre à Martins n'est connue que par celle à Colomb, envoyée bien « *après les guerres de Castille* » avec le Portugal, comme on lit dans le texte espagnol remanié. Or, nous savons que le traité de paix, signé en septembre 1479, ne fut ratifié à Tolède qu'en mars 1480[2], et n'a pu être connu à

1. Voir le texte publié par Uzielli, dans sa brochure rare : *Per Nozze Carmi. — P. Toscanelli e la circumnavigazione de l'Africa.* Flor., 1894, in-8.

2. Le texte du traité portugais et espagnol a été étudié par nous dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris.

Florence par Toscanelli, alors âgé de quatre-vingt-trois ans, que bien après, vers la fin de l'année ou en 1481, c'est-à-dire un an avant sa mort (survenue en mai 1482), et conséquemment dans un âge très avancé, où l'homme végète en attendant sa fin, sans plus s'occuper des entreprises de ce monde. Est-il croyable, qu'arrivé à la décrépitude, Toscanelli se soit mis alors à copier des lettres et des cartes marines, pour les envoyer, non à un ami, mais à un inconnu étranger, qui lui aurait écrit de Lisbonne? Cela est d'autant plus invraisemblable, que l'auteur du texte espagnol dans Las Casas, ne parle pas seulement d'une lettre, mais de *deux ou plus*, tant de Colomb que de Toscanelli, et ce qui est déjà un anachronisme pour une seule est plus absurde pour plusieurs, qui seraient fatalement *posthumes*. Du reste, nous prouverons : que le projet de Colomb est bien postérieur à son départ de Portugal en 1484, et que ce sont, probablement, les *Florentins* Juanoto Berardi et Vespuce, ses banquiers et amis, qui lui ont révélé en 1493 l'existence de leur savant compatriote, sans lui dire qu'il était déjà mort, très vieux, au printemps de 1482.

N'oublions pas que Las Casas dit « que Colomb était *sûr du succès* de son entreprise comme s'il avait *les Indes dans sa poche* (*sic*) » : on ne va pas tellement à coup sûr, quand on n'a en poche qu'une lettre aussi vulgaire que celle dite de Toscanelli!

Revenons encore, quoique en passant, au texte même des lettres.

Le prétendu Toscanelli nous dit en commençant, que, de la part du roi Alphonse, on lui demande s'il y aurait une voie *plus courte*, *breviori via*, que celle que les Portugais suivaient pour aller au pays des épices par la Guinée. Eh bien, en 1474, on ne cherchait en Portugal aucune voie pour arriver au pays des épices, ni par la Guinée ni par l'Ouest; on ne pouvait savoir alors quelle était la voie la plus longue, ni la plus courte, puisqu'on ne les connaissait pas, pour pouvoir ainsi les comparer. Si quelqu'un avait pu les connaître, c'était plutôt le roi, et non l'astrologue Florentin, et partant, ne peut pas être de celui-ci la phrase en question, qui beaucoup moins encore ne peut pas avoir *parlé autrefois* à Mar-

tins à ce propos (*tecum alias locutus sum de breviori via,* etc.).

En effet, la prétendue lettre de Toscanelli à Ferdinand Martins, mais destinée à être transmise au roi de Portugal Alphonse V, ainsi que la copie postérieure de celle-ci, et les autres missives (à 84 ans!) qu'il aurait adressées plus tard à Christophe Colomb, *après les guerres de Castille* (1481 ou 1482?), n'ont pas de raison d'être, sous aucun rapport. Le roi ne pouvait pas penser à demander des renseignements à aucun Italien sur les choses d'Afrique et de l'Océan, puisque les Portugais les connaissaient mieux que personne au monde; il ne pensait pas non plus à la découverte de l'Inde, par aucune voie, ni à d'autre chose qu'au mariage avec sa nièce Dona Juana et à la guerre avec les Espagnols, afin de devenir à la fois roi d'Espagne et de Portugal. Si Alphonse V avait jamais pensé à chercher la route des Indes, soit par l'Est, soit par l'Ouest (ce à quoi il ne pensa jamais, surtout après la mort du Prince Henri, en 1460), il aurait été le mieux renseigné de tous les rois par ses marins; mais il était si insouciant, qu'il préféra affermer ses possessions de la Guinée à un Gomes de Lisboa, en échange d'une modeste redevance. En outre, nous savons qu'à la fin de la même année 1474 il accorda à Fernam Tellez l'autorisation de faire des découvertes dans l'Atlantique, pour son propre compte, sans attendre les renseignements du Florentin, que celui-ci ignorait, et qu'on ne pouvait lui demander à cette date de Portugal.

Si nous nous arrêtons un moment pour examiner la *langue de la lettre*, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour se persuader qu'elle n'a pu être rédigée par un des bons latinistes Florentins de la Renaissance, dont Toscanelli était, au dire de ses contemporains. Comment pouvoir imaginer que l'ami de Landino, de Cusa, d'Alberti, le concitoyen de Bruni, Poggio, Ficino, Politien, Pico, Verino, etc., etc., eût pu écrire, par exemple : *Carta navigacionis* au lieu de *tabula nautica; determinavi*, dans le sens *espagnol* et tout moderne de « prendre une résolution, se décider », quand il pouvait dire, en bon latin, *decrevi, statui,* etc.? Il y a bien d'autres incorrections et tournures dans la lettre, qui sont *caractéristiques* du bas latin des frères Colomb dans leurs

annotations marginales, mais qui seraient inconcevables chez un humaniste comme Toscanelli.

Comment, du reste, supposer qu'il s'agisse d'une réelle *copie* de l'original latin de Toscanelli, quand nous voyons figurer le passage *fondamental* de la lettre (« *A civitate* etc.), comme un *post-scriptum* dans le texte autographe de Colomb, et nous le voyons après au beau milieu de la dite lettre, dans la soi-disant traduction italo-espagnole, que Las Casas ne fait que reproduire, telle qu'on la lui a livrée, comme il a soin de le faire remarquer ? Puisque Toscanelli transmettait à Colomb, au bout de plusieurs années, la copie de sa lettre à Martins, il n'est pas croyable qu'il eût laissé figurer en *post-scriptum* le morceau capital et le seul original de son projet de voyage. Mais ce qu'il ne semble avoir fait, contre toute probabilité, l'a fait sans façon son prétendu traducteur, lequel, non seulement a mis tout l'alinéa à sa vraie place dans le texte, mais a remanié et interpollé celui-ci, en ajoutant, entre autres choses, la phrase fameuse : « *Ha dias, antes de las guerras de Castilla* » ; c'est-à-dire, où Toscanelli déclare à Colomb qu'il y *avait longtemps* qu'il avait écrit sa lettre à Martins, avant la guerre de Portugal avec l'Espagne (fin de 1474). Or, un vrai traducteur n'aurait pas osé faire de tels changements, d'autant plus qu'il ne s'agit ici d'un remaniement littéraire, mais essentiel, puisqu'on ajoute un fait *capital* et précis, que devait ignorer un traducteur en Espagne, et dont ne pouvait parler que l'auteur lui-même de la lettre et de la transcription. Donc, celui qui a rédigé le texte espagnol, si plein d'italianismes, comme nous l'avons dit, *n'était pas un traducteur*, mais le *vrai auteur du brouillon latin* de la Colombine, qu'il nous donne comme simple *copie* de la lettre que Toscanelli aurait adressée à Colomb, *sans date*, ni aucune des formules usuelles de politesse au commencement et à la fin de la missive. Est-ce qu'au bout de tant d'années, Toscanelli n'avait trouvé aucun argument nouveau à ajouter à sa primitive lettre au chanoine ?

Quant au nom du chanoine et confident du roi, Ferdinand Martins (en espagnol Martinez), on n'en trouve pas la moindre trace, quoiqu'il dût être un personnage assez considérable. J'ai tout fouillé, j'ai dépouillé tout ce qui a été écrit dans les

Chroniques et livres religieux du Portugal relatifs à cette époque ; j'ai consulté là-dessus, en 1895, le savant et si obligeant directeur des Archives de la Torre do Tombo, M. José Basto, auquel j'ai demandé une attestation de la non existence de ce nom dans les documents qu'il connaît si bien. J'ai réussi seulement à trouver, dans la Chronique d'Alphonse V par Ruy de Pina, un *chapelain*, non un chanoine, qui accompagna le roi Alphonse en France, en 1476 ; il est appelé, non *Fernam*, mais *Estevao* (Etienne) *Martins*. Dans le testament de Colomb je trouve aussi comme témoin un de ses serviteurs civils, le seul qui porte le nom de *Fernando Martinez;* mais personne ne prétendra l'identifier avec l'introuvable chanoine. Quant aux Portugais en rapport en Italie avec le cardinal Cusa et avec Toscanelli, en qui M. Uzielli veut reconnaître notre fameux chanoine Martins, en 1464 et même en 1454, c'est-à-dire dix ou vingt ans avant la lettre de 1474, nous prouverons plus tard dans notre livre : que ces rapprochements sont fantaisistes ; que le Fernand *Matim* (ou *Martin*) du *Tetralogus* de Cusa est un gentilhomme de la suite de *Leonor* et du duc de Valença, allant à Rome en 1451 ; et que le nom du *chanoine-médecin*, témoin en 1464 du *testament*, qui signe *Magister* Ferdinandus de Roriz, n'est pas l'abréviation de *Martins de Roriz*, comme le voudrait ingénieusement M. Uzielli, dans son si érudit ouvrage, source inépuisable pour réfuter ses théories favorites sur Toscanelli.

L'espace limité qui m'est accordé m'oblige à arrêter ici ces quelques considérations sommaires, tracées à bâtons rompus et au courant de la plume ; je réserve un nombre bien plus considérable de preuves et d'autorités pour l'ouvrage trop volumineux que je prépare, et dont, au moins la partie relative à Toscanelli, si les circonstances sont propices, pourra être publiée d'abord. Alors ceux qui conservent encore quelques doutes sur ces lettres, autant que sur la carte marine, se convaincront que ces pièces constituent *un faux, qui n'est pas le seul* dans l'histoire de Colomb et de ses contemporains ; nous le prouverons sans peine, et il faudra se rendre à l'évidence, sans parti pris : *Amicus Plato*, etc.

II

Je vais à présent énumérer sommairement, et seulement pour prendre date, quelques-uns des autres problèmes dont je crois avoir trouvé la solution définitive et qui seront la matière de plusieurs monographies. Voici ce que je prouverai :

1. On a vieilli tout exprès Colomb, pour pouvoir expliquer ses voyages imaginaires et autres légendes ; il était né à Gênes, et point à Savone (malgré certains documents), en 1451, probablement le 25 juillet, jour de la Saint-Christophe. Cette date est capitale, et une fois fixée, tout le reste s'explique facilement. Les hésitations de M. Harrisse entre 1446 et 1451 — lequel au fond est d'accord avec nous — proviennent de ce qu'il n'a pas saisi le sens vrai des lois municipales de Gênes au xve siècle sur les majorités et que nous avons étudiées (éd. 1498).

2. Christophe Colomb a quitté Gênes, sans avoir étudié à l'Université de Pavie, en septembre 1475; il a pris service dans la flotte que son pays envoya, sous les ordres des Spinola et Negri, au secours de la colonie génoise de Chio ou Scio.

3. Colomb partit de Chio, dans la même flotte, près d'un an après, pour l'Angleterre, probablement avec un chargement de mastic, très abondant à Chio, comme il le dit. A la hauteur du cap Sainte-Marie, comme le dit Palencia, en face de Faro, plutôt qu'au cap Saint-Vincent, comme le disent d'autres récits moins précis publiés dans la *Raccolta* par M. Salvagnini, les navires gênois furent battus et à moitié coulés par la flotte du célèbre amiral-pirate Coulon et de son second Georges le Grec, dit Coulon le jeune. Colomb se trouva parmi les équipages qui purent se réfugier à Lisbonne et y restèrent de septembre à décembre 1476. Voilà l'arrivée, tout à fait *inattendue*, de Colomb en Portugal, où il se fixa alors, au milieu de 1477, si nous acceptons qu'il le fît après que le restant des navires eut complété le voyage vers l'Angleterre, ce qu'il a poétiquement

transformé en voyage *ultra Thule* (*sic*), en plein hiver, février 1477.

4. Installé à Lisbonne dans le quartier des marins, à proximité du noble couvent de *Santos o Veilho* (aujourd'hui paroisse), sans d'autre capital que sa jeunesse, il réussit à gagner les bonnes grâces d'une des novices, *Filippa Moniz*, fille bâtarde d'un des enfants du secrétaire général du fameux connétable Alvarez de Pereira, souche de la maison de Bragance. Je prouverai que la femme de Colomb n'était pas la fille de Barthélemy Perestrello, mais sa petite-fille, puisque sa mère fut la seule demoiselle non mariée qui restait du premier lit, et le père fut Diogo Gil Moniz — *veador da facenda*, soit intendant, du prince Don Fernando — marié à une des filles du seigneur de Ulm e Chamusca Gomes da Silva, et allié après avec les Bragance de Faro et Odemira.

5. Colomb, lié avec les principaux personnages de la maison de Bragance, a dû leur prêter quelques services, très confidentiels, auprès des Rois Catholiques et ailleurs, pendant leur lutte contre le roi Jean II, qui étouffa dans le sang la conspiration de la branche cadette, en 1484. A cette date, après l'exécution de D. Fernando et l'assassinat du duc de Viseu par le monarque, Colomb prit la *fuite*, comme l'avoue indirectement Las Casas, en disant qu'il partit *très en cachette* (*lo mas secretamente que pudo*). Dans de telles circonstances, la fuite s'explique très bien, politiquement, en face d'un roi qui poursuivit, par tous les moyens, ses ennemis à travers l'Europe (V. Pina) ; mais il n'y a pas besoin de supposer qu'un homme se sauve d'un pays pour le seul fait de ne pas voir agréer la proposition de la découverte d'un nouveau monde. Cette découverte n'a été proposée à aucun souverain, en dehors des Rois Catholiques, quoi qu'en disent quelques historiens, influencés par les Colomb, les Bragance, leurs alliés et leurs amis.

6. En effet, l'historiographe *officiel* de Colomb, désigné par la famille, est le Père Las-Casas, lequel a eu dans son couvent tous les autographes et livres des Colomb, et même, grâce à l'influence du comte de Gelves, mari de la fille de Diego Colon, et des autres membres de la Maison, *déjà régnante*, de Bragance, a pu consulter de précieux manuscrits

portugais, y compris celui d'Azurara [1] qui était aux archives de Lisbonne, le même exemplaire sur velin qui est aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris. Tout semble prouver que les Chroniqueurs portugais, autant que les espagnols, ont été hautement *influencés* pour fonder la légende de Colomb sous un faux jour, et aux dépens du roi Jean II, ennemi des Bragance alors régnants.

7. Quand Colomb et ses beaux-frères, ainsi que les survivants de la Maison de Bragance, se réfugièrent en Espagne, à l'ombre des Rois Catholiques, qui leur rendirent de grands services, son frère Barthélemy partait avec un des membres les plus compromis de la dite famille, le Comte de Penamacor, pour l'Angleterre et la Flandre, où celui-ci fut poursuivi par Jean II, comme le raconte Ruy de Pina. Voilà pourquoi Barthélemy se trouvait à Londres en janvier 1488; pourquoi c'est lui qui acheta l'*Imago Mundi* qui venait de paraître, et pourquoi il partait pour l'Espagne avec le comte en 1493, quand celui-ci quitta la Tour de Londres, où son parent avait réussi à le faire enfermer. Ce que dit Las Casas des pirates *sterlings* et de la proposition faite à Henry VII, n'est donc que pure légende.

8. Donc, la découverte n'a été proposée à aucun autre roi, et bien moins encore à la République de Gênes, comme le croit M. Markham; elle n'est pas un projet scientifique, arrêté de longue date, après avoir consulté Toscanelli et le livre de Pierre d'Ailly; mais c'est la trouvaille, à la dernière heure, d'un routier, soit celui de Sanchez de Huelva ou d'un autre, dont le manuscrit avait été déposé à La Rábida, et dont le Père Perez fit don à Colomb. Il n'y a pas d'autre raison pour expliquer que les Rois Catholiques, qui étaient si pauvres, aient accepté sur le champ les arguments que leur présenta le moine, et qu'ils aient décidé, alors seulement, d'emprunter de l'argent pour monter l'expédition de 1492. Tout le monde allait à coup sûr, et pour cause : les rois, Colomb et le moine.

9. La mystérieuse signature ou sigle de Colomb. :

1. Cité *passim* au t. I de Las Casas, quoique l'éditeur lise à tort *Jurara*.

.S.
.S. A .S.
X M Y

qui a fait le désespoir des chercheurs, signifie tout simplement : *Xristophorus*, ou, comme il signait : *Xpo Ferens* (*hallò*) MAS *Yndias*, c'est-à-dire, en lisant de bas en haut, et en traduisant les mots espagnols et le verbe sous-entendu : *Christophe a trouvé* ou *découvert d'autres Indes*, ce qui est tout simple et logique, sans aller chercher des interprétations bizarres.

Le temps me manque pour vous parler d'autres problèmes secondaires de l'histoire de la découverte de l'Amérique et de ceux qui complètent mes recherches sur l'histoire de la géographie au xve siècle, comme : les cartes et voyages fabuleux de Don Pedro, duc de Coïmbre, ceux de Conti, la légendaire *Académie* de Sagres, le fameux globe dit à tort de Behaim et la carte qu'on attribue à Jean de la Cosa, etc., etc. ; mais il me faut m'arrêter.

Je vous prie seulement de me faire un peu de crédit, jusqu'au moment où je serai à même de publier toutes mes recherches, entreprises sans parti pris d'aucune sorte, ni d'autre but que la pure recherche de la vérité, à laquelle j'ai toujours tout sacrifié. Si je n'ai pu publier d'autres travaux, qui gisent oubliés dans mes cartons depuis trente ans, ou qui ont été perdus dans mes voyages, je vais au moins consacrer ce qui me reste de vie à cet ouvrage de longue haleine, où je crois avoir posé les seules bases solides et définitives de la biographie critique de Colomb, et révélé les vraies et les fausses origines de la découverte de l'Amérique.

Les nouvelles thèses dont j'offre la démonstration vont heurter des préjugés séculaires, difficiles à déraciner ; mais dans un siècle de critique comme le nôtre, il faut s'incliner devant les *preuves*, même quand elles sont exposées par le plus modeste des savants, qui, sans fortune, sans ambition, et sans aucune sorte d'encouragement, travaille uniquement pour la postérité.

LES CORSAIRES FRANÇAIS AU XVIe SIÈCLE

DANS LES ANTILLES

D'APRÈS DES DOCUMENTS ESPAGNOLS

PAR GABRIEL MARCEL

Les hauts faits que nos corsaires et nos pirates, car ils ont, par malheur, plus d'une fois mérité ce nom, ont accomplis au XVIIe siècle sont assez connus grâce à de multiples publications anciennes au premier rang desquelles il faut placer Œxmelin [1], mais il y aurait lieu de compléter et de rectifier ces travaux grâce à de nombreuses pièces d'archives qui permettraient, si l'on recourrait encore à quelques publications étrangères récentes, de renouveler toute cette histoire.

Pour le XVIIIe siècle, nous n'avons guères que la plaquette de M. Vignols [2]; ce ne sont pas pourtant les documents qui font défaut pour cette période.

Mais pour le XVIe siècle on ne possède absolument aucun travail d'ensemble.

Qu'il serait cependant facile d'écrire un ouvrage historique aussi amusant que nouveau! Les faits sont épars dans un grand nombre d'ouvrages, il est vrai, et il faut un labeur considérable pour les réunir, mais combien recèlent d'actions nouvelles, de détails pittoresques, de récits mouve-

1. *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes...*, par Alexandre Olivier Œxmelin. — Paris, J. Le Febure, 1688, 2 vol. in-8°. Il y a eu de nombreuses traductions de cet ouvrage.

2. *La piraterie sur l'Atlantique* au XVIIIe siècle... Rennes, 1890, in-8° de 121 pages.

mentés nos si riches archives[1] ! Car il faudrait consulter non seulement les Archives nationales, mais encore celles de tous nos ports, sans oublier Rouen dont les richesses sont bien loin d'avoir été complètement utilisées. Mais il est nombre d'actions, peut-être les plus héroïques, qui sont à jamais oubliées ou parce que le souvenir s'en est éteint avec ceux qui en furent témoins, ou parce que le récit des acteurs n'a pas été recueilli.

S'il était intéressant de conserver la mémoire de l'Olonnais, de Morgan et de tant d'autres flibustiers qui ont fait preuve d'une valeur folle, d'une audace incroyable, d'un héroïsme véritablement admirable, il faut reconnaître que leurs hauts faits sont trop souvent entachés d'excès et de barbarie. Ils ne sont presque toujours conduits que par l'amour du pillage et la soif de l'or ; cela suffit pour modérer notre enthousiasme ! Les massacres dont ils se sont montrés si prodigues n'ont pas d'excuses même à une époque où Louvois donnait l'ordre de porter la torche dans le Palatinat, où la vie comptait pour si peu de chose.

Mais il n'en est pas de même au XVIe siècle, les longues expéditions à l'étranger, la guerre civile et surtout les dissensions religieuses ont envenimé les passions et cela explique, si cela ne les justifie pas, bien des excès et des cruautés.

Ce n'est pas avec le XVIe siècle que commence la réputation d'audace et d'intrépidité des corsaires français. Depuis les exploits de Coulon, ils étaient si redoutés, qu'au retour de son troisième voyage, en 1498, Christophe Colomb déclare

1. M. Justo Zaragoza a publié pour l'Espagne un travail intéressant, mais auquel il aurait pu donner une valeur bien plus considérable s'il avait mis plus à profit les énormes collections de documents inédits qu'a publiés l'Académie de l'Histoire. Voici le titre de son ouvrage qui est peu répandu en France : *Piraterias y agresiones de los Ingleses y de otros pueblos de Europa en la America española desde el siglo* XVI *al* XVIII... — Madrid, 1883, gr. in-8°. On consultera encore avec fruit : Antonio Freyre, *Piratas de la America y luz a la defensa de las costas de Indias occidentales... traducido de la langua flamenca en española por el Dr Alonso de Buena Maison...* — Colonia Agrippina, Struickmann, 1681, in-4°.

qu'il navigua vers l'île de Madère par une route nouvelle pour éviter un affront que pouvait lui faire une flotte française qui l'attendait au cap Saint-Vincent [1].

Comme nous le verrons, nos corsaires s'échelonnent très habilement pour ne laisser échapper aucun navire espagnol. Ils croisent au cap Saint-Vincent [2], aux Açores, surtout anx Canaries, — ils sont obligés de s'arrêter dans l'un ou l'autre de ces archipels pour se ravitailler [3] — tandis que les autres gagnent les mers d'Amérique. C'est un filet admirablement tendu, à travers les mailles duquel un nombre assez restreint de galions purent s'échapper. Il fallait qu'ils fussent bien richement chargés, car ils sont nombreux les rétables d'églises espagnoles qu'on nous a dit ornés avec l'or rapporté d'Amérique.

La chasse, on vient de le voir, commence au lendemain de la découverte de l'Amérique, elle va se continuer pour ainsi dire sans paix ni trêve, malgré les réclamations incessantes de l'Espagne et du Portugal. Pour le Portugal, les histoires du Brésil sont remplies des luttes que nos marins sont obligés de soutenir, car de nombreux navires ont été armés dès l'aube du XVIe siècle pour aller faire la traite tout d'abord, pour fonder des établissements un peu plus tard, à la côte du Brésil. Comme l'a très bien démontré M. Ch.

1. Navarrete. *Relation des voyages entrepris par Ch. Colomb.* — Paris, 1828, 4 vol. in-8°, T. 3 p. 10.

2. Parmi les corsaires français qui pirataient dans ces régions, il faut citer ce Jean Fleury, dit Florin, capitaine de Jean Ango qu'on a confondu avec Verrazzano et qui, pris par les Espagnols, fut exécuté en 1527. C'est ce Florin qui s'empara en 1526 des immenses trésors dont Cortes avait dépouillé Montezuma lors de la prise de Mexico et qu'il envoyait à Charles Quint. Voir : C. Murphy. *The voyage of Verrazzano...* — New-York, 1875, gr. in-8°. G. Gravier. *Les Voyages de Verrazzano sur les côtes d'Amérique.* — *Bull. de la Société normande de géographie*, 1893. Guénin, *Ango et ses pilotes.* Paris, 1901, in-8°. La Roncière. *L'armateur Jean Ango et la liberté des mers.* Correspondant du 25 février 1902.

3. Nul endroit n'était plus propice pour s'embusquer à l'abri de côtes peu habitées et fondre à l'improviste sur les navires marchands ; c'est ce que faisait encore dans le dernier quart du siècle suivant le bon corsaire Jean Doublet de Honfleur. — Voir : Bréard. *Un corsaire normand. Mémoires de Jean Doublet...* — Paris, 1880, in-8°.

Bréard [1], ce sont des opérations commerciales que vont faire en Amérique nos bâtiments armés dans les ports de Normandie pour les Indes du Pérou. Par malheur, si, nombreux et précis sont ces documents qui nous renseignent sur les capitaines, les navires, leurs armateurs, et les conditions de l'armement, il n'a pu recueillir des renseignements sur ce qu'ils ont fait au cours de leur campagne. Alors que leurs opérations donnent lieu pour la liquidation à des procès, alors que leurs actes ont entraîné des plaintes et des instructions judiciaires, mais alors seulement, les pièces conservées dans les archives ont chance de nous renseigner.

De leur côté, les documents étrangers tout en relatant les hostilités commises par nos nationaux n'indiquent pas le plus souvent les noms des navires, encore moins ceux de leurs capitaines.

On se trouve donc en présence d'actions anonymes qu'on ne sait à qui attribuer. Gosselin [2] a recueilli dans les Archives de Rouen quelques faits intéressants, un bien plus grand nombre lui ont échappé. Nous combinerons donc ces informations françaises, toutes rares qu'elles sont, avec ce que nous donnent les Espagnols particulièrement Navarrete dans sa *Bibliotheca maritima española,* notre très cher ami D. Cesareo Fernandez Duro, dans sa monumentale *Armada española* et ce précieux recueil qui a pour titre *Coleccion de documentos ineditos de ultramar,* afin d'éclairer l'histoire de nos corsaires aux Antilles et particulièrement à Cuba.

En 1501 une ordonnance royale prescrit la construction de carraques pour donner la chasse aux corsaires, attribuant une prime à ceux dont la jauge dépassera 150 tonneaux.

Dès 1513, une cédule royale était adressée aux officiers de la *Casa de contratacion,* leur ordonnant d'envoyer deux caravelles pour garder les côtes de Cuba. Et cependant, nous n'avons encore trace d'aucune expédition française

1. *Documents relatifs à la marine normande...* — Rouen, Lestringant, 1889, in-8° *passim.*

2. *Documents authentiques et inédits pour servir à l'histoire de la marine normande et du commerce Rouennais pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles.* — Rouen, 1896, in-8°, *passim,* et notamment p. 148.

dans les Antilles. Les premières qui soient arrivées à notre connaissance sont celles de Parmentier qui, pour le compte d'Ango, alla de 1520 à 1526 au Brésil, à Terre-Neuve, aux Antilles, à la Côte de Terre Ferme et à celle de Guinée. En 1529, alors que sur le *Sacre* et la *Pensée,* les deux frères Parmentier se rendaient aux Indes, ils se détachèrent, aux îles du Cap Vert, d'une armée française qui avait été équipée pour aller faire la guerre aux Antilles [1].

En 1552, Jean Terrier de Dieppe avait équipé un galion dont il avait confié le commandement à Jean Fain et à Jacques de Saint-Morisse pour courir sus aux Espagnols. Au cours de la croisière, nos marins prirent, entre autres navires, une barque venant des Antilles chargée de cinq grands quintaux d'or fin, de deux quintaux de perles, de 300 cuirs de bœufs sauvages, deux caisses de casses de fistures (caña de fistula) et autres singulières marchandises valant deux cent mille écus et plus, appartenant aux marchands de Séville. Confiants dans la paix qui régnait entre la France et le Portugal, nos corsaires viennent y débarquer leurs prisonniers, mais ils sont aussitôt saisis, eux et leurs prises, retenus en prison pendant cinq mois — trois y moururent — et l'armateur, ne pouvant obtenir satisfaction, sollicita l'autorisation d'user de représailles, c'est-à-dire de saisir les personnes, biens et marchandises « qui trouuez pourront être en tous pays et subgection du Roy » autorisation qui fut accordée par Bonivet, amiral de France, et publiée le 3 septembre 1522 [2].

Cependant les Espagnols prenaient leurs précautions pour ne pas être saisis isolément par nos corsaires et pouvoir, à plusieurs, leur résister plus facilement. Herrera raconte que des ordres avaient été donnés aux juges de l'île Espagnole pour que les navires partant des Antilles fussent bien pourvus d'armes, partissent de compagnie et s'attendissent mutuellement.

Ces agressions réitérées motivèrent de la part de l'Espagne

1. *Discours de la navigation de Jean et Raoul Parmentier.* Édition Schéfer. Paris, Leroux, gr. in-8°, p. 14 et IX de l'Introduction.

2. De Fréville. *Commerce maritime de Rouen.* Rouen, 1857, 2 vol. in-8°. T. II, p. 131.

et du Portugal des représentations à la cour de France. On sait avec quelle désinvolture elles furent accueillies par François Ier qui ne voulut jamais reconnaître ni la Bulle d'Alexandre VI ni le traité de Tordesillas qui partageait les terres nouvellement découvertes entre les deux couronnes. Comme sanction à ses déclarations [1] « Le roi de France [2] donnait à ses armateurs et capitaines au-delà du méridien de l'île de Fer et du tropique du Cancer, l'autorisation « d'entreprendre à l'encontre des Espagnols et Portugais, ainsi qu'ils trouveront leurs avantages, jusqu'à ce que lesdits Espagnols et Portugais aient souffert le commerce libre à nos dits sujets en l'étendue des dites terres et mers des Indes et de l'Amérique et leur aient donné libre entrée et accès pour cet effet dans lesdits pays et dans les ports et havres d'iceux pour y traiter et négocier ainsi qu'au deçà des dites lignes ». Ce sont, près de cent ans avant Grotius, les principes qu'il devait soutenir dans son ouvrage : *Mare liberum*, 1608.

Un certain D. Garcia de Celis de Honduras assure, le 3 mai 1537, que les Français piratent à la vue de ce port et même à l'intérieur. Il a vu passer dix à douze bâtiments à la vue de l'île de Cuerno; ils avaient déjà pris une dizaine de navires et il affirme qu'il n'y en avait pas moins de quarante à guetter les galions espagnols dans ces parages.

Une lettre du 8 avril 1537 écrite par Gonzalo de Guzman à l'impératrice nous fournit certains détails curieux sur les actes d'un corsaire français anonyme qui mettait à profit la permission qui lui était octroyée par le roi. En novembre 1536, il s'était emparé dans le port de Chagres (côte de Panama), d'une nef espagnole chargée de chevaux pour Santo Domingo, il avait lancé les chevaux à la mer, débarqué les hommes à terre et avait emmené le navire. Arrivé à Cuba, en 1537, il alla jeter l'ancre à cinq lieues de la Havane. Comme il y avait dans ce port quatre bâti-

1. Voir à ce sujet l'opinion de Jean Alphonse dans son *Hydrographie*, elle est absolument d'accord avec celle du roi.

2. D'Avezac. *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil*, p. 165.

ments espagnols, les habitants requirent les équipages de s'emparer du navire français, s'engageant à payer aux capitaines leurs bâtiments s'ils les perdaient dans le combat. Trois navires de 200 tonneaux, chacun, mirent à la voile et se dirigèrent sur la patache française qui s'enfonça dans le port jusque par une brasse d'eau seulement.

Nos compatriotes sont sommés de se rendre.

Jamais, répondent les Français, nous mourrons s'il le faut.

Trois jours durant, on se tira des coups de canons; enfin un matin la patache française essaie de sortir du port à la voile et à la rame. Un bâtiment espagnol coupe ses câbles pour en faire autant, mais à la sortie, la mer est grosse, le vent contraire, l'équipage se jette dans les embarcations et gagne la terre et les deux autres navires sont abandonnés par leurs matelots dans les mêmes conditions. Ce que voyant, les Français rentrent dans le port, s'emparent sans lutte des trois navires, brûlent les deux plus petits et emmènent le meilleur. Ils vont alors croiser avec la patache et le bâtiment dont ils se sont emparés dans le canal de Bahama, route ordinaire *(carrera)* des navires de la Nouvelle Espagne et du Mexique pour gagner l'Europe [1].

A la suite de ces événements, Juan Velasquez [2] demanda à l'impératrice qu'on approvisionnât d'artillerie et de munitions le port de la Havane, et le 20 décembre 1537, Diego Caballero, habitant de la ville de Santo Domingo, s'adressait au roi pour lui demander de pourvoir à la garde et à la sécurité de ces mers au moyen de trois caravelles bien munies de canons et de quatre gros navires, afin de protéger les bâtiments qui sont chargés de marchandises précieuses ou rapportent de la Terre Ferme quantité d'or [3].

Portugais et Français ont des torts réciproques, car si ces

1. *Colleccion de documentos ineditos relativos al descubrimiento, conquista y organisacion de las antiguas posesiones de ultra mar.* IIe série, tome IV, *isla de Cuba,* p. 425-426.

2. Même collection, t. IV, p. 440.

3. Navarrete, *Bibliotheca maritima española,* I, p. 823.

derniers n'entendent pas respecter l'article du testament d'Adam qui leur défend l'accès du Brésil, les premiers, forts de ce qu'ils considèrent comme leur droit, tombent sans hésiter sur les bâtiments français, les coulent ou les brûlent et massacrent leurs équipages. Les deux couronnes, pour mettre fin à cette guerre sauvage réunissent à Bayonne et à Fontarabie, au mois de mars 1537, des commissaires qui sont chargés de régler ces différends.

Si les Français et les Portugais essayaient d'arriver à la solution amiable de leurs querelles, il n'en était pas de même entre Français et Espagnols. Une pétition, par laquelle un certain Diego Perez de Séville [1] demande qu'on lui concède un écu d'armes pour avoir défendu la ville de Santiago contre un bâtiment français, nous prouve que les hostilités continuaient aussi vives, que nos corsaires étaient aussi entreprenants.

Il n'y avait à cette époque ni un canon, ni un grain de poudre à Santiago, et si le navire *la Madeleine*, commandé par Diego Perez n'eut été dans le port, nul doute que cette ville n'eut subi le sort de la Havane, elle eut été mise à sac et brûlée. Après s'être emparés d'un brigantin sorti du port et qu'ils avaient pillé, les Français, au nombre de plus de 80 hommes d'équipage, avaient pénétré dans le hâvre. Diego Perez dont le navire, chargé de sucre et de cuirs, était heureusement pourvu d'artillerie, le rangea contre la muraille, débarqua ses canons, lutta pendant un jour et une nuit si vaillamment et si heureusement, qu'après avoir eu huit ou dix tués les Français se retirèrent. Deux ans plus tard, un navire français revient bombarder la ville qui résiste et lui cause assez d'avaries pour le forcer à la retraite.

Une dépêche datée de 1539 nous apprend que ce même corsaire avait bombardé et brûlé la Havane sans rencontrer grande résistance. Il en est ainsi pour le port de la Plata dans l'île Espagnole. En apprenant ces événements F. de Soto prescrivait, de la Floride, de hâter à Santiago de Cuba

1. *Documentos ineditos de ultramar*, Cuba, t. III, pp. 23 et suivantes.

la construction d'un boulevard et d'un bastion sur lequel devaient être montés quatre canons [1].

Les craintes que causaient ces tentatives réitérées qui menacent dans leur source les richesses que l'Espagne tire d'Amérique, se font jour dans une dépêche de l'ambassadeur d'Espagne en France, datée de 1541. Il signale à son gouvernement les armements maritimes qui se font aux frais du roi de Navarre, de l'amiral de France, du cardinal de Tournon et de Mme de Tampes (Etampes). Ils prendront la mer, dit-il, après février, et l'on a tout lieu de croire qu'ils sont destinés à s'emparer des vaisseaux de Sa Majesté qui viennent des Indes.

Il a appris, ajoute-t-il, que le corsaire — il voit partout des corsaires — Jacques Cartier est sorti du port de Saint-Malo; il est allé aux Terres-Neuves de Portugal et il y est resté dans un port gelé jusqu'au beau temps. Le capitaine Roberval doit bientôt partir avec 8 ou 9 navires en course contre les habitants des Indes de Sa Majesté [2].

Si l'ambassadeur se trompait en ce qui concerne Jacques Cartier et Roberval, il avait raison de mettre son gouvernement en garde contre les incursions probables des Français. D'ailleurs les Espagnols avaient organisé en France, en dehors même de l'ambassade, un merveilleux service d'espionnage afin d'être bien au courant des armements qui s'y préparaient. Au Croisic, écrit en 1541 un espion envoyé par le Conseil des Indes, s'équipent deux bâtiments, l'un de 130, l'autre de 120 tonneaux, bien pourvus d'artillerie et de munitions avec 180 hommes, mais il n'a pu savoir leur destination. Il donne également des détails sur l'expédition de Jacques Cartier. A Morlaix, Brest, Quimper-Corentin, continue-t-il, il y a deux navires et deux galions bien fournis d'artillerie et de munitions, armés par des gentilshommes du pays, pour la côte du Brésil, disent-ils, et le Rio de la Plata, ils doivent partir avant Pâques fleuries. A Honfleur et Harfleur se préparent quatre galions très bien armés qui doivent, pense-t-on, se joindre à ceux de Saint-Malo.

1. *Doc. inéd. de ultramar.* Cuba, III, p. 73-79.
2. Navarrette, *Bibl. marit. esp.*, I, p. 396.

A Dieppe, il apprend que déjà sont partis de ce port quatorze ou quinze navires ou galions pour la Malaguette et le Brésil, probablement aussi pour le Rio de la Plata ; enfin, il constate que se préparent cinq navires dont certains ont jusqu'à 150 tonnes, les uns pour se joindre à la flotte ci-dessus, les autres pour tenter, lui a-t-on dit, certaines découvertes. Tous ces navires, ceux déjà partis et ceux qui se préparent, sont armés par un particulier, très riche armateur qu'on appelle le vicomte de Dieppe.

Ces renseignements si précis causèrent une vive émotion au Conseil des Indes qui demanda à son espion des détails complémentaires, car on craignait que les navires de Saint-Malo ne fussent en réalité destinés à un établissement dans la Floride d'où il serait facile de bloquer le canal de Bahama et de s'emparer des navires partis du Mexique pour l'Espagne.

Non content de pousser le roi d'Espagne à s'unir à celui de Portugal afin que les navires français soient traités en ennemis, le Conseil des Indes envoie Francisco de Soarez avec une caravelle pour s'informer de la route prise par les Français. Il apprend, en septembre 1541, le passage de nombreux bâtiments pour la côte de Maniguette et il se met à la poursuite de quatre navires qui se dirigent de l'île de Mayo dans l'est, afin de savoir si c'est le Marañon ou les Antilles qui est le but de leur voyage. La tempête l'ayant forcé à gagner Puerto-Rico, il y apprit qu'un corsaire français s'était emparé au Cap de la Vela d'un navire, puis d'une caravelle chargée de perles. Il rentrait en janvier 1542 à San Lucar [1].

L'Espagne tint compte de tous ces avis dans la mesure ordinaire, c'est-à-dire que, comme d'habitude, on remit au lendemain ce qui aurait dû être fait de suite. Néanmoins des ordres furent donnés aux officiers de la *Casa de contratacion* d'envoyer à la Havane des armes en quantité suffisante pour permettre aux habitants de se défendre [2].

1. Buckingham Smith. *Coleccion de varios documentos para la historia de la Florida y tierras adyacentes*. London, Trübner (s. d.), in-4°. Le tome 1er a seul été publié.

2. *Doc. inéd de ultr.*, Cuba III, p. 170.

En 1541, on résolut d'envoyer à Nombre de Dios 150 arquebusiers et un capitaine qui devait résider dans ce port afin d'empêcher les Français d'arriver à Panama où se trouvaient l'or et l'argent appartenant au roi d'Espagne ; à Saint-Jean de Puerto-Rico un autre capitaine avec 50 arquebusiers; à Santo Domingo de l'île Espagnole 100 arquebusiers commandés par un capitaine et à la Havane 50 arquebusiers avec un officier du même grade [1].

Le 20 août 1542, une cédule royale était adressée à l'alcalde de la forteresse de Cuba, l'informant de la rupture de la paix avec la France et de l'apparition probable des corsaires [2] ; en même temps on lui ordonnait de visiter la forteresse et de la pourvoir d'artillerie et de munitions. Peu après, l'évêque de la Havane, Diego Sarmiento, donnait de sa poche une somme de 400 pesos pour servir à la défense de la ville [3]. Une lettre de cette année 1543, nous apprend que le rempart de terre et de bois avait été construit aux frais de la ville et que les fauconneaux ainsi que les autres armes que le roi avait ordonné à la *Casa de Contratacion* d'envoyer d'urgence, n'étaient pas arrivés et cependant deux navires pillés par les Français, l'un au cap de la Vela, l'autre au cap Tiburon, étaient venus annoncer l'attaque prochaine des ennemis [4].

Ce n'étaient là que jeux d'enfants, auprès de ce qui venait de se passer à Carthagène. Le 24 juillet 1543, avant le lever du soleil, 300 Français se précipitaient à l'assaut de cette ville, s'en emparaient après une courte résistance, la mettaient au pillage et se retiraient en emportant 3,500 pesos d'or et d'argent [5].

Sont-ce les mêmes corsaires, ceux montés sur cinq navires, dont parlent, dans une lettre au roi, les habitants de Cubagua [6] réfugiés à l'île Marguerite rendant compte de la prise,

1. *Coleccion de varios documentos para la historia de la Florida*... Londres, Trübner (s. d.), in-4°, p. 103.
2. *Id.*, p. 181.
3. *Id.*, p. 197.
4. *Id.*, p. 243.
5. Navarrete, *Bibl. marit., esp.*, I, p. 312.
6. Id., II, p. 752.

de l'incendie et du sac de la ville de l'île de Cubagua en juillet 1543?

Si nombreuses sont ces attaques, elles se produisent dans tant de localités différentes et pour ainsi dire simultanément que c'est un véritable cauchemar pour les Espagnols. On se demande s'ils ne voient pas des corsaires même où il n'y en a pas! Alonso de Sosa va jusqu'à dire : « Tres o quatro navios de franceses se han hecho tan señores de esto mar como lo es el Emperador del rio de San Lucar » [1].

Le 3 mars 1544, le vice roi du Mexique [2] annonce à La Havane qu'il a reçu avis de la présence de six corsaires français à la Côte Ferme et demande qu'on prévienne Juan de Anasco qui attend, pour les escorter, les navires chargés d'argent qui sortent de Saint-Jean d'Ulloa pour l'Espagne.

Ce sont sans doute encore ces mêmes vaisseaux qui, au mois d'octobre de la même année, attaquèrent la ville de Santa Maria de los Remedios, au Cap de la Vela, mais sans pouvoir s'en emparer et la mettre à sac à cause de la résistance acharnée de ses habitants qui, quelques mois auparavant, n'avaient pu la préserver du pillage et qui avaient été obligés de se réfugier dans le pueblo de la Laguna de San Juan de la Granjeria de las Perlas au rio de la Hacha [3].

Une lettre du 17 février 1546 [4] nous apprend le sac et le pillage de la ville de Baracoa qui n'offrit pas de résistance, la plupart de ses habitants s'étant enfuis. Nous ne savons pas à combien s'est élevé le pillage, mais il dut être considérable car un certain Garcia Perez se vit enlever un coffre contenant 900 pesos, le nommé Cabanas 400 et Isabelle de Azevedo 300 avec les joyaux de ses filles.

Le 3 juillet 1550, un certain D. Sancho de Leiva [5] envoyait de Renteria une information sur les navires armés sortis des ports français septentrionaux et qui s'apprêtaient, dit-il, à pirater les navires espagnols dans les directions du Cap-

1. *Doc. ined. de ultramar.* Cuba III, p. 360.
2. Navarrete, *Bibl. marit. esp.*, II, 778.
3. Navarrete, *Bibl. marit. esp.*, II, 752.
4. *Doc. ined. de ultramar*, Cuba III, p. 256-257.
5. Navarrette, *Bibl. marit. esp.*, II, p. 693.

Vert, Brésil et Malaguette. Ceci prouve, comme nous l'avons dit plus haut, que les Français comptaient bien saisir au moyen de ces croisières étagées et établies au large, sur les routes les plus fréquentées, les navires qui auraient échappé aux corsaires des mers des Antilles et du golfe du Mexique.

En 1552, l'alcalde de la Havane, Juan de Lobera, au commencement de 1553, le gouverneur de Cuba, le Dr Angulo, adressent au roi des suppliques pour solliciter l'achèvement de la forteresse de La Havane. Il importe, disent-ils, grandement au service du roi que cette ville ne tombe pas entre les mains des corsaires français, car elle est la véritable clé des Indes. Les habitants lorsqu'ils sont prévenus de la présence de l'ennemi, sachant qu'ils ne peuvent résister, s'empressent de fuir dans les montagnes avec leur famille et leurs biens les plus précieux. La ville se trouve donc à la merci des corsaires et, ajoute Juan de Lobera, il est d'autant plus pressant d'y remédier que certains d'entre eux ont déjà ravagé les côtes de la partie méridionale de cette île. Il termine en envoyant la liste des munitions qu'il croit nécessaires [1]. De nouvelles lettres aussi pressantes sont datées du 20 mars et du 8 octobre 1554, une autre datée de Panama, le 24 novembre, informe l'Empereur que trente à quarante jours auparavant, les Français ont débarqué à Santiago de Cuba avec environ 300 arquebusiers, qu'ils sont restés un mois dans la ville et qu'ils en ont enlevé plus de 80,000 pesos.

Les craintes manifestées à tant de reprises par les autorités de La Havane n'étaient pas vaines. Le 10 juillet 1555, avant le jour, la sentinelle du Morro signalait au large la présence d'un navire. C'était une caravelle latine pas très grosse, mais qui paraissait porter un nombreux équipage. Elle pénétra dans une petite anse à une demi-lieue de la ville et débarqua environ 200 arquebusiers couverts de salades et de corselets qui, laissant de côté la forteresse, marchèrent droit sur la ville. Une douzaine d'hommes et quatre arquebusiers s'enfermèrent avec l'alcalde dans la forteresse, tandis que le gouverneur allait et venait, semblant

1. *Doc. inéd. de ultr.*, Cuba, t. III, pp. 319 et suivantes.

avoir un peu perdu la tête et se retirait à une lieue de la Havane dans un village d'indiens où avaient eu le temps de fuir la plupart des habitants. Il se proposait d'y rassembler du monde et de tomber à l'improviste sur les Français tandis qu'ils feraient le siège de la forteresse. Mais les événements se précipitèrent. Nos compatriotes, ne donnant pas aux Espagnols le temps de se concerter, s'emparèrent d'un boulevard sur la marine où étaient en batterie quatre canons et s'attaquèrent à la forteresse. Ils purent rapidement s'approcher des portes de la tour qu'ils brûlèrent avec l'enclos où se trouvaient les approvisionnements ; incapable de tenir, la garnison dut se réfugier sur un terre plein.

Le capitaine français somme l'alcalde de se rendre, lui remontrant qu'il était bien évidemment dans l'impossibilité de résister, que s'il ne le faisait pas avant le jour, lui et tous ses compagnons seraient massacrés. La vie des défenseurs sauve ainsi que l'honneur de cinq ou six femmes qui se trouvaient avec eux, telles furent les conditions acceptées de part et d'autre. Une trêve fut conclue pour discuter les conditions de la rançon de la ville et des prisonniers.

Mais, pendant ce temps, le gouverneur Angulo rassemble quarante Espagnols au milieu desquels il encadre cent nègres et autant d'Indiens et, au mépris de la foi jurée, il se jette de nuit à l'improviste sur la ville. Eparpillés dans les maisons autour de celle qu'habite le capitaine avec vingt hommes, les Français surpris dans leur sommeil auraient tous été massacrés sans les grands cris que poussèrent les nègres en pénétrant dans la ville. Quinze ou seize furent égorgés cependant, mais furieux leur capitaine, blessé lui-même d'un coup de lance à la poitrine, donna l'ordre, par représailles, de poignarder ses prisonniers. Dix-huit hommes et dix Portugais qu'il avait pris peu de jours auparavant sur une caravelle, furent ainsi massacrés.

Le même jour, le gouverneur Angulo fit offrir au capitaine français 1,500 ducats, mais celui-ci exaspéré de la mauvaise foi des Espagnols, les refusa, brûla l'église et l'hôpital, pilla les maisons particulières, rasa ce qui échappa à l'incendie et comme c'était un hérétique, constatent les différentes rela-

tions que nous résumons [1], il ne respecta rien, ses soldats volèrent le Saint Sacrement ainsi que les calices et se firent des vêtements avec les robes et les surplis des ecclésiastiques. Ils allèrent même jusqu'à dévêtir une madone et à poignarder la statue.

Après avoir embarqué l'artillerie sur leur vaisseau, les Français firent plusieurs expéditions dans les environs pendant lesquelles ils brûlèrent quelques estancias.

L'alcalde avait racheté sa vie pour 2,200 pesos et une chaîne d'or qui en pesait 100, le butin fut énorme.

Avant de partir, le capitaine français sonda le port, dont un dessinateur, qu'il avait avec lui, dressa le plan avec ceux de la ville et de l'entrée du Morro; il annonça qu'il reviendrait l'année suivante avec une flotte nombreuse pour attaquer Nombre de Dios et Santo Domingo. Il partit au commencement d'août.

Le 4 octobre parut un nouveau navire français qui, ayant appris ce qui s'était passé et l'impossibilité où étaient les Espagnols de résister, mit à terre plus de 200 hommes qui saccagèrent quelques estancias que leurs compatriotes avaient négligées, démolirent ou brûlèrent les maisons qu'on commençait de rebâtir et s'emparèrent d'une caravelle chargée de cuirs, récemment entrée dans le port. Puis vinrent deux gros navires auxquels on donna carène dans le hâvre et qui ne s'en allèrent qu'après avoir encore ramassé quelque butin.

Le capitaine français, disent nos documents, s'appelait Jacques Sore, Sores, et les Portugais le nommaient Jacques de Soria; il avait pour second un certain Del Plano, navarrais. Sore, ajoutent les Espagnols, est un homme très déterminé, de beaucoup de courage, très craint des siens. On assure qu'il ravagea la Margarita, Borburata, Santa-Marta et le Cabo de la Vela, et qu'il fut le premier capitaine à sauter à terre à La Palma quand Jambe de bois s'en empara et la mit au pillage. Voici en peu de lignes de précieuses indications.

Pie de Palo, Jambe de bois, est un corsaire bien connu. En 1556, il commande le *Claude*, l'un des douze grands

1. *Doc. ined. de ultramar.* Cuba, III, pp. 360 et suiv.

navires chargés de la défense de la côte de Normandie [1]. Il en est question à plusieurs reprises dans le Journal de Gilles de Gouberville [2]. Il était tenu en grande estime, car on le voit recevoir Coligny à dîner dans sa maison de Réville. Il fut anobli par Henri II en septembre 1555 et ses lettres sont conçues dans les termes les plus flatteurs, il est ainsi désigné : « notre cher et bien-aimé François Le Clerc, l'un des capitaines de notre marine », on y ajoute qu'il a été grandement mutilé de ses membres, ayant perdu une jambe, ayant eu un bras grandement endommagé, ne laissant pas pour cela son dit service... [3] ».

Il n'y a pas de doute, c'est bien le personnage qui nous occupe. Thevet ne [4] rappelle-t-il pas la descente des Francais dans l'île des Palmes, une des Canaries « ...laquelle fut saccagée de mon temps, lorsque les guerres étaient ouvertes entre l'empereur Charles-Quint et Henri IIe du nom, roi de France, par un capitaine corsaire nommé François Le Clair dit Jambe de bois, homme vaillant et accort à la marine, avec lequel j'ai quelquefois voyagé. »

Quant à Jacques Sore [5] Saures ou Soré (Sauret) nous savons qu'il était sieur de Flocques (arrond. de Dieppe) et protestant. Il était originaire de Normandie, natif de la *comté d'Eu près de Pontorson*, dit Du Jarric, qui va nous raconter un incident d'une croisière de Sore en 1571 près de Palma.

Un navire détaché de la flotte de Louis de Vasconcellos,

1. Guillaume de Marseille. *Mémoires de la fondation et origine de la ville Françoise de Gracæ...* Havre, 1847, in-4°.

2. Edition Tollemer, pp. 447, 492, 506 et 511.

3. Article de M. L. Delisle sur *Pierre Mangon, vicomte de Valogne,* paru dans l'Annuaire du département de la Manche, 1891, p. 26. M. Robillard de Beaurepaire, p. 61 de l'Introduction de l'édition qu'il a donnée de Gouberville nous cite trois corsaires normands Malésart, Pattercuppon et Raffoville, tous trois de La Hogue, dont le premier arma pour le Brésil et les deux autres choisirent surtout la Manche pour théâtre de leurs exploits.

4. *Cosmographie universelle,* livre III, chapitre 10, édition de Paris, 1575, tome I, fol. 84.

5. « Le capitaine Sore, normand, l'un des bons hommes de mer et des capitaines de M. l'admiral qui fut de ce temps, voyre qui a esté depuis... » dit Brantôme en rapportant un de ses hauts faits. — *Hommes illustres,* M. de Montluc.

gouverneur du Brésil, qui portait un grand nombre de religieux dans cette contrée fut rencontré par Sore et immédiatement attaqué. Les religieux, entre lesquels se trouvait le P. Azevedo, combattirent avec l'équipage, plusieurs furent tués, les autres désignés à la vindicte de Sore par leur habit ecclésiastique furent jetés à l'eau, il en périt ainsi trente-neuf. Un novice qui n'avait pas voulu se séparer de ses supérieurs réclamait à grands cris le martyre. Sore, en disant qu'il n'avait jamais vu personne avoir autant de goût pour l'eau salée, lui fit donner satisfaction [1].

On ne devra pas s'étonner de ces mœurs barbares, quand on saura qu'au Brésil les prisonniers français [2] étaient enterrés jusqu'aux épaules et que leurs têtes servaient de cibles aux arquebusades des Portugais. L'acte de notre corsaire qui a été soigneusement mis en lumière par les écrivains catholiques et stigmatisé, n'était qu'une juste représaille.

Nous retrouvons Jacques Sore au siège de La Rochelle en 1573 où il lutte énergiquement contre le baron de La Garde et les forces royales. Sa réputation était telle que, quand les Calvinistes apprirent son arrivée avec la flotte de Montgomery, ils reprirent courage et La Garde vit déserter un grand nombre des protestants qu'il employait sur sa flotte, et qui étaient ses meilleurs marins. On trouvera encore quelques particularités de la vie de Sore et de ses services distingués au siège de La Rochelle et à Brouage dans le *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort* [3], mais nous n'avons plus rencontré trace de ce hardi marin après le siège de La Rochelle. Il serait mort quelques années après dans le comté d'Eu selon Du Jarric [4].

1. *Histoire des Indes orientales*, t. II, p. 286 à 305.

2. Lettre de Diego de Gouvea du 17 février 1535, publiée par M. de Varnhagen. Voir d'Avezac, Considérations... p. 24 note.

3. 1894, 4e trim. p. 251.

4. « La guerre civile s'étant malheureusement rallumée, dit Desmarquets, M. de Longueville voulut forcer les bourgeois à travailler à la réparation des fortifications. Ils s'assemblèrent sous leurs capitaines. Le vieux capitaine Saures s'y fit porter à la tête de sa compagnie ; ce vénérable vieillard qui avait fait la guerre sous M. de Chattes, harangua les bourgeois et les engagea à conserver la fidélité au roi, si bien qu'ils rentrèrent tous chez eux

Nous devons citer enfin un autre huguenot béarnais : Jean Copdeville ou Capdevielle, appelé Cadouillo par les Espagnols, bien que nous ne l'ayons vu opérer que dans les parages des Canaries, mais les mentions relatives à nos corsaires sont tellement rares que nous tenons à citer son nom d'après le même auteur.

Reprenons brièvement l'énumération des hauts faits de nos compatriotes. En 1557, Pedro Menendez Marquez [1] qui fut vingt ans après amiral de la flotte de Eraso, puis gouverneur de la Floride de 1580 à 1586 était fait prisonnier par un corsaire français sous le cap Santa Maria.

Pour donner une idée de la sauvagerie de la lutte entre Espagnols et Français, nous rappellerons que Henri II ayant ordonné que les prisonniers espagnols, fussent envoyés comme rameurs sur nos galères, Alvaro de Bazan décida qu'il en serait de même pour les prisonniers français « à l'exception des capitaines, maîtres et officiers pris aux Indes, qui devaient être pendus ou jetés à la mer ».

Cette prescription fut exécutée dès l'année suivante ; en effet, le gouverneur de Cuba, Mazariegos, après avoir résisté aux Français, signala leur présence à l'amiral Pedro de Roelas, qui coula un de leurs bâtiments à fond, leur reprit un navire dont ils s'étaient emparé, sur un troisième se trouvaient 130 Français qui furent envoyés aux galères. Il faut ajouter que nos compatriotes s'étaient emparés de Santiago et y avaient fait un butin considérable [2].

Nous passons naturellement sous silence les opérations des Français à la Floride, elles sont trop connues et ont donné lieu à d'importants travaux. Nous devons néanmoins rappeler qu'une lettre manuscrite de notre ambassadeur Fourquevaulx, à la reine, datée du 4 janvier 1567, annonce que le gouverneur de la Floride, Menendez, venant en

malgré les menaces de M. de Longueville. » Desmarquets ajoute à la louange de Longueville qu'il ne molesta en rien le capitaine Saures qui mourut de vieillesse quatre mois après. Ces événements se passent en 1619, Saures devait être pour le moins nonagénaire. *Mémoires chronologiques...* T. I. p. 341-2.

1. Nav., *Bibl. marit. esp.*, II, p. 588.

2. Fernandez Duro. *Armada española...* T. II, p. 462.

Espagne dut s'arrêter à Lancerote l'une des Canaries, de crainte de nos corsaires ; il ajoute que le gouverneur attend deux compagnies de gens de pied que l'on doit lui envoyer de Séville pour reprendre sa route vers son gouvernement de Floride [1]. En 1571 un interrogatoire de Vicente Estèvez [2] nous renseigne sur les pillages opérés par les Français dans les Indes. L'auteur qui a été pris sur sa frégate dans la baie du Conil (côte de Campêche) par une pinasse française avait été emmené à Honfleur.

La même année une information fut faite à la Vera Cruz le 21 juillet au sujet de la prise du navire « Nuestra Señora de Ayuda » qui se rendait de l'île Espagnole en Espagne et qui trois fois attaqué par trois corsaires français sous le port de Yaguama, finit par succomber lorsque son capitaine Asencio Hernandez et huit hommes furent tués et huit autres blessés [3].

L'année suivante le gouverneur de Carthagène [4] écrivait au roi pour se plaindre des ravages causés sur ses côtes par les corsaires français et anglais et demandait l'envoi de deux galères qui croiseraient jusqu'au Honduras. Francisco Bernardino Lugo avait bien raison de se plaindre, car rien ne pouvait arrêter l'audace de nos marins.

C'est à cette date de 1572 qu'il faut placer la mort de l'un des plus experts pilotes de cet âge comme dit Thevet [5], de Guillaume Testu du Havre auteur du magnifique atlas manuscrit du Ministère de la Guerre et de la belle carte des Affaires Étrangères, au cours d'une expédition entre Panama et Nombre de Dios. J'ai publié moi-même ce texte alors inédit

1. Bibl. nat. Départ des Ms. Fr. 16103.

2. Nav., *Bibl. marit. esp.*, II, p. 753. Nous donnons cette lettre in extenso en appendice. Elle renferme le nom d'un corsaire français Brondel ou Blondel que nous ne connaissions que par la relation du voyage de Townson aux côtes de Guinée. Denis Blondel était alors, en 1556, capitaine de l'*Espoir*. Deux autres corsaires, Bontemps et Matté de Grangeville, du Havre, périrent aux Antilles en 1571 et en 1572. Rappelons encore les noms de Bourgoing, Cacheuf, Parent et Beautemps, peut-être le même que le Beautemps cité par Fernandez Duro au tome II de son *Armada española*, p. 220, dont quelques-uns payèrent de leur vie leurs hauts faits.

3. F. Duro. *Armada española*... T. II, p. 214, note.

4. Nav., *Bibl. marit. esp.*, I, p. 470.

5. Thevet. *Grand insulaire*. Bibl. Nat. ms. fr. 15459, p. 193 verso.

dans le volume qui accompagne mes *Reproductions de cartes américaines*.

En 1575 [1], nouvelles plaintes au sujet des ravages exercés entre Porto Vela et Nombre de Dios par les corsaires anglais et français. C'est à ce moment que Strozzi, à la tête d'une flotte imposante, va essayer de s'emparer de l'archipel des Açores ; on trouvera sur cette expédition les renseignements les plus complets au point de vue espagnol dans le volume de M. Fernandez Duro : *Conquista de las Azores* et au point de vue français dans la thèse récemment soutenue à l'Ecole des Chartes par M. Léonardon.

En 1576, le Dr Cuenca signale de Saint Domingue la présence sur les côtes de cette île d'un grand nombre de galions français, ajoutant qu'à la Yaguama quatre navires en attendent d'autres pour aller assaillir Carthagène. En 1577, en 1581, en 1585, informations analogues, mais toutes n'indiquent ni les noms des navires, ni ceux de leurs capitaines. Mais, en 1586, les Cubains s'emparèrent d'une frégate française qui pillait les estancias de la côte et résistèrent à Santiago à ceux qui venaient pour venger leurs compatriotes qui avaient été pendus à Bayamo par décision judiciaire. Six navires français ayant débarqué dans le port 150 hommes, qui mirent le feu à l'église et incendièrent la plupart des maisons, ceux-ci n'eurent pas moins de 56 morts y compris leur chef et durent se rembarquer précipitamment sans emporter le moindre butin [2]. C'est le dernier fait d'armes de nos marins et cette fois il n'est pas à leur avantage.

Je ne veux cependant pas m'arrêter sans commenter un curieux document des Archives nationales qui m'a été signalé par mon collègue du Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, M. de la Roncière, dont l'*Histoire de la marine française* si riche en documents inconnus a été récompensée par l'Institut.

Au moment où la paix venait d'être signée, le capitaine Menjouyn de la Cavane quittait La Rochelle sur un petit navire monté par 80 matelots et soldats. Arrivé aux Açores,

1. Nav., *Bibl. marit. esp.*, I, p. 306 179 id. I, 376.
2. Duro, *Armada española*, t. II, p. 399.

comme il n'a plus de provisions, il débarque sur un îlot désert et y tue, à coups de bâtons, trois cents lapins qu'il fait saler, puis il continue sa route vers la Dominique.

Peu de jours après, il aperçoit un bâtiment portugais et lui fait aussitôt signal d'arrêter. Lorsqu'on est à portée de la voix, il lui demande ce qu'il transporte.

— Du vin, répond le Portugais.

— Cela fait joliment notre affaire, reprend le Français. La paix règne entre votre maître et le mien, j'en profiterai pour vous demander un important service. Depuis que nous avons quitté les Canaries, nous sommes astreints à un régime diablement altérant, nous ne mangeons que des lapins salés! Ne pourriez-vous nous soulager d'une partie de votre cargaison? Nous vous en serions fort obligés!

La vue des matelots mèches allumées et des arquebusiers éclaire aussitôt le Portugais qui s'empresse d'accéder à une demande faite de si courtoise façon et l'on se sépare dans les meilleurs termes du monde.

Quelques jours plus tard, c'est un bâtiment chargé de bétail qui est arrêté. Toujours le toquet à la main, notre capitaine expose sa requête, témoigne de l'éternelle reconnaissance qu'ils voueront tous au généreux espagnol qui les va délivrer de la famine.

— Entre gens intelligents on se comprend vite.

— Il faut faire un sacrifice, se dit l'Espagnol, il s'exécute pour sauver le reste du chargement.

Notre compatriote s'éloigne avec force salutations et remerciements demandant, comme plus tard certain petit ragot au chapeau pointu devait le faire au chevalier de Grammont qu'il venait de dépouiller, pardon de la liberté grande.

On obtient tout ce dont on a besoin avec de la politesse, disait Menjouyn de la Cavane à ses hommes.

Il faut croire que lui-même ne suivit pas toujours le conseil qu'il donnait à ses matelots et qu'il écorcha trop durement le mouton, car il eut besoin de lettres de rémission.

Je ne puis vous dire de quel pays était ce corsaire au parler si doux et si persuasif, mais, quand je le vois si souple, si adroit, sachant si bien se tourner pour retomber sur ses

jambes, je ne puis m'empêcher de penser que ce devait être .....un cadet de Gascogne.

Gabriel MARCEL.

T. 25. d. n° 25.

t

Año de 1571

Relacion [1] *que dió en Madrid Vizente Steves natural de Xerez de la frontera à 11 de Octubre de 1571, sobre robos que hacian los Cosarios franceses en las costas de Indias.*

En la villa de Madrid à 11 dias del mes de octubre de 1571 años de parte de Gabriel de Zayas, Secretario de Su Magestad, se refirio al Illmo Señor Don Juan de Ovando Presidente en el Real Consejo de las Indias, cómo un hombre que alli venia era llegado de Francia, y traia cierto testimonio segun parescio, firmado de Juan de Olaegui Secretario de Don Frances Dalava Embaxador en Francia, su Señoria Illma fuese servido de oirle lo que pasava cerca de haber sido preso por Franceses Cosarios, y haviendo Su S^ria^ Illma leido el dicho testimonio, é oydo al dicho hombre, é preguntadole algunas cosas cerca dello, mandó se recibiese del juramento, y así se rescivió solemnemente en fórma de derecho so cargo del qual prometio de decir verdad de lo que supiese, y le fuese preguntado, y Su S^a^ Illma mando á mi Joan de Ledesma Scrivano de Camara del dicho Consejo examinase al dicho hombre cerca de lo suso dicho, el qual preguntado dijo : llamarse Vicente Steves natural de Xerez de la Frontera, de edad de 25 años poco mas ó menos.

Preguntado que tanto há que pasó á las Indias y con que licencia, dijo, que ha diez ó doze años, en la flota de que fue

1. Nous respectons scrupuleusement l'orthographe de ce curieux document.

por General Don Juan Tello, y fue por Marinero en el navio de Antonio Lopez, y salió de Canaria con licencia del Governador Juez de registros.

Preguntado dixo, que desde la Dominica se apartó Don Juan Tello para la Nueva España, y su Almiranta fue con la flota de Tierra firme, y este testigo fue con la dicha nao por Marinero á Tierra firme, y llegado al Nombre de Dios cayo malo, y en estando para ello se fue á Xamaica en una fragata por Piloto, y alli hizo asiento, y se caso, y despues aca há usado de oficio de Piloto en todas las Indias.

Preguntado como fue este á Normandia en la fragata en que fue hallado en Onofleur cerca de Habra de gracia, dijo : que lo que pasa es, que estando este sobre Nombre de Dios de donde habia salido en dos dias del mes de Marzo proximo pasado, con una fragata en que iba por Piloto, suya deste testigo, y de Rodrigo Caro vecino de Sancto Domingo, en la qual iban siete Marineros, los dos della Flamencos, el uno se llamava Cornieles, y el otro Miguel, y dos Vizcaynos, que el uno llamaban Pedro de la Masvea que era Maestre, y el otro Martin de Villar, y otro era Portugues que se llamaba Manuel Jorge, con un hijo suyo que se llamaba Vicente, y que no se acuerda del nombre del otro, mas de que era Vecino de Truxillo en Honduras, y asi mesmo iba en la dicha fragata el dicho Rodrigo Caro, é iban á cargar de Sal á la Villa de Valladolid de la Provincia de Campeche ; y haviendo salido del Puerto á Barlovento como tres leguas, al amanescer comenzaron á darle caza un navio Frances de hasta sesenta ó setenta toneladas, y una pinaza grande, y todo aquel dia le fueron dando caza à la fragata hasta la noche, camino de Cartagena, por que aunque llevaban su viage á otra parte volvieron por aquella derrota por escaparse, y llegaron á Cartagena donde dieron aviso à Pero Hernandez de Busto Governador, de que andaban Cossarios por la costa, el qual despachó luego una fragata con aviso al Nombre de Dios, y de Cartagena : este y sus compañeros se fueron á la costa de Campeche donde surtos en la Baya de Conil, sin viento ninguno llegó una pinaza con 37 Franceses dentro y los rindieron, y prendieron á este testigo, y al dicho Maestre Pedro de la Masvea ; y que de los mismos Franceses entendió, y de un Piloto

Español que con ellos venia que se llamaba Bernal, casado en Sevilla, que la dicha pinaza era la que primero les habia dado caza, que se habia perdido de la nao huyendo de dos Galeones que salieron de Nombre de Dios en su seguimiento, por el aviso que envio el Governador de Cartagena, y que los demas Marineros que con ellos venian se habian ido á Tierra y desamparando la fragata, y questo paso en 8 dias del mes de Mayo, y despues repartiendo parte de su Gente en la fragata tomaron la derrota de Francia, haviendo estado en la dicha Baya de Conil doze dias, sustendandose de la provision que habia en la Fragata; y despues que se hallaron sin bastimentos viendo queste testigo era Marinero, le maltrataron y apremiaron para que les diese Puerto donde pudiesen tomar provision, y él forzado dellos los encaminó á una villa que está en el Cabo de Cotoche que es en la Provincia de Yucatan, y surgieron en la costa dos leguas de la Villa, y de los Franceses salieron á tierra 23 á proveherse de bastimentos, y viendo que no volvia ninguno, y que habian sobrevenido en la orilla de la mar cantidad de Indios flecheros, diez de los dichos Franceses que quedaron se pasaron á la fragata, y este que declara con ellos, y echando la pinaza á fondo se hicieron á largo la via de Francia, y llegaron á Normandia sin ningun contraste, y que no sabe ni entiendió sus nombres de estos Franceses.

Preguntado que tantos dias estubo en poder de los dichos Franceses, y en el dicho tiempo, qué entendió del designio que llevaban, y que robos y daños otros oviesen hecho, dijo; que como tiene dicho estubo en su poder desde 8 de Mayo que le prendieron hasta ultimo de julio que aportaron á Normandia, y entendio dellos quel disignio que habian llevado los dichos cosarios quando salieron de Francia fue reconoscer y descubrir el Puerto y Rio de chagre, y asi habian venido á él y estado dentro con la pinaza, donde haviendolo sabido el dicho Diego Flores de Valdes habia enviado en busca dos chalupas, y los dichos cosarios tomaron las chalupas, y la Gente que en ellas iba salió á tierra, y que viendo que eran sentidos fueron á la dicha costa de Campeche, donde como tiene dicho los prendieron, y que entendió de los dicho Franceses y del Piloto Español que está casado en

Triana, que con ellos iba, que habian robado en el dicho rio de Chagre un barco con cantidad de sedas y lienzos y bino, y otras cosas, y en la dicha costa de Campeche habian robado un navio cargado de mantas, miel, y Zera, y en la Margarita una Caravela en que iban quarenta pipas de bino, y sobre el Nombre de Dios otra caravela cargada de carne y carneros que venia del Rio de la Hacha á venderlo á la Flota y que estos robos habian hecho despues que partieron de Francia en esta manera : quel navio se quedaba en Alta mar, y la pinaza entraba por el rio y Puertos de suso dichos, y hacia los dichos robos, y los llevaba á la nao, y que con ellos habia la nao vuelto en Francia, pero que no sabe que valor tubiesen ni cuyos eran.

Iten dijo : que entendió, que en la dicha pinaza iba por Piloto un negro que no sabe como se llamaba, aunque le paresze que oyó decir que se decia Baltasar, el qual era del nombre de Díos, y que los dichos Franceses le habian prendido en otro viage que habian hecho antes, en el qual al tiempo que las chalupas andaban en vuelta con la pinaza en el dicho rio de chagres se habiá huydo de los Frenceses, y se fue á tierra la via de Panama, y este negro por haber andado mucho tiempo con ellos podrá dar relacion de otros muchos robos que se entiende que han hecho, y los designiós que tienen estos cosarios.

Item dijo que los dichos Franceses persuadieron mucho á este que declara, que se quedase con ellos para volber al Rio de Chagre con navios y quantidad de Gente á robar á Panama, lo qual decian muy determinadamente, que querian hacer esta Primavera que viene, y cree que pues el dicho Bernaldo Piloto fue escondido por los Franceses luego que llegaron á Normandia, como consta por el testimonio, que fué el detenelle para este efecto, y por muchas diligencias quel dicho Don Frances Dalava hizo por haverle, segun este testigo entendió no le pudo descubrir.

Preguntado dijo : Que desde que este testigo ha que reside en la dicha Isla de Xamayca, há entendido que cada año cosarios Franceses é Ingleses hacen muchos robos por aquellos Puertos de Tierra firme, desde la Margarita hasta el Nombre de Dios de ordinario, y muchas vezes por todas las

demas costas de las Indias, y en la Isla Española en la vanda del Norte. Sobre lo qual dijo su dicho á instancia del Embaxador en Paris ante uno de los del Consejo del Rey de Francia, donde declaró los robos que habia entendido haber hecho cosarios Franceses en las costas de las Indias de Su Magestad, y de lo que tiene declarado haverle sucedido á este testigo, y que los robos de que déclaró y se acuerda son los siguientes.

Una Fragata que habrá tres años venia del Nombre de Dios á Cartagena, que era de Pedro de Barrios, y Maestre Manuel Gomez ambos Portugueses : la robaron Franceses con quantidad de mas de 400 mil ducados que traija en oro y plata, y el que lo robo oyó decir que se llamaba el Capitan Brondel. Y que agora dos años sobre el Rio grande robaron una Urca de Pero Menendez cargada de mercadurias.

Iten, dos navios que Franceses tomaron cargados de cueros en Puerto Real, de la banda del Norte de la Isla Española, y que esto lo sabe de oydas, y asi lo declaró por ques notorio en aquellas costas.

Iten dijo : Que estando este en Normandia quando fué llevado por los cosarios, vio á siete, ú ocho Franceses que le conoscieron de haberle visto en Indias, y nombraron por su nombre, y entendió que se van en Indias otros Franceses cosarios y se hacen allá ladinos é platicos de la tierra, y toman noticia de los Puertos, y son los que despues vuelben á hacer daño y robos en ellas, por lo qual convenia grandemente se remediase en los Franceses que hallasen en las Indias, y esto es lo que sabe para el juramento que tiene hecho, y firmolo de su nombre. = Vicente Estevez = Ante mi = Joan de Ledesma.

Iten. Fué preguntado el dicho Vicente Estevez, y declaro só cargo del dicho juramento á cerca de las señas del dicho Bernal Piloto é dijo, que como dicho tiene, es casado en Triana, segun este testigo le oyó al mesmo Bernal, y es hombre alto de cuerpo, blanco, algo tahena la barba y cabello, de hasta 35 años de edad, y hombre flaco, y que no sabe donde tenga hacienda alguna, mas de que, segun le oyó, acude á Sevilla y á Triana.

Iten dijo : Que quando este testigo iba en poder de los

dichos cosarios llevaba tanto temor, se recataba tanto del dicho Bernaldo, como de los mismos cosarios Franceses, porque colligio del ser hombre de quien no podia tener seguridad; y esto es lo que sabe, y la verdad para el juramento que hizo, é firmólo. = Vicente Estevez. =

Hallase original en el Archivo Gen. de Indias de Sevilla, entre los papeles trahidos de Sim^cas^ legajo 6° de Relaciones y descripciones.

Confrontose en 16 de Agosto de 1793 = V°. B°, M^n^. F^z^ de Navarrete. =

SUR LE PÈRE MARQUETTE

PAR HENRI CORDIER
Professeur à l'École des Langues orientales vivantes,
Membre de la Société des Américanistes.

Le P. Marquette est trop connu, surtout dans un milieu d'Américanistes, pour que je désire une fois de plus faire le récit de sa grande découverte, et retracer sa courte carrière.

Son *Cursus Vitae* est simple et court :

Jacques Marquette est né à Laon, le 1er juin 1637 ; il entra au noviciat, le 7 octobre 1654 et partit pour le Canada en 1666 ; compagnon de Jolliet [1] dans la mémorable reconnaissance du Mississipi, dont celui-ci était le chef, il s'embarqua le 13 mai 1673, descendit jusqu'au pays des Akansas, le grand fleuve, qu'il remonta jusqu'à la rivière des Illinois, alla ensuite chez les Miamis sur le lac Michigan, et resta dans cette peuplade. Il mourut en voyage sur les bords du lac Michigan, le 18 mai 1675.

Il y a quelques semaines, mon ami, le R. P. Alfred Hamy, S.J., bien connu par ses travaux iconographiques sur la Compagnie de Jésus, m'écrivait pour attirer mon attention et celle des Sociétés savantes, sur les honneurs rendus à la mémoire de Marquette par les Américains : « Non contents, dit-il, d'avoir érigé à Washington, dans le Statuary Hall du Capitole, une statue en marbre blanc de 50,000 francs, dûe au

1. Louis Jolliet, fils d'un charron originaire de Sézanne-en-Brie, baptisé à Québec, en 1645.

ciseau de Trentavone, puis une en bronze, copie de la première, voilà qu'ils ont célébré un Marquette day, un Marquette fair, fait un timbre Marquette et ils sont sur le point d'ériger un monument gigantesque à Mackinaw où les ossements de Marquette ont été retrouvés par le R. Edouard Jacker en 1877. »

Mackinaw, ai-je besoin de le dire, est une petite ville de l'état de Michigan, à l'endroit où les eaux du lac du même nom se réunissent à celles du lac Huron.

Je n'ai nullement l'intention, ce n'est pas d'ailleurs le lieu de le faire, d'instruire le procès de béatification du P. Marquette, ni celui de l'édification de sa statue. La priorité de la découverte du Mississipi, qui appartient à l'Espagnol Soto, a été attribuée tantôt à Jolliet et Marquette, tantôt à Robert Cavelier de la Salle; je me contente de produire les résultats des dernières enquêtes :

Un bibliographe américain bien connu, après avoir examiné avec soin les pièces du débat, conclut ainsi :

« Non, il n'est pas prouvé que Cavelier de la Salle soit allé jusqu'au Mississipi entre les années 1669 et 1672, ni même avant le retour de Jolliet à Québec en 1674. Dans l'état actuel de la question, la priorité — non de la découverte du grand fleuve, laquelle appartient à Hernando de Soto [1], — mais de la première vue, description et exploration de ses rives par des Français, revient à Louis Jolliet et au Père Marquette [2]. »

« La Salle est-il arrivé au Mississipi avant Jolliet et Marquette, c'est-à-dire antérieurement au mois de juin 1673 ? » demande le P. Brucker « Nous devons dire que l'affirmative a été soutenue bien avant M. Gravier par M. Pierre Margry, dans le *Journal général de l'Instruction publique* (août 1862). Une polémique courtoise s'engagea sur ce sujet, il y a une quinzaine d'années, entre ce savant et le

1. † 1542.

2. Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents 1545-1700, par l'auteur de la *Bibliotheca Americana Vetustissima*. Paris, Tross, 1872, in-8. (Henry Harrisse).

P. Tailhan, éditeur des curieux *Mémoires* de Nicolas Perrot sur *les moeurs, coustumes et relligion des sauvages de l'Amérique septentrionale.* Cette controverse a ensuite occupé aussi M. Francis Parkman, dans son brillant ouvrage *La découverte du grand Ouest*, consacré presque tout entier à La Salle, et M. Harrisse, dans ses savantes *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France.* L'un et l'autre ont conclu en faveur de Marquette. De nouvelles études sur les pièces du procès paraissent avoir amené M. Margry au même sentiment. Dans le premier volume des *Mémoires et documents sur les découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale*, le chapitre XI, renfermant les documents sur le voyage de Jolliet et de Marquette, en 1673, a pour titre : *Découverte du Mississipi par Louis Jolliet, accompagné du Père Marquette.*

« M. Gravier, qui reste le seul patron de la priorité de La Salle, n'a pas donné d'autres preuves que celles qu'il a trouvées dans MM. Margry et Parkman » [1].

Notre savant confrère, M. Gabriel Marcel, rappelle que : « dans un mémoire qu'il adresse, en 1677, à Frontenac, Cavelier parlant de ses découvertes, les résume ainsi :.... Il la suivit (l'Ohio) jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais, à la hauteur de 37°, après avoir été grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord ; et toutes ces eaux se déchargent, selon toutes les apparences, dans le golfe du Mexique et lui *font espérer de trouver une nouvelle communication avec la mer.* »

Ainsi donc, non seulement La Salle n'est pas allé jusqu'au Mississipi, il l'avoue formellement, mais encore il ne fait qu'*espérer*, en 1677, de trouver une nouvelle communication avec la mer. Il semble qu'après ce passage vraiment topique,

1. Jacques Marquette et la découverte de la Vallée du Mississipi par le P. J. Brucker de la Compagnie de Jésus. — Extrait des *Études religieuses.* Lyon, Pitrat aîné, 1880, br. in-8, pp. 31.
Voir pp. 13-14.

la cause soit entendue et que, sur ses propres déclarations, La Salle doive être condamné [1].

Cavelier de La Salle demeure un grand voyageur, mais je trouve que justice devrait être également rendue à Marquette et que Laon, lieu de sa naissance, doit faire quelque chose pour la mémoire de son illustre enfant.

En conséquence, je propose :

« Que le Congrès des Américanistes émette le vœu qu'une statue soit élevée à Jacques Marquette dans sa ville natale, Laon, et que ce vœu soit transmis à M. le Maire de Laon, M. Ermant, député, et au Président de la Société historique de cette ville », qui est M. Charles Glinel, un lettré bien connu par ses travaux sur Alexandre Dumas père et sur le poète Félix Arvers.

Deux mots encore. Une grande partie des manuscrits relatifs à l'ancienne mission des Jésuites au Canada est conservée dans la bibliothèque de l'Ecole Sainte-Geneviève, rue Lhomond. Ces manuscrits forment 22 volumes de différents formats et voici la description de ceux qui renferment des documents concernant Marquette :

Dans la série des manuscrits relatifs au Canada conservés, rue Lhomond, à l'Ecole Sainte-Geneviève, trois volumes renferment les pièces relatives au P. Marquette. Ils sont reliés en demi-percaline rouge, comme presque tous les manuscrits provenant du P. Brotier et vendus par Merlin en 1825 après la mort de Langlès [2]. La description qui en est donnée dans le catalogue des livres de ce savant est plus que sommaire :

1. Voir pp. 32-33 :

— *Recueil de voyages et de documents* pour servir à l'histoire de la Géographie, Section cartographique, Reproductions de cartes et de globes relatifs à la découverte de l'Amérique du XVIe au XVIIIe siècle avec texte explicatif par M. Gabriel Marcel. Paris, Ernest Leroux M. D. CCC. LXXXXIII.

2. Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la Bibliothèque de Feu M. Louis-Mathieu Langlès... A Paris, chez J. S. Merlin, libraire. 1825, pet. in-8.

4356. 3° Amérique.

Voyages. — 59. Récit des voyages et des découvertes du P. Jacq. Marquette, Jés., en 1673 et années suiv. In-4 de 101 pages.

Je crois utile de décrire à nouveau ces manuscrits qui renferment des notes non signées, mais qui sont évidemment de la main du P. Jules Tailhan [1]. Ce père, auteur de travaux remarquables [2], avait pendant deux ans professé la philosophie à l'Université de Québec ; rentré en France, il fut pendant longtemps bibliothécaire à l'Ecole Sainte-Geneviève et mourut, remplissant les fonctions de procureur des missions à Paris, le 26 juin 1891. C'était un homme fort instruit et d'un caractère indépendant ; il s'était fort distingué comme aumônier pendant la guerre de 1870. Je m'honore grandement d'avoir été compté parmi ses amis.

I

Canada 1648, 49.

Pet. in-4; rel. d. perc. rouge ; titre *ut supra* sur le dos; renferme les six pièces suivantes :

1° *Relatio Missionis Huronicae in Noua Francia seu Canada Anno* 1648 *et* 1649 *Missa ad* R. P. Claud. Delingendes *Provincialem Franciae* [3].

« *Nota.* Cette relation latine a pour auteur le P. Ragueneau [4]; elle correspond aux lettres préliminaires et au chapitre 1er de la relation des Hurons de 1648, 1649 (p. 1-5, édition de Québec), mais elle renferme plus de détails sur

1. Né à Limoux (Aude), le 16 janvier 1816.

2. Citons entre autres, son édition de la *Chronique rimée des derniers rois de Tolède et de la conquête de l'Espagne par les Arabes,* par l'Anonyme de Cordoue. Paris, Leroux, 1885, in-fol., et sa publication de l'ouvrage inédit ; *Mémoires sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale,* par Nicolas Perrot. Paris, Franck, 1864, in-12.

3. Claude de Lingendes, né à Moulin, le 2 sept, 1591 ; † à Paris, 12 avril 1660.

4. Paul Ragueneau, né à Paris, 18 mars 1608 ; † dans cette ville, 3 sept. 1680 : partit pour le Canada en 1648, fut supérieur général de la Mission.

la vie et les vertus du P. Daniel [1]. Il n'y a qu'une lettre du P. Ragueneau au P. De Lingendes, qui n'a que très peu de chose de commun avec les deux lettres qu'on lit en tête de la Relation Française imprimée [2] ».

2° *Relation de ce qui s'est passé dans les Missions des Pères de la Compagnie de Jesus En la Nouuelle France l'année 1673. Enouyée par* le R. P. Claude D'Ablon [3] *Supérieur des dites Missions. Au* R. P. Jean Pinette [4] *Prouincial de la mesme Comp*e. *En la Prouince de France.*

En tête du 2e feuillet, on lit :

Relation de la découverte de la Mer du Sud faite par les Riuieres de la nouuelle France. Envoyée de Quebec par le Pere Dablon, Supérieur général des Missions de la Compagnie de Jesus, le 1er Jour d'Aoust 1674.

« *Nota.* — Cette relation a été insérée dans le tome premier des relations inédites [5] du feu P. de Montézon ; mais il est à regretter que le susdit Père se soit, sans aucune nécessité, permis d'en retoucher le style à sa guise. J'ai sur l'exemplaire de la grande Bibliothèque, relevé les corrections introduites dans les deux ou trois premières pages. On verra si rien peut les justifier. J'ajoute qu'il a même corrigé le manuscrit original, ce qui est vraiment trop fort [p. 1, *Nageant* changé en *voguant*].

« En outre, l'Introduction où sont renfermées les premières nouvelles de la découverte du Mississipi qui dans notre manuscrit est placée en tête de la relation des années 1672, 1673 a été placée dans les Relations inédites, en tête de la relation suivante 1673, 1674. Je ne puis enfin m'expliquer pourquoi dans cette édition on a préféré imprimer ces

1. Jean Daniel.

2. Note du P. Tailhan.

3. Claude Dablon, né à Dieppe en 1618; † à Québec, le 20 sept. 1697; partit pour le Canada en 1655.

4. Jean Pinette, né à Bourges, le 30 janvier 1609; † à Paris, 21 nov. 1690.

5. Mission du Canada. — Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679) pour faire suite aux anciennes Relations (1615-1672) avec deux cartes géographiques. Paris, Charles Douniol, 1861, 2 vol. in-12.

Fortuné Demontézon, né à Paris, le 2 février 1800; † dans cette ville le 1er août 1862.

Relations d'après les brouillons ou copies non approuvées de Québec, au lieu de la copie définitive et authentique envoyée à Rome, c'est-à-dire le manuscrit ci-joint, qu'on avait cependant sous la main. A mon avis il eut mieux valu prendre pour texte, la relation officielle, en rejettant au bas des pages les morceaux qu'on a retranchés et qui se retrouvent dans le manuscrit de Québec [1] ».

3° *Lettre* du P. Le Jeune [2] au P. Général sur le P. Jogues [3].

4° *Lettre circulaire* du Père Jean-Bapt. Loyard par le P. Duparc. Quebec, ce 19 oct. 1731, l. a. s., 2 pages.

5° *Mors* P. Jacobi Marquette, manuscrit latin, de 8 ff, in-4, n. chif., formant 14 pages et 7 lignes d'écriture; jolie écriture; 1675.

Commence : Pater Jacobus Marquette Lauduni natus in Picardiâ, qua est prouincia in eâ parte Gallia, qua ad Belgas pertinet, postquam annos aliquot exegit in societate, missus est ad Canadenses, ubi brevi Ilinensium apostoli nomen egregiis pro religione christianâ laboribus, et omni virtutum genere, quae hanc dignitatem comitantur, consecutus est »...

6° *Procès-verbal de la prise de possession du pays des Outaouois* (14 juin 1671).

II

CANADA, *Marquette*, 4.

Relation de l'année 1678. Récit des Voyages et des Découuertes du Pere Jacques Marquette *de la Compagnie de Jesus en l'année 1673 Et aux suivantes envoyé au R^d Père* Pierre de Verthamont [4] *prouincial de la Compagnie de Jesus en la Prouince de France.*

1. Note du P. Tailhan.

2. Paul le Jeune, né 15 juin 1592; † à Paris, 7 août 1664.

3. Isaac Jogues, né à Orléans le 10 janvier 1607; martyrisé par les Mohawks, le 18 octobre 1646.

4. Pierre de Verthamon, né à Paris, le 12 mars 1614; † à Paris, le 26 juillet 1686.

« De Montézon, II, 195-317 ».

Sur le feuillet de garde, à l'encre de la main du P. Tailhan :

« Manuscrit du P. Marquette appartient incontest. [ablement] à nos archives ».

Et au crayon

« Dans le P. Demontézon on n'a pas gardé le même ordre pour les récits de la première partie ».

III

CANADA, *Marquette*, 5.

Ut supra, 4.

L'examen que j'ai fait de ces papiers m'oblige à formuler une seconde proposition :

« Que le Congrès des Américanistes émette le vœu qu'il soit fait une nouvelle et exacte publication des documents relatifs au P. Marquette ».

LES PINTADERAS

D'EUROPE, DES CANARIES ET DE L'AMÉRIQUE

PAR M. DIEGO RIPOCHE Y TORRENS

I

En 1883, M. le Dr Verneau publiait, dans les *Anales de la Sociedad española de historia natural*, un mémoire sur les Pintaderas de la Grande Canarie. Une traduction de ce travail a paru deux ans plus tard dans la Revue d'ethnographie. L'auteur a développé une idée dont il avait fait part, en 1877, à Sabin Berthelot et que celui-ci s'était approprié dans ses *Antiquités Canariennes*, à savoir que les objets dont il s'agit avaient servi à s'imprimer des dessins sur la peau.

Lorsque M. Verneau songea pour la première fois à attribuer aux pintaderas l'usage que nous venons de dire, on ne connaissait que six de ces objets. Plus tard, on en rencontra quarante-deux nouveaux spécimens, qui furent tous découverts à la Grande Canarie; trente d'entre eux avaient été récoltés à Aguimes, dans l'atelier même où ils avaient été fabriqués, et ce fut grâce à cette importante série que l'auteur put établir des comparaisons avec des objets similaires trouvés dans d'autres pays.

Depuis cette époque de nouvelles trouvailles furent faites dans la même île. A l'heure actuelle, nous connaissons une centaine de pintaderas canariennes, qui nous montrent des formes extrêmement variées et qui nous permettent de compléter l'intéressante étude de M. Verneau. Il paraît d'autant plus utile de reprendre la question que les conclusions de

l'auteur, admises par presque tous les ethnographes, ont cependant été discutées par un petit nombre, qui semblent avoir été chercher des explications purement hypothétiques.

J'ai moulé ou modelé la plus grande partie des *pintaderas* canariennes. J'ai pu également mouler, grâce à la bienveillance de M. le Dr Hamy, un bon nombre de pintaderas américaines qui font partie des collections du Musée d'ethnographie. J'ai complété cette série en modelant, à l'aide de figures qui paraissent d'une exactitude irréprochable, les pintaderas modernes du Vénézuela représentées dans l'ouvrage du Dr Marcano et celles d'Italie qu'a décrites M. G. Bellucci et que ce savant fait remonter à l'époque néolithique. Je possède donc, à l'heure actuelle, un nombre très respectable de ces curieux objets dont les membres du Congrès pourront voir des échantillons apportés à leur intention. Ils en trouveront d'autres à l'exposition des Monuments mégalithiques, de la Société et de l'École d'anthropologie, sur la galerie extérieure du Musée du Trocadéro. A l'aide de ces nombreux documents et des textes qui s'y rapportent, on peut arriver sans doute, à trancher aujourd'hui définitivement la question.

II

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler en deux mots ce que sont les pintaderas. Ce sont des objets soit en terre cuite soit en bois, qui portent sur une face, tantôt plane, tantôt légèrement convexe ou légèrement concave, des dessins en relief. Il en est de cylindriques qui ne sont ornés qu'à leurs deux extrémités. D'autres affectent une forme régulièrement cubique et portent des figures sur quatre de leurs faces ou sur les six à la fois. Les pintaderas cubiques n'ont, à ma connaissance, été rencontrées jusqu'à ce jour qu'à la Grande Canarie.

Dans la plupart des cas; l'objet est muni, sur la face opposée à celle qui présente des dessins, d'un petit manche permettant de le saisir entre les doigts et occupant le plus souvent le centre de la pièce ; quelquefois, cependant, il est placé à une extrémité. Le manche peut être plein ou être

percé d'un trou qui permettait de suspendre la pintadera. Nous en possédons un échantillon qui est pourvu d'une anse assez analogue à celle d'un fer à repasser; il provient de la Colombie.

La face ornementée affecte des formes diverses : elle est triangulaire, carrée, rectangulaire, circulaire, ovale, etc. Les triangles sont droits ou curvilignes, simples ou doubles et, dans ce cas, opposés par le sommet; les rectangles s'allongent parfois d'une façon démesurée; quelques pièces sont échancrées sur un de leurs bords, tandis que d'autres offrent un prolongement d'un côté. Enfin, quelques rares pintaderas ont une forme naviculaire ou bien leurs bords sont contournés d'une manière irrégulière. Notons que le pourtour est assez souvent dentelé tantôt dans toute son étendue, tantôt, lorsqu'il s'agit de rectangles, aux deux extrémités seulement.

J'ai dit que les objets pour se peindre étaient en terre cuite ou en bois. A l'époque où M. Verneau écrivait son mémoire, il n'avait été rencontré aucune pintadera en bois à la Grande Canarie; il n'avait pas hésité, cependant, à en rapprocher les *cachets* des Nègres d'Assinie dont avait parlé M. Mondière et qui étaient faits avec cette matière première. Nous avons entendu émettre l'opinion que la comparaison ne saurait être établie entre des objets d'une nature aussi différente. Les découvertes faites depuis lors, ne permettent plus de semblables objections. En effet, les anciens Canariens n'employaient pas toujours des pintaderas en terre cuite; ils en fabriquaient aussi en bois, tout comme les Nègres d'Assinie et comme les Indiens modernes du Vénézuela. A l'heure actuelle, il en a été trouvé vingt-quatre au moins à la Grande Canarie et elles sont tellement semblables aux pintaderas en terre cuite qu'il est impossible d'attribuer aux unes et aux autres un usage différent.

Je ne veux pas entrer dans la description détaillée des nombreuses pintaderas connues aujourd'hui. Mon but est simplement de montrer les ressemblances qu'elles présentent entre elles, et lorsque j'aurai mis ce fait en évidence je serai autorisé à en conclure que leur destination a dû être la même.

Quelques mots d'abord de la forme générale. Aux Cana-

ries et au Mexique on a rencontré des pintaderas de forme carrée; des rectangulaires ont été trouvées en Italie, aux Canaries, au Mexique, en Colombie et au Vénézuéla. Les circulaires existent à la Grande Canarie, au Mexique, au Guatémala et au Vénézuela. Par conséquent, les mêmes formes se rencontrent dans des pays très distants les uns des autres, et on ne saurait se baser sur des considérations morphologiques pour attribuer à nos objets des destinations distinctes. Il est même assez curieux de voir se reproduire des formes aberrantes dans des régions nettement séparées. J'ai fait allusion à des pintaderas cylindriques qui sont ornées de dessins à leurs extrémités seulement. Telle est celle que M. Bellucci regarde comme néolithique et qui a été trouvée en Ombrie; telles sont plusieurs pintaderas en bois ou en terre cuite recueillies à la Grande Canarie. Des cylindres ont aussi été signalés en Amérique; mais au delà de l'Atlantique ils portaient des dessins en relief sur leur pourtour. On a prétendu que ces rouleaux étaient destinés à obtenir une ornementation en creux sur la pâte fraîche des vases. Ils ont pu servir parfois à cet usage; mais il en est qui étaient de véritables pintaderas. Au musée d'ethnographie du Trocadéro existe un buste d'Indien de l'Orénoque qui, sur les indications du regretté Crevaux, a été peint à l'aide d'un de ces objets. On peut voir dans le même musée d'autres rouleaux en terre cuite qui, d'après les indications fournies par les voyageurs, étaient destinées à cet usage.

On a fait ressortir les différences que présentent les dessins dans les diverses contrées où ont été récoltés les objets qui nous occupent. Il est parfaitement exact que tel ou tel dessin se trouve dans un pays à l'exclusion des autres. Ainsi, au Mexique, on observe souvent des figures d'animaux (hommes, singes, oiseaux, tortues, etc.). Mais si cette ornementation avait quelque chose de symbolique, il ne s'en suivrait pas que le dessin ne fût pas destiné à être imprimé sur la peau. En fait d'ornementation, tout le monde sait combien les goûts diffèrent suivant les races et même suivant les individus. Le Mexique nous en fournit des exemples, car, à côté des figures que je viens de citer on trouve des dessins qui sont purement géométriques (lignes, chevrons, triangles,

carrés; rectangles, circonférences, etc.). Et si l'on prend ces pintaderas à dessins géométriques et qu'on les compare à celles des autres pays, on constate parfois, soit de très grandes analogies, soit une identité complète. C'est pour faire ressortir ces ressemblances que je me suis décidé à exposer une partie de mes moulages. Je ne serai certainement démenti par personne si j'affirme qu'il est souvent impossible, à l'inspection d'un objet isolé, de savoir, par exemple, s'il a été trouvé au Mexique ou aux Canaries. Un bon nombre de dessins anciens sont reproduits sur les pintaderas dont font encore usage les Indiens de l'Orénoque, du Vénézuéla et de quelques contrées voisines. Par suite on est autorisé à dire que des objets aussi semblables servaient à un seul et même usage.

Or, je viens de rappeler que les voyageurs modernes ont vu des Indiens s'imprimer des dessins sur la peau à l'aide de pintaderas. Voici, par exemple, ce que nous dit des Piaroas le Dr G. Marcano : « Les Piaroas actuels ont de même l'habitude de se peindre le corps, mais par un procédé différent. Ils fabriquent des cachets en bois qu'ils appliquent sur leur peau après les avoir enduits de matières colorantes. » D'autres explorateurs ont vu le même procédé en usage en divers pays. Il est superflu de rappeler ce qu'a écrit M. Mondière au sujet des nègres d'Assinie, M. Verneau ayant cité textuellement le passage dans son mémoire. N'est-il pas tout naturel de penser que les objets similaires anciens, qui offrent souvent la même ornementation, ont été employés à un usage identique? Et on est d'autant plus en droit de le croire que bon nombre de ces objets, aussi bien du Mexique, de Colombie que de la Grande Canarie, ont conservé dans les parties creuses des traces de la matière colorante.

D'ailleurs, plus d'un auteur ancien nous a laissé des textes qui ne sauraient laisser subsister le moindre doute. Dans Herrera, nous trouvons des passages qui ne sont pas très explicites mais qui témoignent néanmoins que les Indiens du Yucatan avaient la coutume de se peindre le corps. Voici quelques citations : « Ils ont toujours été amis des bonnes odeurs ; ils se peignaient le tronc et le corps par galanterie. »

« Ils se peignaient le corps, et plus ils étaient peints, plus ils

étaient considérés comme beaux. » — « Elles se peignaient le corps depuis la ceinture jusqu'en haut, à l'exception des seins..... quelques-unes se peignaient en rouge, comme leurs maris, et dans leur peinture elles mettaient du liquidambar ; elles restaient belles et odorantes pendant plusieurs jours [1]. »

Diego de Landa nous fait connaître le procédé qu'employaient ces Indiens pour se peindre le corps. Quoique le Dr Verneau ait déjà cité ce passage, il a une telle importance que nous allons le reproduire à notre tour d'après la traduction française qui figure en face du texte espagnol dans l'édition de 1864 : « Une autre coutume était de s'oindre aussi d'une couleur rouge comme les maris, et celles qui en avaient les moyens y ajoutaient une gomme odoriférante et fort poisseuse que je crois être le liquidambar, appelé dans leur langue iztah te : de cette gomme elles imprégnaient une brique ornée de gracieux dessins qu'elles avaient toujours chez elles et s'en frottaient les seins, les bras et les épaules ; c'est ainsi qu'elles s'embellissaient et se parfumaient à leur manière, l'odeur leur restant en proportion de la qualité du parfum employé [2]. »

Pour le Mexique, il nous serait facile de faire des citations analogues. Oviedo, Herrera, Acosta, Gómara parlent de la peinture des anciens Mexicains. La couleur et l'ornementation variaient selon les circonstances ; elles différaient suivant qu'il s'agissait d'une fête, d'un sacrifice, d'une expédition guerrière, etc. Il semble ressortir de la lecture des ouvrages anciens que la peinture était parfois étendue uniformément sur la peau, mais les pintaderas, dont on a trouvé de si nombreux exemplaires dans ce pays, étaient certainement utilisés pour s'imprimer des dessins. Voici, en effet, un texte de Sahagun qui me paraît s'appliquer à nos objets. A propos des femmes Otomites, il écrit : « Elles portaient des boucles d'oreilles et elles se faisaient sur la poitrine et sur

1. *Description de las Indias occidentales* de Antonio de Herrera cronista Mayor de Su Magd de las indias y su cronista de Castilla Al Rey nuestro senor, 1601 a 15 de octubre, Valladolid. Decada IV, libro X, p. 264 ; Decada IV, libro X, p. 265.

2. *Relation des Choses de Yucatan* de Diego de Landa. Texte espagnol et traduction française en regard. Paris, 1864.

les bras des dessins de couleur bleue au moyen de *petits instruments* qui fixaient cette couleur dans les chairs [1]. » Ces petits instruments étaient évidemment les petites briques que Diego de Landa signale au Yucatan et qu'il est impossible de ne pas identifier avec nos pintaderas.

Dans l'archipel canarien, les indigènes se peignaient le corps, tout au moins à la Grande Canarie. Aux textes cités par le Dr Verneau je pourrais en ajouter d'autres. En 1620, Remesal écrivait en parlant des Canariens : « Ils combattaient la nuit pour tromper leurs ennemis, et ils se peignaient le corps de diverses couleurs pour qu'on ne vît pas leurs blessures [2]. » Lopez de Gómara nous dit que cette coutume était en usage, non seulement en temps de guerre, mais encore au moment des fêtes : « ils se peindoient de diverses couleurs quand ils alloient à la guerre ou à la feste [3] ».

Dans le mémoire de M. Verneau se trouvent des citations de Bontier et Le Verrier, de Cadamosto, de Marin y Cubas, etc., qui tous s'accordent sur ce point. Viera y Clavijo, cet historien d'une si haute conscience, qui a puisé tous ses renseignements à bonne source, ajoute que les Canariens avaient « la peau ornée de différents dessins et de figures *imprimées* [4] ». Nous connaissons les objets à l'aide desquels ils se traçaient ces dessins et s'imprimaient ces figures; ce sont nos pintaderas, tout à fait comparables, souvent *identiques*, ainsi que le montre ma collection de moulages, à celles qu'employaient dans le même but les vieux Indiens du Mexique. Dans les îles Fortunées, c'est à la Grande Canarie seule qu'on a signalé la peinture corporelle; c'est là qu'on a rencontré des pintaderas en terre cuite ou en bois. Et si les auteurs n'ont pas mentionné expressément ces objets, il n'est pas douteux que

1. Sahagun. *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne.* Paris, G. Masson, 1880.

2. Remesal. *Historia genéral de las Indias occidentales y particularmente de la provincia de Chiapa.*

3. Lopez de Gómara. *Histoire générale des Indes occidentales et terres neuves qui jusqu'à présent ont été découvertes,* traduction française par le Sr. de Genillé Mart Fumée, 1637.

4. J. de Viera y Clavijo. *Noticias de la Historia general de las islas Canarias,* t. I, page 134.

les insulaires ne les aient employés à se peindre, puisque parfois on retrouve encore dans les cavités les traces de la matière colorante.

Tout cela a déjà été écrit par le Dr Verneau. J'ai tenu simplement à appuyer sa manière de voir en apportant ici des pièces nombreuses qui permettent des rapprochements positifs et des téxtes qui corroborent ses conclusions. Il me semble que pour tout esprit non prévenu la question est jugée, car :

1° Les pintaderas ont été rencontrées dans les contrées ou les individus avaient l'habitude de s'imprimer des dessins sur la peau ;

2° Elles renferment encore parfois des restes de matière colorante ;

3° Elles nous sont signalées explicitement par des auteurs anciens comme ayant servi à l'usage que nous leur attribuons ;

4° Elles sont restées en usage chez des populations modernes qui continuent à en fabriquer.

Le Dr Gregorio Chil y Naranjo, qui avait soutenu si énergiquement que les cachets canariens étaient des amulettes, des symboles figurant l'union de la terre, du ciel et de la mer, la Trinité probablement admise par les vieux insulaires, le Dr Chil, dis-je, après avoir examiné ma série, s'est déclaré convaincu. Mais, dans un mémoire lu en partie seulement au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, dont il m'a fait lire le manuscrit entier, il exprime l'idée que les dessins des pintaderas constituent des signes hiéroglyphiques. Qu'on voie, dans certaines figures que les Mexicains s'imprimaient sur le corps au moyen de leurs « petits instruments », des signes symboliques, nous le comprenons ; mais nous ne nous expliquons pas qu'on cherche à trouver des signes hiéroglyphiques sur les pintaderas de la Grande Canarie, l'ornementation de chacune d'elles se composant d'un ou deux motifs géométriques qui se répètent à l'infini. Le pas fait déjà par le Dr Chil nous donne l'espoir qu'il finira par se rallier *complètement* à l'opinion du Dr Verneau et à la mienne.

Depuis la publication du mémoire de M. Verneau, le pro-

fesseur Issel a décrit, dans *La Natura* [1] de Milan, une pintadera en terre cuite de Ligurie qui ressemble exactement à celles des Canaries et qui est munie, comme celles-ci, d'un petit manche perforé. En 1888, le Dr Bellucci a fait connaître deux autres pintaderas provenant d'Ombrie et dont l'une surtout diffère quelque peu de celles qu'on avait signalées jusque là. Elle a, en effet, une forme cylindro-conique allongée et porte une ornementation en relief à chacune de ses extrémités. Des objets tout semblables ont été récemment découverts aux Canaries, les uns en bois, les autres en terre cuite. La ressemblance se poursuit jusque dans les dessins, de sorte qu'il faut regarder les pintaderas d'Ombrie et celles de la grande Canarie comme représentant le même instrument.

Or, les pseudo-cachets canariens ayant servi à s'imprimer des dessins sur la peau, il faut admettre que ceux de Ligurie et d'Ombrie étaient destinés au même usage. Par suite, la coutume de s'orner à l'aide de pintaderas serait fort ancienne et remonterait jusqu'à l'époque néolithique, si les objets qu'ont publiés MM. Issel et Bellucci datent bien de cette époque, comme ils le disent dans leurs mémoires. Nous n'avons, d'ailleurs, pas lieu d'en être surpris, car nous connaissons plus d'une coutume, plus d'un instrument, qui ont été en usage chez nos ancêtres préhistoriques qui ont persisté jusque chez des populations modernes.

1. Cf. *La Natura*, n° 24, p. 371. Milan, 1884.

SCULPTURES HAÏDA

PAR M. E.-T. HAMY
Membre de l'Institut
Président de la Société des Américanistes de Paris

Toutes les peuplades de la côte Nord-Ouest d'Amérique pratiquent avec plus ou moins de succès, de temps immémorial, l'art de sculpter le bois, la pierre, la corne, l'ivoire, etc., et leurs rudes artistes ont tiré de ces matières variées des œuvres d'une barbarie originale, parfois vraiment puissante, parfois aussi tournant presque au grotesque [1].

Les voyageurs ont pu rapporter, en particulier, de la zône maritime qui s'étend au delà du 48e degré, des piliers avec figures en haut-relief, des statues isolées, des modèles de maisons ou de bateaux, des caisses, des boîtes, des plats en bois sculpté et peint, des masques, des hochets, des cuillers, etc., également en bois; d'autres ustensiles en corne, en os, en ivoire de morse, etc., enfin un certain nombre d'objets divers, plats, coupes, pipes, statuettes, exécutés avec une verve amusante en une sorte d'argilite, d'un gris noirâtre, fine et homogène, facile à travailler et prenant aisément un très beau poli.

Cette dernière industrie d'art est nettement localisée dans une subdivision de la famille Tlinkit, désignée sous les noms

1. On trouvera un choix fort remarquable de ces sculptures dans le fascicule du Musée de Berlin, *Amerika's Nord-west Küste neueste ergebnisse ethnologischer Reisen, aus den Sammlungen der Kœnigl. Mus. zu Berlin.* Herausgegeben von der Direct. der Ethnolog. Abth. Berlin, Asher, 1883, fo 12 taf.

de *Haïda*, de Qâ'eda ou de Dekyino [1], et dont les îles de la Reine Charlotte et une partie de l'archipel du prince de Galles composent le domaine.

Voués à un *totémisme animal* [2] qui exerce sur leur organisation sociale l'influence la plus prononcée, les Haïda s'appliquaient naguère encore à représenter presque exclusivement dans leurs sculptures les figures de convention qui symbolisaient leurs *phratries* [3] et les musées ethnographiques des deux mondes possèdent de nombreuses sculptures en argilite, où s'entassent, bizarrement enchevêtrées, les figures, sculptées de la *gyitena* et de la *k'oo'la*.

La première de ces deux phratries (*gyitena*) comprend entre autres les types de l'aigle (*skamskwin*), du corbeau (*hooyéh*), de la grenouille (*tlkamkostan*), du castor (*tsching*), de la baleine (*koone*), etc. Dans la seconde (*k'oo'la*) prennent place l'ours (*hoorts*), le loup (*wásko*), la raie (*thlama*), le lion marin (*tahn*), le *tssmaos*, sorte de monstre marin, le légendaire thunderbird, *skametom*, etc., etc. [4].

1. Fr. Boas, *First general Report on the Indians of British Columbia* (*Fifth Report of the Committee appointed for the purpose of investigating and publishing Reports on the Physical Characters, Languages and Industrial and Social Condition of the North-Western Tribes of the Dominion of Canada*. (*Brit. Ass. Newcastle upon Tyne Meeting*, 1889, *Rep.*, p. 8 sqq.). — « The Haida call themselves Qâ'eda, i. e. people ; they are called by the Tlingit Dêky inô, i.e. people of the sea. Tsimshian call them Haida, which is evidently derived from Qâ'eda. »

2. Rappelons la définition du *totémisme* : « A totem is a class of material objects which a savage regards with superstitious respect, believing that there exists between himself and every member of the class an intimate and altogether special relation ..... As distinguished from a fetich, a totem is never an isolated individual, but always a class of objects, generally a species of animals or of plants, more rarely a class of inanimate natural objects, very rarely a class of artificial objects » (J. G. Frazer, *Totemism*. Edinburgh, 1887, in-12, p. 1-2.)

3. L. H. Morgan a défini sous ce nom « an exogamous division intermediate between the tribe and the clan ». (Cf. Frazer, *op. cit.*, p. 60.)

4. James G. Swan (*The Haïdahs Indians of Queen Charlotte's Islands, British Columbia, with a brief description of their carvings, tattoo designs, etc.* (*Smiths. Contrib.*, n° 267. Washington, 1874, in-4, pl. I-VII), M. Albert P. Niblack (*The Coast Indians of Southern Alaska and Northern British Columbia* (*Rep. Nat. Mus.*, 1888, pl. XLVII-L, etc.); enfin, M. Fr. Boas

J'ai réuni provisoirement, dans une petite vitrine de notre salle d'exposition, quelques spécimens remarquables de cet art curieusement tourmenté, et je me borne à appeler votre attention sur certaines de ces pièces, qui sont approximativement datées, puisqu'elles viennent du voyage poursuivi par John Scouler à la côte Nord-Ouest d'Amérique en 1824 et 1825 [1].

Ce n'est point, au surplus, de ces œuvres relativement anciennes, bien connues des ethnographes, que je me propose plus particulièrement d'entretenir cette assemblée. Je voudrais, au contraire, appeler l'attention de mes collègues, sur un phénomène très curieux de *substitution ethnographique*, si je puis m'exprimer ainsi, qui a eu pour résultat de diminuer singulièrement chez les Haïda la fabrication des sculptures traditionnelles que remplacent, de plus en plus, des objets, habilement exécutés sans doute, mais qui ont perdu toute espèce de caractère totémique et ne sont plus habituellement, que des fantaisies amusantes, façonnées pour une clientèle de passage.

Déjà, au temps de Scouler, dans certains objets façonnés par les Haïda, il n'était pas trop malaisé de reconnaître des influences étrangères; le savant explorateur écossais avait notamment rapporté de son voyage une sorte d'assiette creuse en argilite décorée de fleurs et de fruits, inspirée d'un modèle européen. Lorsque trente-deux ans plus tard (1857), Jules Rémy visita à son tour ces parages, il y acquit la sculpture que voici, qui ne rappelle guère que par la matière et l'exécution les œuvres des anciens Haïda [2].

Cet objet, qui portait le n° 13 Q 74 de la collection offerte par

(*The decorative Art of the Indians of the North Pacific Coast* (*Bull. of the American Mus. of Nat. Hist.*, vol. IX, p, 123-176, fig. 6, 7, 20, 25, 36, 54, 56-59, 62, 72-76, 80. New-York, 1897, in-8), ont représenté les principaux de ces *totems* des Haïda.

1. Voy. *John Scouler, ses travaux et sa collection* (E. T. Hamy, *Décad. Amér.*, 3e déc., p. 9.)

2. C'est juste à la même époque (12 avril 1857) que le Dr Harrisson rapportait au Musée de Boulogne-sur-Mer la statuette en argilite à tête d'ivoire, curieusement accoutrée à l'européenne, que possède cet établissement (*Inv. gén.*, n° 13010).

Jules Rémy au Muséum de Paris, est une pipe d'argilite noirâtre, parfaitement polie, longue de 32 centimètres, haute de 8, épaisse de 2, qui représente un canot monté par quatre personnages. Les deux extrémités sont relevées, l'antérieure en une sorte de crosse et la postérieure en pointe mousse. Le corps de l'embarcation est orné de carrés inégaux à double contour, recroisés d'angle en angle. Au milieu est dessiné un triangle décoré de panneaux à stores chevronnés, séparés par de doubles traits et dont la base est recoupée d'autres triangles en creux, plus petits et inégaux.

Au sommet du triangle, une sorte de poutrelle, ornée d'X à double contour, est percée à son centre d'un orifice cylindrique qui doit recevoir le tabac. Une crosse oblique relie l'extrémité de cette poutrelle au bord postérieur du triangle.

Le trou, qui sert de cheminée à la pipe, descend verticalement et vient rejoindre à angle droit un autre canal qui aboutit à la base de l'avant du canot, où devaient s'appliquer les lèvres du fumeur.

Quatre personnes, ai-je dit, composent l'équipage. Deux sont à l'avant, l'une derrière l'autre, dans l'attitude du rameur, mais sans rames : la main du premier appuie sur la crosse de l'avant, celle du second, sur la tête du premier. Vêtus comme des marins européens, de vestes et de pantalons serrés, dont les coutures sont nettement indiquées par un double trait, ils ont les cheveux longs, séparés par une raie tracée du côté droit et taillés en rond autour du cou. Les yeux sont saillants et le profil exagère les convexités du lobule et du dos du nez. Un troisième marin, qui regarde de face, offre le même type physionomique; au lieu d'une veste collante, il porte une blouse courte et large avec des manches à revers et semble tenir une poignée de gouvernail qui sort du dos du quatrième personnage, assis à califourchon sur la bande du canot et se cramponnant à l'arrière. Celui-ci est un lourd bonhomme à longue chevelure, et qui porte un épais collier de barbe à l'américaine. Il présente le type des matelots, encore exagéré, avec son grand nez angulaire, ses yeux en fort relief et sa large bouche, un peu pendante sur les côtés.

Ce spécimen de la fabrication Haïda, modernisée au contact

Pipe sculptée en argilite des Haïda. (Coll. Scouler. Musée d'Ethnogr.)

UNIV. OF MICH.

Pipe sculptée en argilite des Haïda. (Coll. Jules Rémy. Musée d'Ethnogr.)

UNIV. OF MICH.

des Blancs, est loin d'être unique en son genre ; j'en connais plusieurs autres qui lui ressemblent plus ou moins. Des marins par exemple, costumés comme je viens de les décrire, mais l'un d'eux au moins botté, se retrouvent sur une pipe de cérémonie du musée de Copenhague, et une autre pipe de la même collection nous montre, appuyé contre le *rouf* d'une sorte de *steamer* à aubes, notre personnage en habit à queue, avec ses longs cheveux, mais sans barbe. Steinhauer, qui attribuait à des artistes Tlinkits, ces deux sculptures dont il ignorait la provenance exacte, avait depuis longtemps émis l'hypothèse qu'elles représentaient des Russes[1]. J'ignore pour ma part si les bonshommes de Jules Remy sont des Russes ou des Américains ; ce qui me paraît surtout intéressant chez eux, c'est la preuve qu'ils nous fournissent d'une adaptation bien inattendue de la part des sauvages qui les ont ainsi façonnés. Ces Haïda ont vu aborder des navires à aubes, des matelots, des passagers, et laissant là les mythologies familières, ils se sont mis à reproduire d'après nature, avec une naïve sincérité, ces objets tout nouveaux pour eux[2]. Parfois même, comme ce Skaows-ke'ay, de Skidegate, l'auteur connu de l'étonnante « Bear-mother » envoyée par James G. Swan au National Museum[3], ils se sont élevés jusqu'à une véritable composition artistique. Qu'on examine dans la précieuse collection de planches rassemblée par M. Albert Niblack celles qui représentent ce morceau de sculpture, et l'on démêlera au milieu des imperfections inhérentes à la matière restreinte dont l'artiste pouvait se servir, des qualités de forme et d'expression véritablement surprenantes. La malheureuse *squaw* enlevée par le roi des ours, a mis au monde un fils moitié homme et moitié ours et elle meurt, désespérée, en allaitant le rejeton étrange et repous-

1. *Schrank* 94..... zwei aus Schiefer gearbeitete Figuren ; sie soller Russen darstellen und müssen daher zunächst als Künstlerische Versuche der Thlinkithen betrachten werden.. » (C. L. Steinhauer, *Das königliche Ethnographische Museum zu Copenhagen*... Copenhagen, 1877, in-12, p. 31).

2. On constate exactement la même chose au Dahomey, où les sculpteurs nègres font actuellement des figurines représentant des marabouts arabes, des matelots français, etc.

3. Albert P. Niblack, *op. cit.*, pl. XLIX et L.

sant, solidement accroché à sa mamelle. La tête, portée en arrière, est expressive dans sa douleur, malgré le *labret* qui défigure la lèvre. Le mouvement des membres contractés par la souffrance est d'une grande vérité, et toute la morphologie du groupe est d'un réalisme saisissant. Skaows-Kéay, qui a sculpté ce petit groupe en argilite, fut vraiment un remarquable artiste, et je comparerais volontiers son œuvre à quelques-unes de celles que nous ont conservées les stations quaternaires de Brassempuy [1].

J'ai juxtaposé dans les deux planches qui accompagnent ce court article, la plus belle des sculptures archaïques recueillies par Scouler vers 1825 et la pièce rapportée par Jules Rémy de son voyage de 1857. Cette dernière, longtemps conservée dans les collections de géologie du Muséum d'Histoire naturelle, a été récemment remise au Musée d'Ethnographie par mon collègue, M. le professeur Stanislas Meunier.

1. Cf. *L'Anthropologie*, t. VI, pl. I-IV, 1895 ; t. VIII, p. 1, 1897.

LES ANCIENS HABITANTS

DES RIVES DU COLHUÉ HUAPI (PATAGONIE)

PAR M. LE Dr R. VERNEAU
ET M. LE COMTE H. DE LA VAULX

I

Dans le sud du Gouvernement du Chubut, à une quarantaine de kilomètres de la *Gobernacion de Santa Cruz*, se trouvent deux lacs importants, entourés de collines et séparés l'un de l'autre par une chaîne montagneuse qui se dirige presque exactement du nord au sud : ce sont les lacs Colhué et Musters. Celui-ci ne mesure pas moins de six à sept lieues dans sa plus grande longueur et le premier est un peu plus étendu. Ils communiquent entre eux, dans leur partie méridionale, par un canal naturel qui n'est autre que le *Rio Senguer*. Cette rivière verse d'abord ses eaux dans le lac Musters et, au sortir du lac Colhué, elle va se jeter dans le Rio Chubut, après être remontée vers le nord-est.

La présence, en cette partie de la pampa, de deux grands lacs et d'une rivière aussi importante que le fleuve dans lequel elle vient déverser ses eaux, constitue des conditions exceptionnellement favorables pour l'habitation. Aussi les vieux indigènes de la Patagonie paraissent-ils avoir séjourné volontiers sur les rives du Colhué Huapi et du lac Musters. La preuve nous en est fournie par les nombreuses pointes de flèches qu'on rencontre dans les environs et par l'abondance des sépultures que l'un de nous a découvertes dans la chaîne qui sépare les deux lacs. En effet, au nord et au sud de cette

chaîne, sur la série de gradins que forment les collines qui s'étagent depuis la cime jusqu'à la pampa, existe une grande quantité de *tchenques*, c'est-à-dire de monticules de pierres, parfois énormes, qui ont été entassées par les anciens habitants. C'est sous ces monticules, tout à fait comparables à ceux des Canaries, que reposent les restes des Patagons qui fréquentaient autrefois la région.

Les *tchenques* ont des proportions assez variables ; il en est qui dépassent trois mètres en longueur et dont la hauteur est supérieure à un mètre. Les indigènes actuels prétendent que les dimensions des tumulus sont en rapport avec le nombre de parents et d'amis que possédait le défunt, chacun d'eux ayant à cœur de déposer une pierre sur la sépulture toutes les fois qu'il venait à passer dans l'endroit où le mort avait été enseveli. En général, les tombes sont isolées les unes des autres. Toutefois, vers l'extrémité méridionale du lac Musters, se trouvait un groupe de cinq *tchenques* contigus, dont le principal était situé au centre et renfermait deux cadavres ; les quatre autres rayonnaient autour, de sorte que l'ensemble du monument affectait une forme étoilée.

Les tumulus de la région des lacs Colhué et Musters ne sont pas élevés au-dessus de fosses. Le mort était déposé à la surface du sol, que l'on avait à peine gratté pour y coucher le cadavre. Et cependant les indigènes choisissaient toujours comme lieu de sépulture quelque endroit sablonneux. Les terrains de cette nature sont, d'ailleurs, très communs dans toute la Patagonie, principalement sur les hauteurs, et, en maints endroits, les vieux Indiens y ont creusé des fosses pour y placer leurs morts avant de les recouvrir de monticules de pierres. Pourquoi n'ont-ils pas opéré de la même manière sur les rives de nos deux lacs ? C'est apparemment parce qu'ils ne possédaient pas d'outils pour fouiller le sol, ce qui pourrait faire supposer que les sépultures du Colhué Huapi remontent à une époque plus ancienne que la plupart des autres.

Les cadavres étaient couchés sur le côté, de façon à ce que les yeux fussent toujours tournés vers le soleil levant ; les membres inférieurs étaient ramenés en avant du tronc, les

jambes fléchies sur les cuisses et celles-ci sur le thorax, au point que les genoux venaient toucher la poitrine. C'est la position que donnent encore à leurs morts les Indiens modernes.

Lorsque le défunt avait été placé dans la position voulue, ses parents, ses amis se mettaient en devoir d'entasser au-dessus de lui les pierres qui, par leur amoncellement, devaient constituer le monument funéraire. Ces pierres étaient placées sans ordre et reposaient directement sur le cadavre. Dès que la putréfaction avait amené la disparition des parties molles, elles pesaient de tout leur poids sur les os, qui finissaient presque toujours par s'écraser. L'altération des ossements était singulièrement facilitée, d'ailleurs, par l'action des agents atmosphériques, la pluie, l'air, etc., pénétrant à travers les pierres mal jointes des *tchenques*. Aussi n'est-il pas surprenant que nous n'ayons pu étudier qu'un nombre relativement restreint de têtes osseuses, malgré la grande quantité de tumulus fouillés par l'un de nous.

Nous possédons cependant un squelette à peu près complet, en assez bon état de conservation pour qu'il ait pu être monté, et qui provient des vieilles sépultures de la région dont nous nous occupons. S'il a échappé à la destruction, c'est qu'il gisait dans des conditions particulières. Les indigènes avaient utilisé, pour y déposer un de leurs morts, une sorte de caveau naturel, constitué par les pans verticaux de deux rochers parallèles. Après avoir enlevé le sable qui s'était amoncelé en cet endroit, ils avaient couché le cadavre dans la position habituelle et avaient eu le soin de le recouvrir de sable avant d'entasser les pierres au-dessus de lui.

Le mobilier funéraire fait à peu près totalement défaut dans les tchenques du Colhué Huapi. Nous n'avons à signaler qu'une grande pipe en pierre rencontrée par M. Secundo Acosta dans la sépulture située au centre du groupe que nous avons mentionné vers l'extrémité méridionale du lac Musters; elle fait aujourd'hui partie des collections du Musée d'ethnographie du Trocadéro.

De cette absence de mobilier funéraire, il ne faudrait pas conclure que les vieux indigènes de Patagonie n'avaient pas la notion de la survivance d'une partie d'eux-mêmes. Deux

faits tendraient à prouver le contraire : 1° l'emplacement des sépultures; 2° l'existence de nombreux ossements de *maras* au milieu des pierres des tchenques.

Les sépultures ne sont pas placées au hasard sur les gradins formés par les collines. Deux tchenques gigantesques, qui ne renfermaient que des ossements humains fort décomposés, s'élevaient, comme des forteresses, au sommet de la montagne qui sépare les deux lacs au nord ; d'autres occupaient les gradins inférieurs ou des niveaux intermédiaires. Mais ce qui est remarquable, c'est que tous les tumulus étaient situés en des points d'où l'on découvrait facilement les lacs Musters ou Colhué; tous avaient vue sur ces lacs. Les Indiens modernes expliquent le fait de la façon suivante : pour eux, la plus dure privation qu'ils aient à endurer pendant leurs marches à travers les déserts de la Patagonie, c'est le manque d'eau. Il en était de même assurément pour leurs ancêtres, qui, lorsqu'ils venaient à perdre un des leurs, s'efforçaient de déposer son cadavre dans un endroit d'où il pourrait constamment avoir la vue d'une nappe liquide, afin qu'il reposât en paix, sans être préoccupé par l'idée que l'eau lui ferait défaut à quelque moment. Cette explication nous semble assez plausible, et elle est de nature à faire supposer que les anciens indigènes croyaient à la survivance de l'âme.

La présence dans tous les tchenques d'ossements de *maras*, vulgairement appelé le *lièvre de Patagonie (dolichotis patagonicus)*, a certainement la même signification. Les *maras* abondent dans la région, et les anciens Tehuelches en tuaient sur la sépulture du défunt, avant d'élever le monticule de pierres, pour que le mort ne manquât pas de nourriture. Une coutume semblable se rencontre encore chez les indigènes actuels, mais le lièvre est remplacé par du riz, de la *yerva*, des quartiers de viande cuite, des parfums, du tabac, en un mot par tout ce qui peut être nécessaire au défunt dans l'autre vie. Parfois même ils tuent, sur la tombe, des juments et des chevaux destinés à servir au mort dans son voyage aux Cordillères, où se trouve le paradis des Indiens. Lorsque les vieux indigènes élevaient les tchenques du Colhué Huapi, ils ne possédaient pas le cheval et c'est ce

qui explique l'absence d'ossements de cet animal dans les sépultures anciennes.

II

Malgré le mauvais état de conservation des restes humains, l'auteur des fouilles a pu recueillir, outre le squelette que nous avons déjà cité, onze crânes entiers. Deux de ces crânes sont trop jeunes pour permettre d'étudier sur eux les caractères de la race. C'est donc sur dix têtes osseuses, en comprenant dans ce chiffre celle du squelette, qu'ont porté nos recherches.

Crane. — Parmi ces dix têtes, il en est trois qui présentent en arrière une chute verticale qui pourrait faire songer à une déformation artificielle. Mais comme on n'observe en aucun autre point de la voûte de traces d'application d'un appareil quelconque, il faut en conclure que cet aplatissement postérieur n'a pas été produit intentionnellement et tout au plus serait-il permis de l'attribuer au décubitus dans la première enfance. C'est à cette cause que l'un de nous a rapporté la déformation qu'on rencontre sur des crânes plus récents et qui résulte de la position donnée à l'enfant dans le berceau. Les Indiens modernes, en effet, font usage de berceaux cintrés qu'ils fixent à la façon d'une selle sur le dos de leurs chevaux, et dont on peut voir un spécimen au musée d'ethnographie. Pour empêcher l'enfant de tomber, on le ligotte littéralement sur cet appareil, qui exerce constamment en arrière une pression dont le résultat est d'aplatir la nuque. Les anciens indigènes ne possédant pas le cheval, ainsi que nous l'avons dit, les nouveau-nés ne pouvaient être fixés dans une semblable couchette et, par suite, leur tête était loin d'être constamment aplatie dans la région occipitale comme elle l'est chez les habitants actuels de la pampa.

Quelle que soit la valeur de cette explication, il reste acquis que, dans notre série de têtes du Colhué Huapi, il en est sept qui ne présentent aucune trace de déformation et sur lesquelles nous pouvons, par conséquent, rechercher les caractères ethniques des anciens habitants de la Patagonie.

Tous ces crânes sont extrêmement robustes : les surfaces d'insertions dénotent un fort développement des muscles de la mastication, aussi bien que de ceux de la nuque. L'une de nos têtes, que nous attribuons à un individu du sexe féminin, offre également une robusticité remarquable et, si elle s'était trouvée seule, nous aurions certainement eu des tendances à la considérer comme ayant appartenu à un homme. Chez nos vieux Patagons, comme dans toutes les populations chez lesquelles la femme mène un genre de vie aussi dur que l'homme, les différences sexuelles sont fort atténuées et ce n'est que par une comparaison attentive des caractères qu'on peut arriver à distinguer les sexes.

La force musculaire s'allie à un grand développement cérébral. Le crâne féminin nous a donné une capacité crânienne de 1475 centimètres cubes ; celle des crânes masculins oscille entre un minimum de 1415 centimètres cubes et un maximum de 1695 centimètres cubes, la moyenne atteignant 1561 centimètres cubes.

Pris en masse, nos crânes sont sous-brachycéphales (moyenne de l'indice céphalique 80, 13). Néanmoins, les variations de l'indice sont assez grandes pour que nous soyons autorisés à dire que la race était déjà mélangée à l'époque où ont été élevés les tchenques du Colhué Huapi. En effet, si nous disposons nos sujets en série, nous les voyons se grouper de la façon suivante :

Dolichocépales	1
Sous-dolichocéphales	2
Mésaticéphales	2
Sous-brachycéphales	2
Brachycéphales	2
TOTAL	9 [1].

Les mêmes mélanges nous sont révélés par l'indice transverso-vertical. Deux crânes sont hypsisténocéphales, autrement dit plus hauts que larges (indice transverso-vertical =

1. Une perte de substance assez étendue qui existe dans la région pariéto-temporale droite de l'une des têtes ne permet pas d'en mesurer le diamètre transverse maximum.

102, 81 et 104, 28) ; un est mégasème (indice 98, 64) ; quatre sont mésosèmes, et les deux derniers, enfin, sont microsèmes. Sur l'un de ceux-ci l'indice tombe même à 86, 16 ; mais la tête offre une apparence pathologique (hydrocéphalie) qui ne permet guère de la faire entrer en ligne de compte. En somme, nous pouvons regarder l'indice 91, 83 comme le minimum, et, par suite, nous sommes en droit de dire que les vieux indigènes avaient une tête qui offrait des tendances à se développer dans le sens vertical et qui parfois acquérait des dimensions tout à fait exagérées en hauteur. D'ailleurs, ce grand développement vertical s'observe aussi bien chez les brachycéphales que chez les dolichocéphales.

Si nous laissons de côté les trois crânes dont l'occiput présente un aplatissement notable, nous constatons que sur tous les autres la courbe antéro postérieure offre les mêmes caractères fondamentaux. Le front est un peu fuyant en même temps qu'un peu court (courbe frontale cérébrale = 90, 3). Souvent, il existe une légère surélévation au niveau du bregma ou un peu en arrière, puis la courbe se continue avec régularité jusqu'au delà de la partie moyenne de la région pariétale. En ce point commence un méplat qui se prolonge sur la portion supérieure de l'écaille occipitale. L'inion est généralement renflé, tandis que la base s'aplatit d'une façon tout à fait remarquable. Ajoutons enfin que la courbe occipitale est relativement bien plus développée que la courbe pariétale. Dans son ensemble la tête nous montre en arrière un développement sensiblement plus avantageux qu'en avant.

C'est aussi ce que l'on constate lorsqu'on regarde le crâne par le haut. Le diamètre occipital atteint en moyenne 112 millimètres, ce qui est un chiffre élevé. La région temporale est renflée d'une façon notable et la tête continue à offrir un développement transversal remarquable jusqu'au niveau de la suture coronale. A partir de ce point, le front se retrécit d'une façon normale, mais ne présente nullement un excédent de largeur capable de compenser son défaut d'amplitude dans le sens antéro-postérieur.

Malgré le grand développement du crâne en arrière, la projection postérieure ne dépasse pas en moyenne 89 millimètres. En revanche, la ligne naso-basilaire atteint le chiffre

notable de 106 millimètres, de sorte qu'il semble exister là une particularité difficile à concilier avec les données précédentes. Cependant, les deux faits ne sont pas aussi contradictoires qu'ils le paraissent au premier abord : le développement de la tête en arrière tient uniquement à la grande hauteur et à la grande largeur du crâne dans cette région et nullement à la projection de l'occiput.

Les sutures coronale et sagittale sont plutôt simples. Sur six sujets, la lambdoïde est, au contraire, assez compliquée et, chez deux, elle contient des os wormiens. Un cas intéressant nous est offert par une tête d'aspect presque bestial, dont nous dirons deux mots plus loin : sa suture coronale est compliquée tandis que la lambdoïde est relativement fort simple. Il y a là un fait qui vient à l'encontre de certaine théorie mise jadis en avant.

Sur la moitié de nos têtes, les sutures commencent à s'ossifier, et nous avons pu constater que la synostose débutait par la sagittale et se continuait par la coronale. Gratiolet prétendait qu'il en était ainsi dans les races inférieures.

Face. — Les caractères faciaux offrent quelques traits remarquables. Sur huit de nos sujets, l'indice facial est mégasème ; nous n'avons rencontré qu'une seule face mesosème, chez un individu sous-dolichocéphale, et une seule face microsème, chez un individu hyperbrachycéphale. Dans ce dernier cas, il y a harmonie entre la face et le crâne ; mais chez nos autres brachycéphales (brachycéphales vrais ou sous-brachycéphales) la dysharmonie est bien manifeste. Leur face est très haute relativement à sa largeur, exactement comme chez les dolichocéphales. La dysharmonie est inverse de celle que nous présente notre vieille race européenne de Cro-Magnon. Il y a là un fait qui mérite d'être noté.

Malgré les résultats que donne l'étude des proportions faciales, les têtes des anciens indigènes du Colhué Huapi n'offrent rien de choquant lorsqu'on les examine, même avec soin. C'est que la grande hauteur de la face tient surtout au développement tout à fait exagéré de la glabelle et des sinus frontaux, de sorte que la hauteur sous-cérébrale du front atteint en moyenne 31 millimètres. La partie qui s'étend

depuis la racine du nez jusqu'au bord alvéolaire présente des proportions normales. Abstraction faite de sa portion sus-nasale, la face paraît plutôt large, c'est-à-dire en harmonie avec le crâne.

Nous venons de mentionner le grand développement de la glabelle et des sinus frontaux. La glabelle est presque toujours en saillie. Quant aux sinus frontaux, ils sont énormes et se prolongent en dehors jusqu'au-delà de la partie moyenne des orbites. Il en résulte des arcades orbitaires singulièrement saillantes dans leur partie interne ; mais, en dehors, elles s'aplanissent à peu près complètement. Sur une tête, néanmoins, les arcades sourcilières se continuent en bourrelet jusqu'aux apophyses orbitaires externes, ce qui donne à l'individu une apparence simiesque. Cet aspect est encore accentué par un prognathisme sous-nasal considérable et par une proclivité très marquée du plancher des fosses nasales. Hâtons-nous d'ajouter que cet individu constitue une exception et que nos autres sujets n'offrent pas cet ensemble de caractères faciaux.

Les orbites sont le plus souvent mésosèmes; toutefois, quatre de nos sujets donnent des indices orbitaires mégasèmes et, sur ces quatre, trois sont des brachycéphales. Sur les autres, les angles sont généralement peu arrondis.

On pouvait s'attendre à trouver de fortes pommettes chez des hommes aussi robustes que nos Patagons. En effet, la hauteur moyenne, dans le sexe masculin, n'est pas inférieure à 30 millimètres et, dans un cas, nous l'avons vu atteindre 42 millimètres.

Le nez est conformé d'une manière spéciale. Bien que dans deux cas il n'existe pas de dépression en haut du squelette nasal et que dans un autre cas on constate une dépression marquée à la racine, on peut dire, d'une façon générale, que le nez est fortement déprimé *vers le tiers supérieur de ses os propres*. Ces os se relèvent ensuite notablement et constituent un nez à la fois long et saillant. Sa longueur totale n'est pas inférieure, en moyenne, à 54 millimètres et atteint jusqu'à 60 millimètres. Mais comme, en même temps, la largeur maxima de l'ouverture est fort notable (de 26 à 29 millimètres), nos individus sont presque tous mésorhi-

niens. Deux arrivent même à la platyrhinie, tandis que nous n'en trouvons qu'un seul qui soit leptorhinien. Notons encore la déclivité que présente dans les 7/10 des cas le plancher du nez à sa partie antérieure ; au lieu d'être limité par un bord aigu, comme dans les races blanches, il se termine par un plan oblique, comme chez les nègres [1].

La majeure partie de nos vieux insulaires présente aussi quelque chose de nigritique dans le maxillaire supérieur, qui est le siège d'un prognathisme sous-nasal assez marqué. Nous avons constaté une différence moyenne de 10° entre l'angle facial sous-nasal et l'angle alvéolaire et la projection faciale dépasse 30 millimètres dans le sexe masculin. Le maxillaire supérieur est fort développé en largeur et donne, au niveau de l'arcade dentaire, un diamètre moyen de 69,5 millimètres.

La mandibule est toujours forte, avec une branche montante très large ; les angles n'en sont pas extroversés. Le menton, large et carré, est d'une puissance remarquable.

Aux deux mâchoires les dents sont le siège d'une usure oblique des plus extraordinaires. Souvent la couronne a totalement disparu et l'usure a atteint la racine elle-même des dents. Nous ne saurions passer sous silence, à propos de la dentition, un fait qui nous a frappés. Le développement des arcades maxillaires n'est pas en rapport avec le développement des dents ; aussi, dans la moitié des cas environ, les incisives latérales n'ayant pas de place pour se loger, se trouvent implantées en arrière des incisives médianes et des canines. Les dents de sagesse sont les seules qui offrent un volume des plus réduits.

En résumé, au milieu de variations parfois un peu étendues, on reconnaît chez les anciens indigènes de la région du Colhué Huapi un type céphalique particulier, caractérisé de la façon suivante :

La tête est robuste, volumineuse, mésaticéphale ou sous-brachycéphale, notablement développée en hauteur, avec un front court et fuyant, une surélévation dans la région

1. Nous signalerons, en passant, deux fractures consolidées des os propres du nez.

bregmatique, un méplat pariéto-occipital et un aplatissement de la base. Le volume du crâne tient surtout au grand développement de sa région postérieure et au renflement de ses parties latérales. Le trou occipital est rejeté en arrière. Les sutures sont relativement simples et, lorsqu'elles se ferment, la synostose débute par la sagittale, se continue par la coronale et n'atteint qu'en dernier lieu la lambdoïde.

La face est mégasème et, par suite, en dysharmonie avec le crâne; mais la hauteur considérable de la face tient au grand développement des sinus frontaux, de sorte que la région inférieure est loin de présenter une hauteur exagérée. Les orbites sont mésosèmes ou mégasèmes et les pommettes robustes. Le nez, déprimé vers le tiers supérieur des os nasaux, est long, saillant, mésorhinien, à plancher généralement déclive en avant. Le maxillaire supérieur, très large, offre du prognathisme sous-nasal. La mandibule est puissante et porte un menton large et carré. Enfin, les dents, très fortement usées, sont souvent implantées vicieusement par suite de la brièveté relative des arcs mandibulaires.

Une partie de ces caractères ressort de l'examen des deux tableaux suivants, qui montrent en même temps les écarts entre les types extrêmes.

TABLEAU I. — *Mesures du crâne.*

		9 HOMMES			FEMME
		Moyennes.	Max.	Min.	1 sujet
Capacité crânienne approchée.		1561	1695	1415	1475
PROJECTIONS	Antérieure totale....	109	119	101	105
	Antérieure faciale...	30.5	44	16	21
	Postérieure.....	89	97	82	86
DIAMÈTRES	Antéro-postérieur maxim.	185	192	172	180
	Transverse maximum.....	146	155	140	144
	— bitemporal....	143	152	138	140
	— biauriculaire..	138	146	133	129
	— bimastoïdien..	115	120	108	112
	— frontal maxim.	119	128	113	116
	— — minim.	96	100	88	99
	— occipit. maxim.	112	115	106	109
	Vertical basilo-bregmatiq.	141	146	135	136
COURBES	Horizontale totale....	528	543	504	517
	Horizontale préauric.	253	267	245	238
	Transverse totale....	472	484	446	445
	Transverse sus-auric.	312	322	297	306
	Frontale cérébrale.	90	94	82	84
	Frontale totale....	124	129	120	113
	Pariétale.....	126	131	120	109
	Occipitale.....	118	125	109	130
Longueur du trou occipital...		39	43	35	38
Largeur — ...		31	33	29	34
Ligne naso-basilaire.....		106	110	100	109
INDICES	Long. = 100 | largeur....	78.67	86.04	74.34	80
	Larg. = 100 | hauteur....	97.45	104.28	91.83	94.44

TABLEAU II. — *Mesures de la face.*

		9 HOMMES			FEMME
		Moyennes.	Max.	Min.	1 sujet
LARGEURS DE LA FACE	Biorbitaire externe	112	114	106	112
	Interorbitaire	23	26	22	22
	Bizygomatique maximum	147	152	140	140
	Bimaxill. minimum	69.5	75	64	63
ORBITES	Largeur	40	43	37	40
	Hauteur	36	39	33	35.5
NEZ	Largeur des os nasaux — supérieure	14	19	9	14
	Largeur des os nasaux — minima	9	7	11	11
	Largeur des os nasaux — inférieure	20	25	18	16
	Larg. max. de l'ouverture	27	29	26	26
	Long. méd. des os nasaux	26	29	24	24
	Long. totale du nez	54	60	50	54
HAUTEURS DE LA FACE	Sous-cérébrale du front	31	36	28	28
	Intermaxillaire	24	28	20	22
	Totale de la face	110	122	101	102
	— de la pommette	30	42	26	24
	Orbito-alvéolaire	48	51	44	45
VOUTE PALATINE	Longueur	59	67	57	56
	Largeur	43	49	37	41
	Dist. au trou occipital	46	51	37	46
MAXILLAIRE INFÉRIEUR	Biangulaire	100	111	91	94
	Angulo-symphys	91	100	86	95
	Hauteur branche mont.	58	66	51	52
	— symphyse	42	50	38	33
ANGLES	Facial sous-nasal	68°	72°	65°	70°
	— alvéolaire	58°	61°	54°	61°
INDICES	Orbitaire	88.88	97.50	84.64	88.75
	Nasal	51	58	47.55	48.15
	Facial	74.05	80.26	68.70	72.85

Le type que nous venons de décrire est celui qui se rencontre le plus fréquemment dans la région du Colhué Huapi et du lac Musters. L'un de nous l'avait déjà signalé plus au nord, sur les rives du Rio Chubut [1]. Mais, pas plus dans le voisinage du lac Colhué qu'aux environs du Rio Negro ou du Rio Chubut, ce type ne vivait seul; plusieurs types existaient déjà en Patagonie à l'époque où ont été élevés les *tchenques* d'où proviennent nos pièces, et l'étude de la petite série que nous venons de passer en revue confirme ce que nous avions dit, il y a six ans.

La race qui prédominait autrefois dans le sud de la *Gobernacion del Chubut* diffère tellement de presque toutes les tribus indiennes rencontrées dans l'Amérique du Sud qu'il nous paraît impossible de la considérer comme apparentée à ces dernières. Malgré certains caractères nigritiques que nons avons constatés incidemment dans la face de plusieurs sujets, on ne saurait songer à la rapprocher non plus des véritables Nègres. Et, quoique le bassin, ainsi que nous allons le montrer plus loin, rappelle, dans une certaine mesure, celui des Européens, les vieux Patagons ne peuvent être regardés comme se rattachant aux races blanches.

En somme, nous nous trouvons en présence d'un type spécial, qui a dû se constituer dans les régions australes du Nouveau-Monde et dont l'étude des nombreuses collections que possède actuellement le Muséum, et que nous nous proposons d'examiner bientôt, nous apprendra peut-être l'extension.

III

Il serait téméraire, assurément, de vouloir juger des caractères physiques d'une race par l'étude d'un seul squelette, et nous avons dit que les tchenques de Colhué Huapi ne nous avaient fourni qu'un squelette unique. Néanmoins, sans songer à généraliser, nous croyons utile de rapporter ici les observations qu'il nous a permis de faire. Nous nous

1. Dr R. Verneau, Crânes préhistoriques de Patagonie (*L'Anthropologie*, t. V, 1894).

en tiendrons, d'ailleurs, à quelques grandes données. Il convient de faire remarquer que le crâne de ce sujet est l'un des moins robustes de toute notre série et que, par suite, le résultat que nous obtiendrons pour la taille doit être considéré comme un minimum.

En évaluant la stature à l'aide des grands os des membres inférieurs, nous arrivons au chiffre de 1 m. 69. Si nous opérons avec l'humérus nous tombons à un chiffre sensiblement inférieur. C'est que l'os du bras est relativement très court par rapport aux os de l'avant-bras, ainsi qu'on peut s'en convaincre en comparant entre eux les deux segments du membre supérieur. En effet, le rapport du radius à l'humérus est le suivant :

Côté droit.	82
Côté gauche.	84 [1]

Nous avons donc là, comme chez les Nègres, un avant-bras démesurément développé en longueur, et, comme conséquence, si nous calculons la taille à l'aide de l'humérus, proportionnellement trop court, nous aboutirons à un chiffre sûrement trop faible. C'est pour cette raison que nous avons préféré effectuer notre calcul au moyen des longueurs que nous ont fournies le fémur et le tibia, les deux segments du membre inférieur nous donnant exactement la même taille.

Nous venons de dire que, contrairement à ce que nous ont montré les autres crânes étudiés par nous, la tête du squelette ne révèle par une grande force musculaire. Les os longs sont plutôt grêles, principalement ceux du membre supérieur. Le fémur et le tibia sont plus robustes, ce qui n'a pas lieu de nous surprendre chez un individu appartenant à ces tribus qui devaient errer constamment au milieu de la pampa. La ligne âpre du fémur, notamment, est assez saillante, sans former, néanmoins, cette colonne de renforcement signalée dans certains groupes humains.

1. Chez l'Européen, le rapport du radius à l'humérus est, en moyenne, de 73 environ ; les chiffres si élevés que nous donne notre sujet ne se rencontrent que chez quelques Nègres.

Entre les deux membres inférieurs, on constate des différences assez appréciables quand on étudie le fémur. Quoique des deux côtés il ait à peu près la même longueur absolue, la direction des condyles est loin d'être identique, de sorte qu'on trouve un excédent de 8 millimètres en faveur du fémur gauche lorsque les os sont mesurés en *position*. Si l'on évalue l'indice de la platymérie, c'est-à-dire le rapport de l'épaisseur à la largeur au-dessous des trochanters, on trouve, à droite, 81,25 et, à gauche, 75. La platymérie existe à peine à droite, tandis qu'elle est très caractérisée à gauche.

Nous n'observons pas de différence sensible dans la longueur des tibias ; mais tandis que le droit, tout en étant platycnémique, donne cependant un indice de 57,88, le gauche s'aplatit bien plus et l'indice tombe à 52,62.

La partie la plus intéressante du squelette est assurément le bassin. Par suite de son étroitesse relative au niveau des ischions, il présente bien un peu la forme triangulaire des bassins américains en général, mais l'ensemble de ses formes et la plupart de ses dimensions font songer au bassin européen. Voici quelques-unes des mesures qu'il nous a données ; nous mettons en regard les mesures moyennes que nous avons obtenues jadis sur des bassins d'Europe [1].

	COLHUÉ-HUAPI	EUROPÉENS (moy.)
Diamètre autéro-postr max.	172	171
Largeur maxima	265	279
— au niveau des épines iliaques antéro-supérieures	220	231
— au niveau des échancrures ilio-pubiennes	158	160
— au niveau des épines du pubis	55	58
— — des épines sciatiques	78 (?)	90
— max. au niveau des ischions	133	153
— de l'échancrure sciatique (portion iliaque)	47 (?)	50
Hauteur max.	210	220
— de la fosse iliaque interne	93	104
— de l'éminence ilio-pectinée à l'ischion	104	107

1. Dr R. Verneau, *Le bassin dans les Sexes et dans les Races*, Paris, 1875.

		COLHUÉ-HUAPI	EUROPÉENS (moy.)
Détroit supérieur	Diam. autéro-postr	103	104
	— transverse	117	130
	— oblique	112	128
Détroit inférieur	Diamètre sacro-pubien	110	109
	— transverse max	110	122
Cavité cotyloïde	Hauteur	56	58
	Largeur	54	56
Trou sous-pubien	Longeur	57	57
	Largeur max	41	35
Angle de l'arcade pubienne		57°	60°
Rapport du diamètre autéro-postérieur max. au diamètre transverse max		0.65	0.62
Rapport de la hauteur au diamètre transverse.		0.79	0.79
Sacrum	Largeur en arrière	91	93
	— à la base	114	118
	— au détroit supérieur.	98	108
	— en bas	85	92
	Hauteur	105	105
	Flèche	17	27

Nous ne tirerons aucune conclusion de cet examen rapide. Nous nous bornerons à constater que notre sujet, tout en étant moins robuste que ses congénères, présentait cependant une taille sensiblement supérieure à la moyenne. Il y a quelque probabilité pour que ses frères fussent plus grands, ce qui ne veut pas dire qu'ils atteignissent ces tailles fantastiques que certains voyageurs ont attribuées aux Patagons modernes.

IV

La construction rudimentaire des *tchenques* du Colhué Huapi, l'absence de fosse, qui semble dénoter l'absence d'instruments pour creuser le sol, la non-existence d'ossements de cheval dans les tumulus ou dans les environs sont autant de raisons pour croire que les anciens indigènes dont nous venons d'examiner les restes vivaient à une époque reculée. Nous n'essaierons pas, d'ailleurs, d'évaluer l'âge des sépultures, car nous n'avons aucune donnée pour résoudre le problème. Toutefois, dans le voisinage des *tchenques*, on

a découvert un certain nombre de ces vieilles stations qu'on désigne communément sous le nom de *paraderos*. Elles sont situées au pied de la chaîne qui sépare le lac Colhué du lac Musters et elles ont fourni un grand nombre d'objets que nous croyons utile de décrire rapidement. Une partie de ces objets ont été recueillis par un Indien qui avait établi son *toldo* en cet endroit.

Les roches utilisées par les anciens habitants pour la confection de leurs outils sont des plus diverses ; mais, en gens expérimentés, ils savaient choisir celles qui se travaillaient le mieux, notamment le silex sous toutes ses variétés. Les instruments qu'ils en ont tirés peuvent se classer en trois catégories : 1° les couteaux ; 2° les perçoirs ; 3° les pointes de lance et de flèche.

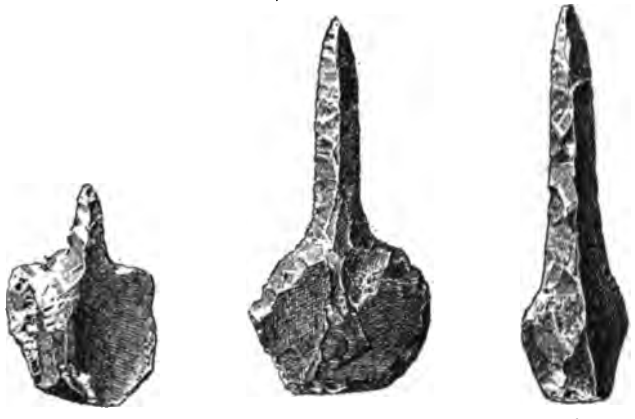
A. **Couteaux.** — Les couteaux sont en petit nombre et, à l'exception d'un, ils rappellent exactement les outils similaires fabriqués par nos ancêtres préhistoriques. Ils consistent en lames minces et allongées, planes d'un côté, avec des arêtes longitudinales sur l'autre face ; les bords en sont fort tranchants.

Fig. 1.
Couteau en pierre
(gr. nat.)

La pièce que nous regardons comme un couteau, bien qu'elle présente une forme exceptionnelle (fig. 1), se compose d'un éclat bien moins allongé et relativement beaucoup plus large que les lames précédentes. Une de ses faces est plane, tandis que l'autre est finement retouchée sur les deux bords. L'un de ces bords, droit du côté de la base, s'incurve fortement vers la pointe. L'autre est légèrement concave aux deux bouts et fortement convexe dans la partie intermédiaire. La base se montre droite et sans retouches. Par sa forme générale, l'objet offre quelque analogie avec les pointes de lance ou de flèche, mais son extrémité aiguë se trouvant tout à fait en dehors de l'axe, il nous semble difficile d'admettre qu'il ait servi à armer un javelot.

B. **Perçoirs.** — Les perçoirs appartiennent à des types

assez différents. Tantôt ce sont des instruments à large base avec une pointe très courte et finement retouchée (fig. 2); tantôt, la base restant large, la pointe s'allonge sensiblement



2 3 4

Fig. 2, 3, 4. — Perçoirs (gr. nat.).

(fig. 3); tantôt enfin la base se réduit tandis que la pointe acquiert une longueur exagérée (fig. 4). Ce que tous ces outils ont de commun, c'est que la pointe en est toujours très fine et qu'elle est travaillée avec un grand soin; c'est aussi qu'ils présentent tous une sorte de talon à peu près brut. On pourrait supposer que ce talon dût avoir pour objet de permettre de saisir l'instrument entre les doigts; mais il est parfois si réduit qu'il eût été impossible de le maintenir solidement. Il est donc fort probable qu'il devait servir à fixer le perçoir dans un manche.

Fig. 5.
Pointe amygdaloïde
(gr. nat.).

C. **Pointes.** — Les pointes offrent des formes extrêmement variées, mais généralement elles passent d'une forme à l'autre par des transitions insensibles.

Nous trouvons d'abord des pointes *amygdaloïdes* tellement courtes que la longueur l'emporte à peine sur la lar-

geur (fig. 5). D'autres s'allongent, et peu à peu nous arrivons à la pointe véritablement *lancéolée* (fig. 6). Longues ou courtes, ces pièces sont toujours travaillées sur les deux faces et elles sont toutes relativement minces. Quelques-unes sont taillées à grands éclats, comme nos instruments paléolithiques, mais la plupart offrent une multitude de retouches faites très vraisemblablement par pression, car des chocs répétés auraient à coup sûr brisé ces armes fragiles. Il en est qui, au point de vue de la finesse du travail, rappellent les plus belles pièces néolithiques d'Europe.

Fig. 6.—Pointe lancéolée (gr. nat.).

Les pointes amygdaloïdes et lancéolées nous conduisent aux pointes *triangulaires*, qui ne se différencient des précédentes que par leur base rectiligne. Tantôt elles ont les trois côtés à peu près égaux, tantôt elles s'allongent considérablement. Comme toutes nos pointes de lance ou de flèche, elles sont taillées sur les deux faces et souvent avec beaucoup de soin. L'une d'elles a ses bords finement denticulés, à la façon d'une scie.

Fig. 7. Pointe à ailerons (g. n.)

Quand la base, au lieu d'être droite, devient légèrement concave, il en résulte des rudiments d'*ailerons* (fig. 7). Mais ces ailerons ne restent pas toujours rudimentaires et ils peuvent acquérir des dimensions fort respectables, en même temps qu'ils se montrent merveilleusement travaillés (fig. 8).

Dans toute une série de pointes, la base se prolonge en *pédoncule*, généralement très volumineux par rapport à la partie triangulaire. A l'union du talon et de la pointe proprement dite, on observe des ailerons parfois à peine indiqués (fig. 9), parfois plus saillants (fig. 10).

A cette catégorie nombreuse de pointes à pédoncule volu-

mineux se rattachent de curieuses pièces qui, au lieu de se terminer par une extrémité aiguë, offrent un *tranchant semi-circulaire* (fig. 11). Le bord convexe se montre toujours habilement retouché.

Parmi les flèches *à barbelures et à pédoncule*, on en rencontre un nombre important dont le talon est moins développé et qui, par leur forme aussi bien que par leur facture, ressemblent entièrement aux pointes de flèche néolithiques de l'Europe occidentale (fig. 12 et 13).

Quelques-unes enfin, en petit nombre, ont leurs bords finement denticulés (fig. 14), comme la pointe triangulaire dont il a été question plus haut.

Fig. 8. — Pointe à ailerons (gr. nat.)

Pour en terminer avec les pointes de flèche, il nous faut signaler quelques formes bizarres, dont certaines font songer à des pièces de l'Amérique du Nord ; telle est, par exemple celle que représente la figure 15. Ce sont ici les ailerons qui prennent un développement énorme, en même temps que l'extrémité se réduit à une étroite saillie triangulaire. La figure 16 nous montre un autre type rare, caractérisé par une barbelure rudimentaire d'un côté, un aileron très proéminent de l'autre.

9 10

Fig. 9 et 10.
Pointes à pédoncule volumineux et à ailerons rudimentaires (gr. nat.).

En dehors des instruments en pierre que nous venons de décrire succinctement, les *paraderos* des environs du Colhué-Huapi ont fourni deux pièces dont il nous faut dire quelques mots. L'une est une pierre plate, de forme allongée, mesurant 140 millimètres de longueur sur 42 millimètres de largeur maxima.

Les deux faces en sont couvertes de traits gravés. D'un côté, on remarque cinq séries de traits transversaux et parallèles

Fig. 11.
Pointe à tranchant semi-circulaire (gr. nat.).

12 13
Fig. 12 et 13. — Pointes à barbelures et à pédoncule (gr. nat.).

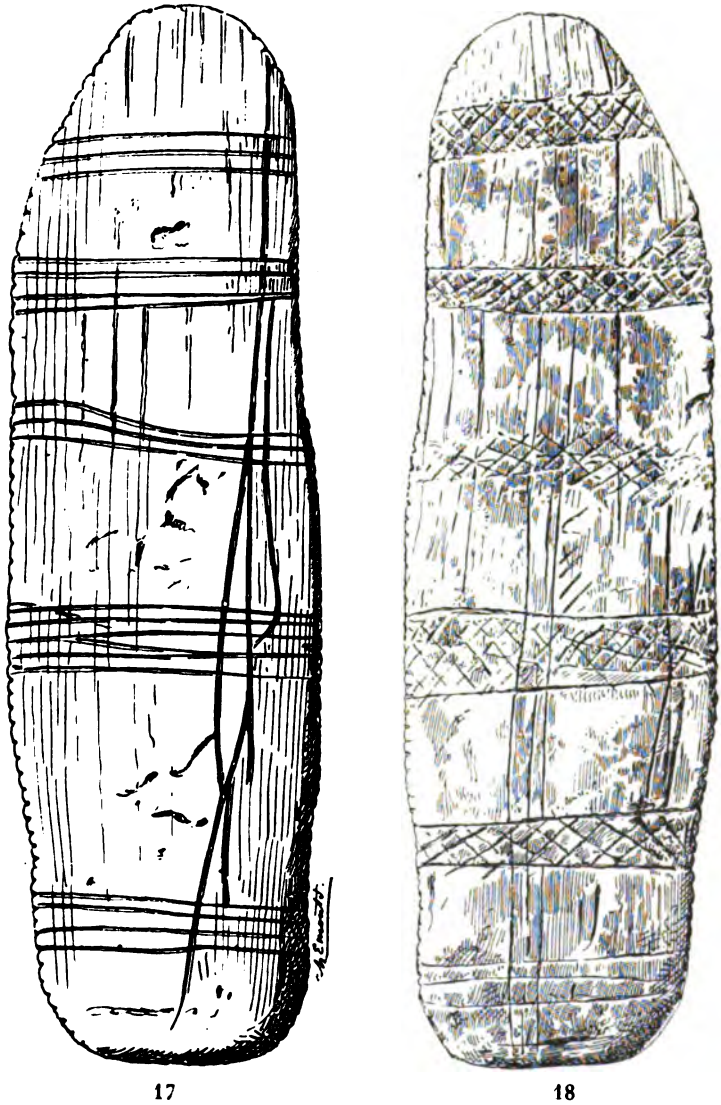
groupés de la façon suivante (fig. 17) : d'abord trois séries composées chacune de trois lignes, puis une bande comprenant cinq traits rapprochés et une dernière série com-

Fig. 14.— Pointe à bords denticulés (gr. nat.)

15 16
Fig. 15 et 16. — Pointes à formes aberrantes (gr. nat.).

posée de quatre lignes. Sur l'autre face (fig. 18) on observe six bandes étroites et transversales limitées par une ligne et remplies d'autres traits obliques les uns dans un un sens, les autres en sens opposé ; ces deux catégories de traits se coupent presque à angle droit. Cette seconde face présente, en outre, des stries longitudinales qui traversent les bandes

dont il vient d'être question. Nous n'essaierons pas de chercher la signification de cette pierre gravée ; l'imagination a



17 18

Fig. 17 et 18. — Pierre gravée, vue sous ses deux faces (gr. nat.).

le champ libre, et nous craindrions de passer à côté de la véritable interprétation.

Le second objet recueilli dans les paraderos est un frag-

ment de coquille taillé en forme de pendeloque (fig. 19). Elle ne présente pas de trou de suspension, mais une gorge qui en fait tout le tour permettait de la fixer aisément à un collier, par exemple, au moyen d'un fil. C'est le seul objet de parure qui ait été rencontré.

Fig. 19. Pendeloque en coquille (gr. nat.)

Les armes, les outils, la pierre gravée et la pendeloque dont la description précède proviennent, nous le répétons, de *paraderos* voisins des sépultures qui ont fourni les ossements humains ; mais rien ne prouve que ces objets soient contemporains des sépultures. Toutefois, nous sommes tentés de les regarder comme datant de la même époque, car, dans un *tchenque*, M. Secundo Acosta a rencontré une pipe en pierre à laquelle nous avons déjà fait allusion. C'est une pièce de forme bizarre (fig. 20) qui se compose de deux parties : l'une a l'aspect d'un petit barillet percé, dans une partie de sa longueur, d'un canal dirigé suivant le grand axe et destiné à recevoir le tuyau. L'autre partie, qui constitue le fourneau, se détache au-dessus du barillet. Ce qui frappe, ce sont les dimensions relativement considérables de la partie inférieure par rapport au fourneau.

Fig. 20. — Pipe en pierre (gr. nat.).

Aucune particularité ne peut faire supposer que cette pièce ait été fabriquée à l'aide d'un instrument en métal. Par suite, s'il s'agissait de l'Europe, les archéologues admettraient sans difficulté la contemporanéité de la pipe et des autres pièces. Nous n'avons aucune raison pour arriver à une conclusion différente parce que les objets ont été récoltés en Patagonie. Aussi sommes-nous tout disposés à voir dans les *paraderos* qui ont fourni l'industrie lithique

dont nous avons essayé d'esquisser les caractères, les stations des vieux Indiens dont les restes reposent dans les *tchenques* du Colhué-Huapi.

*
* *

Presque tous les objets dont nous venons de parler témoignent, chez les ouvriers qui les ont façonnés, d'une habileté remarquable. Il est bien évident qu'une population qui travaillait la pierre ou la coquille avec une telle perfection était bien loin d'en être à ses débuts industriels ; elle avait hérité de l'expérience acquise par ses ancêtres pendant une longue suite de générations. Mais une nouvelle question se pose fatalement : ces ancêtres ont-ils vécu dans la contrée même où nous avons rencontré leurs descendants ? Ont-ils, au contraire, fait leurs débuts ailleurs et sont-ils arrivés par voie de migration dans la région du Colhué-Huapi ? Dans l'état de nos connaissances, il est assez difficile de se prononcer d'une façon absolument catégorique. Le jour où la Patagonie du Sud aura fourni de nombreux documents archéologiques ; lorsqu'on saura d'une manière positive si elle renferme des stations et des sépultures plus anciennes, le problème pourra être résolu avec de grandes chances de certitude. A l'heure actuelle, bien qu'il soit téméraire de vouloir trancher la question, nous ne saurions, néanmoins, nous dispenser d'indiquer la solution qui nous paraît la plus probable. Si l'on tient compte des caractères céphaliques fondamentaux de nos vieux Indiens et si l'on se rappelle que ces caractères n'ont été signalés chez aucune des populations anciennes ou modernes des autres régions de l'Amérique du Sud, on est naturellement porté à croire que la race s'est constituée dans les contrées australes du Nouveau Monde. Des étrangers sont venus, il est vrai, altérer la pureté du type primitif; mais ce type spécial n'en a pas moins existé, et il est vraisemblable qu'on trouvera un jour ou l'autre, en Patagonie, des stations remontant à une plus haute antiquité que celles que nous avons étudiées. C'est là un point sur lequel nous attirons l'attention des futurs explorateurs. Le lointain passé de l'Amérique est encore presque complète-

ment à élucider ; tout ce qui concerne ses vieux habitants est à enregistrer, et c'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir appeler l'attention du Congrès sur des tribus que nous ne considérons pas comme les plus anciennes du continent américain, mais qui remontent cependant à une antiquité déjà respectable.

JADE IN AMERICA

BY THOMAS WILSON

WASHINGTON, D. C. U. S. A.

Although jade was used in many parts of the world during prehistoric times and has continued more or less during all historic times, yet our real knowledge of it began only in the XIX century, when it was examined chemically and microscopically and its composition and formation for the first time scientifically determined. The paucity of information concerning its origin renders it extremely difficult for the investigator to trace it from these early beginnings through the historic period, and to make connection thereof with our modern knowledge of jade. Prof. Heinrich Fischer (*Nephrit und Jadeit*, Stuttgart, 1875) undertook to give a chronological history of jade as obtained from ancient books and documents. He begins with Moses (1300 B. C.), citing the early books of the Bible, and so continues to its end. He cites references to nearly all cutting implements of stone, those used on ceremonial occasions and for religious purposes, as the knives of circumcision, etc., none of which are known to be jade, and some known not to be jade.

Some ancient dictionaries and cyclopaedias notice and describe jade and nephrite :

Dictionario de la Lengue Castellana : « Nefritico, ca. Adj. Med. *Se aplica al dolor Causada de la piedra o'arenas en los vinones.* M. Fosil, piedra Nefricita. »

Littré's French Dictionary: « Jade..... *On le portait autre*

fois en amulette contre les maladies des reins, et il était dit pour cela pierre néphritique. Jade, origine inconnue.

Rhees' Cyclopædia : « Jade—see nephritic; Nephritic stone, *Lapis nephriticus*, in natural history a sort of precious stone, so called from its extraordinary virtues against the stone and gravel in the kidneys..... It is brought chiefly from New Spain..... The Indians of New Spain, who first discovered its use and taught it to the Europeans, wear it hung about their necks, after having it cut in various figures, chiefly the beaks of birds; whence some charlatans take occasion to counterfeit it, by cutting other green stones into like figures and sell them at great prices. »

The Century Dictionary : « Jade; Fr. *jade,* Span. *jade,* original *piedra de yjada, pierre bonne contre la colique* (Sobrino Dicc. Nuevo Edition, 1734), a name given because the stone was supposed to sure pain in the side — *yjada* now spelled *ijada* .»

Pliny the Elder describes jasper (*jaspis*) as a specific mineral, and it was not discovered until after many years that jade was included though not named. Dioscorides follows Pliny, and after him, Galen, who speaks of green jasper (subsequently identified as jade) as having certain medicinal qualities : « *Jaspis virens, nempe stomachum adhæsu ventrisque os adjuvans.* » Ætius repeated Galen : « *et paralyticas resolutiones ac colores mitigat.* »

The name *jaspis*, and the phrase *jaspis virens*, *viridis*, seem to have been continued with the inclusion of jade, from the time of Galen and Ætius through Orpheus Argonautica (*Hymni et Libellus de Lapidibus* 500-600 A. D.), Albertus Magnus (1205-1280, A. D.), Marco Polo (1271-1323 A. D.), and others, to Sir John Mandeville (1300-1372 A. D.), who gives the following additional interpretation supposed to relate to jade :

« *Silente* is an obscure stone varying from black to green ; is like jasper ; increases and decreases with the moon ; is useful to *enciente* women; it brings concord, it reconciles lovers, cures consumptives, and reduces swellings. It is found in India and Persia. »

Georgius Agricola (*De Natura Fossilium* : Basel, 1546),

while using the name jasper for all minerals of that variety, mentions a jasper supposed to be jade coming from abroad which, he says : « Is like to gray fat, or greenish, sprinkled with milky », and « like gray-green fat (*glauco pingui similis*). »

Mexican Jade. Jadeite. — The aborigines found by Columbus and the Spanish Conquistadores were new to European civilization, and are to be regarded as prehistoric men. Many of their implements were practically unknown to the European, and these implements, and indeed their industries and technology, corresponded with what afterwards came to be known in Europe as the Neolithic or polished stone age. They had the same hatchets, scrapers, chisels ; they had spindle whorls by which they made string or thread for weaving ; they made and used pottery ; in their treatment of stone they drilled, sawed and hammered, and finally ground and polished, it. There were many things which these people did in a better manner, showing them to be of a higher civilization, than the prehistoric man of Europe ; but with all this, they come within the definition of culture attributed to him, to wit : the neolithic.

Jade is not a chipable or flakeable stone, it has to be reduced by abrasion or sawing, and can then be polished.

There are two extensive areas in the Western Hemisphere where prehistoric jade implements have been found, one of which is Alaska, though that country was not discovered until a much later period. The other was Mexico, Central, and the northern part of South America, together with some of the islands of the West Indies. We find, in Mexico and Central America, implements made of jade. They are in all stages of completion and finally of use. The treatment of this mineral by these people was much the same as in all other prehistoric countries, it was hammered, ground, drilled and polished. The mineral jade has never been found *in situ* in these countries, but there are certain localities wherein the implements and objects of jade are found in greater numbers than in others, and it has been supposed that these places may have been places of origin of jade. The principal of these localities in Mexico is the province of Oaxaca, and

though jade has never been found there in its crude state, it is believed that it must have existed. The same thing is true with regard to other localities in other states.

Prehistoric implements of jade have been found in use only in countries having no written language. The possible exception to this is in some parts of the last-named area. Portions of Mexico and Central America had a written language, principally of ideographs; yet this has but slightly changed the situation, for this language has not been deciphered to any practical extent. The Christian zeal of the Spaniards, conquistadores, the first discoverers, was such that they destroyed, for the most part, the literature of these countries, holding that whatever was opposed to their religion and contrary to their Bible was evil and ought to be destroyed; while what was in accord with their religion was useless and its preservation was unnecessary. A few documents from Mexico and contiguous parts of the New World were preserved, or have been discovered later, of which certain words and phrases have been determined; yet it has not been done in sufficient extent to enable us to read or understand the history and literature of the countries.

The character of the jade implements, and the value set upon them, caused their name, *chalchihuitl* in Aztec or Nahuatl language, to be preserved. But it has been held that this name stood for all green stones, possibly applied to all gems and precious stones. Of these, turquoise was the principal, and it has been contended that the word stood for turquoise only.

I am told by Mr. F. W. Hodge, of the Bureau of American Ethnology, that among the natives in the Pueblo country in Arizona and New Mexico who continue the use of some of the words of this language, this name is given exclusively to turquoise. It might be sufficient explanation of Mr. Hodge's statement that in the Pueblo country to which he refers, turquoise was used in great quantities and for many ornaments, while jade was not employed, or, at least, it has not been found. As no other distinctive name was known, or none has descended to us, it would appear natural that the natives

of these Pueblos should continue the use of the ancient word, as they continued the mineral.

Mr. Eugene Boban, in his Catalogue of the Collection of Mr. Eugene Goupil, defines *chalchihuitl* as emerald, precious stone, fine stone, pearl, etc. Dr. Daniel G. Brinton was of the opinion that this name included all green stones in use for implements or ornaments.

Mr. Boban has written a Catalogue of the Goupil Collection of « Documents intended to serve for the History of Mexico. » Mr. Goupil purchased a large portion of it from Mr. Aubin, and it originally formed a considerable portion of a collection of documents made by Lorenzi Boturini.

Boturini, born in Milan in the beginning of the XVIIIth century, migrated to Mexico in 1736. He there engaged in writing a history of the appearance of the Virgin of Guadeloupe, and being an archaeologist of considerable erudition, with a strong religious bent, he gathered a large collection of documents pertaining to the ancient history of Mexico. He got into trouble with the Spanish governor of Mexico and was driven out of the country. His collection of documents was separated, a part of it going into the hands of Mr. Joseph M. A. Aubin, thence to Mr. Goupil, for whom Mr. Boban made his catalogue, and on the death of Mr. Goupil, a part went to the Bibliothèque Nationale at Paris, and part to the Musée d'Ethnographie du Trocadero; the third part remained in Mexico, where it has been lately purchased by Mr. Peñafiel and is called « Monumentos del Arte Mexicano Antiguo ». It is elephant folio, with two volumes of plates, many of which represent the objects in their natural colors. Among the documents is the tribute roll of the Emperor of Mexico, « Moctezuma, » for the last, or one of the last, years of his reign, before the conquest of his empire by the Spaniards. The tribute was paid in tithes, and the roll represents every imaginable object in use by the natives. The sum total estimated in, or reduced to Mexican money, was 13. 158. 552 dollars. I have examined this list in search of objects of jade or turquoise. The lists were rendered in Spanish, and my first discovery was a column devoted to « Cuentas de Chalchichuitl, » of which the number was twenty, the value 254 dol-

lars. If this entry had stood alone, it might have left the question in the same condition of doubt as before, but the succeeding columns, in Spanish, of course : « *Mascaras de piedra turquesa*, (number 10, value $ 200) ; and following : « *Piezeas de turquesa* » (3- $ 586) ; « *Piedra turquesas sin labor* » (1- $ 410); « *Piedrao de cristal de roca, con motiv azul y engaste de oro* » (20- $ 200) ; *Bezotes* (rings) *de berilo, esmaltados de azul y engaste de oro* » (40- $ 400) ; « *Bezotes de amber claro consu lugaste de oro* » (22- $ 420) ; « *Platos engastados con piedra turquesa* » (2- $ 500). I then turned to the tribute roll published in the native hieroglyphics and rendered in color. Here I found the references in the second volume of plates, plate xviii, page 245, a representation of what is called in the text, « small bowl of turquoise ; » this was in the middle row. In the right hand row of the same plate was the following figure, called in the text, « ten little worked figures in turquoise ». These were all in *blue*, and the objects in the bowl are in the form appropriate for pieces of turquoise and not for jade. Turning further to plate xxi, I found as reported in the text, figure A, two rosaries of chalchihuitl. On plate xxiii were the same. Plate xxv, figure A, « A string of green stones, chalchihuites, » represented by seven beads four long, and three round. These were all in *green* color, with holes drilled and cord run through for suspension, as are all jade beads, of which we have a hundred or more in the U. S. National Museum. An examination and comparison of the respective figure with their different colors will satisfactorily explain the differences between the two minerals according to the native understanding. Whatever their names, the natives must have known the differences between jade and turquoise, and while chalchihuitl represented jade, it did not to them represent turquoise. There are four plates in the tribute-roll which contain this hieroglyph, signifying in each place chalchihuitl, that is to say, jade. The resume of the tribute shows twenty pieces valued as aforesaid at $ 254. I consider this a demonstration that a string of beads, four long and three round, was the native hieroglyph for chalchihuitl, and was jadeite or, rather, Mexican jade.

1

2

3

Turquoises (1) et Chalchihuitl (2, 3)
d'après la liste des tributs payés à Moctézuma.

UNIV. OF MICH.

Mr. Boban has made for his Catalogue an elaborate analytical index, wherein he represents the chalchihuitl as « emerald, precious stone, fine stone, pearls, etc. » His last citation, on page 409 in the first volume, is explanatory of plate xxxiii. This purports to be the plan and title of a piece of real estate situated at Huexocolco (near Texcoco), standing in the name of Juliana Flanco. The manuscript, an original on agave paper, is hieroglyphic or ideographic, and need not be described further than to say a character colored green, on which had been written, not in modern times, but how ancient I do not know, the word *chalchiuhquayetl,* which, according to Boban, is a combination of two words, the first of which, *chalchihuitl*, signifies precious green stones, and *quaitl*, an extremity or end, the head, and he says « This name signifies a locality situated near the emeralds or precious green stones ».

Mr. George F. Kunz, gem expert for the great house of Tiffany et Co., in New York and Paris, himself interested in prehistoric archaeology, in his work on « Gems and Precious Stones » (p. 282), takes from Bernardino de Sahagun (*Historia de la Nueva España*, Book II, chap. 8), the following description of chalchihuitl :

« The nahuatl (Mexican) name for jadeite is chalchihuitl. This appears to have been applied to any greenish, partially transparent stone capable of receiving handsome polish. All such were highly esteemed. Specific distinctions were established between such precious minerals by descriptive adjectives, as follows :

« Iztac chalchihuitl, white chalchihuitl; of a fine green, quite transparent, without stripes or stains.

« Quetzal chalchihuitl, precious chalchihuitl; white, much transparency, with a slight greenish tinge, somewhat like jasper.

« Tlilayotic, literally « of a blackish watery color »; with mingled shades of green and black, partially transparent.

« Tolteca-iztli, literally « Toltec knife » or « Toltec obsidian »; of a clear translucent green, and very beautiful. »

Speaking of emeralds, Prescott says (Vol. I, p. 139) :

« They..... cut not only metals, but, with the aid of a silicious dust,..... emeralds.

Gama, Descripcion, Parte 2, pp. 25-29. Torquemada Monarch. Ind., ubi supra. « They fashioned these last, which were found very large, into many curious and fantastic forms. »

In Vol. III, p. 241 : « ..... With this letter he (Cortez) purposed to send royal fifth of the spoils of Mexico, and jewelry wrought into many rare and fanciful forms. One of the jewels was an emerald, cut in a pyramidal shape, of so extraordinary size, that the base was as broad as the palm of the hand. » This was confirmed by Martyr's note.

And on p. 323 : « One of his presents to his (Cortez) youthful bride excited the admiration and envy of the fairer part of the court. This was five emeralds, of wonderful size and brilliancy. These jewels had been cut by the Aztecs into the shapes of flowers, fishes, and other fanciful forms, with an exquisite style of workmanship which enhanced their original value.They were, not improbably, part of the treasure of the unfortunate Montezuma, and, being easily portable, may have escaped the general wreck of the *noche triste.* »

And again (*Conquest of Mexico*, vol. I, p. 325) : « ..... The Mexican envoys returned. They entered the Spanish quarters..... bearing with them an additional present in rich stuffs and metallic ornaments, which, though inferior in value to those before brought, were estimated at three thousand ounces of gold. Besides these, there were four precious stones, of a considerable size, resembling emeralds, called by the natives *chalchuites*, each of which, as they assured the Spaniards, was worth more than a load of gold, and was designed as a mark of particular respect for the Spanish monarch. (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 40). Unfortunately, they were not worth as many loads of earth in Europe ».

Herrera (*General History of America*, trans., London, 1725, vol. I, p. 216), reporting the voyage of Alonzo de Ojeda made in 1498, and speaking of the natives on the east coast of South America, says : « All their wealth consisted of feathers

of several colors, and some beads made of fish bone, and of white and green stone, which they wore at their ears and lips. They neither sought after nor valued gold, pearls, or other precious things. »

This is all the evidence I have found in a cursory examination among the historians and authors as to the gathering or obtaining of implements of jade in Mexico, Central or South America by the Conquistadores, or of any shipments of them to Spain. The paucity of the information conveyed may arise from the difficulties in the language. As has already been said, chalchihuitl stood for both jade and turquoise and possibly all gems and green stones. When a Spaniard wrote his story, he could scarcely be expected to use this word; if he did, he left it uncertain to which mineral he referred, but his readers would understand nothing as to what was meant, and he had no equivalent Spanish name which he could use in translation.

It yet remains to be seen how the idea of the medicinal properties of jade should have appeared in Spain by which it received the name *piedra de la yjada* or *piedra nephritica*. This leaves a gap yet to be filled by examination of the early Spanish authorities. That this condition existed and that the idea of a curative property in these stones was accepted on the American side and was transmitted to Europe or to Spain, is evidenced by : (1)the fact of its appearance in Spain ; (2) the name given to it consequent upon such belief ; and (3) that other writers, not Spanish and in no way concerned with the Spanish names, have attributed similar properties to Jade.

Sir Walter Raleigh, in his voyages for the discovery of Guiana, found green stones which he called « spleen stones », but which, from their Spanish name, *piedra hijada*, and the characteristics attributed to them, may be treated as jade. He says : « These Amazons have likewise great store of plates of gold, which they recover by exchange, chiefly for a kind of green stone which the Spaniards call *piedras hijadas*, and we use for spleen stones, and for disease of the stone we also esteem them : of these I saw divers in Guiana, and commonly every king, or casique hath one, which their wives for

the most part wear, and they esteem as great jewels[1] » (pp. 409 and 28).

Sir Robert H. Schomburgk was the editor of the Hakluyt edition of Sir Walter Raleigh's « Discovery of Guiana », and he adds to the above quotation the following note (p. 29): « Raleigh alludes here to the Amazon stones, which were formerly considered to cure diseases of the liver; hence they received the name of « piedras del higado ». These stones, it was pretended, came from the country of the women without husbands. They were of a green color and of a cylindrical form, about two inches long, and perforated. The price of a cylinder of that size was, as Humboldt relates, from twelve to fifteen piasters. They were considered as amulets, and preserved the wearer against nervous diseases and liver complaints, fevers, and the bite of snakes. The Caribs and Waccawais, who among the Indian tribes replace our Jew peddlers, in former times brought them frequently to Demerara, where they are known by the name of Macuaba, or Calicot stones. They are now seldom seen; one of the last which the editor recollects was worn by a child of the Warrou nation on the river Corentyne. The Indians on the river Uapes wear similar stones, but of different colour and substance, as a token of chieftainship and noble descent, and according to the length of the cylinder and the depth of the perforation, may be recognized their grade and nobility. The author of these remarks possesses one of these cylinders which is 3 6/10 inches long and 3 1/2 inches in circumference. Humboldt observes that the spot which produces the Amazon stones is rather unknown than concealed by the Indians. He learned in San Carlos and in the neighboring villages, that the sources of the Orinoco, and in the Mission of Caroni and at Angostura, that the sources of the Rio Branco, were the site of these stones. (Humboldt's Personal Narrative, English translation, vol. v, pp. 383-387.) During our travels in Guiana, we ascertained that these two rivers have

1. *Discovery of Guiana in the year 1595*, published by the Hakluyt Society, London, 1848, and « The Works of Sir Walter Raleigh, Kt., Oxford, VIII vols. 1829, vol. viii.

their sources at no great distance from each other; hence there is some probability in the assertion. This does not prevent us from mentioning here, that there is, near the source of one of the chief branches of the river Caroni, at Mount Roraima, a mineral substance (jasper) resembling in color verde-antique; it is translucent, and sometimes found in thin plates, which give a sonorous sound similar to the one described by Humboldt, and it is of so hard a substance that it is used in lieu of flint by the natives (the Arecunas), who besides carry on with it a trade of barter with other tribes. »

Later, on pp. 38 and 416 respectively, speaking of Morequito, and of the war which Borreo had made upon him for the murder of some Spaniards, wherein Morequito had been captured and put to death, Sir Walter says : « After the death of this Morequito the soldiers of Borreo spoiled his territory, and took divers prisoners; among others they took the uncle of Morequito, called Topiawari who is now king of Arromaic (Whose son I brought with me into England) and is a man of great understanding and policy : he is above one hundred years old and yet of a very able body : the Spaniards led him in a chain seventeen days and made him their guide from place to place..... He was at last redeemed for one hundred plates of gold, and divers stones called *piedras hijadas* or spleen stones. »

He (Topiawari) related to Raleigh personally, how he had been maltreated by the Spaniards, and « had him seventeen days in the chain and lead him like a dog from place to place until he had paid a hundred plates of gold and divers chains of spleen stone for his ransom » (pp. 39 and 449).

« After we had fed we drew ourselves back to our boats upon the river; and there came to us all the lords of the country, with all such kind of victual as the place yielded, and with their delicate wine of Pinas, and with abundance of hens, and other provisions, and of these stones which we call spleen stones » (pp. 103 and 456).

That Sir Walter Raleigh could, in 1595, find, on the east coast of South America and far in the interior in the valley of the Amazon, sufficient evidence of the existence of jade implements or objects to cause him to notice them, is a suffi-

cient answer to the suggestion of their importation from China by way of Manila, landing at Acapulco, Mexico, as reported by De Morga.

The name *piedra de la yjada* first appears in Monardes (1565), where he describes it as one of the stones known to the Spanish conquerors.

Nicolo Monardes (1493-1588) was a physician of Seville, Spain, who became interested in the West Indies and America, whether he ever visited either is not mentioned, but he wrote an elaborate history of medicine, especially of the herbs, trees, plants, oils, and stones from the West Indies and New Spain, « with their application as well for the use of physics as of chirurgy ». There were Italian, French and English translations, the latter by Mr. John Frampton (London, 1596), entitled « Joyful News out of the New-Found World, » and his introduction sets forth substantially the foregoing, saying that the book is in high commendation in Spain and that the drugs and other articles mentioned are brought out of the West Indies and New Spain into Spain and from Spain into England, where their excellencies being known, they are so precious a remedy for all manner of diseases and hurts, he deems the translation and publication to be a meritorious undertaking.

The chapter relating to jade is headed, in the Spanish edition (p. 23), *Piedra de Sangre* and *Piedra de la Yjada*; in the Italian and French editions the latter is called *Pierre Nephritique*; in the English edition (folio 19) it is entitled *blood stone* and « the stone for diseases of the kidneys and raines ». After dealing with the blood stone and its medicinal properties, he says :

« The other stone (called *yjada*) is for the diseases of the kidneys and reins. The finest of them are like unto the Plasma of Esmerelda.

« It is green with a milkish color, the greenest is the best.

« They bring them made in divers forms and fashions, for so the Indians had them in olden times, some like fishes, others likes the heads of birds, others like bills of poppinjays, others like to round bead stones, but all pierced through, for that the Indians do wear them hanging, for the effects of

the grief of the stone or stomach, for in these two sickhesses it doth marvellous effects.

« The chief virtue that it hath is in the pain of the stone in the kidneys and reins and in expelling the gravel and stone.

« I know a gentleman who had one which was without an equal, and when he attached it to his arm, he passed a large quantity of gravel so that he became fearful and took it off his arm after which he passed no more. When the pain returned, he replaced the stone (jade) on his arm, it bringing immediate relief. I have seen it carried to persons that had been grieved with great grief and pains of the said disease, and putting it to them, they do forthwith expel the sand and the little stones and remain clear thereof.

« *Occult properties* : This stone hath a property hidden, by the which means he doeth great effects to preserve that they fall not into the pain of said disease, and after it is come, it taketh it away or diminisheth it. It doth make the sand (gravel) to be expelled in great abundance, and likewise stones. It taketh away the heat from the reins of the back, it profiteth in griefs of the stomach put to it ; and above all it preserveth from the said grief.

« My lady, the Duchess, for that she had three times exceeding pain of the stone, she made a bracelet of them, that she used to wear it at her arm, and since she put them to her arm, she never had more pains of the stone, and so it happened to many others that the like benefit for which they are much exteemed, and now they be not so soon had as at the beginning ; for that these stones (jade) only the gentlemen and rich men have them, and with reason, because they do such marvellous effect. »

M. Blondel, of Paris, speaking of the medicinal qualities of jade when used as an amulet, says :

« When it is of a leek-green color, which is really the shade which characterizes orthose-feld-spar or Amazon stone, it takes the name of nephritic colic. The latter variety of feldspar is widely diffused in Russia and Greenland. By reason of its imaginary benefits, and the marvelous cures performed by it, this kind of jade obtained celebrity in Europe. Plates

of it were cut into fantastic shapes, representing animals, a heart, lozenge, etc. It was then suspended on the person, and especially from the neck. Voltaire, in one of his letters addressed to Mademoiselle Paulet, states that, in his time, persons afflicted with gravel had also recourse to these bracelets. « If the stones which you have presented to me cannot break those which trouble me, they will at least enable me to bear the pain with patience ; and since it has procured me this happiness, I should never complain of it. But having read your letter over, I soon saw that what appeared to be a love-token, was really a remedy, and that thc bracelet was not sent to a suitor, but to a sick man. »

Bernardus Caesius (*Mineralogia, Sive Naturalis Philosophiæ Thesauri, 1686*) speaks of jade as « *lapis nephriticus*, which was brought a few years ago from New Spain ; it is a greenish stone mixed with milky, etc. »

Ulysses Aldrovandus (*Musée Metallici*, Bologna, 1642) appears to have been the first writer to note the difference between jade and jasper and who used the name « *lapis nephriticus*, commonly called *isiada* from *ischiada* or sciatica, and by the Spaniards, « *piedra de la yjada.* » An examination of his work shows that in the chapter on jasper he describes what might be considered jade as a variety of jasper, while in a later chapter he treats jade as a different mineral under the hear of *Lapis nephriticus :*

(Chap. XLI, p. 706) « Concerning the Indian Stone called Nephrite. (Lapis nephriticus).

« We shall examine the Indian nephrite stone which is so named, partly from the effect, which consists in a powerful help in kidney troubles, partly from the natal place, for when it was first observed in our parts it began to be brought from India and by and by from New Spain (Mexico). However, now, it occurs in some places in Spain and also in Bohemia. According to Gesner, it was called the Ovipindulus stone, since it is believed to be that which the more noble Brazillians placed in the perforated lips of young girls when they appear in public. Commonly it is called *Isiada* or *Osinda*, from *Ischiada*, or Sciatica, as Anselmus Boetius remarks, which is held to cure a kind of kidney or liver disease. Among

the Spaniards it is called *Piedra de la Yjada*, since it is a remedy against nephritis.

« This stone is placed by some among the heliotropes, by others in the genus jasper. Because specially jasper is seen in various colors, and this same also displays various colors. However, this differs from jasper since its harder and never contains any redness in it. Hence, this never can be exactly polished, since the surface seems to be anointed with certain oily colors.....

« *Use in Medicine.* Why this Indian stone nephriticus was of great importance, is not easy to say. It was to be worn on the arms by the women, not because it is elegant, but good for the health, since it is recommended most highly for nephritic troubles, and it got its name for effects of this kind. Anselmus Boetius narrates that he knew a nobleman, who used to cure many persons laboring with nephritis, much to the astonishment of the medical fraternity, the stone being worn on the arm of the side of the body affected, or at the beginning held in the palm or the hand. For in this way the stone having been applied drives whole small stones from the kidneys, in the way observed by Nicholas Monardes as the swears in the pamphlet which he wrote concerning this so-called Spanish stone. »

Anselmus Boetius, in his first two editions, follows his predecessors and includes jade with jasper, but in his third edition (1647) he recognizes, and reports them, as different minerals, describing jade unter the name « lapis nephriticus, a greenish stone mixed with milky veins or splothches, brought a few years ago from New Spain. » Bernard Caesius (*Mineralogia, Sive Naturalis Philosophiæ Thesauri*, 1686), follows them.

From thence the difference between jade and jasper seems to have been recognized, the former being indicated by the various names, *lapis nephriticus, pierre nephritique* or nephrite, *piedra de la yjada* or jade, and a recognition of the identity of the mineral from India, China and Burmah, with that of Mexico and Central America (New Spain).

It will be perceived that the principal interest in jade among these ancient authors, whether explorers or histo-

rians, was on account of its medicinal qualities, and this has such extended application as that during a visit to the Bibliothèque Nationale in Paris during the summer of 1900, in search of some of the books here referred to, the librarians excused themselves for their inability to find the volumes within a reasonable time, but they turned the tables on me when they informed me that, while I had been enquiring for authorities upon certain stones (jade), I had mislead them in my subject; that I should have notified them to look in the section of medicine rather than in mineralogy.

What I sought then, and have not yet been able to find, were the full and extended reports from America showing the discovery of these jade stones and their shipment to, or at least their receipt in Spain. It must be evident that Dr. Monardes had seen and identified and even used the objects of jade which had been brought from New Spain, and so probably with most of the other authors. From the number of pieces of carved and worked jade belonging to the aborigines of that country which have been distributed throughout Europe, and America also, some in early, but many of them in recent times, they must have been found in that early day. They were of sufficient beauty and value as that they would be taken possession of by the Spaniards or other explorers of that epoch, and would have been sooner or later shipped in considerable numbers to Spain, but I have not as yet been able to find any record thereof. Students of early American history may be more successful than I, and may find such records and reports.

Alaskan Jade-Nephrite. — The jade from Alaska has been determined, after much investigation and many analyses, to be nephrite. Implements made thereof, of the usual prehistoric kind except as they may have been modified by the colder climate of that country, are of the usual kind; no hatchets or axes, but plenty of adzes, hammers, mauls, picks, knives and knife-sharpeners. The area in which they have been found reaches along the entire coast of northwestern America, from Vancouver Island on the south to Point Barrow and Herschel Island and the borders of the Arctic Ocean,

but apparently not so far as the Mackenzie river. At the southern end, the area extends inland eastward far enough to include the second mountain system of the Cordillera belt, represented by the Gold, Selkirk, Caribou, and other ranges, thence northwesterly to the Arctic Ocean. Whether it passes east of the Rocky mountain chain, toward the north, and appears upon the Mackenzie river system, does not seem as yet to have been determined. Aboriginal implements of nephrite have been found scattered sparsely over this area in nearly every inhabited locality. There appear to have been several localities or places of origin of nephrite, two or three of which have been discovered and located, the others are only surmised and suggested.

The principal deposit of jade within this area, and that first to be described, is known as « Jade Mountain » on the Kowak or Putnam river, which empties into Hotham inlet, Kotzebue sound. It was discovered by Lieut. G. M. Stoney, U. S. Navy, in 1885-6, while in command of the Northern Alaska Exploring Expedition. No official report has been published, but the following statement of the expedition, including the discovery of Jade Mountain, has been furnished me by Lieutenant-Commander Stoney :

« Statement of Lieutenant-Commander George M. Stoney, U. S. Navy, Descriptive of his Discovery of Jade Mountain, Alaska.

« I made three trips to the Arctic regions, in the years, respectively, 1881, 1883, and 1885-6. The first was on the U. S. Arctic relief-ship *Rodgers,* Lieut. R. M. Berry, U. S. Navy, commanding, in search and for the relief of the *Jeannette*, Lieut. De Long, U. S. Navy, comprising the Bennett Exploring Expedition which had gone north over two years before. The *Rodgers* was lost by fire in St. Lawrence Bay, Siberia, November, 1881. The *Jeannette* was crushed in the ice the same year, and the sad fate of her officers and crew is well known. The officers and crew of the *Rodgers* got ashore and were distributed among the natives on the Siberian coast, where they passed the winter in great suffering, were rescued in June, 1882, by the whaler *North Star*, of New Berford, Mass., Captain Owing, Master.

« The Congress of the United States, in recognition of the services of the Siberian natives for our rescue, appropriated money for presents for them, which I was detailed to purchase and distribute. I took the presents north on the *Corwin*, and on the completion of that duty was, in July, 1883, left at the entrance of Hotham Inlet, Alaska, with the dingy and one of the crew of the *Corwin*. The ship then proceeded on her regular cruise, agreeing to puck me up twenty days thereafter. I put in this time searching for a large river the natives had reported when Admiral Beecher, of the British Navy (about 1850), discovered Hotham Inlet. The Admiral in his report spoke of the river, but said he could not find it. My search was made difficult by the great number of mouths or channels of the river. After many days of labor and hardship, I found the river, which I named *The Putnam* in honor of Lieut. Chas. F. Putnam, U. S. Navy, an officer of the *Rodgers* who lost his life on the ice trying to succour his shipmates. The native name of the river is *Kowak*, pronounced almost as though written K-u-b-b-u-c-k, though shorter. I noticed the natives had many implements of jade stone, and several had pieces of the stone in the rough state. I enquired through an interpreter where they had gotten it, and was told, « on the big river », meaning the Kowak or Putnam river, for which I was then searching. When I discovered the river and entered the mouth, I again asked about the jade, but was told it was farther up.

« As we passed on, the mountain was pointed on by the natives ten or fifteen miles off to the north and was seen by me. When 110 or 115 miles above the river's mouth, and opposite or nearest to the mountain, I landed, proposing to march over the tundra to visit it. The natives refused to accompany me owing to their superstitious fear, saying that if they did they would never return, that only the medicine-men could go, and they only after long fasting. I tried every way to get at least one to accompany me, but without success. A native pointed out the best route ; I took a white man and started, but was told again and again that we would never return. The mountain-peak was easily distinguished from the others by its green color. On reaching it we found

it covered with boulders and slate rocks, the former so hard that a steel chisel made little impression, the latter rotten and could be broken with the hand. The stone was of every shade of green color and every degree of hardness. Samples of what was believed to be every kind of green stone were taken, though of course I had no way of testing except with the hammer and chisel, and depended on appearances alone. The number of samples was necessarily limited as the substance was heavy and we had to pack them to the river and then carry them in our dingy down to the sea, where we were to join the *Corwin*.

« Arrived at San Francisco, I wrote of my discovery of Jade Mountain to Professor Baird of the Smithsonian Institution, and sent the specimens to him, but regret to report that on my arrival at Washington, he told me the material had proved to be serpentine and not jade. The two substances resemble each other and the mistake was not culpable. I was comforted by the assurance that the great Humboldt had made the same mistake, having brought home specimens of hard green stone procured during his exploration of the Amazon river, Brazil, on the supposition that it was jade, while it proved to be a different and entirely new substance to which was given the name « Amazon stone », in honor of the river on which it was found, a name which has attached permanently to it. Professor Baird was much interested, from a scientific point of view, in my discovery, and gave me every encouragement to continue my explorations. He said that the true jade must exist in that country in considerable quantity, as was demonstrated by the number of implements in use among the natives and the pebbles which had been found, and that the source of supply would sooner or later be discovered. I determined on my third expedition to make a special efford to find it.

« In July, 1885, the U. S. Government organized an expedition called *the Northern Alaska Exploring Expedition*, under my command, to explore the Kowak or Putnam river, Arctic Alaska. I had a stern-wheel steamer, the *Explorer*, with a steam launch, so was able to take a complete outfit. I had two ensigns, one surgeon, one engineer, and a crew of

ten men. We explored the mouths of the Kowak river and located and charted the principal channel or mouths to the main river, and located and mapped it with its tributaries, by triangulation, expressing it in latitude and longitude, so that the positions and locations are shown with all possible accuracy. We spent the winter of 1885-6 at Fort Cosmos (Lat. 66°-53′ N., Long. 157°-23′ W.), continuing and extending our explorations and gathering specimens of every kind whenever and wherever practicable.

« In July, 1886, I undertook the exploration of the « Jade Mountain, » going with the steam launch to the spot nearest the mountain, which happened to be the site of a deserted Eskimo village of a few huts, the name, if it had one, was unknown, the same I had visited the year before; and then I started overland. The expedition consisted of myself, two white men, and five natives, with four days rations. The walking over the tundra was severe and the mosquitos terrible by both day and night. Owing to recent rains, the creeks were much swollen and one, the party was obliged to swim. This stream was about 30 yards wide, with a current of six or seven knots. A raft was made of theodolite legs and tent poles and, to render it more bouyant, our skin boots were inflated and tied around it. A tow line was made of the odds and ends at hand, straps, ropes, etc. Those of us who could, swim over, temperature of the water, 38° F. The natives who could not swim were rafted across, as were the stores tied in a rubber blanket. Later on we forded another creek in water up to our waists, and in fact much of the walking was through water knee deep, until we came to the rising land of the mountain. The peak we sought was nearest the river and one of the many forming the range called Baird Mountains. It was the only one having the peculiar green appearance and could thus be easily distinguished. From a distance it looked as though covered with grass. The natives have a legend about this mountain : that it was the first dry spot onthe earth; that the world was covered with water, when a crow flew over and stuck a long staff in the ground. The water then commenced to recede and the peak of this mountain appeared. After plenty of dry land was seen, the crow turned into a man.

« The peak is oval in form, but descends on the right and left into valleys. Getting on higher ground, we entered a thicket of spruce pine and undergrowth difficult to get through, having to cut our way in places. Passing this, we came out on the ascending slope of the mountain, and I recognized the marks of my previous visit. It was covered with shale or disintegrated slate, with outcroppings of serpentine and jade, which furnished good walking. I cannot say where the stratum of shale ended and the serpentine began, though they were all these before our eyes. I spent two days prospecting and looking for specimens, always reserving samples of the different kinds of green stone. I noticed that the exposed rock was softer than that not exposed. The harder portions, which afterwards proved to be jade, came in strata like quartz, the strata varying in thickness. I, unfortunately, did not get the angle of the strata. I saw only the surface rock and am unable to tell the depth or extent of the deposit, but I believe there is plenty of jade. I took with me a pick and hammer with which to work, and a sack in which to carry back the specimens. I filled this sack and delivered the material to Professor Bairs at Washington.

« On my second and last trip to Jade Mountain, I travelled the same way (there was no road), and to the same place, as I had on the first trip. On the first, I had an old miner with me. We found some asbestos in small veins in the serpentine; he declared it to be a sign of gold, and wrote out on paper a claim, which he placed in a condensedmilk-can that we had emptied. He put it on a pole and, sticking the pole in the ground, built a cairn of stone about it. I found this remaining on my second visit.

« There was no sign of quarrying or digging, the jade and serpentine came to the surface in broken ledges, while the surface in the neighborhood was covered with the broken shale. The jade pieces were broken and weathered as shown in the specimens I brought back. The jade gotten out by the natives for their use is said to have been done by their shamans or medicinemen.

« I was absent from the steamer with my party four days. The sun was above the horizon all the time, and we counted

days by our watches and not by dark or daylight. We preferred to travel and work by night when the sun was lower, because it was cooler and more agreeable, then rested and slept while the sun was highest.

« Jade Mountain (Lat. 67°-06′ N., Long. 158°-04′ W) is ten or twelve miles back (north) from the river, and about 110 or 115 miles above its mouth. Fort Cosmos is about 20 3/4 miles southeast from the mountain. The height of the mountain is 1000 or 1500 feet above the river valley.

« A prolific source of supply of this mineral in primitive times, now known as Jade Mountain, is situated about 150 miles above the mouth of the Kowak River, in Alaska. The world is indebted to Lieut. G. M. Stoney, United States Navy, who has brought down, and presented to the United States National Museum, a number of specimens. This is the only certainly known source of supply of this mineral in America [1]. »

Mr. John Murdock in his report [2] upon the Point Barrow Eskimo, describes the minerals of that country :

« The jade is often very beautiful, varying from a pale or bright translucent green to a dark olive, almost black, and was formerly used for making adzes, whetstones, and occasionally other implements. The pectolite, generally of a pale greenish or bluish color, was only found in the form of oblong, more or less cylindrical masses, used as hammerheads. Both of these minerals were called kaw'dlo, and were said to come « from the east, a long way off », from high rocky ground, but all that we could learn was very indefinite. Dr. Simpson was informed that the stones for making whetstones were brought from the Kuwûk river, so that this jade is probably the same as that which is said to form Jade Mountain, in that region [3]. »

1. Extract from « Prehistoric Art, etc. », by Thomas Wilson, Report, U. S. Nat. Mus., 1896, p. 456.

2. Ninth Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1887-88, p. 60.

3. Extract of paper by F. W. Clarge and G. P. Merrill, *Proceedings of the U. S. National Museum*, 1888, pp. 116-8.

On Nephrite and Jadeite.

As regards origin, some early writers have attributed the Alaskan nephrite to Siberian sources, but of late years it has been generally ascribed to a home locality. Native reports pointed to a source known as Jade Mountains, north of the Kowak river, about 150 miles above its mouth; and after several attempts the spot has been actually visited by Lieut. G. M. Stoney, U. S. Navy. He collected specimens of jade *in situ*, and a number of samples were submitted to us for examination. They may be described as follows :

a) Greenish gray, splintery, lamellar in structure.

b) Like A, but more granular.

c) Paler, nearly white, closer grained.

d) Brownish, highly foliated.

	A.	B.	C.	D.
Ignition	1.78	1.38	1.76	1.73
Silica	58.11	55.87	56.85	57.38
Alumina	0.24	2.07	0.88	0.19
Ferric oxide	5.44	5.79	4.33	4.43
Ferrous oxide	0.38	0.38	1.45	1.25
Manganous oxide	trace.	trace.	trace.	trace.
Lime	12.01	12.43	13.09	12.14
Magnesia	21.97	21.62	21.56	22.71
	99.93	99.54	99.92	99.83

All four were analyzed with the subjoined results : Average specific gravity..... 3,021.

Studied in thin sections, under the microscope, the Alaskan nephrites present the following characteristics :

A. This sample, as seen in the slide and by ordinary light, presents a uniformly colorless field of homogeneous, non-pleochroic mineral, and is transversed by fine wavy rifts running all in the same general direction. The inclosures are very minute, some are mere dust-like particles, others

are distinctly recognizable as limonite. Between crossed nicols the entire field is covered with very definite outlined areas, which are alternately light and dark as the stage is revolved. With a power of two hundred and thirty diameters these areas are seen to be composed of wavy and uneven scales and bundles of fibers so interwoven and confused that no trustworthy measurements of extinction angles are obtainable. Many of the bundles seem to extinguish in directions approximately parallel with their length; but others show wide angles. The worked jade, 43415, from Cape Prince of Wales, has essentially the same structure as A, and needs no separate description. No. 43440, from St. Michaels, is also quite similar. In this specimen the fibers are short and scale-like. There are no inclosures of note, although there is a plentiful sprinkling of amphorous dust-like material. No. 63733, from Diomede Island, is also much like A. It presents no difference which can be considered mineralogically essential, but the texture is more uneven, and many of the fibrous tuft-like masses are larger. The variations, however, are no greater than might occur in samples from the same mass.

B. This specimen in thin sections and by ordinary light is also almost colorless, or very faintly greenish, and without pleochroism. It shows only a few yellowish and opaque inclusions, which are evidently of a ferruginous nature. Between crossed nicols it exhibits the well-known nephritic structure — a dense aggregate of short fibers and scales, the fibers arranged in clusters, or radiating tuft-like bundles, without definite boundaries, which merge into one another as the stage is revolved. In cases where the bundler are composed of fibers lying approximately parallel, angles of extinction were measured varying from 0° to 15°. The structure may be best understood by reference to Plate XXXIII, fig. 2. It corresponds quite closely with a nephrite from the Belaja River, in Siberia, as described and figured by Beck and Muschketow (« *Ueber Nephrit und seine Lagerstatten*, p. 12, fig. 1), but it is more uniform in texture, and resembles more nearly the jade from New Zealand. (See also figs. 1 and 3, Plate XXXIII). The Point Barrow specimen, 89658, has the same structure as B, and needs no further description.

The foregoing evidence is sufficient to show the essential identity of all the Alaskan jades, and to dispose of the theory that their presence in Alaska is to be accounted for upon the basis of trade with Siberia.

Another locality of crude jade in Alaska is somewhere on the Lewes river between Fort Selkirk and Rink Rapid. The discovery consisted of water-worn boulders from the bed of the stream. Dr. Dawson reports it in his *Geological Survey of Canada* (vol. III, N. S., Part I, Report B, 1887-88, pp. 38 b and 147 b). He says on the former page :

« I kept a close watch for this mineral along our route, and ultimately successed in finding several rolled pieces of it in gravel-bars along the Lewes (p. 147 b). Of the pebbles collected by us, at least five have the specific gravity and other physical characters of jade..... The finest and most characteristic specimen was that found by Mr. W. Ogilvie near Miles Canon. This specimen is a pale-green translucent to sub-transparent variety weighing a pound and three-quarters, after a piece, probably equal to about one fourth of the original mass, had been broken off and unfortunately lost. Some of the specimens collected..... appear to show the passage by admixture of other materials,of the pure jades into various altered rocks of volcanic origin, as described in my publication in the *Canadian Record of Science,* Vol. II, No. 6, April 1887. »

Dr. Dawson adds : « So far as I have been able to ascertain, the discovery of jade here noted is, with one exception, the first actually direct one made in the region of the Pacific slope. The exception above alluded to is that of jade found at the Kwichpak mouth of the Yukon, during Captain Jacobsen's stay in that vicinity, and taken by him to Berlin, described by Dr. A. B. Meyer in *Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden,* 1884. »

The specimen was analysed by B. J. Harrington [1] and was found as follows : silica, 56.96; magnesia, 22.41; lime, 13.29; ferrous oxide, 3.81; alumina, 0.51; specific gravity, 3.207. The

1. *Royal Society of Canada*, 1890, Vol. VIII. Section III, page 63.

paper of Mr. Harrington contains plate II of microphotographs, showing the specimen from Lewes river and three others from Lytton, on the Fraser river.

The crude piece of nephrite referred to by Dr. Dawson and quoted from Dr. Meyer turns out not to be of as much importance as was at first thought. That no injustice should be done in this matter, I quote from Professor Arzruni, who seems to have furnished Dr. Meyer with his information :

« According to kind communications of Captain Jacobsen, there are also objects of this green nephrite all over Vancouver Island and the Chilkat territory on the continent..... Captain Jacobsen obtained a number of objects, made of this mineral, and also some rough pieces which he thought to be nephrite. Thanks to the courtesy of Mr. Bastian, I was enabled to examine, microscopically, splinters of this mineral.....

«.....Captain Jacobsen states that the rough stone is obtained at five days' journey inland. He did not visit the spot himself, though he knows the position of the rocks..... Only two Eskimo shamans know the locality, and keep it secret. Of the rough pieces obtained, and supposed to be nephrite, two proved to be such, namely 407 and 409 ». These two specimens are rolled boulders and are conceded to be nephrite.

« ..... No. 407 was..... found during Captain Jacobsen's stay at Norton Bay near St. Michael, at the Kwickpak mouth, about twenty miles north of the Yukon river. » The locality of the other is not given. These two pieces were knife sharpeners, but had not been changed from their original crude condition.

It appears from all this that Captain Jacobsen, travelling along the Alaskan coast, procured, by purchase or otherwise, specimens of implements made of green stone, some of which were nephrite and others not. Among those which were, were two unworked waterworn boulders which had been used as whetstones or knife sharpeners or stones for sharpening. Captain Jacobsen did not see or visit the quarry or ledge whence these came, nor indeed is there any evidence that they had been broken from any ledge. They were water worn boulders which had been broken off in times of

unknown antiquity, and washed down the river to be afterwards found by the aborigines who used them as ustensils until the visit of Captain Jacobsen, who procured them by purchase or otherwise and carried them to Berlin.

This is excellent evidence for the purpose for which it was introduced by Dr. Meyer, that is, to show that jade material and, consequently, its implements were indigenous to the Alaskan country or the northwest coast, and their presence there is no evidence of migration, communication or importation from Siberia.

The last known locality of origin of jade in this area, is that reported also by Dr. Dawson [1] of two small partly worked boulders at the towns of Lytton and Yale respectively, on the lower part of Fraser river, and the discovery in 1877, of old Indian graves near Lytton giving evidence that the manufacture of adzes had been there actually carried on. He says: « These facts seem to point to the valley of the lower Fraser or to that of its tributary the Thompson, as one, at least, of the localities from which jade had been derived, though, so far as I am aware, it has not yet been found *in situ* in any part of British Columbia. The partly worked boulders to which allusion has been made, are more particularly described below. They resemble in shape and size the well rounded stones which are abundant in rough beaches along the more rapid parts of the Fraser river, and present a peculiarity in polish which is often found to characterize these stones, and which appears to be due to the action of the sand which is drifted by the wind along these beaches during periods of low water. All the circumstances, in fact, tend to show that they may have been picked up on the immediately adjacent banks of the river. »

Dr. Dawson thus announces his conclusion in respect of this matter [2]: « The discovery of small rounded boulders or pebbles of jade (nephrite) on the upper part of the Lewes river may be mentioned as of interest. Though not actually

1. *Canadian Record of Science*, vol. II, No, 6, April 1887; also in *Science*, April 20, 1888.

2. *Science*, vol. XI. No. 272, April 20, 1888, p. 186.

observed in place, the material is evidently derived from the altered volcanic rocks, probably of the paleozoic age, which are abundant in this district.

« The theory that the jade used by the coast tribes for the manufacture of implements was imported by them from Asia, if still held by any, can scarcely any longer be maintained as tenable. »

And again : « It may be now considered as certain, that the jade employed by the natives in the southern part of the interior of British Columbia, was obtained by them in the form of rounded masses from the gravel banks and bars of the Fraser and Thompson rivers. Thence it was doubtless carried in trade as far at least as the territory of the Shuswap people extended, though always most abundant in the vicinity of the river of its origin [1]. »

Dr. B. J. Harrington made an analysis of these specimens, and also of an unwrought boulder, waterworn, of several pounds weight, found by himself in one of the old Indian graves at Lytton. The analysis of these ran between the following extremes : Silica, 55.32 to 56.98; magnesia, 20.16 to 20.77; lime, 12.99 to 14.00; with the usual modicum of ferrous oxide and alumina.

M. Harlan J. Smith [2], of the American Museum Natural History, New York City, May 25, 1899, found in the prehistoric graves in the neighborhood of Lytton, polished adzes or adzes which he carelessly (?) calls « Celts », of nephrite, which he says to have been analyzed by Prof. James Furman Kemp, of Columbia University, of which four (figs, 40, 41, 43, 46) are identified as nephrite. Their specific gravities were respectively from 2.985 to 3.014. Mr. Smith adds :

« Tons of green stone were seen along the Fraser and Thompson Rivers in this vicinity. The parent outcrops are said to be in a creek tributary to the Fraser River some miles above Lytton. »

1. *Royal Society of Canada*, Proceedings and Transactions, vol. IX, 1891, section II, p. 18.

2. *Memoirs of the American Museum of Natural History*, vol. II, p. 132 : *Archaeology of Lytton, British Columbia.*

The existence of jade, either in the quarry or in the form of boulders, on the rivers flowing into the Pacific ocean through Alaska or British Columbia and the widespread use of jade implements up and down the coast and some distance in the interior, having been well established, it became of interest to examine how far into the interior these evidences are found. While it is well known that many of the jade implements were intended for use in the making of boats, as is evidenced by the great number of adzes, it must also be conceded that other implements, especially knife-sharpeners, which were small, beautiful, easy of transportation and of continuous use especially in the more modern times when copper or steel knives had been made, came into use. These might easily have passed from hand to hand and been carried as far into the interior as the Indians travelled.

At this point I had just received « Explorations in the Far North », by Dr. Frank Russell, of Harvard University, being his report of an expedition under the auspices of the University of Iowa during the years 1892-93-94, published by the University in 1898, wherein he started from Selkirk, through lakes Winnipeg, Athabasca, the Great Slave Lake, and down the Mackenzie river to the Arctic ocean, with a side excursion from the Great Slave Lake through the Yellow Knives and Dog Ribs to the Copper Mine river and return. He was a naturalist, and his expedition was for the purpose of gathering specimens for the University which sent him. His printed report made no mention of jade or jade implements. In reply to a personal letter of inquiry, he says that while he made no specific examination or inquiry concerning such implements, yet he was interested in everything that belonged to or was used by the natives, and that he neither saw nor heard of such implements until his arrival among the Eskimos on the sea-coast. I have also examined the reports of other explorers, Sir John Richardson, Mr. Kennicott, Mr. R. G. McConnell, and Mr. W. Ogilvie. These make no mention of jade except in the single instance wherein Sir John Richardson says[1] : « At this place (on the Copper Mine river),

1. Richardson's, *Arctic Expedition in Search of Sir John Franklin*, p. 187.

Mc Rae discovered among the limestone and quartz rock, layers of asparagus-stone, or apatite (Phosphate of lime), thin beds of soapstone and some nephrite, or jade — a group of minerals belonging to primitive formations..... more ancient than the silurian series. »

I have conferred with Dr. Dawson, whose connection in this matter has already been mentioned, and whose opportunities of examination have probably been greater than those of any other person, and he says, in a personal letter lately received : « The furthest easterly point in British Columbia at which I know of the occurence of jade may have travelled as far east as the edge of the Salish people. North of Salish, so far as I know, it is confined to the Coast Tribes both in British Columbia and among the Tlinklets in Alaska, but its use may have spread some distance up the Yukon. »

The accumulated evidence, much of it negative, would seem to establish the second mountain system of the Cordillera belt represented by the Gold, Selkirk, Caribou and other ranges as the eastern boundary of the area in which are found jade implements whose localities of origin are on rivers emptying into the Pacific ocean. Two possible exceptions to the unanimity of this evidence should be mentioned: Sir John Richardson's report of the single instance of the occurence of a jade implement near the Copper Mine river, and the report of Mr. George F. Laidlow upon the « Aboriginal Remains of Balsam Lake, Ontario [1] ».

« The latter reports the finding of an axe form and material totally foreign to this section. It is supposed to be of jade and is beautifully polished, of dark green color approaching black, with one corner of the bitt or cutting edge of a light mottled green. The poll has been ground to a blunt edge which has subsequently been destroyed by abrasion. Dimensions : 6 by 4 inches and 7/8 of an inch thick; the edge is perfect, the side angles well defined, and sides flat. »

Mr. Laidlow adds : « If this is jade, it is the first example on record found in Ontario ».

It appears that Mr. Laidlow depended entirely upon the

1. *American Antiquarian*, March, 1897, vol. 19, No. 3, p. 69.

appearance of the implement in his determination that it was jade. We know that this test, except when made by a person of great experience, is of slight value, and to the average investigator of none whatever. When we consider the amount of investigation made in Ontario by Canadian archaeologists, and that the three principal museums of the Dominion, Ottawa, Montreal and Toronto, each possessing many jade implements, all of which are reported from the Pacific Coast and none farther east than the Salishans on the Thompson river, a distance of several thousand miles, we may be permitted to question the supposition of Mr. Laidlow as to this implement being jade, at least until it shall have been tested.

Various Kinds and Compositions of Jade.

The prehistoric man the world over required implements of stones or minerals which possessed certain qualities and would serve certain purposes. They must be hard so as to hold an edge, tough so as not to break under a blow and, for chipped implements, homogeneous, so that they would flake in any desired direction. Flint combined these characteristics in a high degree, and we find it to have been universally used whenever present. Chert was used, obsidian also, likewise jasper and others. The greatest objection to these was that they were brittle. A substitute was sought which would be tougher and less easily broken. This was found in jade which was tough and hard, and to these qualities there was the added one of beauty. It came into extensive use and was employed for implements or ornaments, which have been found in nearly every part of the globe occupied by man during the neolithic or bronze ages. Collectors have sought these objects with avidity, and no museum is so poor as to be unwilling to purchase when opportunity offers. The museum at Constance, Switzerland, possesses a thousand, while those of Zurich, Neuchatel, Berne, Lausanne, and Geneva are not far behind. The little town of Vannes possesses a number remarkable for their size and beauty. Prehistoric America was not behind Europe

in her admiration for these articles. Jade was used in America for idols, masks, and highly finished objects of an ornamental character, as well as for implements.

During all this while, it was classed in Europe and America under the two names jade and nephrite, as already shown, and both were supposed to refer to one and the same mineral. In reality, there were many minerals included in these terms so much alike that their differences could not be detected by any visual examination.

Damour, in 1863, determined by chemical analysis certain differences in the elements of different jades, to one of which he gives the name *jadeite*. In 1865 he noted another substance, to which he gave the name *chloromelanite*. He sought to restrict the name *jade* the nephrite material. A further distinction of name was sought by him. The nephrite from New Zealand he called « oceanic jade », and that from China, « oriental jade ». Other minerals of similar appearance, but of different elements and structure, have been mistaken for jade. Humboldt brought from South America certain specimens which he thought to be jade, but on being tested were found not to be, to which the name « Amazon stone » has been given, from the great river on the banks of which it was found. Lieutenant-Commander Stoney's transportation from Alaska of a sack of serpentine, under the belief that it was jade, has already been noticed.

The group of minerals classed as jade, when first found in Switzerland in the form of prehistoric implements, were analyzed by Saussure, and he gave his own name to his specimen and called it « Saussurite ». Afterwards as time progressed and the discovery was made of specific differences and yet great similarity of the many minerals called jade, this one was placed in the same category and called *jade tenace* or *jade de Saussure*, and finally became *Saussurite*. Whatever may have been done by mineralogists, it has not been accepted by the prehistoric archaeologists as belonging to the jade group, yet it has so many characteristics in common with the other minerals about which no doubt has been expressed that I have ventured to insert it here, giving information concerning it, but intending and desi-

ring every one should use it or not, according to his preference.

The color of jade, while mostly green, runs from a milky white to a dark green, almost black; sometimes it is solid and other times veined with different colors. It is usually translucent : when brought to a fine edge, the light can be seen through it. It is compact and fine-grained. Its hardness and beauty caused it to be much valued by the prehistoric people. A study thereof in thin sections under the microscope reveals the causes of its toughness, for it shows the material to be made up of fibres of greater or less length, placed together apparently without regularity, and interlacing so that there is no grain or cleavage by which the stone can be broken. Its body is formed of what might be compared to bundles of nerves that cross and recross and intertwine each upon the other so that, as Professor Clarke says of nephrite, « the field is covered with an indefinitely outlines area; ..... with a power of 230 diameters these areas are seen to be composed of wavy and uneven scales and bundles of fibres so interwoven and confused that no trustworthy measurements of extinction angles are obtainable. In but few cases is there shown any granular or laminated structure. There is no regularity in their arrangement, although they are many times found in tufts as though they were a bundles of fibres bound together in the middle, the ends separated and spreading out. In this fibrous character they might resemble asbestos, except that the fibres are not continuous nor separated from each other. »

Jadeite is much the same in these characteristics. In color and appearance it is extremely difficult to determine between it and nephrite. Examined in thin sections under the microscope, it shows a more granular structure interspersed with crystals. But these crystals, like the fibres, are irregular and intertwined. Their outline is imperfect and they seem to run into each other at every angle. There are veins and lamina in jadeite to a greater extent than in nephrite. But in most cases, these are accidental and the result of extraneous circumstances.

The varieties to which the generic term *jade* should be

applied are not certain, nor are they always the same. Prof. Heinrich Fischer declares that the name *jade* has been applied to no less than one hundred and fifty varieties of stone. Those of which prehistoric implements were made are : jadeite, nephrite, chloromelanite, fibrolite, pectolite and actinolite. The name *jade* shades off into Saussurite, and possibly improperly into bowenite, Amazon stone, and others.

Damour undertook to restrict the term *jade* mineralogically to nephrite, but this is scarcely justifiable, for the term « jade » applies equally to jadeite, nephrite and chloromelanite, and when relating to prehistoric implements, it has by common use come to apply nearly as well to fibrolite, pectolite and actinolite. A finely polished specimen of jadeite may be called jade with as much propriety as a similar specimen of nephrite, and so also with the other specimens and names. Until the specimens shall be subjected to an analysis or the specific gravity taken, it is extremely difficult for even an expert to determine with certainty of which mineral it is.

The term *jade* has been applied to nearly all greenish translucent stones which were susceptible of being wrought into ornamental objects and for which there was no other well-defined name. If the stone is hard, translucent, with a fair polish, has a color from milky-white to emerald green, it is to be called jade, despite the fact that there may be different minerals with different compositions. Therefore, I have ventured to recommend that *jade* should be used as a generic term, including the varieties, and that the specific names should be given as the material is determined [1]. Jade is either a generic term or it is nothing. If it is not used generically, it must be dropped. Nephrite is called jade, so is jadeite, so is chloromelanite, and it might be so with the rest. Most of the foregoing minerals may be called jade with as much propriety as any other.

Dana, in his *Mineralogy* (6th Edition, 1893), gives substantially the following descriptions of the appearance and characteristics of these minerals :

1. See Mr. Wirt Tassin, Mineralogical Chemist, in an unpublished work on the gem collection of the United States National Museum.

Jadeite (p. 369), lustre subvitreous, pearly on surface of cleavage; color, green of various shades to nearly white; streak uncolored; translucent; fracture splintery.

Silica	5.94
Alumina	25.2
Soda	15.5
H	6.5 to 7.0
Sp. Gr.	3.33 to 3.35

Chloromelanite (p. 370), said to be a variety of jadeite, composed of nearly the same substances but always carrying more iron; more or less lustrous; color, varying through all the scales of green to black, streak grayish green; translucent, hard, tough, heavy, and susceptible of a fair polish.

Analysis of type specimen from Dordogne :

Silica	46.40
Alumina	14.76
Oxides of Iron	9.99
Lime	5.45
Magnesia	1.82
Alkalies	11.20
	99.66
H	6.0
Sp. Gr.	3.4 to 3.6

Nephrite (p. 389), a tough, compact, fine grained tremolite; color, green with a tinge of blue to nearly black, and breaking with a splintery fracture and glistening lustre :

Analysis of type specimen from Jordansmühl :

Silica	56.93
Magnesia	19.21
Lime	14.54
Oxides of Iron	4.54
Alumina	1.01
Water	1.93
H	6.0 to 6.5
Sp. Gr.	2.96 to 3.1

Fibrolite (p. 498), a tough, fibrous mineral of a vitreous to

subadamantine lustre; cleavage perfect and fracture uneven; color, brown, green, gray, and intermediate shades, streak colorless; translucent.

Silica	36.8
Alumina	63.2
H	6.0 to 7.0.
Sp. Gr	3.20 to 3.24

Actinolite (p. 389), in crystals either short or long bladed; columnar or fibrous, granular or massive, sometimes transparent; golor, green of several shades to nearly black.

Silica	54.60
Magnesia	16.98
Lime	12.81
Oxides of iron	13.96
H	5.0 to 6.0
Sp. Gr	3.0 to 3.2

Pectolite (p. 373), lustre of the surface of fracture is silky or subvitrious; color, whitish, grayish, or greenish; subtranslucent to opaque.

Analysis of type specimen from Point Barrow, Alaska :

Silica	53.94
Lime	32.21
Soda	8.57
Water	4.09
Iron and Alumina	0.60
Magnesia	1.42
H	5.0
Sp. Gr	2.873

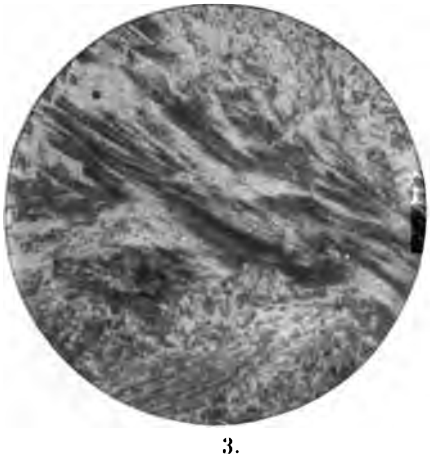
Saussurite, a tough compact substance with splinters fracture; color, white through gray to green of several shades.

Analysis of type specimen from Lake Geneva :

Silica	48.10
Alumina	25.34
Iron	3.30

1.

2.



3.

4.

MICROSTRUCTURE DE LA NÉPHRITE ET DE LA JADÉITE

FIG. 1. Néphrite, Nouvelle Zélande.
FIG. 2. Néphrite, Alaska.
FIG. 3. Néphrite, Sibérie.
FIG. 4. Jadéite, Oaxaca, Mexico.

Lime	12.60
Magnesia [1]	6.76
Alkalies	3.55
H	6.5 to 7.0
Sp. Gr.	3.0 to 3.4 [2].

Dr. Merrill (*Proceedings of the U. S. National Museum*, vol. XI, 1888, Plate XXXIII) shows the structure of the two minerals, jadeite and nephrite, under a microscopic enlargement of twenty-five diameters. Figure 1, is nephrite from New Zealand; figure 2, nephrite from Alaska; figure 3, nephrite from Siberia, and the fibrous tuft-like arrangement of structure is well shown, and from it one can easily determine that these are nephrite; figure 4, is jadeite from Mexico, and it shows the crystals laid in their irregular and interwined forms.

Migration

The question of the migration of jade arises mostly in western Europe and in Mexico and Central America. In Siberia, where nephrite has been found *in situ* there are no jade implements; in Alaska, where it is also found *in situ*, they are found in abundance, and at the beginning of its historic period they were in common use among the natives. In Mexico and Central America, thousands of prehistoric objects, implements and ornaments have been found, all of jadeite and *none of nephrite,* while neither have been found *in situ.* In Europe, nephrite has been found at Jordansmuhl in Silesia, Austria. Mr. George F. Kunz, gem expert of Tiffany's, obtained a boulder of nephrite weighing about 1400 pounds, which is now in the collection of Mr. H. R. Bishop, New York City. But as yet, no jadeite or chloromelanite have been found there. The implements, however, have been found in great number; nephrite most, jadeite many, chloromelanite few, actinolite and pectolite in their respective order.

1. High percentage in this specimen due probably to presence of talc.
2. Specific gravity extremely variable.

The question is, when completed jade implements are found, and no trace of jade material in the neighborhood, which one of the following presumptions will account for it?

1. A near deposit undiscovered;

2. Transportation of the material from a distant deposit and the manufacture of the implements either before or after.

If there was transportation of the material, was it the result of trade and commerce, or by the migration of a people?

It is scarcely to be credited that the neighborhood of the Alps, which had been investigated in the closest detail for hundreds of years, and which is conceded to be in the same geologic condition as when the jade implements were made, and yet the mine or quarry which formed the original deposit and which furnished the material so plentifully used, should never have been found. It is equally unbelievable that the prehistoric peoples of the Swiss lakes should have imported jadeite from China or Burmah, or nephrite from Siberia or Alaska; and it is still more incomprehensible how the original inhabitants of these last-named countries should have made implements and sent them to the Swiss lakes or to Mexico; or how the original Switzers or Mexicans should themselves have made the implements and migrated such a distance, half around the globe, taking with them these particular objects and apparently none others. For, be it remembered, that all other implements or objects, of whatever name or nature, found in these localities associated with the jade implements, are acknowledged to have been made in those respective localities and from materials found in the neighborhood.

The materials composing the various kinds of jade present nothing strange or wonderful, they are common materials and can be found in almost every part of the globe. Professors Clarke and Merrill say[1]: « These substances (the elements composing the jade minerals) are comparatively common constituents of metamorphic rock and hence liable to be found wherever the rocks occur.....

1. *Nephrite and Jadeite; Proceedings of the U. S. National Museum*, Vol. XI, 1888, p. 129.

« If, as seems possible, the majority of the nephrites are of secondary origin, why may we not expect to find all, or at least a great variety, of the structures described in the same or closely adjacent rock masses? Chemical analysis of samples from near-lying, or even in the same, localities are found often to vary as greatly as those from localities widely separated. ».

And again: « The presence or absence of inclosures of diopside, magnetite, or ferruginous oxides, the condition ofthese oxides, whether as ferric or ferrous, the varying tufted, bent, confused fibrous and even granular condition of the constituent parts, are all, together with the color variations and other structural peculiarities, matters of too slight import to be of weight from a petrographic standpoint. »

That there was a commerce in prehistoric times by which implements and objects were transported long distances, cannot be denied. There have been too many instances discovered. The material, bronze, has been transported from the south to the north of Europe, and amber in an opposite direction. The bees-wax flint of Grand-Pressigny was scattered all over France, and some specimens have been found in the Swiss lake dwellings. In the United States, a similar condition existed. The large fulgur shells have been transported from the Atlantic coast and are found in Tennessee, Kentucky and Ohio in considerable numbers. The copper from Lake Superior has been found in the form of implements in every State within hundreds of miles; mica was transported long distances from its mines in the mountains of Virginia; and obsidian has also travelled extensively from its original deposit in the Rocky mountains. Examples of trade and commerce in prehistoric times have been found in all these countries. The prehistoric man was considerable of a traveller, and his migrations, as shown by his objects of barter, have been wonderful if not astounding. Dr. John Hunter, a captive white boy raised as an Indian, tells of a party of Osages, of which he was one, who « took a walk » from their own locality on the Arkansas, going directly west until they struck the Pacific ocean, thence up the coast to the Columbia river and by way of its valleys returning through Idaho to

their home, having been absent fifteen months, travelling many thousands miles. Their only object seems to have been their own diversion. The movement or migration of the peoples; the transportation of implements and material, and the extent of primitive trade and commerce, must not be denied or ignored. But in these cases there are certain conditions always present and recognizable; they govern trade and commerce at the present time, or at least accompany it, and they are to be found associated with the trade and commerce of prehistoric times. One of these is, that the original deposit, whether of mines, quarries, shell-heaps, sea-shore, or what-not, whence the original dispersion took place, the material or implements, or whatever may have been the object of the commerce, is always found first and in greatest quantity in the immediate neighborhood of the deposit, thence scattering in ever widening circles, and while it may decrease in quantity or number with each circle, still keeps in touch with its original deposit, and its traces are continually present; that is to say, a « trail » of implements or objects is to be found from the original deposit to the most extended or remote place of occupation. What should be said if, however extensive might be the deposit of obsidian in the Rocky mountains, and however great the number of implements or objects made there, in attempting to establish a commerce between that and the State of Ohio, we should find an utter absence of either material or implements between the two localities? Or, the same thing with regard to copper implements between Lake Superior and New York or Georgia? What could be the conclusion as to the commerce in shells between the sea-coast and the state of Ohio if no shells were found anywhere on the trails between them, nor anywhere except at the ends?

Yet this difficult condition of things must be successfully established in a much higher degree than in the cases cited, in order to establish the proposition that the chloromelanite and jadeite implements of the Swiss lakes and of Mexico were imported from China, Burmah or Turkestan, and those of nephrite from Siberia and Alaska. For it should be continually borne in mind that the jade material or implements

are the only prominent class of objects alleged to have migrated or been transported. There are no traces of Burmese or Chinese objects found in the Swiss lake dwellings. And the contrary proposition is believed to be equally true; no prehistoric objects from western Europe are found in Burmah or China. The same statement applies to Alaska and Siberia; also as between Mexico and any original locality of jadeite.

This statement must not be made too broad and so left open to a denial which would have the appearance of success. There may be many objects among the Swiss Lakes and Mexico, Burmah and Alaska, which have great resemblance. For example, the stone hatchets of these countries have great similarity. They, with all other implements and objects, show the same general stage of culture, but all objects *save those of jade* show by their material as well as by their form and workmanship, their local manufacture. These « ear-marks », which cannot be simulated, demonstrate that all objects of stone, horn bone, copper, found in the Swiss lake dwellings, were made there or in the neighborhood, and were not made in Burmah, or China or Alaska, or any other distant place; and the same is equally true of Mexico.

The jade question apparently reduces itself to this : That the usual prehistoric implements and objects were made at those localities of the material which belongs there and have an entirely local *cachet*; that if the proposition of the migration or transportation of jade implements be true, then they *alone* have been made in the distant countries and transported, either as crude material or as finished implements. And this without making, or at least leaving, any trail of communication or travel in either direction.

Dr. Heinrich Fischer was the originator, or at least an early ardent supporter, of the theory that the jade implements of America, possibly those of Europe also, were of Asiatic origin or had been distributed by migration or commerce in their respective countries. Baron Nordenskiold was of the same opinion. Prof. F. W. Putnam also gave his

adhesion to Dr. Fischer's theory [1]. He presented before the Board of Trustees and the Society, certain of these implements from Central America, mostly polished hatchets cut or sawed into kalves or quarters, sometimes into thin slices, perforated for suspension and thus made into ornaments. Two of these, from Dr. Earl Flint of Nicaragua, fitted together and proved to have been originally one hatchet. Professor Putnam sought to explain this condition by the suggestion that these specimens were brought to America from Asia in the original form of prehistoric implements, and that by burials, loss, or otherwise, the original stock in America, not being supplied by further migration from, or commerce with Asia, had become reduced in number and were thereby proportionately increased in value. He believed that this lead to the division or cutting of the existing hatchets and making the separate pieces into ornaments such as are found there in modern times. He insists that these facts point to an Asiatic origin of some of the Central American peoples, or at least to an interchange of objects between the two countries.

The jade in Central America and Mexico is jadeite; the jade in Asia, of the same kind, belongs far in the interior, in Turkestan or Burmah. The jade or Silesia and Alaska is nephrite, quite a different mineral. The theory of migration would require either the finished implement or the crude mineral to be transported, first to the seacoast, a distance of a thousand or more miles, then up the coast a distance of two thousand miles or more, to the crossing at Behring Straits on the Aleutian Islands, thence down the coast to Mexico, a couple of thousand miles more, and this must be done along the Alaskan coast where the material was well recognized as of great value and in great demand. Two apparently impossible, certainly highly improbable conclusions must be accepted and accounted for in this connection before the theory can be admitted : first, the material must have made this voyage without the loss of any pieces (of jadeite) between China and Mexico; second, the country through which

1. *Eighteenth and Nineteenth Annual Reports of the Peabody Museum*, 1885-86, vol. III, p. 414; *Massachusetts Historical Society*, January, 1886.

they travelled abounded in nephrite, yet none of it appears ever to have been obtained by the travelled or emigrants, at less, none ever reached Mexico. That is to say, these emigrants never lost their original jadeite, nor did they gain any of the nephrite of the countries through which they passed. It was believed that this argument vanquished the theory of transportation, coastwise, of jade or jade implements from China to Mexico and Central and South America. If such transportation existed, it must have been made by water, which was, as Kipling says, « another story ».

My attention has been called by Prof. O. T. Mason, to a chapter in De Morga's « Philippine Islands[1] » which treats on the subject of trade in modern and historic times between China and the Philippines and again with Mexico, and suggests that in view of the great amount of trade at the early period mentioned, it is not impossible that the objects in jade found in such profusion in Mexico and Central America might not have been brought over from China by this means.

Antonio De Morga spent eight years in the Philippine Islands, serving in the office of the Lieutenant-Governor and Captaine General and as Auditor of the High Court of Law on the establishment of that office. He returned to America and was President of the Royal Audencia of Quito. He published his volume in 1609, in Mexico.

It is apparent that he had opportunity for knowledge concerning the matters of which he treats, and that, if he says that jade, whether crude or manufactured, was brought over from China, or if he uses words of which this is the intendment, it must be accepted as good evidence. On page 336 he deals with the subject of trade, extending it to China, Japan and New Spain, as America was then called.

As my conclusion is against this importation of jade implements, I shall feel justified in making quotations at considerable length (p. 336) :

« The merchants and traders form the greater part of the residents of these islands, on account of the quantity of merchandise which flows in to them (in addition to the

1. *Published by the Hakluyt Society*, London, p. 336.

produce of the country) from China, Japan, Maluco, Malacca, Siam, and Camboja, Borneo, and other parts, with which they make their ventures, and every year embark them in ships which sail for New Spain.....As this trade has so much increased, it had inflicted great loss and injury on the marchandise of Spain which was embarked from Peru and New Spain..... It was prohibited that any persons of New Spain or Peru should trade with the Philippines, and they were not to bring Chinese goods to these parts; and licence was given to the dwellers and residents in the Philippines by which they alone might trade in these said goods, and load and embark them....., and that of the proceeds of the said merchandise no more should be sent in coin to the Philippines than five hundred thousand dollars each year.

« Usually there come from great China to Manila a large number of somas and junks, which are large ships, laden with merchandise; and each year thirty usually come, and sometimes forty ships, and although they do not come in together in the form of a fleet or convoy, they come in squadrons, with the monsoon and settled weather, which most generally is in the new moon of March..... These ships come laden with goods, and bring great merchants, the owners of the oggds....., and they come out of that country with permission from their viceroys and mandarins.

« The goods which the usually bring, and sell to the Spaniards, are raw silk, in bundles..... »

He continues with lengthy descriptions and lists of articles and objects, and concludes : « To recount all of which would be never to come to an end. »

Among the rest are « pearls and rubies, sapphires stones of crystal....., and a thousand other gew-gaws and ornaments of little cost and price. » He describes with great particularity and in great detail, the arrival of the ship, the formality of entry, the payment of customs, the permission to buy and sell, etc., etc., but there is nothing on the subject of jade or of any kind of gem or stone that, by any twisting of words or meaning, can be held to represent them.

On page 341 is the same thing set forth with regard to the trade with Japan : « Amber and ivory..... and jewels of dia-

monds, rubies, sapphires, topazes, balashes, and other fine stones, set and separate; pendant jewels for head-dresses, and rareties from India..... All these things are purchased in Manila, and paid for in reals and in gold. » The descriptions continue, of trade with Borneo, Siam, Cambodia, all of which are still set forth in great detail, accompanied by descriptive lists of articles in great number. But, as before, no mention of jade or of any stone which could stand for it.

On page 343, the trade with Manila and New Spain (America) is set forth : « The Spaniards make their purchases, gains, and shipments for New Spain of these goods and with the produce of the islands, which are gold, cotton cloths, medriñaques, white and yellow wax in cakes; each one does as best suits him, and they load them in the ships which are to make the voyage, valuing and registering them, because they pay two per cent, export duty into the royal chest of Manila before they sail, besides the freight of the ship, which is forty ducats of Castile per ton, which is paid in the port of Acapulco in New Spain into the royal chest of that port, besides the duties of ten per cent, on the importation and first sale in New Spain.

« Since the ships which are despatched with this merchandise are on account of His Majesty, and no others are allowed to navigate, there is usually a great pressure and difficulty in shipping all the purchases; the governor divides the shipments amongst all the shippers according to their respective capital and deserts.....,with full account and care taken by confidential persons who are present at taking in the cargo..... When they are laden and ready to sail, officials are put at the disposal of the general who take the merchandise under their charge, and they set out on the voyage at the end of the month of June, with the first southwestern. »

He comments upon the profits of this trade to the shippers, especially that with China, against which he protests as detrimental and prejudicial to the commerce with Spain, and advises that it should be restricted by increased taxes and customs duties.

De Morga sets forth the objects of trade and commerce

with great particularity and in great detail, yet with it all, his omissions of jade or jade implements is so complete and noticeable as to amount to evidence negativing all importation of such objects.

The Asiatic origin of jade and the jade implements found in America, is now practically abandoned by its former advocates. It has never had any foundation in fact, and was never advanced otherwise than as a theory which might possible be true and which deserved investigation. Each step in the investigation tended to show the contrary to be the fact, and has finally resulted in the total demolition of the theory.

A proper subject for investigation upon the possible migration or transportation from Asia to America, would be the reports and histories written by the discoverers of America. If these should testify to the presence of jade implements at a period anterior to the commencement of the trade between China and Mexico by way of Manila or otherwise, it would be direct proof that the implements, and consequently the jade, was not brought from Asia.

It is difficult, if not impossible, to prove a negative, and I am unable to say what may be contained in these early writings, but the affirmative evidence regarding the existence of *chalchihuitl* (which is to be translated jade) in Mexico among the aborigines independent of, if not before, the discovery may be considered as proof that jade was indigenous to Mexico and Central America ; and that its mystery in these countries arises from the failure to discover the original mine or quarry. That this can be done is the belief of the writer and when done the great mystery of jade in Mexico and Central America will be satisfactorily and completely solved.

The theory of the Asiatic origin of jade and jade implements in America at one time included those belonging to Alaska and the northwest coast. It was attempted to be shown that the implements on the Siberian side were similar to those on the American side. This is probably true with regard to some of the known primitive implements, and may have been true to a limited extent with regard to those of jade ; but the discoveries of Lieutenant-Commander G. M. Stoney and Dr. Dawson respectively, on the Kowak or Put-

nam river, Lewes, Fraser and Thompson rivers, has satisfactorily established the American origin of the jade implements used in Alaska and British Columbia; while the discoveries of nephrite *in situ* by the Russians, both in the ledge and as boulders, have settled that nephrite was to be found in both countries and on both sides of Behring Straits, and that no distinction can be made between jade implements used in the two countries. But, as to the jadeite ornaments from China and the jadeite implements of Mexico, the facts show there was no possibility of migration or transportation, at least *by land,* between the countries.

HISTOIRE MEXICAINE

DE CRISTOBAL DEL CASTILLO

PAR M. F. DEL PASO Y TRONCOSO

Parmi les documents de quelque intérêt pour l'Histoire ancienne du Mexique qui échappèrent à la diligence du chevalier LORENZO BOTURINI, quand il réunit, vers le milieu du XVIIIe siècle, sa fameuse collection de manuscrits, l'ouvrage de l'indien CRISTOBAL DEL CASTILLO mérite de retenir l'attention.

Le peu qui en reste est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, et nous sommes redevables de cette préservation à un collectionneur aussi infatigable que BOTURINI et sans nul doute beaucoup plus érudit M. JOSEPH MARIUS-ALEXIS AUBIN. Il est vraiment déplorable qu'il n'en ait pu conserver que des misérables restes ; mais ce peu, quelle lumière ne jette-t-il pas sur l'ancienne histoire de mon pays !

Où est né Cristobal del Castillo, nous ne le savons pas au juste. D'un passage de son « Histoire » on pourrait admettre qu'il vint au monde dans une des villes ou villages qui appartenaient à l'ancien royaume d'*Akuluàkan*, peut-être *Teotiuàkan* suivant son système pour compter les ans, peut-être la métropole même, *Tetçkoko*, car, dans un de ses fragments, il a dit ces mots en parlant de l'endroit d'où les Aztèques étaient venus à la vallée de *Mexiko :* « De ce même endroit vinrent nos grands-pères, nos pères les Tezcucains » ; et ce passage paraîtrait concluant s'il ne s'était nommé dans un autre endroit « historien mexicain », c'est-à-dire de la ville de *Mexiko*. Il est donc difficile de mettre d'accord ces deux passages, à moins d'admettre qu'il était né d'une alliance entre deux

personnes des deux villes ou des deux nations, et alors ses ancêtres pourraient être aussi bien de *Mexiko* que de *Tetçkoko*.

Qu'il soit né dans l'une ou dans l'autre ville, ou ailleurs, le fait est que son ouvrage nous conserve les traditions les plus précieuses et les plus vraisemblables sur l'histoire primitive des Aztèques, et cela paraît indiquer qu'il était de race indienne. On a discuté beaucoup, cependant, sur son origine ; les uns croyant qu'il était métis, c'est-à-dire fils d'espagnol et d'indienne ; les autres, comme Gama et Pichardo, le faisant indien de race pure, ce qui est encore mon opinion.

On croit que ceux qui l'avaient déclaré métis, Eguiara et Clavigero en tête, n'avaient pas vu ses écrits qui sont en *náuatl*, rédigés dans un style très pur, moulés sur l'idéographie indienne, dont l'exposition est très élégante, mais empreinte du défaut commun à toutes les pièces oratoires qui nous sont parvenues de l'époque préhispanique : la manie de se redire dans les phrases et de se répéter dans les paroles par des synonymes, ce qui fait que la lecture en est lourde et la traduction fort embrouillée.

Or, les métis au Mexique, et surtout à l'époque primitive coloniale, se considéraient comme Espagnols plutôt que comme Indiens, et s'ils n'oubliaient pas complètement le langage maternel, ils s'expliquaient plutôt au moyen de la langue du père, pensaient et agissaient comme lui. Un métis aurait écrit l'histoire de son pays en castillan et avec la phraséologie espagnole : s'il avait employé la langue de la mère pour le faire, son style aurait été probablement pauvre, dépourvu d'élégance et vicié par la syntaxe castillane.

Du reste, Castillo lui-même a déclaré quelle était sa race lorsqu'il a dit que les Indiens de *Tetçkoko* étaient ses ancêtres, et, si cela ne suffisait pas, la haine qu'il conservait contre la race conquérante, haine déguisée dans ses écrits, mais qui se fait jour en quelques circonstances, en fournit une preuve nouvelle. Lorsqu'il parle, par exemple, du carnage fait par les Espagnols au grand Temple de *Mexiko* pendant une fête, il en flétrit le capitaine de ces expressions dures, mais justes : « le capitaine méchant, scélérat Pedro de Alvarado » ; et dans un autre endroit de son ouvrage, en décrivant la fuite des Espagnols de *Mexiko* pendant la nuit, il consi-

dère le massacre comme une punition juste lorsqu'il dit : « ainsi périrent ces assassins de gens sans défense, sans prévention. »

Gama et Pichardo ont voulu faire de Castillo un cacique, mais la manière dont il signe la préface de son ouvrage sur l'Histoire de la Conquête ne prouve pas qu'il appartînt à la haute noblesse, car tous les caciques étaient autorisés à user du Don dans leur signature. Or, notre historien signe de cette manière : *Néhuatl n'iknotlákatl*, ce qui veut dire : « Moi, homme misérable » ; et il écrit tout de suite ses nom et prénom : Cristobal del Castillo, sans les faire précéder du Don, comme les caciques avaient l'habitude et le droit de le faire. Le même avant-propos montre qu'il était pauvre, dépourvu de ressources et obligé à se procurer la subsistance au moyen du travail de ses mains dans la campagne et même dans les forêts.

L'époque de sa naissance serait intéressante à connaître pour savoir s'il a pu obtenir ses informations de personnes qui auraient vécu à l'époque préhispanique. Dans son prologue daté de 1599, il dit d'une manière précise : « Je suis déjà un vieillard, la vue et les forces me manquent et mon corps n'est plus disposé pour le travail. » C'est un Indien qui parle ainsi ; il convient de lui appliquer le proverbe local confirmé par l'expérience qui dit : *Cuando el indio encanece, ya el blanco no parece,* c'est-à-dire : « Lorsque l'Indien fait des cheveux blancs, l'homme blanc est mort déjà. » Donc, étant admise la longévité des Indiens, si Castillo avait perdu les forces en 1599, soixante-dix-huit ans après la Conquête, il était très probablement âgé déjà de soixante-dix ans au moins ; il a pu donc être renseigné dans sa jeunesse par les vieillards qui avaient été témoins de cet événement remarquable. Eguiara dit en outre qu'il est mort en 1606, âgé de quatre-vingts ans ; il serait donc né en 1526, cinq années à peine après la Conquête.

L'instruction dont il fait la preuve dans ses écrits, il l'avait puisée sans doute aux écoles des premiers missionnaires. Il écrivait élégamment, avec souplesse, avec entrain, avec vigueur ; ses paroles sont choisies, ses phrases brèves et claires, son discours mesuré et logique : le tout dépourvu

de cette pédanterie qui est le signe de la faiblesse de l'écrivain et de la pauvreté du sujet dont il s'occupe. De tous les manuscrits en *náuatl* qui ont passé par mes mains, l'ouvrage de CRISTOBAL DEL CASTILLO est celui qui m'a offert le moins de difficultés dans la traduction, beaucoup moins que le SAHAGUN, sur lequel il l'emporte en élégance, infiniment moins que ces « Comédies mexicaines » que j'ai traduites et dont quelques-unes sont écrites avec des phrases et des paroles tronquées, avec un style absolument rude qui en rend la traduction d'une grande difficulté.

Lorsque CASTILLO commença d'écrire, il était déjà un vieillard, car les deux ouvrages que nous connaissons de lui l'occupèrent quatre ans : l'un de 1596 à 1599, l'autre de 1597 à 1600; ainsi, il les écrivit simultanément. Il se pourrait qu'un troisième ouvrage, dont on connaît seulement le sujet, ait été écrit auparavant; mais, et de ce qui nous est parvenu, et de l'époque où ce fût écrit, nous ne pouvons pas ne pas admirer la vigueur de cette intelligence privilégiée à un âge où les facultés de l'esprit déclinent et même s'anéantissent.

L'âge d'or de la Littérature *náuatl* répond précisément au XVIe siècle et au commencement du XVIIe. — A ne parler que des Indiens (en excluant les missionnaires espagnols qui, eux aussi, écrivirent beaucoup en *náuatl*), le nombre des écrivains de la race conquise qui ont laissé des mémoires rédigés dans la langue de leurs ancêtres, est considérable; mais ici je ne ferai que rappeler les noms des plus remarquables pour déterminer l'école à laquelle appartint CASTILLO.

Les premiers historiens de la race indigène qui aient laissé des écrits remarquables appartiennent à la moitié du XVIe siècle : DON FRANCISCO PLACIDO, cacique d'*Açkapotçalko*, qui a conservé d'anciens chants indiens; TADEO DE NIZA et BENITO IÇTAKMAKUÉTÇIN, qui ébauchèrent les premiers essais de l' « Histoire de *Tlaxkállan* »; et les auteurs anonymes des « Annales de *Kuauhtitlan* » et du « Codex *Chimalpopoka* » ou « Histoire des soleils » (c'est-à-dire, des époques de la Nature), qui écrivirent encore à la même époque. Vinrent ensuite, et vingt ans plus tard, les collaborateurs de SAHAGUN dans son grand ouvrage; mais je leur attribue une importance moindre qu'aux autres, parce qu'ils écrivirent sous la

vigoureuse impulsion du missionnaire, répondant à ses questions, et suivant son plan; leur tâche manque donc d'originalité. Mais les écrivains en langue *náuatl* de la fin du siècle l'emportent sur les précédents et par leur originalité, et par leur élégance; trois noms suffisent pour faire comprendre l'importance de cette école : D. HERNANDO DE ALVARADO TEÇOÇÓMOK, auteur d'une « Chronique Mexicaine » qui s'étend sur l'époque préhispanique : DON DOMINGO CHIMALPAÏN, dont les « Annales » embrassent les dates antérieures et postérieures à la conquête du Mexique, et enfin notre CRISTÓBAL DEL CASTILLO.

Voyons maintenant quels sont les sujets de ses travaux dont on ait conservé la mémoire jusqu'à nos jours. Nous ne connaissons de lui que des mémoires historiques en *náuatl*, car, quoique GAMA lui ait attribué un ouvrage écrit en espagnol sur le *Tonalpoualli* ou période de 260 jours, on a vu plus tard que les passages cités par lui comme étant de CASTILLO, appartenaient au Livre IVe du grand ouvrage de SAHAGUN [1]. Or, les travaux historiques de notre Indien sont trois, et j'en ferai le relevé, non suivant l'époque à laquelle il les forma, mais plutôt suivant la chronologie des sujets dont il s'y occupe, car il me paraît vraisemblable que ces ouvrages étaient destinés à ne former qu'une seule histoire suivie, et comprenant les époques écoulées entre la première migration des Mexicains et la mort de *Kuauhtemôtçin*, leur dernier empereur.

La première Histoire, ou plutôt la première partie de son grand ouvrage, a été consacrée par lui à un sujet très intéressant : la Migration des Aztèques. PICHARDO lui a imposé ce titre : « Histoire de la migration des Aztèques au pays d'Anáhuac »; mais je préfère conserver celui de l'auteur lui-même, qui se trouve dans une traduction faite à l'espagnol par PICHARDO, d'un paragraphe écrit par CASTILLO, à

1. GAMA avait pensé d'abord, très sagement, que ces passages relatifs au *Tonalpoualli* étaient l'œuvre d'un des premiers missionnaires; c'est ce qu'il dit dans son manuscrit sur l'Histoire de la Chronologie indienne; mais plus tard il changea d'avis en l'attribuant à CASTILLO, comme il le déclare dans son ouvrage imprimé en 1792 sous le titre de « Descripcion de las dos Piedras », etc.

la fin de cette première partie de son grand ouvrage. Il y dit : « Ici finit et se termine l'*Histoire* et narration *de la venue « des Mexikains et du règne d'Akamapichtli, le premier qui « régna à Mexiko Tenochtitlan*, arrangée et *écrite par Chris- « tobal del Castillo, historien mexikain,* lequel finit de « l'écrire le mardi 4 du mois de janvier de l'an 1600, et com- « mença à l'écrire l'an 1597. Que notre Seigneur et Sauveur « Jésus-Christ soit loué éternellement [1]. » Il fut donc occupé pendant trois ans à l'écrire, mais une grande partie de ce même temps Castillo l'a occupée aussi à rédiger l'Histoire de la conquête, ainsi que je l'exposerai dans la suite ; donc, il composait les deux travaux simultanément. Suivant Gama, cette première partie de l'ouvrage de Castillo contenait « non seulement la migration des Mexicains, mais encore celle des autres nations qui étaient venues auparavant, et en même temps leurs faits et progrès dignes de mémoire ». Aux cinq premiers chapitres, les seuls qui soient complets, on ne parle que très vaguement de ces autres peuplades, mais il devait en être question dans les chapitres suivants, desquels nous ne connaissons qu'un fragment appartenant au chap. IX. L'auteur y fait allusion aux Tezcucains et aux tribus chichimèques barbares qui habitaient séparément les unes des autres la région du *Xalixko*.

Quant au deuxième ouvrage de Castillo, il n'est connu que par des données très concises fournies par Gama et Pichardo. Ce dernier l'annonce sous le titre suivant : « Histoire du roi Nezahualcoyotl de Tezcuco », et il ajoute que l'ouvrage était écrit fort élégamment en langue *náuatl*, mais sans donner le précis du contenu. Gama a comblé cette lacune, quoique seulement en quelques lignes ; c'était, dit-il, l'histoire des persécutions endurées par *Neçaualkòyotl* jusqu'à son rétablissement sur le trône de *Tetçkuko*. Et nous n'en savons pas plus, car nos fragments de Castillo ne contiennent pas un seul mot tiré de cette histoire. Chronologiquement elle occupe la deuxième place et était peut-être destinée à servir de trait d'union entre la « Migration des Aztèques » et la « Con-

1. Il ressort de ce paragraphe qu'on peut donner au titre les termes soulignés ici.

quête du Mexique », si toutefois cette deuxième partie appartient vraiment à notre auteur.

La troisième Histoire, qui serait alors en même temps la troisième partie du grand ouvrage, est consacrée aux épisodes émouvants de la Conquête. L'auteur l'annonce dans sa Préface, sans lui donner un titre, avec ces simples mots : *i-Tlanka*, *i-Poliuhka, i-Tçonkiçka*, *in Mexikayeliçtli*, c'est-à-dire : « Fin, destruction, terminaison de l'Etat mexicain, » mais Pichardo lui a donné un titre plus compréhensif qu'il conviendrait peut-être mieux de conserver, parce qu'il indique où l'Histoire commence et où elle s'arrête. Le voici : « Histoire de la conquête du Mexique, depuis l'arrivée des Espagnols jusqu'à la mort de *Kuauhtémok*. » Il y a cependant quelque chose de plus, car les derniers chapitres sont consacrés au « Calendrier de l'*Anáuak*, » et Gama dit que l'ouvrage traitait encore du système adopté par les Indiens pour leur gouvernement politique, et d'autres sujets divers et curieux. Au moment d'examiner l'ouvrage en général, j'indiquerai ce qui nous reste de cette troisième partie. La Préface nous informe que l'auteur employa trois ans à la composer, et qu'elle fût terminée le 14 juillet 1599 ; c'est donc de 1596 qu'en date le commencement.

Le grand ouvrage de Castillo, dit Pichardo, est digne d'être conservé, traduit et publié, parce qu'on y trouve l'énumération d'un grand nombre de faits ignorés des Espagnols, et qui correspondent et à l'époque préhispanique, et à celle de la découverte et conquête du Mexique, le tout rapporté avec la plus grande impartialité. C'est ce que j'ai remarqué moi-même en étudiant et traduisant ces fragments qui seront publiés sous peu à Florence, et constitueront le premier document du deuxième volume de la petite Bibliothèque *náuatl* dont je parlerai dans un autre mémoire.

Le manuscrit d'où furent copiés par Pichardo les fragments que nous a conservés Aubin n'était pas l'autographe de Castillo, à ce qu'en juge Pichardo lui-même. « C'est une copie « (dit-il) faite peut-être par un prêtre, lequel ajouta à la « fin un grand nombre de Sermons, une méthode pour la con- « fession, une explication de la Doctrine, le tout en langue « mexicaine très élégante, et enfin une traduction en prose

« de la version espagnole, faite en vers alexandrins, des vers « latins de CATON le Censeur. » Celui qui écrivit les « Sermons, » ajoute-t-il, est le même qui copia « l'Histoire de la conquête » et une partie de celle de la migration ; et le savant P. ORAZIO CAROCCI, jésuite italien établi au Mexique, consulta, suivant PICHARDO, l'ouvrage de CASTILLO pour autoriser, avec quelques passages de notre Indien, les règles de sa « Grammaire de la langue *náuatl* », la plus choisie, sans aucun doute, de toutes celles qui furent publiées à l'époque coloniale.

Le collège des Jésuites à *Tepotçótlan*, près de *Mexiko*, conservait encore un exemplaire de l'ouvrage de CASTILLO au XVIIIe siècle, peut-être la même copie qui appartint au P. CAROCCI, et qui, après le bannissement des Pères de la Compagnie, a pu être encore celle que posséda GAMA ; nous ne savons pas où elle est passée maintenant. Somme toute, et considérant que le P. CAROCCI fût un écrivain très élégant en *náuatl*, lui devra-t-on ces « Sermons » qui furent ajoutés au manuscrit de l'Histoire ? La Bibliothèque Nationale de *Mexiko* conserve quelques manuscrits qui appartinrent au P. CAROCCI et sur lesquels j'ai vu écrit son nom, quoique, je pense, d'une main qui n'est pas la sienne. Si on voit à nouveau avec un peu de soin le fonds de cette Bibliothèque, peut-être y trouvera-t-on, ou dans quelque autre endroit du Mexique, le précieux ouvrage de CASTILLO. Mais en attendant que ce vœu se réalise, il importe de conserver et de faire connaître au public le peu qui en reste.

L'analyse de l'ouvrage de Castillo est d'un grand intérêt ; je la ferai d'abord très rapidement, en donnant seulement les titres des chapitres, et, lorsque ce titre n'existe pas, vous en exposant le sujet. Ensuite je parlerai des traditions mexicaines y développées, et qui sont d'une grande importance à cause de leur originalité.

Commençons par la première partie, dédiée principalement à la migration des Aztèques, ou plutôt des *Meçitin*, comme ils sont nommés constamment par CASTILLO, nom qui, suivant l'étymologie qu'il nous en donne, pourrait être traduit par « fils, sujets, » et peut-être mieux « dévots ou adorateurs de la Lune ». De cette première partie, qui devait se terminer au

règne d'*Akamapichtli*, fondateur de la royauté à *Mexiko*, on ne connaît que les cinq premiers chapitres, complets et en série suivie, et un passage très court du IXe chapitre où il parle de *Ueikoluákan*, l'ancien *Koluákan* légendaire par où les Aztèques étaient passés avant de venir à la vallée de *Mexiko*. L'auteur place cette région, et le *Chichimekatlálpan* ou territoire des Chichimèques, à l'ouest de *Mexiko*, du côté de *Xalixko*.

Voici la seule information que nous pouvons en tirer ; et je dois supposer que si l'histoire de la migration était disposée chronologiquement et dans un ordre suivi, les trois chapitres VIe, VIIe et VIIIe qui manquent complètement, se rapportaient aux événements qui se succédèrent depuis la mort de *Uitçilopochtli ;* à moins que l'histoire ne rétrograde pour considérer quelque période rétrospective, digne d'être rappelée encore à la mémoire des lecteurs. Quoi qu'il en soit, et sans revenir une autre fois sur ce point, je ferai observer que, depuis la migration des Aztèques à travers la région du *Xalixko,* jusqu'à la fin du règne d'*Akamapichtli,* le sujet est si intéressant et si étendu, qu'il n'a pu être traité dans un nombre très réduit de chapitres : je dois donc supposer que cette première partie en a eu beaucoup plus de 9, mais je ne puis pas en apprécier le nombre, même par approximation.

Revenons donc aux cinq premiers chapitres complets et en série suivie. En voici les titres, traduits directement et littéralement du *náuatl :* « Chapitre premier. Où on dit com« ment et de quel endroit vinrent ceux qui se nomment à pré« sent Mexicains *Tenochkà;* et celui qui les guide (ou régit) « est vraiment un grand sorcier appelé le dieu épouvantable « (ou d'étonnement) *Uitçilopochtli.* » Tout le chapitre est presque réduit à exposer la synonymie nationale des Mexicains, en disant qu'ils n'avaient pas été nommés constamment de la même manière, et que leur nom changea suivant les pays où ils habitèrent, qu'ils s'étaient appelés d'abord, de la contrée d'où ils étaient sortis, « Aztèques Chicomoztoques ; » c'est-à-dire : « ceux du pays de la blancheur, des sept grottes » ; ensuite « Culuaques Chichimèques, » parce qu'ils avaient habité *Ueikuluàkan* et la contrée des chiens

Chichimetlálpan (qu'il écrit ainsi dans ce chapitre, quoique aux suivants il l'appelle déjà *Chichimekatlálpan*, la terre des Chichimèques). Que si plus tard on les nomma *Tenuchkà,* ce fut à cause de leur chef et de la ville fondée sous le nom de *Tenochtitlan.* Et que, comme en venant ici, ils avaient pris le nom de *Meçitin* ou *Mexitin* à cause de ce que je dirai après, les autres tribus de la vallée leur imposèrent par dérision le nom de *Mexixkilkuani* ou « mangeurs de cresson », parce que les nouveau-venus, étant dans un état misérable, mangeaient le cresson sauvage ou *mexixkilitl*, à cause de leur faim. Voici un cas curieux d'étymologie burlesque, digne d'être conservé au *Folk-lore.*

A la fin du chapitre, l'auteur donne l'étymologie de notre nom national, suivant ses idées. Les individus de la tribu s'appelaient *Meçitin* (que d'autres prononçaient *Mexitin*) à cause de leur dieu, le grand sorcier, qui leur avait fait croire que la Lune, c'était lui ; et du nom de l'astre, en mexicain *Metçtli*, était né le nom national *Meçitin.* C'est le culte de la Lune, un peu voilé dans la mythologie indienne, qui se trouve ici révélé d'une manière claire. Les lacs, les lagunes que la tribu venait de trouver pendant la migration sont appelés constamment *Metçtli iápan,* « le canal de la Lune ». Voilà encore un nouveau sujet d'étude dont les savants s'occuperont avec profit.

Le deuxième chapitre a ce titre : « Ici on dit comment le « grand sorcier, dieu épouvantable, vint en guidant les « Aztèques *Meçitin* lorsqu'il les fit sortir du pays de la blan- « cheur, des sept grottes. » Le troisième chapitre a ce sommaire : « Ici on dit comment les Meçitin vinrent en guer- « royant par où ils passèrent, et comment ils vinrent en « s'établissant dans divers endroits. » Le titre du quatrième chapitre est celui-ci : « Ici on dit comment trépassa *Uitçil-* « *opochtli,* le chef des *Meçitin,* et les ordres qu'il leur donna « au moment de mourir. » Enfin, voici le titre du cinquième chapitre : « Ici, on dit comment le chef *Uitçilopochtli* « fit ses adieux à ses sujets (au moment de mourir) quand il « leur notifia (ou intima) ce que le grand sorcier, dieu épou- « vantable, leur ordonnait. » Je résumerai ces quatre chapitres ensemble, et aussi rapidement que je le pourrai.

Les dévots de la Lune : *Meçitin*, *Mexitin* ou Mexicains, habitaient la contrée d'*Açtlan*, vexés par la noblesse du pays. Ils constituaient une tribu pauvre, misérable, dont les individus avaient leur demeure sur les bords de l'eau, et qu'on nommait à cause de cela « les riverains » : ils y puisaient leur nourriture par la pêche et par la chasse des oiseaux aquatiques. L'oppression en était arrivée au point que la noblesse voulait imposer ses dieux aux pêcheurs riverains. Le dieu particulier de la tribu, indigné alors, et c'était très naturel, se mit à parler en secret avec son grand-prêtre, dont le nom était *Uitçitl*, lequel était gaucher et fameux guerrier, ce qui fit que le dieu lui-même lui imposa plus tard le nom de *Uitçilopochtli*. Le dieu, en lui parlant, lui dit à peu près ceci : « Dis au peuple que je suis indigné « de ce qu'on le tyrannise; mais j'y porterai le remède. Je « suis allé voir une contrée abondante où vous irez habiter, « et moi-même je vous conduirai. Rien de ce que vous avez « ici ne vous manquera là-bas; et puis je vous ferai les maîtres « de ce pays-là; mais le peuple doit promettre de me servir. » *Uitçitl* lui répondit qu'il n'avait qu'à donner ses ordres, et alors le dieu dicta ses préceptes : la guerre à outrance et sans trêve, avec le sacrifice des prisonniers; la création des rangs et des dignités guerrières; les combats religieux avec les captifs; le gouvernement confié aux classes distinguées; la construction de temples où on lui rendrait le culte digne de sa majesté, en lui présentant en même temps des offrandes. Voilà le sujet du deuxième chapitre.

Pour obéir au dieu de la tribu, celle-ci passa un détroit, ou division de la mer, et fit halte pendant deux ans sur ses bords, pour fabriquer des instruments de guerre. Cela fait, les *Meçitin* se mirent en route et commencèrent à guerroyer avec toutes les peuplades au milieu desquelles ils passaient, et dont ils sacrifiaient les captifs. Le grand sorcier, leur dieu, donnait ses ordres au grand-prêtre *Uitçilopochtli* et celui-ci réglait les départs, les arrêts, les guerres, etc. Il y a ici un passage très curieux qui a trait à la devise de nos armes nationales. Le dieu dit au grand-prêtre : « Pour bien voir si « les régions à travers lesquelles vous passerez sont abon- « dantes, je vais me convertir en aigle : vous me verrez

« en l'air, et où je m'arrêterai vous le ferez aussi. » Or, cette tradition nous était connue à propos du dernier arrêt où la ville de *Mexiko* fut bâtie; mais nous ne savions pas que la tradition supposait que l'aigle était venue en guidant les migrateurs pendant toute leur route, et en leur indiquant leurs arrêts temporaires. Ainsi, ce passage seulement donne au troisième chapitre un intérêt tout particulier.

Les chapitres IVe et Ve nous parlent de la mort du grand prêtre *Uitçilopochtli*; des entretiens qu'il eut auparavant avec le dieu de la tribu et des ordres que celui-ci lui communiqua pour être transmis au peuple. — *Uitçilopochtli* était déjà très vieux : il avait cent soixante ans; les forces lui manquaient; les Mexicains devaient le charger sur leur dos pour le transporter pendant leurs migrations. Se sentant mourir, il se fit mettre dans le lieu le plus haut du temple et de là il donna aux Mexicains ses dernières instructions. La partie la plus curieuse de ces deux chapitres, qui se passent en pourparlers entre le dieu et le grand-prêtre, entre ce dernier et le peuple, se trouve à la fin. Le dieu lui ordonne de changer son nom *Uitçitl* pour celui de *Uitçilopochtli* et de prendre la figure propre du dieu lui-même. Pour cela il le fit aller à la demeure des dieux et tous ceux-ci, se mettant d'accord, lui déléguèrent la faculté divine et ordonnèrent au peuple de le prendre pour dieu lorsqu'il mourrait.

Malheureusement les fragments de Castillo s'arrêtent en cet endroit, mais on comprendra facilement l'importance d'une telle théophanie et les conséquences religieuses, civiles et sociales qui peuvent en être déduites. Je ne fais que l'indiquer ici, mais dans mon édition j'étudie le moindre détail de cette série de révélations, de traditions, de faits merveilleux, pour en déduire les conséquences. Présentement je terminerai en faisant l'exposition, très brève aussi, de la troisième partie de l'ouvrage de notre Indien, puisque la deuxième est complètement inconnue.

De la troisième partie, consacrée à l' « Histoire de la Conquête », il ne subsiste pas un seul chapitre complet. Nous avons probablement une bonne partie des quatre chapitres de la fin, dont le dernier porte le numéro 72, et je crois que celui-ci est le dernier de la troisième partie et de tout l'ou-

vrage, mais le commencement de l'histoire de la Conquête manque complètement, car le premier chapitre dont on ait un fragment est le douzième ; et son sujet, si l'on doit juger d'après le fragment même (car le titre manque), serait le récit que les ambassadeurs dépêchés par *Motekçuma* pour porter à CORTÈS les présents qu'il lui envoya à la côte de la Vera Cruz, firent au monarque lorsqu'ils retournèrent à Tenochtitlan. Motekçuma leur demandait comment ils avaient pu s'entendre entre eux, et les ambassadeurs lui répondirent que les Espagnols emmenaient une indienne mexicaine nommée *Malintçin* ou *Malinátçin*, née au village de *Tetikpak*, de la côte de *Koatçakualko*, qui leur servait d'interprète. Le fragment, qui n'est pas trop court, se borne à donner des nouvelles de l'Indienne et nous n'en connaissons malheureusement pas le texte mexicain, mais seulement la traduction paraphrastique à l'espagnol, qu'en a faite le Père PICHARDO.

Les chapitres précédents de cette troisième partie, depuis le premier jusqu'au onzième, étaient occupés sans doute avec la narration des faits antérieurs, tels que l'exploration de GRIJALVA, la venue de CORTÈS, ses premiers rapports avec les Indiens de la côte, etc., etc. Après le fragment cité du chapitre XIIe, nous passons par de nouvelles interruptions aux chapitres XXXIe, XXXVIIe, XXXIXe, L^e^, LVIIe, LXVe et à un autre sans numéro et dont le sujet est postérieur à ce dernier. Des uns nous n'avons que des fragments ; des autres, lorsque leur texte est complètement traduit, l'original mexicain manque ; aucun d'eux ne peut donc être tenu pour complet. J'indiquerai cependant le sujet de chacun pour montrer combien on doit regretter la perte de ce qui manque.

Du chapitre trente-unième subsistent deux passages très courts en mexicain, traduits en espagnol par PICHARDO. Il n'y a pas de titre : le sujet devait être le carnage fait par les Espagnols au grand temple de *Tenochtitlan*, tandis que les Indiens célébraient une fête. Du chapitre trente-septième, complet dans la traduction espagnole de PICHARDO, nous ne connaissons pas le texte mexicain : voici la traduction du titre : « Où on dit comment les Espagnols prirent et distri-
« buèrent entre eux tout l'or qui était ensemble et qui ap-
« partenait à *Uitçilopochtli* et à *Motekçuma*, et comment ils

« s'en allèrent pendant la nuit, et comment beaucoup d'entre « eux furent tués à l'endroit appelé *Tultekà Akaloko.* » C'est « le chapitre dédié à la « Noche triste »; c'est-à-dire au massacre des Espagnols pendant leur retraite de *Mexiko.* Du chapitre trente-neuvième on a le titre en mexicain, et en voici la traduction littérale : « Là on dit, suivant le comput indien, « comment les Espagnols entrèrent dans la ville de *Mexiko* « la première fois, et comment dans une autre occasion, ils « provoquèrent d'emblée la noblesse mexicaine d'autrefois, « pendant qu'elle faisait une fête. » Nous en conservons une bonne partie du texte mexicain et la traduction qu'en fit le P. Pichardo. Le chapitre cinquantième n'a non plus qu'un paragraphe mexicain, traduit par Pichardo : le titre manque, mais le sujet en était certainement la reddition de *Mexiko* et la prison de *Kuauhtémok.*

Avec ce dernier chapitre finit réellement l'histoire de la domination indienne; ensuite commence la narration de l'établissement de la loi évangélique. Ainsi le chapitre cinquante-septième décrit la réception faite par Cortès aux douze premiers moines franciscains lorsqu'ils arrivèrent à la ville de *Mexiko.* Le titre mexicain manque; mais Pichardo en a conservé la traduction qui est celle-ci : « Où on dit comment « le marquis s'en alla rencontrer les religieux à *Xoloko Aka-* « *lotenko* », c'est-à-dire : « là où la chaussée se bifurque et où est le bord plein de canots », au sud de la ville de *Mexiko.* Du texte *náuatl* de ce chapitre il n'existe qu'une phrase où il est dit que l'entrée des religieux eut lieu après midi, en en fixant la date au jour *matlaktli omei Kóuatl*, 13 Serpent, accompagné du seigneur de la nuit *Tékpatl* ou Silex. Pichardo avait traduit tout ce chapitre en espagnol, et voilà comment on sait ce qui, au dire des Indiens, s'est passé en cette circonstance : les détails en sont curieux pour l'histoire primitive coloniale.

Je dois en dire autant du chapitre LXVe dont le texte *náuatl* a totalement disparu, mais heureusement Pichardo l'avait complètement traduit. En voici le titre : « Où on dit com- « ment il fut ordonné aux caciques de dire à Cortès où ils « pensaient qu'on devait construire le monastère et l'église des « moines, afin qu'ils pussent commencer à exercer leur mi-

« nistère. » Ce chapitre est encore très instructif pour l'histoire coloniale primitive. On y trouve un curieux pourparler entre CORTÈS et *Kuauhtemòtçin* (l'indienne *Malintçin* faisant les fonctions d'interprète) pour fixer l'endroit où devait se faire la construction, tous étant tombés d'accord pour désigner *Totokalko*, l'ancienne maison des oiseaux de l'empereur *Motekçuma* : nous aurions gagné beaucoup à connaître ces harangues en *náuatl* entre l'empereur déchu et le chef conquérant, car la traduction leur a fait perdre leur originalité. — Un autre chapitre qui doit être postérieur au LXVe, mais dont on n'a pas conservé le numéro d'ordre, décrivait sans doute le voyage de CORTÈS au pays de Honduras, et le supplice de *Kuauhtemòtçin*, pendu en route. Tout ce qui en subsiste est une phrase très courte, en *náuatl*, où on dit que le dernier empereur mexicain, et quelques autres seigneurs, furent pendus.

Le titre général de la partie de l'ouvrage de CASTILLO consacrée à la Conquête, indique clairement que ce chapitre renferme le dernier sujet historique traité par le chroniqueur indien, puisque son histoire se termine à la mort de *Kuauhtemòtçin* ; mais CASTILLO, qui connaissait à fond et les institutions politiques et le calendrier des Indiens, voulut aussi écrire sur ces matières, et les fit entrer dans l'histoire de la conquête. — Nous ne savons pas au juste à quel endroit de l'ouvrage il a traité des institutions ; quant au Calendrier, il occupe les chapitres LXIXe à LXXIIe, qui sont précisément les quatre derniers de son grand ouvrage. Nous ne les connaissons pas au complet ; mais le P. PICHARDO en a conservé la partie la plus intéressante, dont il a transcrit le texte *náuatl*, en y ajoutant une traduction paraphrastique espagnole, faite par lui-même.

Ce sujet si intéressant mériterait d'être examiné minutieusement. Avant tout, remarquons que ce qui donne une grande autorité au système exposé par CASTILLO sur le Calendrier des Indiens, le voici : il n'a fait, dit-il, que transcrire l'explication donnée par les prêtres des idoles aux moines chrétiens sur l'ancien comput. PICHARDO, qui avait lu tout l'ouvrage de CASTILLO, dit que cette explication fut faite sur la demande adressée aux prêtres indiens par les missionnaires,

peu après leur arrivée au Mexique, et que CASTILLO en transcrivit le résultat aux derniers chapitres de son histoire.

Au chapitre LXIXe, il fait d'abord une exposition très concise des noms imposés aux trois genres de comput que les Mexicains combinaient : 1° Celui des jours, fait par treizaines, et qu'il appelle *Tonalpoualli* ou *Tonaltlapoualli*, c'est-à-dire « comput des jours » ; 2° Celui des ans appelé par lui *Xiuhtlapoualli* ou « comput des années », et 3° Celui des mois fait par vingtaines et qu'il appelle *Çeçempoualilhuitl* ou *Ilhuitlapoualli*, c'est-à-dire « fêtes de 20 à 20 », ou « comput des fêtes ». Après cela, CASTILLO copiait et exposait dans son manuscrit le comput des jours ou calendrier des signes, qui s'étendait à 260 jours groupés, 13 à 13, en 20 treizaines, et qui servait pour les pronostics généthliaques. Dans son ouvrage il déclare très carrément que chacune de ces treizaines, ou périodes de 13 jours, était dominée par des étoiles particulières, en ajoutant qu'il mettrait au bas de chaque treizaine le pronostic applicable à ceux qui étaient nés pendant cette période. Malheureusement PICHARDO déclara toute cette partie impertinente, et la supprima : c'est elle cependant qui nous intéresserait le plus dans nos études sur le calendrier mexicain, car les opinions communiquées par les astrologues indiens à d'autres auteurs sur ces pronostics étant connues, il aurait été fort utile de comparer ces opinions avec celles que CASTILLO lui-même avait recueillies. Du moins GAMA a-t-il conservé le pronostic que CASTILLO rend sur la quinzième treizaine présidée par le signe *Çe Kalli*, une maison, et dominée par les étoiles *Uitçilopochtli* et *Teoyaomiki*. Du texte mexicain on peut tirer la traduction littérale que suit : « On dit que les étoiles qu'on appelle « *Teoyaotlàtoua Uitçilopochtli* et *Teoyaomiki* parlent ici. On « dit que ceux qui naissent ici se font vite gauchers et vail- « lants, et cependant ils meurent vite en guerre. » Pour les Indiens, parler, c'était commander, être maître, et voilà pourquoi ils disent que les étoiles parlent pendant cette treizaine. Or, le pronostic de CASTILLO est d'accord avec ceux enregistrés dans deux autres ouvrages, mais offre des variantes qui prouvent combien cet art fallacieux du pronostic était mobile chez les Indiens.

La partie du chapitre LXXe, que PICHARDO a conservée, n'est pas très longue et l'exposition en est très simple. Après avoir comparé dans le chapitre précédent les symboles des jours, comptés 13 à 13, avec les symboles ou seigneurs de la nuit, comptés 9 à 9; après avoir fait le développement des 20 treizaines que formaient la période divinatoire de 260 jours, CASTILLO déclare que pour compléter l'année on recommençait à compter la période de 260 jours une deuxième fois, en prenant 105 jours de cette deuxième période, lesquels terminés, on continuait à compter les années suivantes. Ensuite il explique, avec trop de concision, que ces années étaient présidées par quatre signes, dont il place en premier lieu le signe *Kalli*, la maison; et successivement après, les trois autres : *Tochtli*, le lapin; *Akatl*, le roseau, et *Tékpatl*, le silex. La précédence qu'il accorde au signe *Kalli* ou maison, sur les trois autres, montre qu'il comptait les cycles des années à la manière des Indiens de *Teotiuàkan*[1]; et cette circonstance m'a fait penser qu'il serait né en cet endroit, plutôt qu'à *Mexiko* ou à *Tetçkoko*. A la fin du chapitre il y a un paragraphe où CASTILLO dit que le signe *Çe Çipaktli* était toujours le premier du *Tonalpoualli*; c'est-à-dire de la période de 260 jours ou 20 treizaines; mais GAMA, qui a mal compris sans doute le texte mexicain du chapitre, a commis une erreur très grave dans son système de calendrier, en croyant que chaque période de 365 jours, ou chaque année, devait commencer par ce même signe *Çe Çipaktli*, et il a établi que les Indiens n'avaient qu'un seul calendrier qui se renouvelait tous les ans.

Quant au chapitre LXXIe, le sujet en est plus intéressant. D'abord il établit ce fait très important : que les Indiens, quoiqu'ils eussent l'année distribuée en 18 mois de 20 jours et 5 jours complémentaires, quoiqu'ils eussent les mois disposés dans une série invariable, ne commençaient pas l'année dans toutes les villes au même mois. Il donne ensuite

1. Dans son manuscrit sur l' « Histoire de la Chronologie indienne », GAMA dit que c'étaient les Indiens de *Kuauhtitlan, Açkapotçalko, Kuaukechollan* et d'autres endroits, qui commençaient à compter le cycle par le signe *Çe Kalli*; mais dans son ouvrage imprimé « Las dos Piedras », écrit postérieurement, il attribue cette manière de compter aux Indiens de *Teotiuàkan*.

la série des mois, qu'il répète deux fois, sans doute pour faire voir comment le premier mois de l'an changeait suivant les différentes nations ; ainsi, l'une de ses listes, commence l'année au mois *Xilomanaliçtli* et l'autre au mois *Tititl-Içkalli* qui précédait *Xilomanaliçtli* de 40 jours, mais Castillo tombe ensuite dans cette aberration : que mettant en rapport les mois mexicains de ses deux listes avec les mois romains, il ne tient pas compte de la différence de 40 jours qui existe entre les deux mois mexicains initiaux, et met dans une des listes le mois *Tititl*, et dans l'autre le mois *Xilomanaliçtli*, en correspondance l'un et l'autre avec le mois de janvier, de sorte que deux dates indiennes, distantes entre elles de 40 jours, se trouvent synchroniques. Je crois qu'on doit attribuer en partie les contrastes choquants de la correspondance entre le calendrier romain et le mexicain à cette aberration de vouloir que le premier mois indien, n'importe lequel, commençât au mois de janvier.

A la fin de ce même chapitre se trouve une autre donnée assez curieuse et instructive. Après avoir répété que les années formaient un cycle et se comptaient suivant 4 signes : la Maison, le Lapin, le Roseau et le Silex ; après avoir ajouté que ces quatre signes se répétaient en série alternative 13 fois, pour former un cycle de 52 ans, au bout duquel on attachait les ans, ce qui voulait dire qu'on finissait le cycle ; après avoir insisté sur ce que la première année du cycle était celle présidée par le signe *Kalli* ou Maison avec le numéro 1, il termine en disant que les 13 années du signe Maison, *Kalli*, seplaçaient à l'Orient, les treize du signe *Tochin* ou Lapin, au Nord, les treize du signe *Akatl* ou Roseau, à l'Occident ; et les autres 13 du signe *Tékpatl* ou Silex, au Sud.

Voilà une orientation bouleversée suivant les idées admises au Mexique à l'époque de la Conquête, car tous les auteurs du xvie siècle qui ont traité cette question, placent le Roseau à l'Orient, la Maison à l'Occident, le Lapin au Sud, le Silex au Nord. On peut, me semble-t-il, déduire de ce bouleversement quelques conséquences curieuses et utiles : 1° L'orientation signalée par Castillo devait être archaïque et peu étendue, ou peut-être régionale, et peu connue des premiers missionnaires qui habitaient la vallée de *Mexiko* :

2° c'était probablement une conséquence des préjugés que les Indiens avaient sur certains points cardinaux, comme le Nord ou l'Occident, que leur compte des années commençât presque toujours par l'Orient ou par le Sud, qu'ils considéraient comme des points cardinaux propices ; ainsi, les Tezcucains commençaient à compter leurs années depuis l'Orient avec le signe Roseau, et les Mexicains, du Sud, avec le signe Lapin. Or, si nous arrivions à déterminer plus tard que l'orientation signalée par CASTILLO était archaïque, nous pourrions admettre aussi que le rapport entre les points cardinaux et les signes des années avait été bouleversé par les tribus venues plus récemment dans la vallée centrale de l'*Anáuak*, comme les Tezcucains et les Mexicains; lesquels, à ce qu'on sait, avaient changé dans leur comput le signe initial du cycle de 52 ans, et, se souciant peut-être de ce que le nouveau commencement du comput partait d'un point cardinal défavorable, auraient bouleversé l'orientation pour faire correspondre leurs nouveaux signes initiaux avec des points cardinaux propices.

Voilà un point curieux dont BOTURINI a parlé déjà, mais sans l'expliquer, et que je signale à la sérieuse attention des Américanistes, afin qu'il soit étudié sans préjugés et en cherchant des preuves nouvelles. Pour ma part, je dois avouer que le passage de CASTILLO sur l'orientation me surprit extraordinairement, car il était venu en ma possession depuis plus de quinze ans, un document qui avait appartenu à GAMA, et que je considérais comme apocryphe dans la partie qui a rapport avec l'orientation que j'ai appelée « bouleversée ». C'est une série chromolithographique de 7 calendriers mexicains que je fis publier pour les présenter en 1892 à l'Exposition de Madrid; dans cette série, il en est un dont l'orientation répond exactement au système de CASTILLO : le Silex est au Sud, au lieu d'être au Nord où se trouve le Lapin ; de même, la Maison est à l'Orient, au lieu d'être à l'Occident où se trouve le Roseau. Puisque ce système est original, je vais faire réduire la planche qui fut exposée à Madrid, et je la publierai en même temps que mon édition de l'ouvrage de CASTILLO.

Le dernier chapitre dont j'ai à parler porte le numéro LXXII ;

il apprend encore une chose bien importante. Il montre d'abord que le jour mexicain n'était pas un jour naturel commençant au lever du soleil, mais bien un jour astronomique commençant à minuit, ce que nous savions déjà par SAHAGUN. Ensuite CASTILLO nous instruit d'autres choses que nous ne saurions pas sans lui : d'abord, que le jour astronomique se divisait en deux parties : l'une de minuit à midi, et la deuxième de midi à minuit du lendemain. Pendant la première partie, le signe diurne dominait exclusivement, et pendant la deuxième il était accompagné par un autre signe qu'on s'est accordé à dénommer nocturne, et aussi « Acompañado », parce qu'il accompagnait le signe diurne pendant les 12 dernières heures du jour astronomique, c'est-à-dire, de midi à minuit.

La dernière partie de l'ouvrage de CASTILLO à mettre en évidence a trait à la liste comparée du calendrier que GAMA a publiée, mais en supprimant la colonne des treize dieux qui, accompagnés de douze oiseaux et d'un papillon, dominaient en série suivie sur chacun des treize jours de la treizaine; de la même manière que les sept astres planétaires des anciens dominaient sur les sept jours de la semaine. Je n'ai pu avoir le calendrier original de CASTILLO, mais seulement une transcription qu'en a faite PICHARDO, et j'y ai vu avec surprise que, dans la colonne où devaient figurer les treize dieux, on en avait mis seize, en y ajoutant ces trois autres : *Çipaktònal* et *Oxomoko*, homme et femme, qui présidaient aux sortilèges et dont on a voulu faire le premier couple humain, et *Youalteuktli*, le seigneur de la nuit; ainsi la période de treize jours monte à seize, et ce sont ces seize jours qui, en constituant une nouvelle période, se combinent dans le manuscrit de PICHARDO avec les autres périodes de vingt, de treize et de neuf jours pour former l'ensemble du calendrier *náuatl*.

Je n'ose pas affirmer que cette période de seize jours appartienne au calendrier original de CASTILLO ; je crains beaucoup, au contraire, qu'elle n'ait été introduite par ses continuateurs. Cette période de seize jours ne serait pas, cependant, inharmonique au calendrier *náuatl*, car 16 est le carré de 4 qui est un des nombres sacrés des Indiens ;

mais comme elle n'a été signalée jusqu'à présent par aucun auteur connu, comme on ignore si elle se présente à nous sous la garantie de CASTILLO, on ne peut pas l'accepter sans contrôle. En excluant donc les trois divinités signalées auparavant, treize dieux seulement restent dans la liste : 1 *Ixkoçauhki*, le dieu du feu ; 2 *Mikiçyáotl*, la mort ennemie ; 3 *Chalchiuitl ikue*, la déesse de l'eau ; 4 *Naui Olin*, les quatre mouvements du Soleil ; 5 *Tlaçoltéotl*, la déesse de l'amour ; 6 *Miktlanteuktli*, le dieu de l'enfer ; 7 *Chikome kòatl*, la déesse des récoltes ; 8 *Tlálòk*, le dieu de la pluie ; 9 *Ketçalkòatl*, le dieu du vent ; 10 *Tlauiçkálpan teuktli*, le dieu du crépuscule ; 11 *Çitlálin ikue*, la voie lactée ; 12 *Tonatíuh*, le Soleil ; et 13 *Tonakateuktli*, le dieu des subsistances. — Ces treize dieux étaient accompagnés, suivant PICHARDO, de treize oiseaux qui sont les mêmes qu'on peut reconnaître dans une des pages du « Codex Borgia » et dans les deux *Tonalámatl* existant à Paris : cette donnée des oiseaux me semble avoir été puisée encore dans l'ouvrage de CASTILLO, quoique je n'aie pas pu la retrouver dans ses fragments.

En résumé, l'ouvrage de CASTILLO présente sous un nouveau jour la tradition primitive des Aztèques. Cette tribu apparaît suivant lui comme une simple classe sociale appartenant à une grande nation qui habitait les bords d'un grand fleuve, d'un grand lac, ou peut-être les bords de la mer. Vexée par les autres classes sociales, et principalement par la noblesse, cette tribu de pêcheurs et de chasseurs d'oiseaux aquatiques subissait patiemment son sort, lorsque, craignant encore qu'on ne lui ravît même le culte de son dieu particulier, qui pour moi n'était autre que *Teçkàtlipoka*, le dieu de la Providence, déguisé sous un de ses innombrables travestissements ; craignant de plus qu'on ne lui imposât le culte des dieux des autres tribus, elle s'enfuit en passant l'eau, chose pour elle facile à cause de son métier de pêcheurs et des canots dont elle disposait, abandonnant les autres tribus qui vivaient avec elle, et alla à la rencontre de cette brillante destinée que son dieu lui avait offerte comme dédommagement de ses souffrances, en lui imposant en même temps le culte du sang comme vengeance de ses griefs. Nous savions déjà par l'auteur anonyme d'un mémoire qui figure au « Libro de Oro »

(Ms. de la collection ICAZBALCETA) que les Mexicains constituaient une classe infime de la grande nation *náuatl*; SAHAGUN dit encore que l'empereur mexicain *Itçkóatl* avait fait détruire les documents anciens, de crainte que la bassesse d'origine de sa nation ne fût transmise à la postérité, mais l'histoire de CASTILLO nous communique des détails ignorés. Du reste, le Dieu de la tribu avait pourvu à tout : ses dévots, les dévots de la Lune, étaient tous humbles; mais il leur accorda la faculté de s'ennoblir au moyen de la guerre, créa les classes guerrières, et ordonna que les chefs de la tribu fussent pris dorénavant dans ces classes.

Uitçilopochtli, dieu de la guerre, nous apparaît aussi avec sa vraie nature, la nature humaine : ce n'est plus le dieu légendaire, c'est un homme. Nous le savions déjà par SAHAGUN, qui le décrit comme un grand guerrier déifié après sa mort, mais qui se tait sur la manière dont cette déification s'est réalisée, et ne raconte que la partie légendaire de la vie de Uitçilopochtli : sa naissance miraculeuse et les circonstances qui l'accompagnèrent, sans souffler mot de la manière dont il mourut. Par CASTILLO nous apprenons qu'il fût, dans sa vieillesse, le grand prêtre de la nation, et qu'il mourût, accablé de vieillesse, et faisant croire aux Mexicains que l'assemblée de tous les dieux l'avait choisi pour qu'il devint après sa mort *in Tetçauhtéotl i-Xiptla*; c'est-à-dire : l'image, la ressemblance du dieu d'étonnement, de la Lune, probablement d'une des formes multiples attribuées à *Teçkàtlipoka*, dont il porte la livrée et avec lequel il se confond par ses attributs dans les peintures indiennes. Ainsi, *Uitçilopochtli*, qui pour les Mexicains était un dieu, redevient pour nous un homme, dont on connaît la vie, dont on peut suivre les faits jusqu'à la mort, et qui nous apparaît comme un grand guerrier, un grand prêtre, le prophète de sa tribu et le fondateur d'un nouveau culte. C'est enfin un personnage historique, dont on peut dresser la biographie grâce aux fragments de CASTILLO.

LA GYNÉCROCATIE RELIGIEUSE

CHEZ LES TOLTÈQUES OCCIDENTAUX

PAR M. LE Cte DE CHARENCEY

Membre de la Société des Américanistes de Paris

Le savant et regretté L. Angrand a, le premier, signalé la tendance des *Toltèques Occidentaux* ou *Californiens à tête droite*, tels que les Indiens Pueblos, Mexicains proprement dits, Guatémaliens, Muyscas de la Cundinamarca, mystérieux constructeurs du vieux temple de Tiaguanaco, etc., etc., à attribuer, au point de vue religieux, la prééminence au principe féminin sur le principe masculin. Rien de semblable ne se constate chez les *Toltèques Orientaux* ou *Floridiens à Tête plate;* par exemple Natchez de la Louisiane, Mayas du Yucatan, QQuichuas de l'époque incacique [1].

Cette donnée semble avoir fait sentir son influence sur tout l'ensemble des croyances et données symboliques desdits Occidentaux. Mentionnons par exemple la légende relative à un héros civilisateur ou libérateur, né d'une vierge. Elle était populaire chez la plupart, sinon la totalité des Occidentaux. Au contraire, les tribus du courant Oriental ne la connaissent point ou l'ont mise en oubli [2]. Quelle manière plus éloquente de proclamer la suprématie de l'élément

1. L. Angrand, *Notes manuscrites* et Lettre à M. Daly sur les Antiquités de Tiaguanaco; vol. XXIV de la *Revue générale d'architecture et des Travaux publics*.

2. *Le Folklore dans les deux mondes;* chap. v, § ii, pp. 217 et § iv, pp. 233 et suiv. (Paris, 1894).

féminin que de nous représenter une jeune fille enfantant sans avoir eu de relations avec un homme ?

La même réflexion peut être faite à propos du rôle assigné à certains volatiles que l'on considérait comme députés par le ciel auprès des habitants de la terre. Les Toltèques orientaux, notamment les Yucatèques, le réservaient, ce rôle, aux oiseaux à brillant plumage, par exemple à l'Ara [1].

Il en allait tout autrement chez les Occidentaux. D'après eux, les dieux avaient eu pour ambassadeurs attitrés différentes espèces de rapaces diurnes. Nous y verrions volontiers une conséquence de leurs tendances gynécocratiques. Est-ce que chez ces oiseaux, par une dérogation aux lois générales de l'histoire naturelle, la femelle n'a pas d'ordinaire, sur le mâle, une supériorité de taille et peut-être même de force? Rappelons-nous le nom de *Tiercelet* donné à une espèce de cette famille, précisément, affirme-t-on, parce que la femelle y est d'un tiers plus grosse que le mâle [2]?

En tout cas, nous rencontrons à chaque instant, dans les récits des Occidentaux, dans les textes rédigés par leurs auteurs, des allusions à cette sorte de dogme gynécocratique. Ainsi, lorsqu'il s'agit de désigner et de marquer au moyen de signes hiéroglyphiques, chacun des jours, constituant, par leur réunion, la semaine ou plutôt le mois mexicain de vingt jours, non seulement c'est à la déesse *Cipactonal*, litt. « Comput du Cipctli », — sans doute, le calendrier personnifié — que revient l'honneur de choisir le premier signe. Son époux, *Oxomoco*, non seulement ne réclame pas, mais cède encore son tour à son petit-fils *Quetzalcohuatl*. En un mot, ce sont la grand'mère d'abord et, ensuite, ce dernier dieu qui font toute la besogne. Le rôle d'Oxomolo, en matière si importante, semble se réduire à celui de spectateur [3].

1. D. de Landa, *Relacion de las Cosas de Yucatan* avec traduction de l'abbé Brasseur de Bourbourg ; pp. 218-219 (et en note) ; Paris, 1864.

2. Salacroux, *Éléments d'histoire naturelle*, p. 255 ; (Paris, 1839). — *Diurnal birds of prey and Mexican symbolism* ; pp. 248 et suiv. du vol. Ier des *Archives of the international Folklore Association* (Chicago, 1898).

3. Mendicta, *Historia eclesiastica indiana*, cap. XIV ; pp. 97 et 98 (Mexico, 1870).

Maintenant, si nous passons à l'étude des documents rédigés dans les langues indigènes, le même phénomène continuera à se manifester de la manière la plus frappante. Prenons, par exemple, le texte du *Popol-Vuh*, ou « Livre de la natte, de l'assemblée » ou mieux « Livre sacré » des Quichés du Guatémala, lequel pourrait bien ne constituer qu'une version du fameux *Téo-amoxtli* ou « Livre divin » des Mexicains, dont on a si souvent déploré la perte. Dès la première page, nous rencontrons la ou plutôt les déités créatrice et formatrice désignées par les noms de *Hun.-Appo. Vuch*, *Hun-Ahpu-Vuch*, que l'abbé Brasseur a traduit, bien à tort, comme nous nous sommes efforcés de le démontrer dans un précédent travail, et comme l'avait déjà d'ailleurs établi L. Angrand[1], — par « un tireur de Sarbacane au Sarigue, un tireur de Sarbacane au Chacal ». En effet, c'est *Pub* et non *pu* qui veut dire « Sarbacane » ; *Pu* signifie litt., nous apprend le vocabulaire Quiché : « Vello de los partas segretas », et peut, par suite, se prendre comme synonyme de « sexe, race, espèce ». Quant à *Utïu*, ce n'est certes pas le chacal, animal inconnu en Amérique, mais beaucoup plus probablement l'Agouti, appelé *utia*, *jutia*, dans la langue des grandes Antilles, sorte de rongeur comestible. Nous rendrons donc assez exactement les termes guatémaliens par « un qui est de la nature, du sexe du Sarigue » ; un qui est de la nature, du sexe de l'Agouti. » Précisément, dans la symbolique de ces peuples, le principe femelle, la maternité étaient figurés par le Sarigue, didelphe qui reçoit dans sa poche abdominale ses petits lorsqu'ils sont fatigués ou effrayés. Au contraire, l'Agouti, en raison, soit de sa lascivité, soit de son tempérament aussi prolifique que celui du lapin, passait pour l'emblème du principe masculin et de la paternité. Si le marsupiau se trouve ici cité avant le rongeur, c'est visiblement que l'auteur a voulu attester la primauté de l'élément féminin.

Nombre de passages du même livre viennent attester le

1. *L'Historien Sahagun et les Migrations mexicaines*, pp. 44-45 et en note du *Muséon*, n° de janvier 1897 (Louvain). — L. Angrand, *notes manuscrites*.

bien fondé de cette manière de voir. La femelle y apparaît toujours, et d'une façon on ne peut plus systématique, citée avant le mâle. Ainsi, nous trouvons, en divers endroits, les génies qui procurent l'existence et la vie, appelés *Alom ; Qaholom*. L'abbé Brasseur rend ces mots par « celui qui engendre, celui qui donne l'être ». Mais sur ce point, sa traduction est certainement fautive. Lui-même prend soin de nous expliquer que *Alom* constitue simplement une forme participielle d'*Aloh*, « enfanter ». Quand à *Qaholom*, il possède pour radical *Qahol*, « generare ». Il fallait donc traduire par « celle qui enfante, celui qui engendre ». La mère vient d'abord, le père ensuite. Ne dirait-on pas qu'aux yeux de l'écrivain indigène, l'enfantement devait précéder l'action d'engendrer? C'était, sans doute, un des grands mystères de la religion guatémalienne.

Lorsqu'il s'agit, d'ailleurs, de prendre la parole, c'est toujours la mère qui le fait avant le père; exemple (Popol vuh, p. 12) : *Ca cha ri alom, qaholom*, « Ils dirent, celle qui enfante, celui qui engendre »; et (p. 16) : *Mavi utz, x-cha chic chi quibil quib-ri alom, qaholom*, « cela n'est pas bon, répétèrent entre eux *celle qui enfante, celui qui engendre* ».

Le pas est également accordé à l'aïeule, la grand-mère, sur le père ou l'aïeul; exemple (p. 5) : *Ch'o Chaxic, r'achbixic, r'achtzihonic Riy iyom, Mamon, Xpiyacoc, Xmucané ubi;* « c'est ainsi qu'on chante et qu'on célèbre ensemble ceux (qui sont) la grand-mère et l'aïeul, dont le nom est Xpiyacoc, « Xmucané ». Cette fois-ci, la traduction de l'abbé Brasseur est complètement satisfaisante; *Iyom* a bien le sens de « grand-mère », et *Mamon* celui d' « aïeul ». Quant à Xpiyacoc et Xmucané, le docte américaniste y reconnaît autant d'altérations des noms mexicains de la déesse *Cipactonal*, mentionnée en premier lieu, et de son époux, le dieu *Oxomoco*, lequel, naturellement, n'arrive qu'en second.

Nous trouverons de même (p. 20) : *C'at-oc-tacut pa tzih, iyom, mamon, k'atit, ka mam, Xpiyacoc, Xmucané;* « com-
« mencez donc à parler, vous qui produisez, faites vivre,
« grand'mère, grand-père, notre aïeule, notre aïeul, Cipac-
« tonal, Oxomoco ».

Multiplier les exemples serait facile, mais réellement

superflu. Terminons en faisant remarquer que, lors même qu'il s'agit non plus de déités, mais bien de simples mortels, les filles se trouvent citées avant les fils. Ainsi (p. 22) on rencontre la phrase suivante : *X-e uxic, x-e pogic, x-e mealanic, x-e qaholanic ri poy aham-che :* « Ils existèrent et se multiplièrent; ils engendrèrent des filles et des fils. »

Enfin (p. 23), on lit : *Gih, bit! x-e curi hun atit, hun mama chiquech;* « soleil, créature! leur dirent alors une vieille (aïeule), un vieillard (aïeul). »

Ce que nous venons de dire du *Popol-vùh* s'applique également à un autre document, rédigé lui aussi, sous l'influence des idées propres aux peuples du courant Toltèque occidental, nous voulons parler du *Manuscrit Cakchiquel* ou *Mémorial de Tecpan-Atitlan.* Toujours le sexe féminin s'y trouve désigné avant le sexe mâle. On ne sera pas, sans doute, tenté d'attribuer cette particularité au pur hasard. Voici, en tout cas, les preuves à l'appui que nous pouvons citer d'après ce dernier ouvrage [1].

On lit (p. 66). *Pa Tulan ru bi huyu, xoh alax ixoh qaholax vi pa ruma ka tee katate :* « From the Land of Tulan, where we brought for and begotten by our mothers and our fathers. »

(P. 65). Seulement la traduction anglaise : « They brought forth Daughters, they brought forth sons, the first men. »

(P. 69). « Coming, we were produced by our mothers and our fathers, as they say. »

(P. 70). « There, we were ordered by our mothers and fathers »; et plus loin, « Then to our mothers and fathers, it was comended. »

(P. 72). « O you, you, my daughters; you, my sons. »

On peut se demander si, sur ce point comme sur bien d'autres sans doute, les Américains et spécialement les Indiens civilisés n'auraient pas fait d'emprunts aux races de l'Extrême-Orient. Ce qui est indubitable, c'est que la « suprématie du principe femelle » semble avoir été admise par diverses populations de ces régions.

1. *The annals of the Cakchiquels,* t. VI de la *Library of American aboriginal litterature,* publiée par M. le docteur Brinton.

Ainsi que l'établit un missionnaire protestant qui a séjourné en Indo-Chine, certaine école religieuse florissant au Tibet et en Birmanie enseignait que tout a été créé par une femme ou plutôt une déesse, avant qu'il n'y eut encore ni dieux, ni Bouddhas [1].

N'était-ce pas, du reste, un écho de cette doctrine que nous retrouvons en vigueur chez les *Barbélonites*, secte gnostique et, par suite, d'origine orientale, des débuts de notre ère? D'après ces hérétiques, ce fut un génie femelle du nom de *Barbeloth* qui, après avoir été séduite par un éon, aurait fabriqué le monde [2].

En tout cas, l'emprunt à l'Asie nous semblera difficilement contestable dans deux légendes, l'une mexicaine, l'autre japonaise, dont il va être question à l'instant; sans doute, elles sont conçues dans un esprit un peu différent de celui des récits précédents. Ainsi, ces dernières montrent la suprématie d'abord attribuée sans conteste au principe féminin, passant ensuite au principe masculin. Voici, en tout cas, ce que racontent les insulaires de Nippon.

Le dernier des *Ten-sin-daï-tzin* ou « sept grands esprits célestes » qui régnèrent sur le Japon, pendant un nombre incalculable de siècles, s'appelait *Isanaghi-no Mikotto*, litt. « Celui qui accorde trop » ou plus simplement *Isanaghi*. Il eut pour compagne *Isanami-no Mikotto* ou « Celle qui excite trop, qui fait naître tous les désirs ». Après avoir fait le tour de l'univers, le couple se rencontra auprès d'un grand pilier, sans doute, la montagne qui soutient le monde. Isanami, la première, prend la parole et s'écrie « Quel plaisir de rencontrer un aussi joli garçon! » Isanaghi la reprit en lui disant « Il ne convient pas que la femme parle avant l'homme. » L'Adam et l'Ève Japonais reprennent donc leur voyage autour du monde et, se retrouvent ensuite autour de la même colonne. Isanaghi dit alors « Quel plaisir de rencontrer une aussi jolie fille! » Il eut, ensuite, de son épouse, une nom-

1. S. Rev. FR. Masson, *Hints to the introduction of Buddhism into Burmah*; pp. 334 et 835 du 2e vol. du *Journal of the American Oriental Society* (New-York and London, 1885).

2. Comte de Champagny, *Les Antonins*, t. III, chap. VII, p. 431.

breuse postérité, entres autres diverses îles et, spécialement, celle d'Awadzi. Plus tard, Isanami le rend encore père de plusieurs terres, fleuves et montagnes, d'une sorte de bruyère dont sont issues les autres plantes, puis du soleil dont les habitants de Nippon ont fait une déesse dans le monde, *Ten syau daï tzin ohokami*, « la grande déesse qui brille au firmament » ou *Amitérass*. Enfin, parmi les derniers enfants du couple divin, comptons la race des demi-dieux [1].

Passons maintenant au récit des peuples d'Anahuac.

A l'époque où le monde était encore plongé dans les ténèbres, les dieux se réunirent dans la ville de Téotihuacan. Il s'agissait de savoir lequel d'entre eux consentirait à trouver la mort au milieu d'un bûcher allumé. Il n'y avait pas d'autre moyen de donner la lumière au monde. *Meztli* ou la lune s'offre en premier lieu, mais le dévouement d'un seul membre du Panthéon Mexicain ne suffisait pas. Il fallait nécessairement que deux s'offrissent en holocauste, l'un pour éclairer l'univers pendant le jour; l'autre durant la nuit. Alors, se présente le plus humble, le plus affligé de tous les Génies, à savoir *Nanahuatl*, « le syphilitique ». Il ne demandait pas mieux que de renoncer à une existence dont il avait épuisé les plaisirs et de s'immoler pour mettre un terme à ses souffrances. Afin de se préparer plus dignement au grand acte qu'elles devaient accomplir, les victimes désignées se baignent pendant quatre jours et quatre nuits, puis elles se rendent au lieu où le bûcher était allumé. Meztli devait donner l'exemple, mais voilà que, pris de peur, il hésite et cède, pour ainsi dire, son tour à Nanahuatl. Ce dernier, encouragé par les bonnes paroles de ses compagnes, se précipite dans le brasier et est aussitôt réduit en cendres.

1. Kaempfer, *Histoire naturelle, civile etc. du Japon*, traduct. francaise de Scheuchzer, T. 1er; Chap. VII, pp. 1 et suiv. (Amsterdam, 1732) — M. Textor de Ravisi. *Les femmes célèbres du Japon*, pp. 117 et suiv. du *Congrès des Orientalistes*, (Paris, 1875) — Klaproth, *Annales du Japon*, trad. de Titsingh, p. 13 — M. L. Metschnikoff, l'*Archipel Japonais;* 2e partie, chap. IV; pp. 264 et suiv. (Paris, 1882) — *Le Folk-lore dans les deux mondes;* chap. IV; ps. 120 et 121. (T. XXIII des *Actes de la Société philologique;* Paris, 1894.)

Cependant les dieux portent leurs regards de tous côtés, épiant le moment où la grande victime allait apparaître transfigurée. *Quetzalcohuatl*, ici identifié avec *Éhécatl*, le dieu du vent, la signale du coté de l'Orient, qu'illumine, pour la première fois, l'astre du jour. Cependant, *Meztli*, un peu revenu de son effroi et, d'ailleurs, enhardi par l'exemple qui venait de lui être donné, s'élance à son tour dans le foyer. Toutefois, celui-ci se trouvait déjà presque éteint et le dieu tombe au milieu des cendres chaudes. Il en ressort, à l'instant, sous la figure de l'astre des nuits. La couleur cendrée de notre satellite tiendrait précisément à ce que le feu n'avait plus conservé assez de force pour consumer entièrement le compagnon de Nanahuatl. Un aigle et un tigre accompagnent Meztli dans son sacrifice. De là, la teinte brune du plumage de cet oiseau de proie et la peau mouchetée du félin en question. En souvenir de cet événement, on prit l'habitude de désigner du nom de *Quauhtli-Ocelotl*, litt. « Aigles-tigres », les hommes vaillants et courageux. L'on en fit même un titre d'honneur décerné à ceux qui s'étaient distingués par leurs exploits guerriers [1].

Ajoutons d'ailleurs que l'aigle, tout comme le tigre, passaient d'une façon spéciale pour des emblèmes de la lune et du principe féminin ou ténébreux [2].

Le sens de cette apologue nous semble facile à saisir. Sans doute, les populations primitives — et cela, pour bien des raisons, — ont établi leur généalogie en suivant la ligne maternelle de préférence à la paternelle. « C'est la femme qui entraîne le clan », disaient en manière de proverbe les sauvages du Canada. Cet usage a fort bien pu contribuer à donner une tendance gynécocratique aux conceptions religieuses des peuples du Nouveau-Monde. Toutefois l'homme

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. du Dr Jourdannet, Liv. X ; chap. XXIX. — Botturini, *Idea de una nueva historia de la America septentrional* (Madrid, 1776). — *Codex Chimalpopoca* (*Histoire des soleils*) dans Abbé Brasseur de Bourbourg; *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale ;* T. 1er ; liv. II, chap. II, p. 187 (Paris, 1857) — Abbé Brasseur de Bourbourg, *Quatre lettres sur le Mexique*, lettre 3e, p. 159 (Paris, 1868).

2. L. Angrand, Lettre à M. Daly, *Ubi suprà*.

n'entendait pas pour cela abandonner sa suprématie et cesser d'être le maître dans le ménage. Aussi, presque partout en Amérique, la femme continue-t-elle à jouer, au foyer domestique, un rôle fort subalterne. Elle était, en quelque sorte, moins la compagne que la servante ou, pour dire vrai, l'esclave de son mari. Il n'y a guère, somme toute, que chez les Iroquois, que nous voyons une sorte de suprématie tant civile que politique attribuée au sexe féminin.

Quoiqu'il en soit, ce besoin de domination chez l'homme a amené une réaction contre les données même de la religion. On reconnut qu'à la vérité, le principe femelle avait été sur le point d'obtenir la préeminence, mais qu'il n'avait pu y réussir et cela par sa faute. Encore la chose s'était-elle produite dans un passé tellement reculé qu'à peine le souvenir parvint-il à s'en conserver.

Phototypie Berthaud

Danseur zapotèque

(Vu de face)

UNIV. OF MICH.

Phototypie Berthaud

Danseur zapotèque

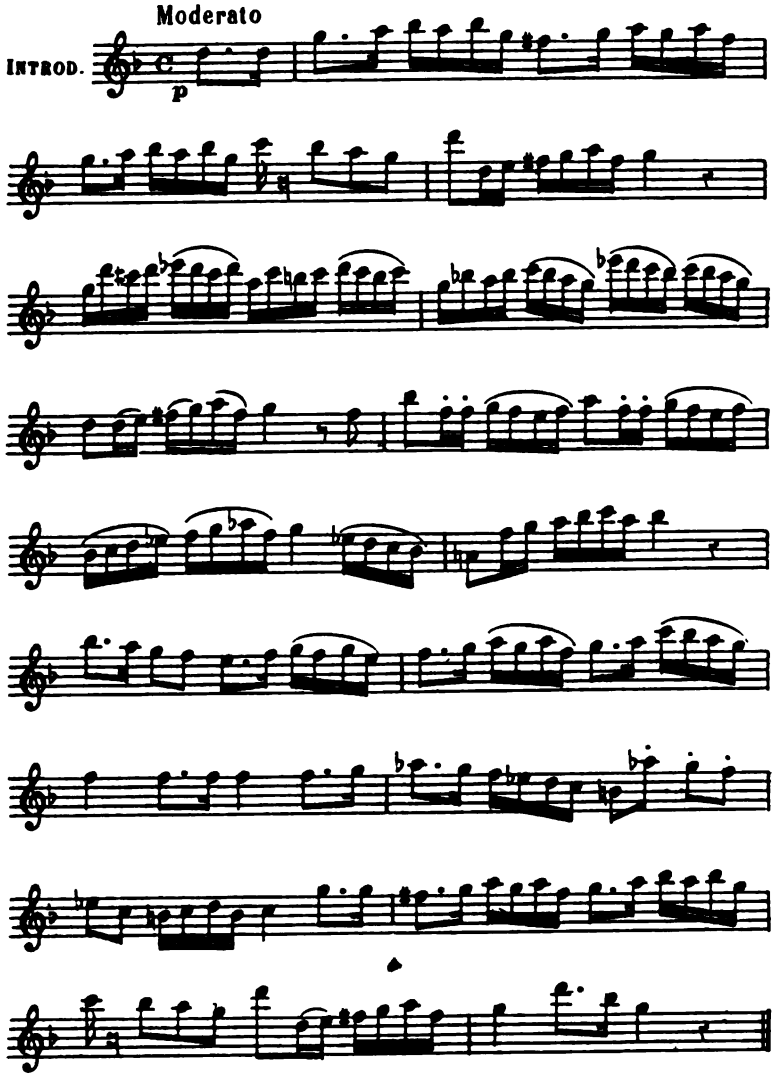
(Vu de dos)

UNIV. OF MICH.

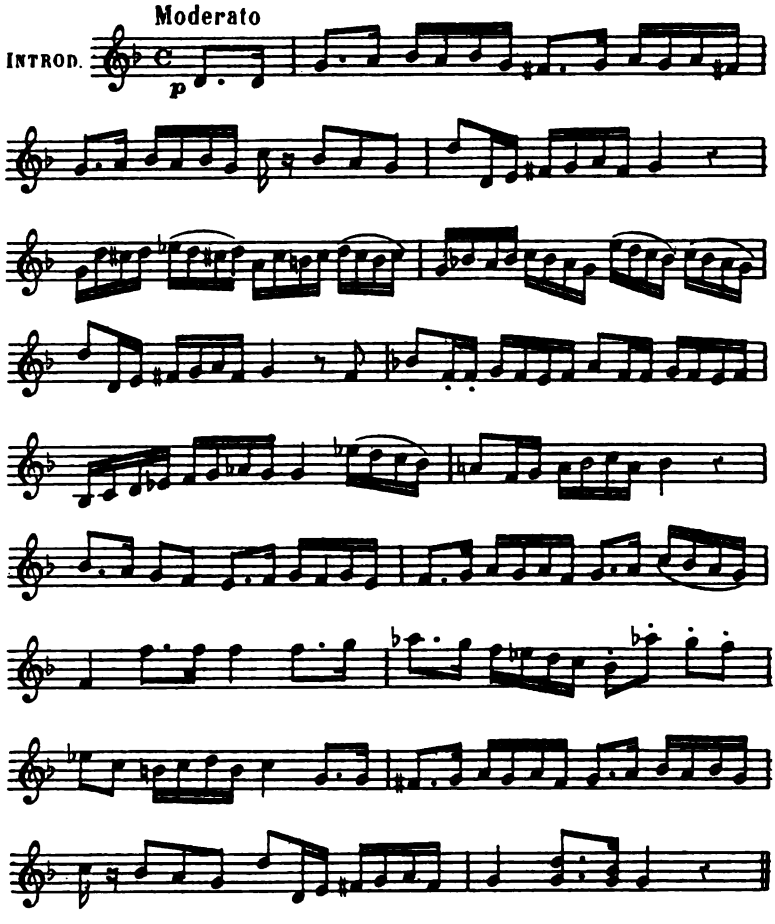
PARTIES D'ORCHESTRE

de l'Introduction de la DANZA DE PLUMA

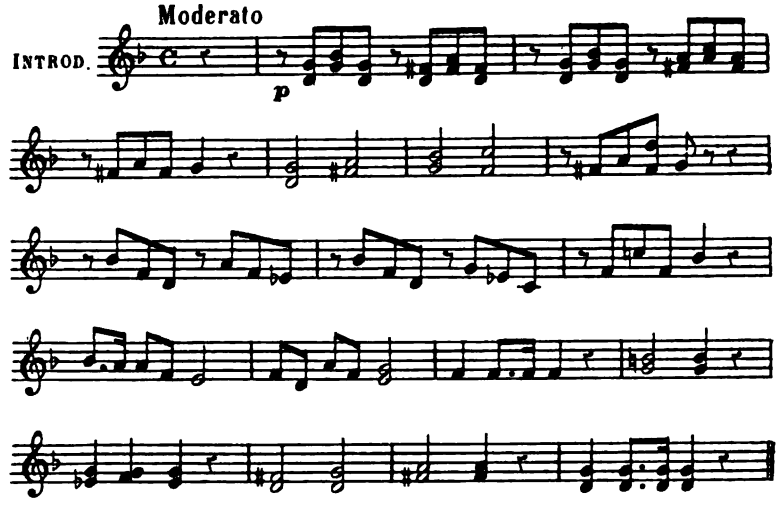
CLARINETTE en *si b.*



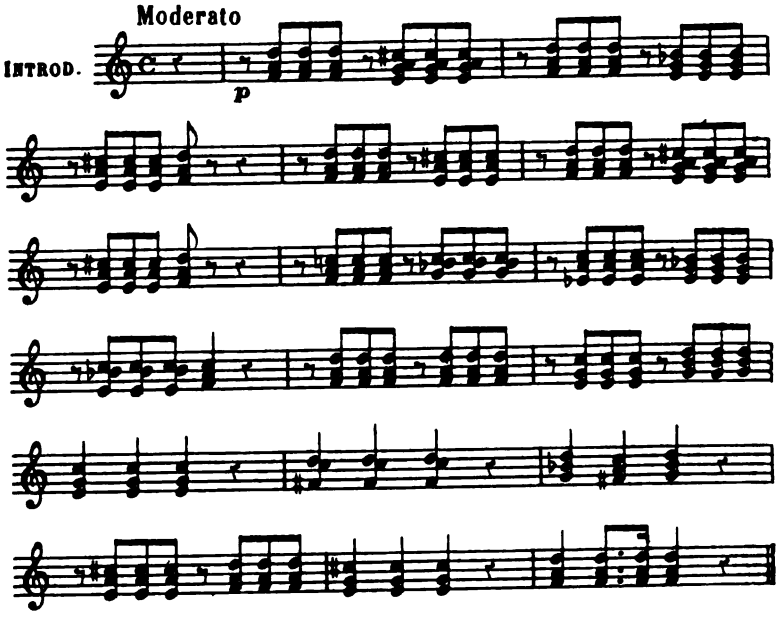
CORNET A PISTON en *si b*.



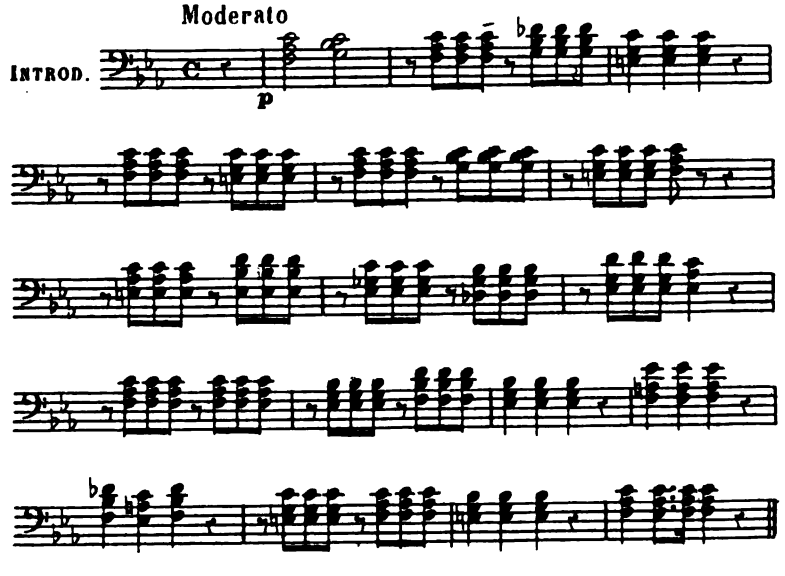
2e PISTON en *si b*



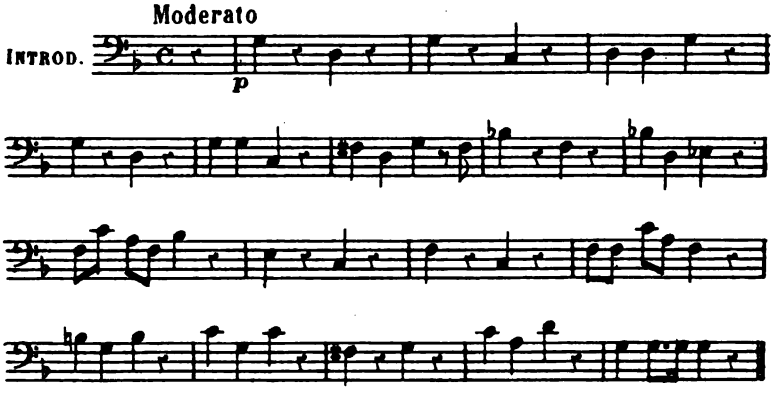
BUGLE et ALTOS *mi b.*



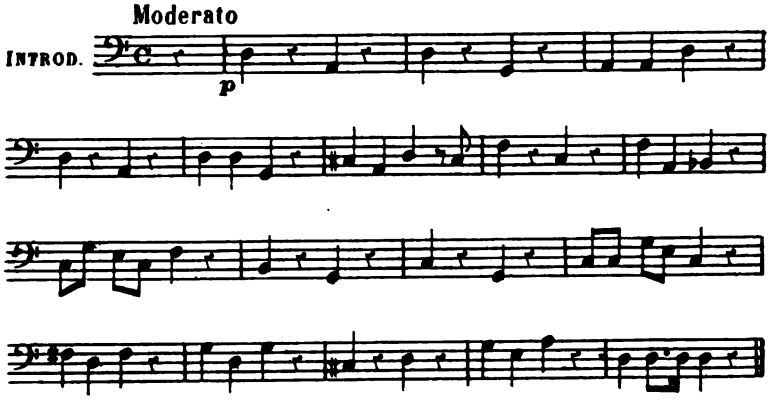
1er, 2e et 3e TROMBONES



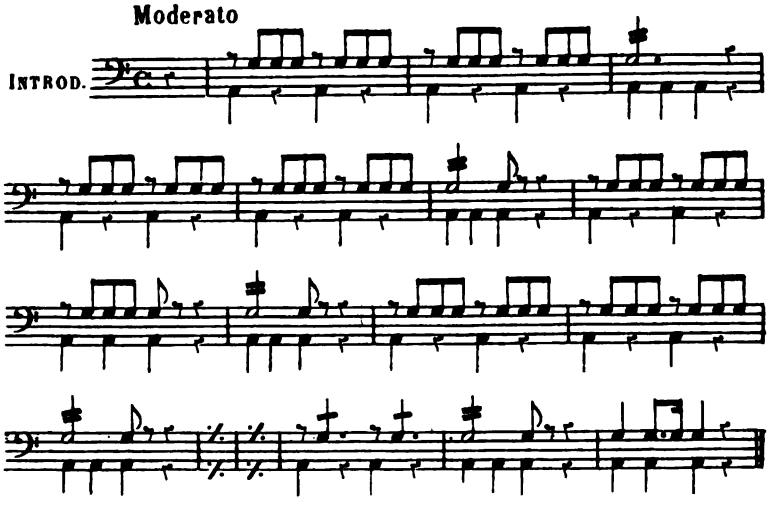
BASSE en *si b*



CONTREBASSE en *mi b.*



BATTERIE



LETRA DE LA « DANZA DE PLUMA »

DE MOCTEZUMA Y HERNAN CORTÉS

CON LOS CAPITANES Y REYES

QUE INTERVINIERON EN LA CONQUISTA DE MEXICO

Le 27 février 1900, Son Excellence Monsieur le Général Martin Gonzalez, gouverneur de l'État de Oaxaca, voulut bien me donner à Cuilapam, au pied du Mont Alban, une fête Indienne.

Dix-huit Indiens partagés en deux camps et costumés de façon plus ou moins fantaisiste, les uns en Indiens du temps jadis, les autres en officiers espagnols, personnifiaient les uns Moctezuma et ses chefs, les autres Fernan Cortés et ses *conquistadores;* ils nous récitèrent un long poème, entremêlé de danses, et connu dans le pays sous le nom de *Danza de Pluma*. Ce poème est ainsi nommé à cause d'une partie du costume porté par les Indiens, représentant Montezuma et ses chefs : une haute coiffure en plumes, allant en s'épanouissant, et affectant au-dessus d'une petite couronne la forme d'une grosse citrouille. A quelle époque remonte ce poème, rédigé en langue espagnole, il m'a été impossible de le savoir; de même que je n'ai pu connaître l'origine de la fête. J'ai pu seulement apprendre que la *Danza de Pluma* remontait à une époque fort ancienne, et qu'elle était exécutée à certaines fêtes de l'année [1].

1. Les Indiens Mixtèques y prennent très grand plaisir ; plusieurs centaines d'entre eux assistaient à la fête qui me fut offerte. Notons d'ailleurs

Le Général Martin Gonzalez m'ayant fait parvenir le texte de ce curieux poème, j'ai l'honneur de le déposer sur le bureau du Congrès.

J.-F. LOUBAT.

PRIMERA BATALLA

REGISTRO CON MUSICA

PRIMER BAILE DE MOCTEZUMA

Despues del baile dice lo que sigue, y ási sucesivamente lo harán las Reyes y Capitanes.

(habla Moctzuma y despues baila).

Moctezuma: Suene el místico instrumento,
Todos el baile empezad,
Atended mi magestad,
Luego, en este momento.

(Todos siguen el baile).

Teuhtlilli 1°: Señor, con grande alegria
Debemos honrar gustosos,
Porque los gustos hermosos
Nos dan prestos á danzar.

(Habla Teuhtlilli 2° y sigue el baile).

Teuhtlilli 2°: Esa sonora cancion
Que fervoriza el aliento
Aumenta el mayor contento
Por abrazar esta union.

(Habla Moctezuma y despues baile).

Moctezuma: Esas canciones no son
De los dioses ni su encanto,

que la façon dont l'histoire y est racontée ne peut nullement froisser leur amour-propre. C'est en effet Moctezuma qui, selon l'auteur inconnu de la *Danza de Pluma*, fait mettre Cortès en prison, et qui plus tard lui rend la liberté.

Porque según su contento
Nos viene mayor consuelo.

(Habla el Capitan 1° y sigue el baile).

Capitan 1° : Ese regocijo tanto
Que da con tanta alegria,
Me ha dado no sé qué luz
Que parece nuevo encanto.

(Habla el Capitan 2° y sigue el baile).

Capitan 2° : De gusto su nuevo encanto
Según lo dispuesto listo
No causa ningun espanto
En esa dulce cancion.

(Se da una batalla).

SEGUNDO BAILE

Moctezuma: Al presentar vuestro intento
Capitanes éste dia
Celebrar esta funcion,
De nuestro Santo Patron.

Todos el baile empezad
Con el mistico instrumento
Que nos llene de alegria
Esa tan dulce harmonià.

(Signe el baile)
(Registro con caja).

Malintzin : Moctezuma con tanta altura
Te advierto con distinción,
Que en cualesquiera ocasión
Me tienes pronta y segura
Rindiendote mi albedrio
Por ser oraculo mio
Donde vive mi consuelo.

Moctezuma : Deja, déjame en sosiego
Porque en continuo pensar
Está mi alma desvelada :
Continuo me esta oprimiendo,

Aun yo mismo no me entiendo
Ni sé lo que debo hacer,
Cuando oculto llego á ver,
Aun lo mismo que estoy viendo
Pero..... ¡ como ! ¿ qué es esto ?
¿ Quien se atreve à mi póder ?

Cortés : El que te hará comprender
Lo que tu ignoras, presto.

Moctezuma : El oráculo parece
Que á mi pregunta responde.

Cortés : Yo te darè si te escondes
El castigo que mereces !

Moctezuma : El castigo, ¿ dime a quien ?
Para que viva advertido

Cortés : A quien habeis presumido,
A ti, Monarca, primero.

Moctezuma : ¡ Qué es esto ! ¿ Qué ocultas voces
Al oido estoy escuchando ?

Cortés : Cortés que se va acercando
Al Monarca y á sus dioses

Moctezuma : Ven, atrevido Cortés
Ven, Cortés imaginado.
Que nì bien habrás llegado
Cuando ya vencido esteis

Cortés : Cuando ya en sombra me veis
Daré tanto en que temer
¿ Cuando me llegueis á ver
Dime, Monarca, qué hareis ?

Moctezuma : Te estracharé entre mìs brazos,
Y en ellos te haré crujir,
Y en cuanto te vea venir
Te haré menudos pedazos.

Cortés : Este Cortés es valor,
Y la pujanza arrogante.

Moctezuma : Un leon y un oso pujante
Soy y seré en el rigor

Cortés : Yo te pondré en gran sosiego
Y la ira te quitaré.

Moctezuma : Y yo en una hoguera haré
Que te abrace el mismo fuego.

Cortés : Ven monarca enfurecido

Moctezuma : Ven, Cortés imaginado

Cortés : Cetro, corona y estado
Presto lo verás perdido.

Moctezuma : Alarma toca.

Cortés : Alarma manda tocar.

Moctezuma : En la guerra nos veremos

Cortés : Ya me experimentarás

(Cortés al momento forma su gente y entra al palacio de Moctezuma por primera vez).

Cortés : El festéjo se ha acabado
Seguiremos nuestra empresa
Llevando por interés.
A nuestro bien que deseamos.

Albarado : Cortés con grande alegria
Verás mì espada guerreando
No hallarás ningún recelo
Y con modo conquistando
Sin mostrar ningun rigor,
Porque si hallo rebeldia
Que verás en el momento
Albarado en compañia.

(Siguen todos los soldados hosta terminar el último).

A tu precepto obediente
Siempre, Cortés, estaré
Y con mi empleo cumpliré
Con ordenes de sargento;
Bien prevenida mi gente
Siempre, Señor, la hallarás
Y muy pronto la tendrás.

Teniente : Con el nombre de Teniente
Con que me honra tu persona
Verás en aquel momento
Al Teniente en la campaña,
Porque estoy á tus servicios
Y muy prouto à lo que ordenes.

Alferez : Siempre tu Alférez seré,
Y estoy à tus pies postrado
En defensa de tu honor,
A pelear con gran rigor
Con esta espada en mi brazo
Hasta vencer ó morèr.

Soldado 1° : Por mì voluntad, Cortés,
Te serviré con amor;
Pronto estoy, asi Señor
Tus ordenes sólo aguardo.

Soldado 2° : Estoy por mì voluntad
En esta tropa alistado
Y todo lo que ordeneis
Lo vereis ejecutado.

Soldado 3° : Que suelten, Señor, no mas
Para poder conseguir,
Que esto se llegue à reunir
Hasta vencer ó morir.

Paje : Eso me suspende à mi
Del cargo que me ha tocado
De Paje, que asi me toca
El ser más adelantado

Cortés : Ya vamos à disponer
En cuanto sea necesario
Que antes que rompa el dia
Es fuerza que comencemos.

(Pasa Cortés al palacio, marchando con su gente, y Moctezuma y sus vasallos formarán dos columnas, terminando Cortés la marcha. — Contesta Moctezuma con sus vasallos y Malintzin, comenzando Moctezuma).

Moctezuma : Una letra que han cantado
Me ha embargado el corazon,
Decid que mude el concepto
Y siga la diversion.

Teuhtlilli 1° : Esa música estraña
Es de tan corto espacio,
No son ecos de palacio
Son producciones de España.

Moctezuma : Haced prender al actor
Que ha tenido la osadia
De infamar mì magestad.

Teuhtlilli 2° : Advierte que siempre
Esta diversion
Ha de ser la causa
De tu perdicion

Moctezuma : ¿ Quien, cuando estaba hablando,
Sabiendo mi resistencia,
Se ha tomado la licencia
De cantar en este palacio?

Capitan 1° : Sí ; la tierra sin cesar
Es mi continuo pensar.
Dí, monarca poderoso,
Pues no hay más que aguardar

Moctezuma : Tiemblen todos un momento;
Para mi sirve de placer
Todos los cuatro elementos
Tornar de sus tormentos.

Capitan 2° : El agua en su movimiento
Es mi continuo pensar;
Tu monarquia acabarán
Señor, en este momento.

Moctezuma : Cuando debajo de llave
Tengo el agua en un momento,
Al fuego lo apagaré
Solamente con mi aliento.

Rey 1° : Si nunca jamás se vio
El cielo tan indeciso
Como lo ves que te aviso,
Dine, Señor, si miento.

Moctezuma : No pretendo desmentir
Ni puedo esto afirmar
Asi mejor es dejar
A cada uno discurrir.

Malintzin : Es cierto que los recelos
Que en nuestro interior tenemos
Y como espejo lo vemos
Que nos lo demuestra el cielo.

Moctezuma : No tienes que recelar
Sabiendo que te defiendo
De lo que dices me ofendes
Y me das en que pensar.

Malintzin : No hay que fiarse del poder
En cosas de tanto peso;
Mìra, Señor, que por eso
Se suele un reino perder.

Moctemuza : Vivo de esto tan seguro
Y no se me da cuidado,
Mi imperio está sosegado
Y de esto no me apuro :
Con el baile y la mudanza
Nos podremos divertir.

Rey 2° : No puede el entendímiento
Nunca jamás discurrir
El que deje de decir
Lo que en el alma siento.

Moctemuza : Está ya mi corazon
Ahora que ha sotegado
¿ Quieres con nueva opresion
Verlo presto atormentado ?

Rey 3° : Si pretendes con anhelo
Despreciar estas señales
Mira, Monarca, tus males
Y vuelve los ojos al cielo.

Moctezuma : Sì mi intento no siente
El cielo efecto alguno,
No quiero ser importuno
Sabiendo mi gran poder.

Rey 4° : Suelen los astros mentir
En sus anuncios que dan
Y puedes prevenir
El resguardo de tu vìda.

Moctezuma : Por eso no hay embarazo,
Todos en el dia de hoy
Al punto nos retiramos
Para vernos en consulta
Con los dioses en el templo.

TERCER BAILE

Moctezuma : Querida prenda del alma,
Mi regalo, dulce amor,
Qué tristeza y qué rigor :
Me tienes en pena y calma,
Llevándote tu la palma
Entre toda la hermosura,
Pues no sabrá la pintura

Nì tu sombra bosquejar.
Está mi amor tan seguro
Por el cielo que te creó,
Te ha dado tanta hermosura
Que parece que en el aire
Sì, Señora, te ha ofendido.

Malintzin : Y con todo atropello.
Como se suele decir,
Que el que se tira á morir
Muy poco puede durar.

Moctezuma : Confundido me has dejado
De tu idea nueva que dices,
Que no me hace harmonia
Porque solo es fantasia
Sujetar esa osadia.
Asi, mì bien, no te asombre
Tu amenaza y tu rigor,
Bien sabes de mì poder
Y no tengas que pensar,
Aunque la guerra presente
Porque los he de acabar
A él y á toda su gente ;
Y lograr todo este bien
Que de placeres te llene
Y si à la mano se viene
Y alguna cautela intulpa (*sic*).
Se librará su disculpa,
Y al que culpado fuere
En mis brazos ha de morir
Bien puede ya divertir
Y que la músìca suene
A nuestra reina y señora,
Y asi todos danzad ahora
Que yo os voy acompañar.

CUARTO BAILE

(Despues del baile).

Malintzin : Eso no vive en los cielos,
Que mientras mas me acarìcias
Y entre las mismas delicias
Más mi pena se atormenta
Y que sólo hago de cuenta
Que en mis palabras sentí
Con el sueño acongojada
Puedo servirte contenta.

Moctemuza : Basta ya, prenda estimada,
No me des en que pensar
Los dioses me han de amparar ;
Sì no haces lo que digo
Me acabarás de matar,
Mas gustoso moriré.
Tengo el orbe en mi poder :
Soy Moctezuma mexicano
Y se ha de hacer lo que prevengo.

Vasallos : A vuestra obediencia estamos
Señor, à lo que mandeìs.

Moctezuma : ¡ Cuanto importa el poder !
Para poder darle corte
Al riesgo que me atormenta
La corona defended.
Esto eslo que vais hacer
Y esto es todo mi intento ;
Que yo con mi esposa amada
Me quiero ir à reposar.
No tengo ningun recelo,
Vamos con pleno gozo,
Vamos ya prenda mia
Al trono, ya satisfecho

Me acostaré en tu pecho,
En donde siempre reposo.

Malintzin : Vamos al trono mi dueño,
Que no hay para esto embarazo,
Pues yo te afrezco mì brazo
Para que gustes del sueño,
Que estás atemorizado
Con tan penosos desvelos.

(Pasa Moctezuma al trono diciendo á sus vasallos :)

Moctuzema : Supuesto que en mi poder
Nadie le ha de embarazar
Dì, que la música cante,
Que me voy á reposar.

(Comienza un baile en el Palacio, mientras Moctezuma duerme, y terminado el baile, comenzáran las vasallos con anuncios del sueño.)

Teuhtlilli 1° : El que con dormir descansa
Cuando se ve empeñado,
Viendo que el sueño es contrario
Y te pones à dormir,
Pierde por fin la esperanza
Nì tu vida gozarás
Porque presto has de ver
Que tu confìanza te engaña
Porque en este mismo dia
La vida te han de quitar.

Teuhtlilli 2° : Viste, Señor, la grandeza
Que hacen las aguas llegar
Y las olas al subir
Quieren al cìelo esperar
Y aun todo no han de alcanzar
Viéndote enfurecido
Cuando por mi rey dormido
Se ha de estarlo velando :
Si quieres estar reposando
Verás tu reino perdido.

Capitan 1°:

Esa estrella que aparece
Que alumbra al amanecer
Sus luces suele esconder
Que ha de romper la mañana
Dime, Señor, con qué ganas
Tus vasallas estaremos
Como quieres defendamos
Nuestra patria con valor.
Sì tu nos pìerdes, Señor,
Nosotros nos rendìremos.

Capitan 2°:

Viste una águila volar
Con todo su atrevimiento
Y con su esfuerzo pujante
Quiere á la esfera llegar
Entrar en este palacio;
Pues lo mismo puede ser,
Que el General ya vendrá
Y que tus vasallos luego
Estaremos prevenidos
Para poder defender.

Rey 1°:

Una fuente que acomoda
Se pone en esa grandeza
Tan frondosa, de manera
Que de tormentos se espera
Dando frutos producidos,
Que llegando á conocer
La causa de Herman Cortés
Con el rìgor más tirano
Que haya en todo su reino
Siempre se está defendiendo.

Rey 2°:

Moctezuma prevenid
Esas diversos señales,
Que han de poder alcanzar
Y que eso se llegue á reunir
Y á vista de todos han de ir
Los cuatro á reconocer;
Viendo, Señor, lo creerás

Y muy pronto lo verás,
Porque ásí con este empeño
Estaremos á perder.

Rey 3° : Esa grandeza. Señor,
Que da tan grande hermosura,
Porque con esa fortuna
Previenen diversos males,
Pues de esto que te prevengo
No duermas tan descuidado
Porque te cojen durmiendo
Y sabrás lo que habrás perdido,
Sin poderlo remedìar.

Rey 4° : Pues de ese encanto. Señor,
Provienen infinitos males
Abre los ojos y ves
Tu reino tado perdìdo;
De viento y fuego se abraza,
Señor, en este momento;
Verás, Monarca, tu intento
En la fortuna que estás,
Porque te cojen durmiendo
Sin poderlo remediar.

(Segunda entrada de Cortés con gente al Palacio de Moctezuma).

Cortés : Llegó el dia determinado
Por la deidad soberana
En que la hora temprana,
Llegó el tiempo que debemos
Ahora, fieles soldados,
Es cuando vuestras armas
Os habreis de manifestar
Reparando el armamento,
Y estén todos prevenìdos
Para cuando llegue el caso.
Ningun soldado se aparte,
Todos estén alistados
Armas en tierra postradas.

A Dìos las gracìas sean dadas
En todo, como es debido,
Al ejército lucido
El alba mayor del dia
Hagan salvas repetidas.

Albarado: Tengo ya determinado
Para este asunto, Señor.
El servirte con amor,
Estar en tu compañia:
Al campo determínar
Las entradas y salìdas
Que de mi puedes confiar
No tengas que recelar
Porque estoy para servirte
Y muy pronto á lo que mandes.

Sargento : Ya vamos á experimentar
De este asunto, Señor,
Que con el debido honor
Pronto me tienes presente
Y asegurar esta gente,
Que el que se deje encontrar,
Con los filos de este acero
La vida le quitaré.

Teniente : Manda, Señor, cuanto quieras
Al ejército marchar;
A todos acabaré
Hasta morir a tu lado.

Alférez : En la primera campaña,
Princìpe Mexicano
A Moctezuma acabaré,
A él y a toda su gente.

Soldado 1° : El valor no me acobarda
Porque soy fuerte soldado
Con animo y valentia,
Hasta vencer ó morir.

Soldado 2º :

Cuanto necesario sea
Con todo este armamento
Al contrario, vivo o muerto,
Lo postraré á tus plantas.

Soldado 3º :

Señor, bien puedes mandar
A los soldados menores
Que se vayan por delante
Que con mi valor, Señor,
Los verás desparecer.

Paje :

No hay impedimiento ya :
Manda que tu paje salga
Al principio de la marcha,
Que aunque me veas tan pequeño
No he de faltar du tu lado.

(Cortés marcha y dice :)

Cortés :

La caja mando tocar
Segun orden y estilo
Todos con grande auxilio
Ya se pueden retirar.
Segunda vez quiero entrar
A Méxìco disfrazado,
Porque con mucho cuidado
Se registrará el Palacio.....
La noche tiempo le ha dado.

(Entra Cortés al registro. Y estando Moctezuma dormido, canta la música).

¡ Válgame Dios ! Sì no fuera
El mismo Dios que me ampara,
Sì la noche me ofreciera
No sé que hiciera en tal caso,
Para lograr mis empleos
No haya ningun embarazo
Hasta aquí ; Señor, entiendo
El Palacio he dívisado,
Y quiero á tiempo lograr.
Todos están durmiendo,
Y Moctezuma y su gente

En su trono reclinado :
Despierta de ese letargo
Conoce bien y advierte,
Moctezuma, te hago cargo
De tu mal pasada vida
Mira que Dios te convida

(Música).

Dios con los brazos abiertos
Moctezuma, te está esperando;
No desprecies la ocasión
Mira que te está llamando.

Cortés : No guardes esos enojos
Y te vaya castigando
Con tus probables vasallos
Dios te declara esto
Mira que te está llamando.

(Moctezuma dice en el sueño).

Moctezuma : Qué dioses puedo tener...?
Los dioses se me figuran;
Mas con lo que llego á ver
Me dá mucho sentimiento :

(Cortés dice à Albarado y se separan del palacio).

Vamos, Albarado, amìgo,
Vámonos ya retirando
Que el ejército estará
Con gran cuìdado aguardando,
Que llevo ciertas noticias
De su rey y su gobierno.

Albarado : Al punto nos retiremos,
Sin la mayor detención
Que todo cuanto ordeneis
Lo vereis ejecutado.

Cortés : Pues vamos a disponer
En cuanto sea necesario

Que ántes que rompa el dia
Es fuerza que caminemos.

(Se repite el mismo baile del sueño, para que termino la misma entrada de Cortés, y luego se para Moctezuma y dice lo que il sueño le reveló por anuncios).

Moctezuma : ¡ A la guardia, centinela !
¿ Quien sabiendo mì poder
Con osado atrevimiento
Se atrevio quitarme el sueño?
Decidme presto, quién fué
Para arrojarlo al fuego!

Teuhtlilli : Yo no sé quien pueda ser
O le haya dado la entrada
Cantando en este palacio.

Moctezuma : Pues al centinela prehendan
De cabeza en ese cepo
Hasta no ver ó decir
Quien me quitó mi sosiogo,
Sin que á mi régla persona
Se le de cuenta primero
Porque ese general me parece
Que á mi presençia lo tengo.

Malintzin : No te asombres, Moctezuma
Porque el hombre que yo vi
Ahora sabrás que es verdad
Y que yo no te mentí;
Porque desde que los dioses
Me anunciaron tu persona,
Te he visto como mi esposo
Defendiendo tu corona.

Moctezuma : Pues ¿ qué voces fueron estas
Que aqui dentro un hombre vi,
Con un rayo en una mano
Que arrojaba contra mi?

Malintzin : Que és lo que dices, Señor,

¡ Mi amor insultas! Levanta!
¿ Cómo me habia de poner
El cuchillo en la garganta?

Moctezuma : ¡ Nunca jamás he yo visto,
Que vuestro valor faltára!
Nos retiremos al templo
Dejemos las amenazas
Que ofrece el tiempo oportuno;
Vamos á dar las gracias
A los dioses inmortales
Para ofrecer en sus aras
Los continuos sacrificios
Que yo cada dia acostumbro
Para calmar nuestras almas.

(Tercera entrada de Cortés).

Cortés : Ordenes mando tocar
Según he determinado,
Que tomando ya las armas
Vamos á la obra, Albarado.

Albarado : Manda hacer alto, Cortés,
Que me causa novedad
Que esa fuente que ves
A la vista se presenta
Un camino que hace un arco
Que se divisa hasta el puente,
Segun desde aqui distingo;
Que éste es el camino nuevo
Y asi puedes disponer
El despachar un correo
A Moctezuma avisarle
Que te hallas en este sitio.
Y que le quieres hablar
Diligencia de nuestro Rey (*sic*)
Y que ya viene de paz.

Cortés : Como sabis has discurrido
Para interés como éste;

No se despachan correos
En España entre los reyes;
Se escojen tambien personas
Que vayan de embajadores
Y asi para nuestra empresa
Tengo ya determinado.

Albarado : Si la dicha he logrado
Ya puedes determinar.

Cortés : A México partireis
Sin la mayor detencion,
Con fin de mi pretension
A Moctezuma le direís,
Ilustre, noble Albarado,
Con cargo de embajador.
Llevando en tu compañia
Los interpretes propuestos
Porque validos de esto
Nada nos hará harmonia,
Diciendole de mì parte :
Que me tiene á su mandato

Y á Yxtalapa (*sic*) he llegado,
Sin traer ningún interés,
Solamente el deseo es de que haga cristiano,
Que profese nuestra fé
Que es la que lo ha de salvar.
Nuestro catolico rey,
Carlos quinto, rey de España :
Para que reciba la gracia
Y les de el santo Bautismo;
Para que del cielo gocen
Y se libren del abismo
Y sì no, á sangre ó fuego
Su imperio han de sujetar.

Albarado : Voy Señor á obedecerte
Y nada te haga harmonia,
Que llevamos por intéres

El nombre asi de Maria.

(Cortés le entrega á Albarado un Crlsto y le dice :)

Cortés : Este Señor sea tu guia
Que te lleve con violencia
Y te traiga á mi presencia
Con felicidad segura.

(Sale Albarado de Yxtapalapa acompañado con el paje y caminan para el palacio de Moctezuma á dejarle la embajada, y despues de haber caminado, llegan á la puerta del palacio y dicen lo sigucente) :

El camino nos ofrece
De alfombras ricas telas :
Par diversion del camino
Gozemas de su fragancia
En sus encumbrados pinos
Y en sus formadas distancias
Parece que arcos fabrican
En sus bien tejidas ramas
Aceleremos el paso
De estos cerros las faldas
Libre el camino franquear
Para hacer nuestras jornadas.

Paje : Albarado, con qué prisa
A México hemos llegado!
Feliz, mediante de Dìos,
Sin dilatarnos en nada.

Albarado : No hay duda pues, no detengas,
Llega á las puertas y llama

(Se acerca el paje y toca la puerta).

Paje : Centinela, que guardais
De este palacio la entrada,
Desamparad este punto
Y dejad la puerta franca

(Estando los centinelas en la puerta del palaccio avisan á Teuhtlilli y luego dice Teuhtlilli) :

Teuhtlilli : Primero en el firmamento
La luz al sol le faltara,
Que en este punto qui estoy
Un rato desamparara.

Paje : Hemos de entrar al pesar
De toda vuestra arrogancia!
Con los filos de mi acero
El camino se abrira!

Teuhtlilli : Todavia eres muy chiquito
Para que cumplas con eso;
¡ El espiritu primero
Dejarás entre mis garras!

Paje : Soy de valor muy gigante
Y de esto vive advertido!

Teuhtlilli : Si vienes bien prevenido
Saca al instante el acero
A ver quien muere primero
O quien sale más herido.

Albarado : Paje, conmigo has venido!
Guarda el acero, es mejor,
Que venimos con embajada
De nuestro general Cortés.

Teuhtlilli : A persona de tal porte
Siempre me rindo á tus pies
Y sin detenerse en nada
Yo obedezco lo que vos mandeis.

Albarado : Gracias á Dios por mi entrada!
A estos paises he llegado
Donde con todo cuidado
A Moctezuma daré la embajada.
Valga aquì la cortesia
Suspende el arma, Paje,
Mira que en su casa el gallo
Mejor que en la ajena canta.

Y vos cacique valeroso
Avísale à Moctezuma
Que soy un embajador
De mi general Cortés;
Avísale, que yo os daré
Muy buena correspondencia.

Teuhtlilli : Voy avisar al momento,
Que una embajada la traes :
Veré que dice mi rey,
Aqui aguardas la respuesta.

Albarado : De fuerza que aguardaré
Teuhtlilli vuestro mandato.

(Baile para la embajada que hacen los centinelas del palabio para darle aviso à Moctezuma, y despues dice Teuhtililli à Moctezuma) :

Teuhtlilli : Gran Señor, en este instante
A tu palacio ha llegado
Un hombre blanco que dice
Ser cristiano embajador;
Y otro en su compañia;
Desde luego son soldados
Y piden licencia
Para besar vuestrao plantas.

Moctezuma : ¿ Qué dices! dioses, qué es esto?
Llegó el lance tan funesto
Que para mì puede haber!
Decìdles que entren al instante
Y no tengas de eso cuidado,
Solo avisa al centinela
Que asegure bien las puertas
No sea esta alguna cautela.

(Teuhtlilli habla à los embajadores) :

Teuhtlilli : El paso franco teneis :
De sacro solio adornado,
De ricas plumas tambien

Hallareis à Moctezuma,
A donde hablarle podreis.

(Albarado pasa al palacio) :

Albarado : Nunca jamás perdereis
El premio por tal favor,
Invicto rey Moctezuma
De este imperio mexicano
Con el respecto debido
Quiero besar vuestras plantas.

(Moctezuma recibe à Pedro de Albarado con mucha grondeza y lo pasa de la mano à su trono y dice) :

Moctezuma : Alzad del suelo embajador
Y tomad asìento a mì lado
Que a mi diestra mano
Os prepara mi voluntad
Y decidme el fin de vuestra llegada.

(Comienza Albarado la embajado con mucho atencion) :

Albarado : Señor, sì atencion me presta
Tu Magestad moderada
Coronada de toda esta comarca :
Y asì, rey, soy mandado
Del Capitan, mì Señor,
Don Fernando de Cortés
Postrándome á tus piés
Me mandó por su embajador :
Que dejes tus falsos dioses,
Que son demonios feroces
Que adoras tú sin recelo,
Y con la paz te convida
Al Dios creador de las cielos,
Que es el verdadero santo,
Para que su gloria goces
Y este fin fué mì venida,
Que presto estará contigo ;
Mejor es que seas su amigo
Y no te verás obligado.

Moctezuma : Déjame en paz, embajador,
Y vete presto de aquì.

Albarado : De paz vengo á suplicarte
Que este es el Díos verdadero
Y de justicia y de ley
Que por nosotros murió,
Y nos dió el ser que tenemos,
Por quien vivimos tu y yo
Y todo el género humano,
Pues este Díos murió
Por nuestras culpas, Moctezuma :
Abre los ojos y ves
Esas ardorosas llagas
Son cinco bocas abiertas
Que te convìdan y llaman ;
Y mira cual es la respueta
Que á mi General le mandas.

Moctezuma : Noble embajador de España
Estimo vuestra fineza,
Y de mi parte agradezco
El celo de Hernan Cortès;
Que yo á todo estoy dispuesto
Menos a dejar mì ley.
Soy Moctezuma Mexìcano,
Que me veré con mis dioses,
Con quien lo he de consultar;
Y tomará la embajada
Que me trajo tu persona,
Correspondiente al cariño
Con que honra esta comarca.

Albarado : La respuesta he de llevar
Que asi Cortes me ha mandado.

Moctezuma : Decidle á Cortés que no quiero
El contestarle hoy mismo.

Teuhtlilli : Salid presto embajador
Antes que os haga pedazos.

(Sale Albarado del Palacio y al caminar para Ixtalapa (*sic*) le sale Marina y le dice :)

Marina : Detén español, que tu vida
Vi perdida
Y vengo à darte la vida,
Para que sepas que te quiero.

Albarado : ¿ Quien eres hermoso lucero
Que nuena vida me has dado ?

Cihuapilli: Soy una infeliz mujer
A quien la fortuna ha traido,
A vivir tan sumerjida
Con ese rey tan tirano
Y quiero que en libertad
Pongas tu vidas ¿ Decidme
Cómo os llamais ?

Albarado : Mì nombre es Pedro de Albarado,
¿ Sì estas dudosa de él... ?

Cihuapilli: ¿ Que, Albarado os llamaìs ?

Albarado : Siempre soy vuestro criado.

Cihuapilli : Pues me hareìs un favor.

Albarado : Decidme presto cual es.

Cihuapilli: De llevarme á Cortés,
Que tengo que hablar con él ;
Y quise salir al instante,
Pues la dìcha he logrado
Que avises à Cortés
Que tengo que hablar con él :
Que Moctezuma ha mandado
Minar todos los caminos
Y ponerles estacadas
Para que debajo de ellas
Queden todos sepultados ;
Pero con estos avisos
Que no se le dé cuidado :

El vencimiento te ofrezco
Como me tenga a su lado.

(Contesta Albarado á la Cihuapilli) :

Albarado : Señora : en este cuartel
Puedes un rato aguardarme
Porque importa que así sea,
Y despues vendré por ti
Para poderte llevar.

Cihuapilli : ¿ Será eso cierto ?

Albarado : Es muy cierto.

Cihuapilli: Volverás presto ?

Albarado : Si, señora.

Cihuapilli : ¿ No te olvidarás de mi ?

Albarado : Dame los brazos, Marina,
Porque ya Cortés me espera.

Cihuapilli : Adios, Pedro de Albarado.

Albarado : Adios, mi hechizo adorado.

(Al momento signe Albarado la marcha, dirigiéndose para Ixtalapa (*sic*) en donde Cortés se encuentra con su gente, à darle aviso de lo que tiene a cargo).

Albarado : A vuèstras plantas, Cortés,
Humildemente postrado
Con el mayor rendimiento
Esta Pedro de Albarado.

(Cortés recibe á Albarado) :

Cortés : Alzad del suelo, Albarado,
Decidme presto, al instante,
¿ Como te fué de embajada ?

Albarado : Gran general invicto,
En quien el cielo tenga por suya
Tu vida para honra nuestra,

Tu brazo nos asegura
Victoria contra el infiel
Y bárbaro Moctezuma :
Despues que lo saludé
Señor, me vi perdido,
Porque muy enfurecido
Y de colera tan ciego
Mandó á sus capitanes
Que me arrojaran al fuego;
Mas viniendo al paso
Alli en et punto primero,
Al camino me salio
Una bella indianita,
La mano me ofrecio ufana
Y al punto me suplicó
Que la traiga a tu presencia,
Que quiere hablarte al instante.

Cortés : Pues sì no te quiso responder
Ese monarca airado,
Quede eso en tal estado,
Y anda por Doña Marina.

(Albarado regresa al lugar donde la Cihuapilli quedó detenida).

Albarado : A vuestras plantas, señora,
Está Pedro de Albarado.

Cihuapilli : Yo os agradezco, Albarado,
El que pidieras licencia.

Albarado : Pues vamos ya, prenda mía,

(Cihuapilli toma camino con Albarado para donde esta Cortés, cantando un verso qui dice):

Cortés : Camina ligera
Cihuapilli hermosa,
Buscando à Dios
Se hallara dichosa.

(Cihuapilli llege à la presencia de Cortés y dice) :

Cihuapilli : A vuestras plantas, Cortés,
Mì voluntad se inclina

(Cortés récibe à Marina) :

Cortés : Dame los brazos, Marina,
No es lisonja, no es favor,
Sino es pagar vuestro amor ;
Toma este rústico asiento
Y à mi lado bella indiana,
Y dime que te ha movido
Ser conmigo tan urbana.

(Queda la Cihuapilli al lado de Cortés)

Cihuapilli : Agradecida estaré,
Del favor que me habeis hecho,
Y cuanto oculta mi pecho,
Cortés, breve te lo diré.

(Cortés recibe á Marina y la pasa á su lado) :

Cortés : Tu consejo he de seguìr
A pesar de inconvenientes.
Ahora, soldados valientes,
Llegó el tiempo de morir.
Para México hemos de ir
Con todo esfuerzo y valor
Suene el clarin y tambor
Para que se vea en el dia
La española valentia,
La fuerza de mi rigor.

(Entre tanto dice Teuhtlilli en su palacio) :

Teuhtlilli : Señor : tanta sinrazon
Ya no se puede sufrir,
Y te juro en la ocasión
Que si no fuera atencion
Retornarte la embajada,
Yo no sé en que parara
Antes de verle la cara.

Moetezuma : Desvelos sobre desvelos
Y tormentos duplicados;

Cuidados tras de cuidados.
Pues luego, al punto, Teuhtlilli;
Partireis sin dilacion
A las tiendas de campaña
A responder el asunto
Que me propone Albarado,
Llevando este regalo;
Que le mando en ricos piedras,
Una luna y un sol de oro :
Le dirás que digo yo :
Que reciba en amistad
Esa corta voluntad;
Y sì acaso te pretende
Que yo lo vea como amigo,
Que trate de retirarse
Dejándome sosegado;
Y de tu parte diras
Todo cuanto venga al caso.

(Teuhtlilli sale del palacio acompañado de un Capitan).

Teuhtlilli : Obedecerte es forzoso
Y al punto me voy, señor,
Valeroso Capitán
Venid commigo, que es fuerza
Los dioses con bien nos saquen
Amigos de esta empresa;

(Teuhtlilli habla antes de llegar en donde está el centinela de Cortés).

Teuhtlilli : Aunque con impetu está
El animo acelerado,
Ya no se me da cuidado
Ese campo que ha formado;
Mas me parece que alli
Las guardias he divisado.
Mas, qué temo, que la guardia...

Paje : ¿ Quien se atreve á profanar
De este lugar lo sagrado?

O presume de soberbio
O pasa de adelantado.

Teuhtlilli : Vuestras pejenes (*sic*) infiere
Lo que vilmente has pensado,
Mas nì sabes lo que dices
Nì con quien estás hablando.

Paje : ¿ Decidme quien sois, qué quieres
O quien os ha mandado?

Teuhtlilli : Del Monarca Moctezuma
Veugo á dejar la embajada.

Paje : A Cortés le daré aviso
Aqui me aguardas un rato.

Teuhtlilli : Yo, guardaré tu precepto.

(El Paje pasa á darle aviso à Cortés para la licencia que pide Teuhtlilli, y dice el Paje :)

Paje : Un cacique que no puede
Mi idea contestar, Señor.
A tus plantas ha llegado
Un lucido embajador
A responder el asunto.

(Cortés da la entrada á Teuhtlilli).

Cortés : Decidle que entre al instante
Y no tengas de eso cuidado.

Paje : El gran general Cortés
Que entreis al punto ha mandado.

Teuhtlilli : Agradezco la noticia
Y voy á verme à su lado,
Gran General de quien
Publique el orbe la fama :
Dadme licencia, Señor,
Para besar vuestras plantas.

Cortés : Lévántate, que no merezco,
Que hagais reverencia tanta ;

Toma ese rústico asiento
Y en el un rato descansa.

Teuhtlilli : Con el logro de tu vida
Para mi descanso basta,
Y así me dais audiencia
Y atender mis palabras :
Con pocas haré ver
Lo que Moctezuma intenta.

Cortés : Decìr puedes cuanto quieras
Pues pienso que ya te tardas.

Teuhtlilli : Noble general Cortés :
El rey Moctezuma manda
Recibas este regalo
Con que obsequia á tu persona;
Y si es cierto como dìces
Que solo vienes de paz,
Que te vayas á tu tierra;
Oro y plata llevarás,
Como à sus dioses no toques,
Pues con ellos le va bien :
El no puede adorar
Y advierte que es Moctezuma
Y mantiene resistencia :
Mira que te tiene cuenta
El retirarte à tu casa.

Cortés : Quita Teuhtlilli de mi presencia
Y puedes agradacer,
El fuero de embajador
Soló te puede valer
La fuerza de mi rìgor;
Y decidle á vuestro rey
Que yo no quiero interés
Que ya voy, que se prevenga.

Teuhtlilli : Vendras Cortés y verás
A competir mis esfuerzos;

Si á ti te faltan armas
A mi rey le sobran flechas.

(Cortés dice á sus soldados:)

Cortés : Hagan salvas mis soldados
Para que éste Teuhtlíllí vea
De mis armas el valor,
Y de mì valor mis fuerzas.

Albarado : Salid presto y no seas airado
Antes que os haga pedazos.

Teuhtlilli : Salid en este momento
Que en la guerra lo veremos.

(Valentias de los soldados).

Albarado : Puedes Fernando, mandar
Sì quieres determinar,
Empezar á ejecutar.
Allì me verás pelear
A tanto gentil matando.
En cumpliendo lo que digo
A fuerza de mi rigor.

Sargento : De sargento me has nombrado
Dìciendo que vienes de paz :
Toca vertido (*sic*) y verás
A lo vivo y lo pintado,
Pues mi espada está presta,
Y sì lo quieres saber
No hay mas que extender la diestra

Teniente : Señor, yo iré á registrar
Todo eso que se ha minado
Y que quede en tu memoria
El gran salto de Teniente.
Alarma manda tocar
Y sigamos el camino
Llevando á Dios por delante.

Alférez : Siempre mi espada luce
Y está pronta á tu mandato,

Pues nunca atrás se ha quedado
Porque ha sabido pelear
Hasta vencer ó morir.

Soldado 1° : En el nombre de Maria
Caminemos este dia
Afianzado el armamento :
Con aviso y movimiento,
Mancharemos para allá.
En cuanto sea necesario.

Soldado 2° : Para embarcarme, Cortés,
Estoy pronto y animado,
Y asi procura, señor,
En que el tiempo no se pierda.
Tu fiel soldado he de ser
Que el que servirte desea
Siempre sabe obedecer.

Soldado 3° : ¿ Qué aguardas, Cortés, amigo ?
No dilates tu intencion,
Pues te pido en la ocasion
Con esfuerzo y valentia :
Caminemos esta dia
Que tenemos por seguro
El gran nombre de Marìa.

Paje : Un paje tuyo no puede
Mas que tus huellas seguir,
Y á tu lado he de morir
Y en tu ejército con celo,
Que te pido con anhelo
Para que ahora se vea
De mì valor, gran Cortés.

(Cortés da las gracias á sus soldados).

Cortés : Yo os agradezco de mi parte
Vuestros alientos constantes,
Como que soy vigilante
Hijo del guerrero Marte.
Asi nadie se descarte

De ésta bandera lucida,
Hasta no dar cortesia
Notícias de vuestra venida.
Ya Teuhtlilli habrá llegado,
Ya Moctezuma sabrá
El impetu con que todos
Marcharemos para el fuerte.

(Teuhtlilli llega al palacio y dice) :

Teuhtlilli : Fui, señor, que me mandaste
A ese general le hablé;
A uno de sus capitanes
El regalo le entregué :
Recibiome muy atento,
Empezó á escuchar mis voces,
Pero esto que le traté
Que nos dejara tus dioses,
Me dijo con gran violencia :
Que te viniera avisar
Que estuvieras prevenido,
Porque te quiere hablar
Con tanta prevension,
Que no viene muy atrás
Dentro de breve instante
A la vista los tendrás.

(Moctezuma dice à sus vasallos).

Haced que de ricas plumas
Maticen lucidos arcos,
Y en hombros de mis vasallos
Mi régia persona vaya,
Para ver si con mirarme
Ese corazon se aplaca.

PRIMERA GUERRA.

Albarado : Todos al son de la caja
Para México marchemos.

Teuthlilli : Al son de los instrumentos
Danzando todos iremos.

Cortés : ¡ Qué arrogancia de gentil,
Qué semblante de monarca !

Moctezuma : Parece un florido Abril,
Parece un rayo de sol.

Cortés : Qué gusto, gravedad.
Qué modestia tan sonora.

Moctezuma : Qué arrogancia y bizarria:
Parece una majestad.

Cortés : Si yo te hubiera, cristiano,
Sabio gustoso te llamara.

Moctezuma : Sí tus intentos unida
Fuera para mi soberano *(sic)*.

Cortés : Con la debida atencion
Monarca, a tus plantas llego.

Moctezuma : Alzad del suelo, Cortés,
De este rústico campo,
Porque me parece bien,
Cortés, vuestra venida.

Cortés : Si acaso esta acción merezco
En señal da amistad
Esta cadena al cuello
Sea el vínculo de la paz.

Moctezuma : Este sol de oro
Y esta luna de plata
Con voluntad os ofrezco.
Tomad a mi diestra asiento.

Cortés : Lo haré con vuestra licencia;
La urbanidad os ofrezco

Moctezuma : Y mientras que descansamos
Mì Teuhtlilli en su baile
Nos sirva de divertimiento.

Cortés : Que se haga cuanto mandáres
Pues para todo tenemos
Sobrado tiempo; despues
De nuestro asunto hablaremos.

(Reunidos los vasallos en sus lugares, para el baile de Teuhtlilli y despues dirá lo que sigue :)

Teuhtlilli : Perdonareis gran señor
De mì baile tan grosero.

(Despues del baile le cede Cortés la gala à Teuhtlilli).

Cortés : Yo os agradezco, Teuhtlilli,
Tomad esa cortedad.

(Luego se para Moctezuma al frente de Cortés y le dice) :

Moctezuma : Tan solamente es mi intento
Que en este mismo palacio
Hagais vuestro alojamiento.
Descansa, festeja y pasea,
No tengas ningun recelo
Que largo tiempo tenemos,
Y con tu licencia.
Voyme presto á recojer.

(Con mucha lijereza se separa Moctezuma del palacio y Cortés le sale al frente y le dice) :

Cortés : ¿ Como te has de retirar
Sin saler á lo que vengo ?
El hombre que está empeñado
No descansa ni pasea.

Moctezuma: Pues decidme en dos palabras
De tu venida el intento.

Cortés : Sólo á que te hagas cristiàno,
Moctezuma, es à lo que vengo.

Moctezuma: Falsos llamais á mis dioses,
¿ Como justificas esto ?

Cortés : ¿ Como ? Muy bien : el demonio
Es el que habla por ellos
Y con su astucia te engaña.
Y te lleva á los infiernos.

Moctezuma : ¡ A donde llega tu injuria !
¡ Que son falsos mis dioses !

Cortés : Sì se llega descubrir
Los idolos en que adoras,
Engaños á todas horas
En ellos has de encontrar,
Si tu desdicha no lloras.

Moctezuma: Salir de mis dudas quiero
Y me confundo esta vez,
Cuando me dices que es Dios
Uno solo verdadero.

Cortés : Eso solo con la fé
De algun modo padrás verlo,
Porque de otro modo no hay
Ni en el cielo ni en la tierra
Quien te lo pueda explicar.
Dìos, princìpio nì fin tiene;
Tan solamante en tres dias *(sic)*
Pausado formó todo esto.
Para mas admiración,
En el campo de amacén
Tomando un poco de polvo
Al hombre formó al momento
Con su soberano aliento.
Lo colocó en el paraiso
De todo lo temporal :
Este hombre á Dios le pidió
Compañera, y al instante
Con su infinito poder,
Le infundió un profundo sueño,
Sacándole una de sus costillas
Para formar su proprio hueso.

Se las entregó y les impuso
Tan solamente un precepto,
Qué fué de un árbol sólo;
Pero el infernal dragón
Que hasta envidia llenó
Los hizo pereer la gracia
De cuya culpa infinita
Todos somos herederos.

Moctezuma: Digo, Cortès, que no quiero,
En vano te estás cansando,
No porfies porque á rigor
No hay quien otra ley admita;
Y asi, vete en paz, Cortés,
Dèjame en mi sosiego.

Cortés : Pues no te puedo dejar
Hasta que no te convìertas :
Bautizate y hazte cristiano.

Moctezuma: Ya basta, Cortés, ya basta.
Ya te digo que no quìero ;

SEGUNDA GUERRA.

Cortés : Es muy grande mi valor
Y es muy crecido mì aliento.

Moctezuma : Dame campo Cortés,
Dejame tener esfuerzo.

Cortés : Rendirse ó perder la vida
Es el único remedio.

Moctezuma: Ya no puedo, ya estoy dado.

Cortés : Pues tú la culpa tuviste;
Excusado era todo esto.
Acompañate conmigo
Porque asi has de ír preso.

TERCERA GUERRA

Teuhtlilli : Todos los del reino ufano
Y gallarda gentileza.
¡ Que viva el rey Moctezuma !

Albarado : ¡ Rompa la cruel condición
Mi acero contra el tirano !

Moctezuma: ¡ Es muy grande mi valor !
¡ Es muy crecido mì aliento !

Cortés : Aunque más piense Moctezuma,
No consiguirá su intento.

Moctezuma: Rendirse ó perder la vida
Es el único remedìo.

(Cortés se rinde y dice) :

Moctezuma: A vos, amìgo Teuhtlilli,
A Cortés os encomiendo :
Ponedlo prisionero
Y admitidlo con respecto.

(Sigue la guerra de todos los vasallos soldados y suena la música para la guerra de todos) :

Moctezuma: Sì tu te buscaste,
Cortés, este mal,
Hubiera sido cruel
Es fuerza pagar.

(Cortés en la prision dice) :

Cortés : Ya muy bien conozco en mì.
Tu afable intencion,
Pues perdì la ocasión
Por mi loco pensamiento.

(Prisión. Toca la música hasta terminar dos vueltas).

Moctezuma: Çousuélate, que ya
Mi Teuhtlilli, al fin,
Te ha de perdonar.

Cortés : Me causa mayor cuidado,
Viéndome aprisionado,
Sólo morir apetezco !

(Moctezuma dice á Teuhtlilli) :

Moctezuma: Quitad las prisiones
Y dalde la libertad !

Cortés : Agradezco tu piedad
Y pido que me perdones.

(Esto termina con pasos dobles, á mas bien pura música para las vueltas que tienen que hacerse).

LES ANCIENNES VILLES DE CHACULÁ

PAR EDUARD SELER
Professeur à l'Université de Berlin

Il y a cinq années, j'eus le bonheur de faire un second voyage au Mexique. C'est grâce à la libéralité du grand promoteur des sciences américaines, le président honoraire de notre Congrès, son Excellence le duc de Loubat, que cette opportunité me fut donnée.

En entreprenant ce voyage, mon but principal était de suivre par terre les anciennes voies de communication qui conduisent du Mexique à l'Amérique centrale, en commençant mon itinéraire au point où, lors de mon premier voyage, j'avais dû m'en retourner. J'étais accompagné de ma femme, qui m'aidait à faire les collections archéologiques et botaniques et m'assistait dans les fouilles, et qui, en outre, avait pris à sa charge les travaux photographiques. C'est elle qui vient d'achever maintenant un récit des péripéties de notre voyage que j'ai l'honneur de présenter au Congrès.

Dans la plupart des contrées parcourues par nous, il nous fallut nous borner à voir, à prendre des notes et à collectionner les pièces que le hasard, ou les fouilles accidentelles, ont fait paraître. Le peu de temps dont je pouvais disposer, les restrictions imposées par les autorités aux recherches archéologiques, la défense prononcée par la loi d'exporter des antiquités, mettaient des freins à notre ardeur et à nos facultés de collectionneurs. Ce n'est que sur le sol guatémaltèque, tout près de la frontière, que nous trouvâmes les dispositions assez favorables pour des recherches plus dé-

taillées et pour nous hasarder à faire nous-mêmes des fouilles : — un vaste territoire qui était littéralement couvert, de vestiges d'anciennes habitations ; le propriétaire du terrain, un compatriote doué de goût pour les études ; un coin de terre assez distant des grands centres, pour achever inobservément nos excavations, et — last not least — des antiquités, dont même les débris révélaient un style nouveau, différent absolument de tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

C'est sur le territoire de la Hacienda *Chaculà*, district de Nenton, département de Huehuetenango de la République de Guatémala, que nous découvrîmes cette nouvelle mine archéologique. C'est un terrain calcaire qui s'étale au pied nord-est de la haute cordillère de Cuchumatan, et qui va s'unir d'un côté aux grandes plaines de Comitan, tandis que, de l'autre côté, il est en communication avec la région, couverte maintenant de forêts vierges, que parcourt le Rio Lacantun, un des affluents du grand Usumacinta, dont les sources y prennent leur origine. Ce terrain calcaire, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est d'à peu près 1,400 mètres, se présente comme une suite de collines escarpées, de pentes et de plateaux, interrompue par des petites vallées d'une forme plus ou moins ronde ou circulaire et de fond plat, entourées souvent de hautes parois à descente rapide. Aujourd'hui, toutes ces collines, ces pentes et ces plateaux sont couverts de bois. Ce sont différentes espèces de chêne, de cyprès, des arbres de copal, des figuiers à feuilles rondes et épaisses, des Myrtacées et bon nombre d'autres qui y mêlent leur verdure, et — dans les parties plus élevées, où les schistes, grés rouges commencent à remplacer le calcaire, — les pins. Naguère, le fond des vallées et toute parcelle de sol fertile sortant des roches escarpées qui forment le versant des collines, étaient employées par l'agriculture. On voit partout, dans les vallées, des rangées de pierres qui suivent, en lignes parallèles, le fond des vallées, en formant des terrasses et qui empêchent, par cet expédient, l'écoulement du sol fertile par les torrents et les pluies tropicales. C'est sur les collines, entourant ces vallées, qu'on voit se dresser les petites plateformes, les

ciments des habitations anciennes, faites sans doute de matériel périssable, de cannes, d'arbrisseaux, de feuilles de palmiers. Parmi ces plateformes distribuées irrégulièrement sur le penchant des collines, on reconnaît çà et là des structures d'un plan plus imposant, des temples, des jeux de paume, d'autres.

Il y a en particulier, dans ce district, trois groupements d'une étendue plus grande — *Uaxac canal*, *Chaculá* et l'ancienne ville située dans le voisinage des cavernes de *Quen santo*. On y doit ajouter les vastes constructions situées près de la lagune de *Tepancuapam* que nous n'avons pu explorer, et les pyramides de *Yalambohoch* situées dans la région montagneuse et humide, couvertes aujourd'hui par la forêt vierge.

C'est, en général, un genre rude et grossier d'architecture. Les pierres calcaires sont, comme la montagne les livrait, entassées les unes au-dessus des autres, sans aucune tentative pour les façonner et sans emploi régulier de mortier. Ce n'est qu'en étalant dans certaines hauteurs des couches horizontales de mortier qu'on cherchait à assurer la construction. Seulement dans les parois des temples et des jeux de paume on trouve çà et là des pierres régulièrement façonnées formant la surface et les angles de la construction. Je prépare une description détaillée de nos travaux qui va être publiée dans quelques mois, et où je vais donner les plans exacts et les mesures des principaux édifices explorés par nous [1].

Les temples présentent cette particularité qu'on trouve *trois pyramides ensemble* se suivant l'une l'autre dans la direction nord-sud, les escaliers faisant face à l'ouest, et s'élevant au-dessus d'une plate-forme qui porte dans son centre, sur une construction peu élevée, soit un pilier, soit une pierre ronde, image du soleil. Quelques-unes de ces plate-formes enfermaient des canaux dont le lumen était égal dans toute

1. « *Die alten Ansiedelungen von Chaculá im Distrikte Nenton des Departements Huehuetenango der Republik Guatamala* » mit 50 Lichtdrucktafeln, 282 Abildungen und Plänen im Text und einer Karte. Berlin, Dietrich Reimer, 1901.

leur longueur, qui la perforaient dans diverses directions et qui s'ouvraient quelquefois à l'extérieur par une fenêtre ou un trou de forme quadrangulaire.

Les jeux de paume avaient exactement la forme connue du *tlachtli* des manuscrits, décrite par moi dans les ruines de Quiengola. La partie étroite est formée par deux remparts, ou deux pyramides de forme allongée qui descendent vers le sol du tlachtli par des pentes inclinées, présentant une surface lisse plâtre.

Bon nombre des pyramides portaient sur leur plateforme supérieure des *figures humaines* travaillées rudement dans la pierre calcaire de la contrée et présentant des traits assez curieux. Nous en trouvions d'autres cachées dans les cavernes, ou éloignées de leur place originaire dans la maison nouvellement construite du propriétaire de la hacienda. C'étaient des hommes et des femmes, ayant les bras descendant le long du corps ou croisés sur la poitrine, la tête carrée couverte d'une espèce de bonnet qui se repliait par devant, et portant des *colliers composés de têtes d'hommes* à cheveux longs tombant, accrochés à une corde. Une figure, d'une hauteur assez grande, portait des pendants de pierre, suspendus au trou des oreilles. A mon avis, ces figures étaient, en partie, des images d'aïeux. D'autres doivent être regardées comme des idoles. J'y compte, en outre, certaines figures, exhibant sur un corps d'homme une tête d'ocelot. Nous en trouvâmes, par exemple, une à face double, cachée dans une caverne.

Mais ce qui éveillait le plus notre curiosité, c'étaient des pierres rudement travaillées, rendant les formes soit d'un pilier ou d'une dalle érigée, soit d'un disque, soit d'une boule. Nous examinâmes ces pierres formant le centre des plateformes ou terrasses servant de cour aux temples, ou se dressant à l'entrée d'un établissement plus étendu ou au pied d'une pyramide isolée. Les *piliers* ou *dalles érigées*, les « piedras paradas », ne montraient point de travail. Nous n'en trouvâmes qu'une, qui avait été tirée d'une caverne, dont la surface portait en relief très bas l'image d'un visage humain, s'élevant au-dessus d'une roue solaire. Les *disques*, les « piedras redondas », étaient aussi ordinairement sans aucun tra-

vail. Mais nous en rencontrâmes trois très grands qui montraient sur leur surface *l'image du soleil* ou d'une autre divinité très reconnaissable. Un quatrième disque, dont je trouvai les fragments au pied d'une pyramide, avait été travaillé sur sa périsphère. J'y pus reconnaître *l'hiéroglyphe de la planète Vénus*, telle qu'on le voit dans le manuscrit de Dresde.

Il faut ajouter au nombre des dalles ou piedras paradas les deux piliers que nous trouvâmes écartés de leur position originaire dans le pavé d'une galerie de la hacienda de *Sacchaná*, et que nous pûmes faire transporter en Europe. On nous dit qu'on les avait tirés de l'ancienne ville de Quen Santo. On voit, en effet, qu'ils sont travaillés et sculptés dans la pierre calcaire de la contrée. Ce sont des pièces très importantes, car ils sont *les pendants exacts des stèles ou colonnes de Copan et Quiriguá*, prouvant que les anciens habitants de Chaculà participaient de la même civilisation que les tribus qui créèrent ces grands monuments, justement fameux dans le monde entier. Mais les habitants de Chaculà, plus pauvres et plus rustiques, étaient forcés de travailler dans une matière qui ne peut pas se comparer à la belle roche volcanique dont les sculpteurs de Copan et de Qiuriguà se prévalaient. Mais on voit sur ces deux piliers les mêmes hiéroglyphes, commençant avec le signe calligraphique du Katun, du cycle de vingt fois trois cent soixante jours, qu'on connaît des stèles de Copan et de Quiriguà, si parfaitement reproduites par M. Maudslay. Ces hiéroglyphes ont été analysées dans ces derniers temps par M. Förstemann, M. Goodman et par moi dans quelques articles publiés récemment dans le *Journal de la Société anthropologique de Berlin*. J'ai pu prouver que tous ces monuments portent à leur tête les hiéroglyphes d'une date, commencement d'un Katun ou siècle, et les hiéroglyphes d'un grand nombre, donnant le nombre des jours qui s'écoulèrent depuis une certaine date qui est la même pour tous les monuments (*4 ahau*, *8 cumku*) jusqu'à la date dont on voit les caractères sculptés sur le monument en question. L'espace de temps ainsi indiqué embrasse à peu près *trois mille six cents années*. Il est donc manifeste que ces tribus anciennes comp-

taient trois mille six cents années à peu près depuis le commencement de leur chronologie. J'ai aussi pu prouver que la majorité des monuments, et particulièrement ceux de Copan et Quiriguá, appartiennent à un intervalle relativement très court, différant l'un de l'autre de cinq fois trois cents soixante jours. Les deux stèles de Sacchanà sont plus récents. L'un d'eux fut érigé un peu plus de soixante neuf années, l'autre un peu moins de soixante quatorze années après le monument qui est le plus récent de tous les monuments de Quiriguá, le stèle K, nommée el Enano, le nain, le même qui a été moulé par l'expédition du Peabody Muséum.

Au cours de nos fouilles, nous ouvrîmes une quantité de *tombeaux* et plusieurs pyramides. Nous rencontrâmes les tombeaux sur les plateformes et au pied des établissements. Nous n'avons pas trouvé un vrai sépulcre dans l'intérieur des pyramides. Bon nombre des tombeaux étaient vides, fouillés par des indigènes curieux. Il y en avait d'autres, où nous ne trouvâmes que les restes d'un cadavre, étendu sur le sol, ou accroupi dans l'intérieur d'une grande urne funéraire. Ces urnes avaient une forme ventrue, tantôt sans ornement quelconque, tantôt présentant en relief bien prononcé les éléments d'un visage humain. Une fois seulement, nous eûmes la chance d'ouvrir un tombeau, contenant les restes de deux cadavres étendus sur le sol et près d'eux deux écuelles tripodes et un gobelet, de terre cuite très fine, peinte de couleurs, dont la forme et la fabrique rappellent le style de la poterie de Tabasco et du Yucatan et qui probablement y ont été apportés par le commerce. Ces pièces sont aujourd'hui conservées au musée de New York.

Les excavations faites par nous dans les *pyramides*, ou les mounds, découvrirent une construction rude, composée partout de pierres lourdes de forme irrégulière. Nous trouvâmes quelquefois de petits bijoux, de jadeite ou de nacre, parmi les pierres mêmes dont la pyramide se composait.

Une des pyramides de l'ancienne ville de Quen santo, qui porte le numéro 41 dans le plan tracé par moi, montrait dans son vrai centre *une petite chambre*, de 50 centimètres de longueur et de largeur, où nous rencontrâmes, sur une couche de

terre pulvérisée, des fragments d'ossements humains, probablement d'un enfant. D'autres couches de terre blanche et de cendre s'étendaient derrière la partie postérieure de cette chambre, recouvraient les fragments d'une urne malheureusement détruite complètement par le poids des pierres entassées au-dessus d'elle, qui se distinguait par sa grandeur et l'énorme épaisseur de sa paroi, mais qui paraissait avoir été vide.

La pyramide numéro 37 portait deux figures de pierre, homme et femme, plantées sur sa plateforme supérieure. Son intérieur contenait *toute une série de petites chambres*, ou de petites voûtes de formes variées. Nous en tirâmes quelques vases, quelques figures et bon nombre de fragments de poterie. Une de ces voûtes, située sur le côté oriental et immédiatement au-dessous des couches supérieures qui formaient la plateforme, était très remarquable. Le sol de cette voûte était pavé de fragments de poterie, et au-dessus de ce pavé on avait étalé une poudre rouge, couleur d'oxide de fer, qui teignait aussi les parois de la chambre et tous les objets qui y étaient gardés. Ces objets consistaient :

1. Dans une pierre, régulièrement taillée, de forme parallèlipipède, qui portait sur une de ses faces un visage humain ressemblant aux visages solaires qu'on voit sur les disques dont j'ai fait mention plus haut.

2. Devant cette pierre, sur son côté oriental, nous trouvâmes *neuf pierres*, arrangées dans un certain ordre, donnant la forme d'une *tête d'homme*, *ou d'animal* (ocelot) ou, *à manière de Janus*, de deux à trois faces. On sait que le numéro neuf joue un rôle important dans l'astrologie et dans le calendrier mexicain et centro-américain, et particulièrement parmi les tribus d'origine Maya. *Bolon ti ku oxlahun ti ku*, « les neuf dieux et les treize dieux » est un terme que les livres du Chilam Balam rapportent très souvent. Et *Balun canal* « les neuf étoiles », ou peut-être « les neuf gardiens », est le vrai nom de la ville appelée *Comitan* par les Mexicains, ville très peu éloignée du district de Chaculà.

L'ancienne ville de Quen santo, à laquelle ces deux pyramides appartiennent, est située sur un plateau incliné qui

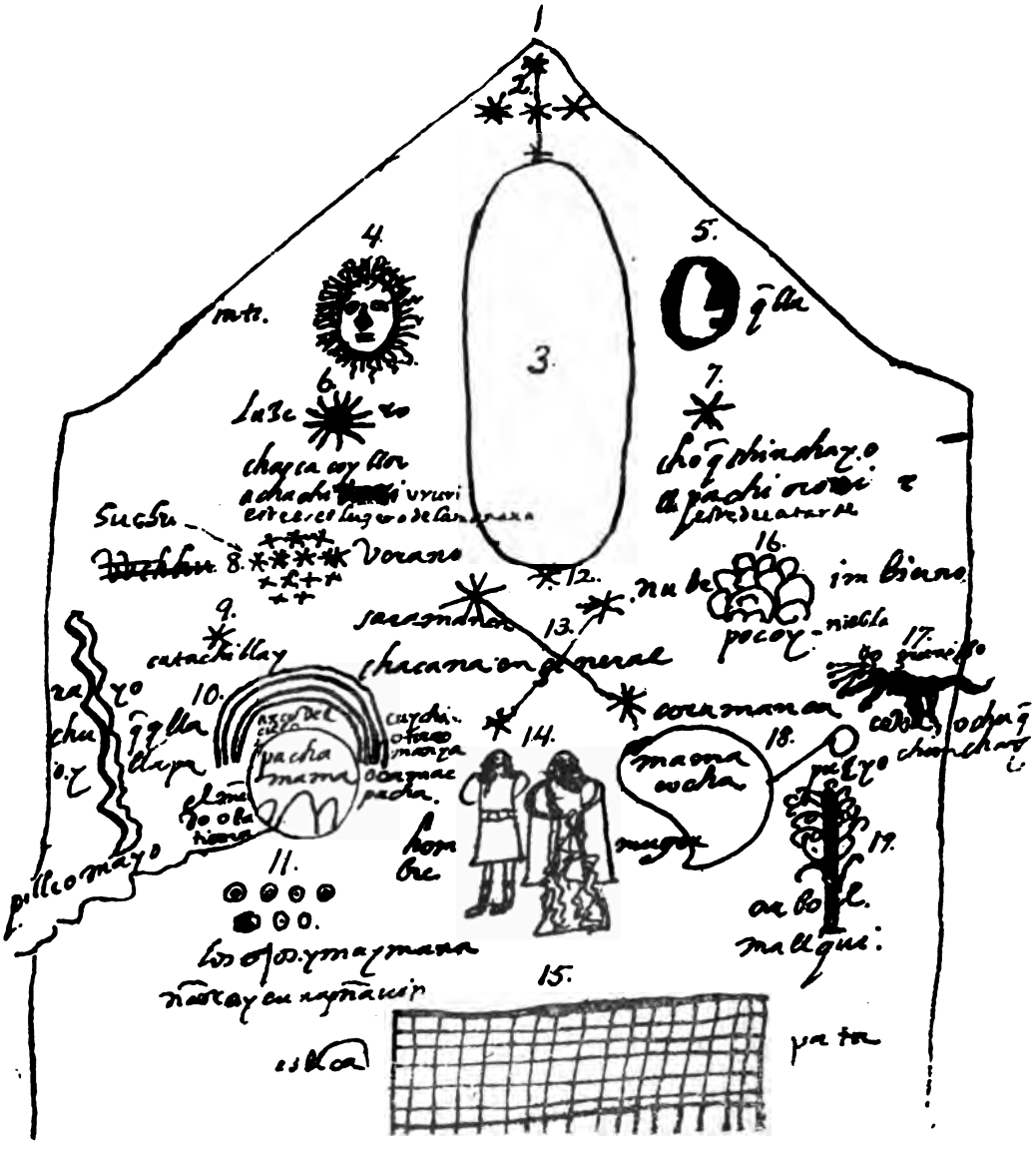
n'est accessible que d'un seul côté, tandis que des gorges profondes aux parois à pic la séparent presque partout du terrain avoisinant. Le fond de ces gorges donne accès à des *cavernes* et à des fissures dans le roc, dont quelques-unes paraissent se prolonger bien loin dans la montagne. Ces cavernes servaient au culte dans les temps anciens et ont été utilisées pour servir de cachot dans les temps postérieurs.

Dans la profondeur de quelques-unes de ces cavernes, nous rencontrâmes une espèce d'autel et des murs qui formaient une chapelle, nous trouvâmes des idoles en place et de grandes urnes, dont les parois travaillées à jour montraient les traits d'un visage fantastique de démon, ayant de grands yeux, des colmières sortant de la bouche et le nez et le menton hérissés de pointes saillantes. On pourra s'imaginer quel effet ce visage de diable devait produire, quand on allait allumer le feu dans l'intérieur de l'urne. Au fond de la chapelle, cachée dans l'obscurité profonde de la caverne, et derrière l'idole, nous trouvâmes un trou creusé dans la terre, justement de la profondeur, pour donner abri à un homme accroupi — un appareil qui paraît avoir servi aux prêtres pour donner des oracles.

D'autres cavernes avaient été obstruées par un amas de pierres, où on avait jeté pêle-mêle quantité d'idoles de pierre et des vases servant au culte, des encensoirs et d'autres ustensiles. Nous rencontrâmes aussi, caché dans une fissure du roc, un disque de pierre et nombre de vases dont un très curieux, portant quatre visages humains attachés au bord, correspondant aux quatre points cardinaux.

C'est dans ces cavernes que nous fîmes notre récolte principale : peu de vases intacts, c'est vrai, mais une quantité de fragments, de formes très caractéristiques et variées, montrant un style particulier et presque nouveau, mais exhibant en même temps des particularités qui nous font voir que cette population de paysans possédait les mêmes notions cosmogoniques et mythologiques que les peuplades d'origine Maya.

UNIV. OF MICH.



Carte sidérale de Salcamayhua.

THE PERUVIAN STAR-CHART

OF SALCAMAYHUA

BY M. STANSBURY HAGAR

Secretary of the Departement of Archaeology
Brooklyn Institute of Arts and Sciences

Until comparatively recent times, the material available for the study of Peruvian uranography was indeed scanty. Our knowledge of the subject today is limited to a few native stellar names, amongst which only one or two have been satisfactorily identified. Attempts to identify the remainder have only lead to conflict and confusion. But about thirty years ago the patient researches of Don Pascual de Gayangos brought to light in the National Library in Madrid a group of manuscripts relating to early Peru. Amongst them was an account of the antiquities of Peru written about the year 1613 by an Aymara or Colla of pure blood and noble lineage, named Don Juan de Santa Cruz Pachacuti Yamqui Salcamayhua. This manuscript was first edited and translated by Sir Clements R. Markham and published by the Hakluyt Society in 1873. Six years later, a Spanish edition appeared, edited and published by Sr. Don Marcos Jimenez de la Espada. The Salcamayhua manuscript contains a stellar chart which is a veritable key to the symbolical cosmogony and astronomy of ancient Peru. The illustration before us is from the Spanish edition of Salcamayhua and is an accurate

copy of the chart referred to, omitting only two inscriptions one of which is long and obscure [1].

The copy published in the Hakluyt edition includes these inscriptions and corrects the whole chart. Salcamayhua uses three languages, Spanish, Quichua and Aymara. He tells us that the figures on the chart were placed on the walls of the Cuzco temple as long ago as the time of the Inca Mayta Ccapac, who is supposed to have reigned from about 1126 till 1156 A. D. The upper portion of the chart is bounded by two oblique lines, which meet at a point over the centre. In this manner, the Chinooks of the British Columbia coast draw the sky today. The apex thus formed evidently represents the south pole. Directly below it the three vertical stars of the Southern Cross accurately point to it as our own « Pointers » indicate for us the position of Polaris. This explains the line which on the chart connects the three stars mentioned. They are described as « the three stars in a straight line », literally « three stars all equal ». The complete group of the Cross is known as the Male constellation and by the bending of its arms seems to have indicated the time of night for the Peruvians long before the advent of Europeans. Below the Southern Cross and on the left of the chart, we see the circular figure of the sun represented as a man with rays as hair. Exoterically, the sun in Peru was regarded as the ruler of the stars, the moon being his sister, wife and queen. He « was the son of the great Illa Ticci, and the physical light which he possessed was that part of his divinity wich Illa Ticci (the Universal Spirit) had communicated to him » [2]. The comparison of his rays with hair is conspicuous throughout America and this hair is associated with strength and power. In the corresponding position on the right is the figure of the moon represented, apparently in

1. The author's attention was called to this chart by the late Major William Sully Beebe, U. S. A. of Thompson, Connecticut, a gentleman who was for many years before his death a devoted student of Peruvian antiquities. He had made a translation of the chart which I follow in many instances, but have left his translations unsupported by corroborative evidence.

2. *Relacion Anonima;* in Tres relaciones de antiguedades peruanas, M. J. de la Espada.

crescent form, by a woman's face in profile surrounded by the dark shadow of night. It is evidently the same face which is known to us as « the woman in the moon ». It is conspicuous with a small glass, but is seen with difficulty by the unissisted eye in an atmosphere less remarkably clear than that of the Peruvian mountains. Below the sun is the morning star. Its Aymara name may be translated « Light of the Male Ancestor » while the Quichua name gives us Flowing Locks, which is also the name of the runners who bore the messages of the Inca from post to post along the royal road. With them is compared the morning star, moving swiftly from star to star across the sky, the messenger of the sun who goes before to announce his coming.

The « flowing locks » is another comparison of the bright rays with hair. As the sun rules the Inca sovereigns and the moon their queens, so this star seems to have been thought to rule the fortunes of princes [1]. Although it is distinctly called the morning star, there is little doubt but that Chasca in reality represents the planet Venus in that position, and that the smaller star on the right of the chart is Jupiter as evening star. The Aymara inscription under the latter reads « Light of the Female Ancestor », and we may surmise from the corresponding name of the morning star that the Aymaras regarded these two lumanaries as children of the sun and moon and ancestors of humanity. The Quichua name of the evening star is the Lance or Torch of the Occident. She was probably supposed to rule the fortunes of princesses.

We come now to the very important figure placed under the Southern Cross. This is the so called Creator's symbol referred to by our author. The inscription across it begins in Quichua : *Vira cocha pachay achachi;* then follows a series of obscure words in Quichua or Aymara, then, in Spanish : « That is to say image of the Maker of heaven and earth », then an obscure inscription in Spanish, ending with a comparison of this oval figure below the Southern Cross with Christ, the Creator, on the Cross. This comparison is one which would occur to our Aymara as naturally as so many

1. *Relacion Anonima*, p. 138.

other similarities between native and Christian concepts which have occurred to Indians in all parts of America when conversing with the missionaries. The presence of the Southern Cross, its relation to the south pole and, as I hope to show, the association with it of the egg as a symbol of the Universal Spirit, has not been in any way affected by missionary influence. It is a purely native concept throughout, and this reference to Christian dogma means no more nor less than the planting of crosses over the spots where heathen idols formerly stood, adding, however, that very likely our author was also influenced to make this comparison by personal and prudential considerations.

The first two words of the Quichua inscription *illa ticci,* are an abbreviation of the name of the Supreme Deity of Peru, Illa Ticci Uayra Cocha. Singularly no consistant explanation of the whole of this name has been offered. The four words are the names of the four supposed « elements » : fire, earth, air, and water and the whole is therefore the name of the Universal Spirit defined by the four ultimate visible forms in which the Infinite manifests itself to human intelligence. Barring a knowledge of scientific chemistry, I cannot see how the Infinite can be more logically defined. The title indicates that the Peruvian religion was, esoterically at least, a pantheism, and that instead of regarding the visible universe as the work of a personal Creator, a doctrine which the Spaniards naturally found wherever they went, the Peruvians in reality believed it to have emanated from the Infinite as the young bird issues from the egg, hence the very appropriate symbol before us. It is unnecessary to call attention to the similiarity of this concept with those of the Orient. The word *Pachayachachi* will, I suspect, be found to mean in Quichua « Ancestor or Source of the Universe », *achachi* being borrowed from the Aymara. Astronomically, this egg symbol seems to have been associated with that dark and mysterious void in the southern Milky Way which is known to us as the Coal Sack, and which easily suggests both the egg and the primeval darkness and chaos whence the universe has issued. This remarkable spot is close beside the Southern Cros sand therefore cor-

responds quite accurately with the position assigned to it on the chart.

We come now to the twelve figures on the lower half of the chart. On the right of it is a figure of a puma in the attitude of springing on his prey. The Quichua inscription reads Puma Lance; Salcamayhua says that it refers to the chief of the jaguars. The Anonymous Jesuit adds that it is a sign of the Peruvian zodiac, but Calancha positively identifies it with Leo and asserts that, in the stars of that constellation, the Peruvians saw the form of a puma[1]. The illustration before us suggests what good ground they had for such a comparison. On the right is Salcamayhua's drawing, on the left the stars of Leo. But the Puma faces east, Leo west. Just above the Puma is a cloud like figure drawn in a manner conspicuous in the art of the Pueblo peoples of New Mexico. The inscription beside it reads in Spanish « Winter Cloud » and in Quichua « Harvest ». The figure represents both a cloud with rain falling from it and an ear of maize, a double symbolism in which the ancient Peruvians delighted. There can be no doubt as to the identity of this asterism. As the stars of rain it is the Pleiades which in Peruvian mythology announced the coming of the deluge or rainy season; it is they who are besought to send rain for the crops. As the stars of the harvest it is the same group which watches over and protects the crops and are even said to have created them. These stars are also known as Pirua or Collca, the granary in which food is stored[2]. Several writers claim that from this word *Pirua* came the name of the country. As for the « winter », this probably refers to the visibility of this group in the winter skies, the Spaniards as a rule making no distinction in naming the seasons of the northern and southern hemispheres[3].

1. Calancha, *Coronica moralizada*, I, 384.

2. Calancha, *Coronica moralizada*, I, 368; Garcilasso de la Vega (Hakluyt So. ed.), II, 15, 237; Acosta, *Nat. and Moral Hist. of the Indies*, Bk 5, ch. 4; Balboa, *Hist. du Pérou*, p. 58.

3. Calancha, I, 368; *Garcilasso de la Vega* (Hakluyt So. ed.); Acosta, *Nat. and Moral Hist. of the Indies*, Bk 5, cap. 4; Balboa, *Hist. du Pérou*, p. 58.

So we find that the same group, which all around the world was peculiarly associated with rain and the harvests, claimed the same attributes in Peru. The Pleiades stand for the zodiacal sign Taurus in which they are located. Below them is a peculiar figure named in Quichua « Mother Ocean ». It is connected by a line with a small circular object named in the same tongue *Spring* (of water) and *Umbilicus*. The symbolism is curious. It represents the spring mysteriously nursed from the lakes and seas as the child is nursed from the placenta. We have no positive testimony as to the asterism suggested here, but the water or the Lake is the name of Aquarius amongst the Euphratean peoples, the Sias and Nahuatls of Mexico and in Greece, China and elsewhere [1]. The sun is in this sign in February when the power of the « Mother of Waters » is at its height in Peru and at this time takes place the curious ritual offering to her known as the water sacrifice. We shall find the figure as depicted amongst the stars of the Southern Fish directly south of Aquarius. This fish was itself originally located in a sacred lake [2]. Let us then assume that this figure represents Aquarius and pass on.

Below Aquarius is the figure of a tree described as « Arbol Mallqui ». The latter word means in Quichua and Aymara « tree, king or noble, mummy, and immortal », — a singular and very significant association of names. The name *mummy* leads us at once to the Peruvian festival of the Carrying of the Mummy which took place at the beginning of November, the date of the worldwide three days festival of the dead which has come down to us in Hallow E'en, All Saints, and All Souls. This takes place with the sun in Scorpio, the death sign. It seems indeed remarkable that, in spite of all the attention with which the curious symbolism of this sign has been studied, no one should have hitherto observed the striking figure of a mummy which the

1. R. Brown jr. in *Proc. of So. of Bib. Arch.*, XIII, 268, xv, 317, 341. *Researches*, p. 84. *The Heavenly Display of Aratos.* — J. N. B. Hewitt : *Ruling Races of Prehistoric Times*, II, 275. — R. H. Allen : *Star Names*, p. 45. — Gustave Schlegel : *Uranographie chinoise.* — *Codex Telleriano Remensis.*

2. R. Brown jr., *Researches*, p. 115.

western stars of Scorpio offer to the eye. No one who is acquainted with the influence of the stars upon mythology and ritual can regard it as coincidence that the sun should be passing through this figure during the feast of the dead.

But part of the stars of the Mummy form also the figure of a tree. The same stars were the Tree of Immortality amongst the Euphratean peoples and the Tree in China [1]. In Egypt, in the month of the Peruvian festival of the Carrying of the Mummy, the mummiform body of Osiris was floated down the Nile in commemoration of his death and dismemberment at the hands of Typhon; but, according to the myth, his body afterwards drifted ashore and was raised aloft inclosed in the branches of a mystic sycamore tree, which sprang up on the spot [2].

The evidence of the ritual and the configuration of the stars, therefore, points to Scorpio as the asterism represented by the tree, *Mallqui*. If we have been correct in our identification so far, having found that all four figures represent Zodical signs, we surely need not hesitate to regard the remaining eight as also signs. Taking into consideration the comparative positions of the four signs already identified, we find that the twelve have been placed in what was intended to be three vertical columns, each sign being three signs distant vertically from its neighbors, and four signs horizontally. This arrangement of the signs is by no means unique. The actual position seems to have been determined by placing Capricornus, the zenith sign of the Southern hemisphere, at the top of its column. In order that the nadir sign Cancer should then be found at the foot of this column, it was necessary that the horizontal triads of Cancer and Libra should exchange places. We should then find in the left hand column, beginning at the top : Capricornus, Aries, Libra, Cancer; in the middle column, Virgo, Sagittarius, Gemini, Pisces; and in the right hand column Taurus, Leo, Aquarius, Scorpio. It will be seen that under this arrangement the identification of any three signs defines

1. R. Brown jr. in *Proc. So. of Bib. Arch.*, XII, 197, XVIII, 36, 37.
2. Maspero, *The Struggle of the Nations.*

the remainder, hence it is improbable that the identification could be carried out plausibly by mere chance. On the other hand, if this arrangement is correct, we have the added evidence of position to aid us in identifying the asterisms.

From now on taking up the signs in order, we pass first to Aries, the second figure from the top in the left hand column. There we find a single star, named in Quichua the Market Moon. Several early writers mention this asterism. Some say that it is a varicolored Llama represented by a star in or near the Milky Way, others that it is the name of two dark spots in the Milky Way, which have the form of a llama and its young [1]. Following up this latter clew, we find two spots as described in that portion of the Milky Way which is included in our constellations Scorpio, Norma, and Centaurus.

At the tip of the llama's nose is the famous first magnitude star α Centauri, which doubtless accounts for the single star symbol. This asterism is an antanatellon of Aries, if I may coin such a word; that is, it is at the antipodes of the sky and therefore rises when Aries sets, and sets when Aries rises. Hence it stands for Aries. There are several instances of a like substitution in the zodiacs of other countries, all probably survivals of the lunar zodiac which preceeded the solar. April, the month of Aries, is the time for marketing in the region of Cuzco, for the most important crops are gathered then.

Next comes Gemini, which should be the second figure in the middle column. There we find a man and woman, so named in Spanish. The Quichua inscription reads *Time of creation*, also, according to Major Beebe, *Two of a Kind.* The analogy is the more obvious when we recall that, on several of the old zodiacs of the eastern continent, Gemini was represented by a man and woman instead of two boys as we now figure it. But the analogy does not end here, for the

1. Calancha, I, 368; *Relacion anonima*, pp. 139-368; G. de la Vega (Hakluit So.), I, 183; Acosta Balboa Bertonio, *loc. cit.*; *Bollaert Astronomy of the Red Men*, p. 274. There is a general agreement about the attributes of the star Catuquilla, but none at all as to its identity.

figures before us represent Manco Ccapac and his wife, the mythical founders of the Incas. According to the legend, Manco Ccapac slew his three brothers and founded the first city, Cuzco. He and his wife afterwards ascended to the sky and became stars. The fratricide and the building of the first city are the well-known attributes peculiar to the Gemini legend in many parts of the world [1].

Cancer is figured at the foot of the left hand column by six round objects, described in Spanish as « the glowing eyes » and in Quichua as « the head gem » and the « glowing millstone eyes ». The reference is evidently to the irridescent cuttlefish eyes which were extensively used in Peru as substitutes in mummies for the more perishable human eye. The seven eyes figured are evidently associated with the seven stars of the head of Hydra just to the south of Cancer. It is singular that we should thus find the cuttle fish in Peru placed in that constellation which the ancients knew as many headed water serpent and which was substituted for Cancer in the myth of the labors of Hercules. June, the month of Cancer, seems to have been the fire month of the Peruvian ritual.

Virgo should be at the top of the middle column. There, under the egg, we find a single star named in Quichua *Mama Sara*, the Maize Mother. This personage was figured on Peruvian pottery sometimes as a woman with a child in her arms, some times as an ear of maize, some times by intermediate types in which the grains of maize represent her breasts. The appropriate nature of this last symbol needs no comment. In Mexico, it is the ear of 400 grains which is regarded as a type of fertility. The Maize Mother is, of course, the type of woman and the productive powers of nature. The month of

1. See *Relacion Anonima*, page 139 ; Calancha, I, 93 et seq., 414 ; Santillan, *Relacion*, p. 12 ; Montesinos, *Mem. sur l'anc. Perou* (Ternaux-Compans), pp. 3-9 ; G. de la Vega, I, 64, 65 ; II, 234 et seq. Betanzos, *Suma y narracion*, pp. 10 et seq. ; Balboa, p. 4 et seq. ; Cieza de Leon, part. II, p. 22 (Hakluyt So) ; Molina in Rites and Laws of the Incas (Hakluyt So., pp. 5-6) ; Zarate, *Conquista del Peru*. Few writers on Peru omit this origin legend. Oliva, *Hist. du Perou*, relates a different version. For foreign analogies, see *The Beginnings of History* by François Lenormant. chap. on Gemini Legends.

September, when the sun is in this sign, was known in Peru as the woman's month, and was devoted to female employments. Perhaps the most striking feature of the Peruvian ritual was the fact that throughout the Empire marriages could only be celebrated on two consecutive days of the month, ruled by this fertile Goddess of Maize. There was a like ritual in China also associated with the Mother of Cereals, but it seems to have been celebrated in December[1]. Astronomically, the single star evidently represents the bright star of the Virgin, which is conspicuous for its solitary position. It is known as Spica or the Sheaf of Wheat through a wide territory in Europe and Asia, but also, represented as a child in the arms of the Mother Goddess. At the Pueblo of Walpi in New Mexico, they celebrate in September the festival of the Mamzrau or priestesses of the Maize Mother Mamzrau. Its ritual is practically identical with that of the Peruvian Mama Sara festival, and its date is determined by observing the rising of Betelgeux or Rigel and the setting of β Herculis, stars which mark the entrance of the sun into the sign of the Maize Mother [2].

Libra below Aries in the left hand column is represented by an elaborate drawing of a circular disc, named in Spanish « the Middle or the Earth ». Above it is a triple rainbow which bears its Spanish and two Quichua names. A river called *the Divided* flows out into space from between three mountains on its surface, and into this river falls the lightning described by its triple Quichua name. The symbolism of the sign seems to emphasise the number three throughout. Mythologically, it is associated with the gods Libiac, the Ray of Light, and with a phallic ritual. The October ritual includes a ceremonial bathing in the rivers, near where they fork or divide, and a census of the population.

Astronomically the figure as drawn is a fairly accurate picture of the sky in and near Libra. The circular disc is a por-

1. Diego Fernandez, *Hist. del Peru*; Velasco, *Hist. du royaume de Quito*, I, 110 et seq., 145 G.; de la Vega, I, 306 et seq.; *Uranographie Chinoise*, p. 200.

2. See Dr. J. W. Fewkes, in the *Am. Anthropologist*, V, 117.

tion of Libra itself, the same stars forming the circular altar of the Euphratean peoples [1].

The river is the Milky Way known to the Aymaras as the River of the Sky [2]. It divides into two arms between Libra and Scorpio, and the Peruvians seem to have seen in the passage of the sun into its swolen torrent at this point the cause of the beginning of the rains at the end of October. Our constellation of the Serpent becomes the Lightning which falls into the Milky Way. In this connection it should be stated that the rainy season of the Andes is ushered in by electrical displays.

The sign Sagittarius is represented by four stars at the corners of an irregular figure which is crossed diagonally by two arrows. Across the middle of this figure is an inscription of three words, the first Quichua, the others Spanish; it reads « Steps or Stairways in general ». This constellation is mentioned by several authors and is known to refer to the three stars of Orion's belt which form a step like figure in the sky. This leads us to recognize in the whole figure the well known parallelogram of Orion with its four conspicuous stars. The crossed arrows are the symbol by which Sagittarius was known to the Euphratean people [3]. The single arrow is our symbol for the same sign and its Egyptian name. Here again we meet with the substitution of an antanatellon in place of a sign, for Orion is directly opposite Sagittarius. The same substitution was evidently made by the Euphratean peoples, for the best authorities seem to be in doubt as to whether Kesil, the Inconstant One, refers to Sagittarius or to Orion. The three stars of the Peruvian Steps were known by the same name amongst the Basques and in the Deccan [4].

Capricornus is represented by a group of thirteen stars at the top of the left hand column. They are named the Summer Beard, the noun being Quichua, the adjective Spanish. The

1. R. Brown jr. in *Proc. So. of Bib. Arch.*, XIII, 262.
2. P. L. Bertonio, Dic. de la lengua Aymara.
3. R. Brown jr., *Pro. So. of Bib. Arch.*, XIII, 265.
4. See Lenormant, loc. cit.; Wentworth Webster, *Basque Legends*, Introduction; Agnes Frere, *Old Deccan Days*.

« summer » probably refers to the visibility of this group in the summer skys. The « beard » points to the Caprachayor Festival of the Beard, which was held at the time of the December solstice in honor of the solar god, who at this time attains his greatest power in the southern hemisphere and was therefore represented as a bearded man at the zenith of life. We have already seen how hair symbolized strength, power, and rays of light in Peru. The thirteen stars may symbolize the thirteen months of the Peruvian year, which, according to some writers, began at this time. The stars assume roughly the form of a beard. A stellar group which closely approximates to the given figure is found in the constellation Capricornus.

The last sign, Pisces, is figured at the foot of the middle column. It is a kind of platform named in Quichua *The Pleiades Terrace* (or Terrace of the Doves), and Temple of the Golden Place. The Spanish inscription reads « the house covered throughout with golden tiles ». The Golden Place was the name of the chief temple of Cuzco. Its walls are said to have been covered with golden tiles, which disappeared in the usual manner upon the advent of a higher civilization. Both it and the Pleiades were used as symbols of the land of the hereafter, and the sign itself seems to be associated with renewal and the rebirth of vegetation after the close of the rainy season. This is the only group which I am unable to connect with any actual asterism.

The Salcamayhua chart forms but a small part of the material now available in the study of Peruvian cosmogony and astronomy, and judgment as to the age of the system which it interprets cannot be accurately given from it alone. Further study of the subject will, I think, make it evident that in no other country, save China, has symbolical astronomy played such an important part in the culture of a people. It pervades their philosophy, their religion, their government and their laws, and determines alike the policy of the state and the details of daily life. Without knowledge of this symbolism it is impossible to understand the genius of Peruvian culture.

SCHEME OF THE SALCAMAYHUA CHART

1 [1]. South Pole.
2. Southern Cross.
3. Universal Spirit.

4. Sun.
5. Morning star.
6. Moon.
7. Evening star.

8. Capricornus.
9. Aries.
10. Libra.
11. Cancer.
12. Virgo.
13. Sagittarius.
14. Gemini.
15. Pisces.
16. Taurus.
17. Leo.
18. Aquarius.
19. Scorpio.

INSCRIPTIONS CORRECTED AND TRANSLATED FROM THE SPANISH, QUICHUA AND AYMARA

2. Llamado Urco rara quiere decir tres estrellas todas iguales.

Called the Male constellation, that is to say three stars all equal.

3. Illa Ticci Uayra Cocha. Pacha Achachi.... quiere decir imagen del Hacedor del cielo y de la tierra...

Spirit of Fire, Earth, Air and Water Source of All... that is to say image of the Maker of heaven and earth...

4. Inti, the Sun.

5. Quilla, the Moon.

6. Lucero, the Morning star, Venus.

Chasca coyllur, Star of the Flowing Locks.

Achachi ururi (Ay.), Light of the male ancestor.

Este es el lucero de la mañana.

This is the morning star.

7. Chuqui chincha, Western lance.

Apachi ururi (Ay.), Light of the female ancestor.

1. The numbers refer to those on the chart.

Este de la tarde. This is the evening star.
8. Nuccu (Ay.), Beard, Veraño, Summer.
9. Catu quilla, Market moon.
10. Rayo chuqui illa illapa.
The bolt of lightning, the flash and the thunder.
Pillco Mayu, Divided River.
Arco del cielo, cuychi, turu manya; Rainbow.
Pachamama, Earth Mother.
El medio o la tierra.
The centre of the universe or the earth.
11. Los ojos, the Eyes. Uma umina, Head gem.
Nayra cuñap ñauin, Glowing millstone eyes.
12. Sara mana, Maize Mother.
13. Chacana en general, Steps in general.
14. Hombre, man. Muger, woman.
Camach pacha, Time of creation.
15. Es collcapata y la casa estaba toda parada con planchas de ora llamada Ccuri cancha huasi.
This is the Pleiades Terrace and the Temple (lit. house) built and covered with golden tiles, called the Temple of the Golden Place.
16. Nube imbierno, winter cloud.
Pocoy, harvest. Niebla, mist.
17. Granizo, hail. Chuqui chinca, Puma lance.
Mama cocha, Mother Ocean.
Cururu, umbilicus. Puquio, spring.
19. Arbol, tree. Mallqui, tree; mummy, King, immortal.

Disque semblant représenter le dieu Viracocha et ses deux fils Imaymana et Tocapu, trouvé à Andalgalá, Catamarca.

(Collection Lafone Quevedo).

UNIV. OF MICH.

LAS « MANOPLAS » DEL CULTO DE VIRACOCHA

ESTUDIO DE ARQUEOLOGIA CALCHAQUINA

POR SAMUEL A. LAFONE QUEVEDO

Hace algunos años (desde 1894) que he podido reunir ciertos curiosos objetos, en bronce y otras materias, parecidos á empuñaduras de espada, etc., cuyo destino no podia determinarse. De que los tales objetos eran completos en sí, se advertia por cuanto no se les descubría fractura alguna, que pudiese indicar falta de alguna parte correspondiente. Varios de los objetos están en perfecto estado, y todos, à lo que se ve, vaciados.

Varios son los ejemplares que hoy figuran en las colecciones públicas y particulares, pero el mejor de todos ellos es uno que me mostró el Sr Boman en Catamarca el año 1894. Fué hallado en Tinogasta, valle de la misma provincia, y más tarde pasó à la colección del doctor Adán Quiroga, el muy conocido arqueólogo y folk-lorista de la región Calchaquina. Las figuras nos 1 y 2 son una reproducción exacta, y de tamaño natural, de esta curiosa empuñadura, si se me permite designarla así.

Como suele suceder, el primer hallazgo fué precursor de varios más, y hoy poseemos en La Plata, en Buenos Ayres y en Catamarca una preciosa serie de estos curiosísimos objetos. Me limitaré empero à los dos que por ahora considero yo los principales, porque bastan para ayudarnos á descubrir el uso á que eran destinados, y porque en ellos se advierte

cierto simbolismo que figura tambièn en mi artículo sobre los ojos llamados de Imaymana [1].

Cualquiera se hará cargo de las dudas que se nos ocurrirían acerca del destino que los antiguos de Calchaquí pudíeron dar á estas empuñaduras; pero sìn, tener à la vista todos los ejemplares conocidos, á nada conducìría reproducìrlas aquí. Una sospecha abrigaba yo: que pudiesen haber servido para ayudar á dar muerte à las víctimas en los sacrificios, visto que uno de los objetos tenía una cimerá parecida á cuchilla. En fin, la cosa estaba en esto, cuando se publìcó la *Historia del Nuevo Mundo* del Padre Cobo, en la que encontré la siguiente relacìón (t. IV, p. 56):

« Sus actos de adoración exterior y como un modo de reverenciarlos era este : vuelto el rostro para ellos, ò para sus templos y huacas, inclinaban la cabeza y cuerpo con una humìllacìón profunda, y extendìendo los brazos para adelante, igualmente distante el uno del otro, desde el princípio haste el cabo, con las manos abíertas y levantadas en alto, un poco más que la cabeza, las palmas hacia fuera, hacian con los labìos cìertos sonidos como quien besa, y llegando tras esto las manos á la boca, las besaban por la parte de dentro, hacìa las extremidades de los dedos. Hacian esta señal de adoración á todos sus dìoses y huacas, *salvo que cuando oraban al Viracocha, al Sol y al Trueno, se ponían unas como manoplas en las manos;* y en esta postura les ofrecían sus dones y sacrificios, y pedían lo que habian menester. »

Esta noticìa venìa confirmando otra que nos da el P. Acosta en su Lib.V, Cap. 4, en que trata de los propios tres Dioses : Vìracocha, Sol y Trueno, noticìa que según él mismo es sacada de Polo. Según este autor, la ceremonìa se celebraba « poniendo una como manopla ó guante en las manos cuando « las alzaban, etc. »

Confieso que recìén, después de leìda la relación del P. Cobo, caí en cuenta, que tanto ésta como la del P. Acosta se referían á las curiosas empuñaduras representadas por las fig. 1 y 2, y, que tanto nos habìan intrigado. A no dudarlo, con

1. Se acompaña el folleto.

ellas en las manos se invocaban los tres Dìoses, Viracocha, Sol y Trueno, y en estos ornamentos era probable que se encontrasen uno ó más de los atributos de cada dios.

Pasemos ahora á hacer la descripción de las dos manoplas.

La primera, fig. 1, hallada en Tinogasta, en la región de Abaucán, Andes por medìo con Chile, tenemos la empuñadura con dos papagayos, la cabeza para abajo, que ocupan el frente de la manopla; esta termina hacìa arriba en un cimero, formado por una escalinata de cuatro gradas, con dos pentágonos sobre la última, que se tocan por uno de sus ángulos y, contienen, cada cual, sus dos círculos simétricamente colocados.

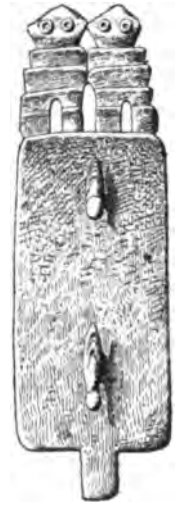


Fig. 1
Manopla de Tinogasta, collection du Dr Adám Quiroga (1/2 g. nat.)

Esta es la impresìón que nos produce la manopla al verla por la primera vez; pero al mirarla con más detención nos convencemos que se trata de dos figuras antropomorfas, unidas por un costado, que los pentágonos son cabezas y los círculos ojos, mientras que los tres vanos sirven para acentuar las pieruas de este personaje gemelo.

Es conocida, en nuestra arqueologia, la costumbre de formar figuras zoomorfas de los simbolos y atributos mitológicos que deberían representar el Dioo tal ó cual. En el objeto, Fig. 1, tenemos el *tau* de la cola, el paralelógramo del frente de la manopla, los dos papagayos que la ornamentan, la escalinata, con los tres vanos que sirven para delimitar las extremidades inferiores de las dos figuras, las dos cabezas pentagónicas, y sus dos pares de círculos con punto, que sirven de ojos.

Las relaciones de los cronistas y misioneros nos aseguran de la importancìa mitológica del papagayo, y yo mismo he encontrado cabezas de este pájaro en una de las urnas funerarias de Chañar-Yaco. El paralelógramo es uno de los símbolos repetidos *ad nauseam* en el famoso disco descubierto en Andalgalá, y que yo supongo que reprensenta el dìos

Viracocha [1]. La escalinata es otro de los simbolos más comunes en la alfarería, etc., de la región Cacano-Andina : estas escalinatas vìstas de perfil tienen corte de serrucho [fig. 2], pero lo más probable es que representen los *patas* ó andenes de las labranzas andinas, que á cada paso de encuentran en las faldas de las cordilleras del Perú y de la Argentina.

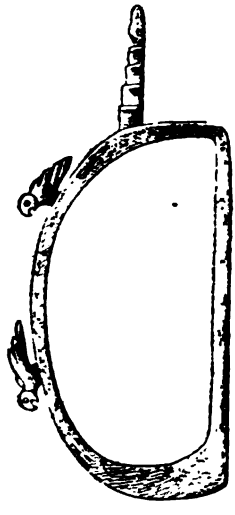


Fig. 2
Manopla de Tinogasta, collection du Dr Adám Quiroga (1/2 gr. nat.).

De los tres vanos solo diré que se parecen á tres menhires, monolitos estos que están intimamente ligados con el culto de los Dioses agrícolas de la región en que se hallan las manoplas, pero esto puede ser mera casualidad : no así *los ojos* que adornan los pentágonos, que hacen las veces de cabezas.

Estos círculos ya, sean solos ya acompañados de otros circulillos ò de puntos centrales, tiènen un valor sìmbólico bién conocido; como se puede ver on mi folleto — *Los Ojos himaymana y el Señor de la ventana* — Ese estudio, se funda, no en mera hipótesis, sìno en la curìosa plancha simbólica del Yamqui Pachacuti reproducida por Jiménez de la Espada en sus *Relaciones Históricas del Perú* y por Markham en sus traducciones de algunas de las mismas [2]. Se hallará tambìén en mì folleto ya citado. El Yamqui en su plancha llama à estos « *ojos* » — *Imaymana ñocayco rapñauin* — Nuestras yemas de todas las cosas — de que todo nace y brota.

La verdad es que estos *Ojos* los encontramos en toda la América y que algo significaban; pero una vez impuesto yo de lo que al respecto de *Maymana* cuenta el P. Molina [3], y conociendo desde nurcho tiempo atrás que estos « *Ojos* » eran símbología peruana, fundándome en la plancha del

1. Véase la lámina que encabeza estos párrafos.
2. Véase el folleto « *Los Ojos de Imaymana* p. 11.
3. Ver la anterior nota.

Yamqui Pachacuti y en mis estudios arqueológicos en la región Calchaquina, no trepido en juntar una cosa con otra, y en establecer que donde tenemos estos « *Ojos* » se trata del dìos Viracocha, y de su hijo ò emanación, Imaymana. El hecho de la doble figura puede muy bien responder al caracter andrógino de estos Dìoses, como que va indicado en la invocación : — *Cay cari cachun, cay huarmi cachun* — de las oraciones [1].

Pues bien, sabemos á ciencia cierta, según nos lo cuentan los P. P. Cobo y Acosta, que á Viracocha, al Sol y al Trueno los adoraban poniéndose « *unas como manoplas* » en las manos. En la región Cacana, que corresponde á la parte andina de la Pròvìncia Colonial del Tucumán, se han hallado unas empuñaduras, que se describen bien con la frase aquella del P. Cobo : — « *unas como manoplas* » — Finalmente, en el ejemplar que reproducen las fig. 1 y 2, hallamos ciertos símbolos muy comunes en los artefactos de la región Calchaquí, de los que los circulos llamados *Ojos de Imaymana* se han considerado como atributos del dios Viracocha, en su emanación, ò segunda persona, llamada tambien Imaymana en la relación del P. Molina. Reunidos estos datos creo justificada la hipótesis que esta y las demás empuñaduras que figuran en las colecciones son esas « *como manoplas* » con que se imploraba el favor de Viracocha, del Sol y del Trueno.

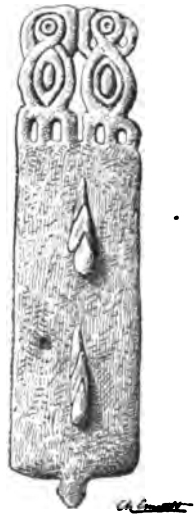


Fig. 3.
Collection
du Musée de la Plata.

En el Museo de la Plata está otra manopla de estas, Fig. 3, con ciertas curiosas variantes, dignas de ser comparadas con los detalles de la Fig. N° 1. El cuerpo de la manopla es idéntico al anterior, pero el cimero es muy distinto : este también es doble, y sin duda por algo análogo al otro, ò bien porque representa los dos hijos ò las dos

1. Véase el folleto *El Culto de Tonapa*, p. 25, que se acompaña.

emanaciones de Viracocha, Imaymana y Tocapo, el de los Ojos y el de la Ventana.

Como se ve, las figuras son dos y antropomorfas, pero tan convencionales como las de la Fig. 1. La unión en este caso es por los brazos, que están levantados en actitud de orar, rodeando así las cabezas que sólo contienen un ojo cada una, como en el disco de Andalgalá [1]. Los dos cuerpos contienen adornos en losanges triples, concéntricos, que muy bien pueden ser los Tocos ó Ventanas del Yamqui Pachacuti y del P. Molina [2]; estos acaban en trípodes que representan las extremidades inferiores y, tal vez, el pene también.

En mi folleto sobre los Ojos de Imaymana y el señor de la Ventana (Topaco), doy los dibujos con que Pachacuti acompaña su descrípción de las ventanas estas; desde el momento pues que concedamos que estas son las manoplas mencionadas por los Padres Misioneros ya citados, casi se impone que éstas son las que corresponden al Atíccì Vìracocha, porque en los otros ejemplares los atributos ó símbolos parecen más adecuados á represantar el S'ol y el Trueno.

Por lo pronto ocho son las manoplas conocidas en nuestras colecciones, pero muy pesible es existan otras de igual ó mayor importancia. De las primeras debe hacerse un estudío especial para la Revista del Muséo; pero se adelanta esta noticia, porque así tal vez sea posible seguír la investígación de esta pista con los ejemplares que puedan existír en las colecciones europeas. Parece imposible que en el Perú y Bolivía no se hayan encontrado muchas de estas manoplas, como de allí nos llegau las primeras noticias de estas cosas, mientras que la región Calchaquí está muy lejos de los puntos donde actuaron los antores citados. Ya sea porque los Peruanos los introdujeron al Tucumán, ó porque de esta Provincia pasaron á aquel Reino, si se encuentran en un lugar deberían también, aparecer en el otro. La noticia que aquí se da, incompleta como ella es, basta para desper-

1. Vease la lámina inicial.
2. *Los Ojos de Imaymana.*

tar el ìnterés de los arqueólogos americanístas, y no me cabe duda que se han de encontrar ejemplares que nos facilíten la determínación del *suum cuique :* Es indudable que muchas de estas manoplas, junto con campanas, dìscos y otros objetos han ìdo á aumentar el metal destínado á convertírse en campanas, almireces, etc.; pero muchos tiener que haber quedado, y saldrán á luz en las crecientes que causan derrumbes en las barrancas que contienen restos de los antiguos.

Al objeto de facilitar la comprensión de lo que aquí se expone, acompaño tres folletos : *El Culto de Tonapa, Las Huacas de Chañar Yaco*, y *Los Ojos de Imaymana.* En el último se reproduce la lámina de Pachacuti, que es la clave del simbolismo peruano.

La ausencia de nuestro Director, el Dr Francisco P. Moreno en Europa, nos ha prìvado de poder públicar un trabajo sobre la sìmbología Calchaquina en la *Revista del Muséo de la Plata;* pero no era posible dejar pasar esta oportunìdad de hacer conocer al Congreso de Americanistas, en el último año de este siglo XIX, tan interesante descubrimiento, como este de los ornamentos del culto de Viracocha, del Sol y del Trueno.

Museo de La Plata, Julio 31 de 1900.

LA CIVILISATION CALCHAQUI

RÉGION PRÉANDINE DES PROVINCES DE RIOJA, CATAMARCA, TUCUMAN, SALTA Y JUJUY (RÉPUBLIQUE ARGENTINE)

PAR M. JUAN B. AMBROSETTI

La civilisation calchaqui s'est étendue dans les époques précolombiennes du Nord au Sud, depuis les plateaux Boliviens (région Aimara) jusqu'à la province Argentine de San Juen, s'étendant, dans la fraction intermédiaire de territoire préandin qu'occupe aujourd'hui la partie ouest des provinces de Jujuy, Salta, Catamarca et Rioja, région montagneuse qui contient de grandes vallées, dont quelques-unes encore sont connues sous le nom de Calchaquis. On peut considérer comme la limite Est de cette civilisation les versants orientaux du système montagneux de l'Aconquija; ces limites ne sont pas exclusives, car dans toutes les directions l'on peut trouver dans les mêmes provinces, comme dans les voisines, des indices et des débris de cette civilisation, mais toujours sous une forme intermittente, et jamais sous une forme continuelle et constante comme dans la grande contrée où nous l'avons localisée.

Cette civilisation se caractérise :

1° Par les ruines de ses habitations, en pierres sèches superposées (pirkas), de forme quadrangulaire et même circulaire, à grandeur inégale, se groupant en différent nombre, toujours à côté ou sur la montagne, comme des ruches, et

ressemblant beaucoup comme aspect aux ruines des peuples du Nouveau Mexique (Etats-Unis) [1].

2° Par les restes de ses travaux pour conduire les eaux jusqu'aux terres cultivées.

3° Par les ruines de ses camps retranchés et tours cylindriques fortifiées [2].

4° Par les menhirs que l'on trouve éparpillés dans cette région, dont quelques-uns ont été déjà publiés [3].

5° Par l'abondance de pétroglyphes et de pictographies [4].

6° Par l'abondance d'urnes funéraires de plusieurs types constants comme : le Santa Mariano [5], celui d'Amaicha [6], celui d'Andalhuala [7], etc. (les premières contenant presque toujours des restes d'enfants, et les dernières ceux de personnes de différents âges) dont les parois sont couvertes de dessins et de symboles répétés et constants.

6° Par ce fait qu'on y trouve presque toujours comme

1. Moreno : *Exploración Arqueologica de la provincia de Catamarca*, in *Revista del Muséo de la Plata*, tomo I : (Ruinas de Andalhuala). — H. Ten Kate : *Anthropologie des anciens habitants de la region Calchaqui* in *Anales del Museo de la Plata* (fig. 26, Ruinas de la Loma de Jujuy). — H. Ten Kate : *Rapport sommaire sur une excursion archéologique dans les provinces de Catamarca, de Tucuman et de Salta. Revista del Museo de la Plata*, tomo V (fig. 4, 5, 6 y 7). — Juan B. Ambrosetti : *La antigua ciudad de Quilmes. Boletin del Instituto Geografico Argentino*, tomo XVIII. — Adam Quiroga : *Ruinas de Anfama*. El pueblo prehistorico de la Ciénega. *Boletin del Instituto Geografico Argentino*, tomo XV.

2. C. Lange et Samuel A. Lafone Quevedo : *Las ruinas del pueblo de Batungasta. Las Ruinas de la fortaleza del Pucera* in *Anales del Museo de la Plata*.

3. J. B. Ambrosetti : *Monumentos megaliticos del valle de Tafi (Tucuman) Bol. Ins. Geogra. Argent*, tomo XVIII. — Adam Quiroga : *Ruinas de Anfama*, etc. *Boletin Geogra. Argent*, tomo XX.

4. Juan B. Ambrosetti, *Las grutas pintadas y los petroglifos de la provincia de Salta, Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XVI. — Juan B. Ambrosetti ; *La antigua ciudad de Quilmes*, etc. — Adam Quiroga ; *Los monumentos megaliticos de Colalao, Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX.

5. J. B. Ambrosetti : *Antigua ciudad de Quilmes*, etc. (Cementerios de niños). — Samuel A. Lafone Quevedo : *Les Huacas de Chañar Yaco, Rev. del Museo de La Plata*, tomo III.

6. J. B. Ambrosetti : *Ciudad de Quilmes*, etc.

7. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia calchaqui*, 1a série, n° XXXI (El simbolo del sapo), *Bol. Inst. Geogra. Argent*, tomo XX.

symbole principal le serpent [1], puis l'autruche [2] et le crapaud, tandis que presque toujours y manque l'image du *soleil* comme symbole.

8° Par le fait qu'on y trouve fréquemment des objets en cuivre-airain tels que : les sceptres de commandement [3], les disques [4], les grandes cloches [5], qui n'ont pas encore été découverts dans d'autres régions.

Tous ces renseignements font supposer que la civilisation calchaqui est très ancienne et qu'elle ne s'est pas développée *in situ*.

De remarquables coïncidences avec la culture des *pueblos* de l'Amérique du nord [6] : le culte de la foudre [7], de l'oiseau, de la tempête (*Thunder bird*), représentés par le symbole du serpent et la figure monstrueuse que j'attribue à Catequil [8] et à l'autruche [9], font soupçonner que dans le territoire calchaqui se réfugièrent, comme dans un cul de sac, les débris d'un peuple qui émigra du nord, à une époque très éloignée pré-incassique, et qui laissa, dans son trajet, des vestiges de son passage; par exemple : le culte de la foudre, le sacri-

1. J. B. Ambrosetti : *El simbolo de la serpiente en la alfareria funeraria de la region Calchaqui*, in *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XVIII. — *Notas de arqueologia Calchaqui*, n° XXIII (Amuleto efidio-falico para la lluvia), *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XX.

2. J. B. Ambrosetti, *Notas de arqueologia*, etc., n° XXIV (El simbolo del Suri), *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XX.

3. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, etc., n° XVI (Cetros de mando). *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX.

4. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, etc., n° XVII (Placas pectorales y discos de bronce), *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX.

5. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, n° XIX (Campanas o tantanes de bronce). *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX.

6. Ten Kate : *Rapport sommaire*, etc. (conclusion).—S. A. Lafone Quevedo, *On zemes fron Catamarca*, in *American Antropologist*, octobre 1891. — J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, etc., n° XIV (El peinado y el tocado), *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX, et n° XXVI (Fetiches animales), tomo XX.

7. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, etc., n° XXIII (Amuleto Ofidio Falico para la lluvia), tomo XX. El Simbolo de la serpiente, etc.

8. J. B. Ambrosetti : *Notas de arqueologia*, etc., n° XII (Divinidad Catequil?) *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XVIII.

9. N° XXIV (El simbolo del Suri), tomo XX.

fice des enfants pour obtenir la pluie, l'usage des fétiches animaux (Illas), etc., dans la région Pérou-Bolivienne, puis qui, persécuté à son tour, se réfugia dans les vallées et les montagnes de ce qui est aujourd'hui l'Argentine. Là il résista, se défendant contre les tribus voisines ou envahissant à son tour les Péruviens [1] et se défendant des invasions de ceux-ci, comme semblent le démontrer quelques documents [2], mais, malgré tout, il sut toujours maintenir son indépendance, même fort longtemps après la conquête espagnole, jusqu'au moment où il tomba à son tour sous la domination du blanc après plus de cent ans de lutte et de lente conquête. Ils furent alors remplacés en grande partie par des Indiens péruviens et boliviens que les premiers conquérants avaient emmenés pour leur service, comme des vanaconas, qui servirent de noyau à la population actuelle de ces contrées. C'est ce noyau qui commença le travail lent et relativement facile de Quichuisser les vaincus, à mesure qu'on les prenait, ouvrage auquel les missionnaires jésuites collaborèrent en première ligne.

Comme ce peuple Calchaqui, dans son long exode à travers le continent, dut lutter avec les populations voisines, il n'est nullement étonnant que les débris victorieux et qui arrivèrent à se sauver aient acquis par contact leurs habitudes et superstitions [3], ou qu'ils aient imité de ceux-là quelques objets d'usage commun que nous rencontrons dans les trouvailles archéologiques; mais ces objets sont trop peu relativement, pour permettre de supposer une domination péruvienne qui semble ne pas avoir existé, comme d'ailleurs le démontrent les chroniqueurs espagnols eux-mêmes [4].

Voilà, en thèse générale, ce qui résulte des études calchaquis que l'on a pratiquées jusqu'à aujourd'hui; la biblio-

1. J. B. Ambrosetti, *Not. de arqueologia*, etc., n° XII (Divinidad Catequil?) avec la note qui contient les extraits des « Memorias de Montesinos » *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XVIII.

2. J. B. Ambrosetti : *La gruta de Carahuasi* (voir la planche en couleur).

3. J. B. Ambrosetti : *La leyenda de Yaguaretéaba* (El indio Tigre) in *Anales de la Sociedad Cientifica Argentina*, tomo XLI, 1896.

4. J. B. Ambrosetti, *Notas de arqueologia*, etc., n° XVIII. Los Incas no dominaron la region Calchaqui, *Bol. Inst. Geogra. Argent.*, tomo XIX.

graphie est courte, et le matériel que l'on va accumulant est déjà considérable; mais il reste encore, dans toute la vaste étendue du territoire Calchaqui, jadis peuplé par des milliers d'Indiens industrieux et vaillants, des milliers de tombeaux et des centaines de peuples inconnus, dont l'exploration minutieuse promet à la science de précieuses découvertes archéologiques, qui peut-être nous en diront davantage sur le passé de cette très intéressante race sud-américaine.

NOTES POUR UN VOCABULAIRE COMPARÉ

DES LANGUES AMÉRICAINES

ET RACCORDS AUX LANGUES DE L'ANCIEN MONDE

PAR Mlle M. LECOCQ
Professeur aux écoles primaires de la Ville de Paris.

Faire en six pages le résumé d'un mémoire de cent pages bourrées de vocables où chaque lettre demande analyse et porte enseignement est impossible. Nous ne saurions en un tel résumé — fût-il réussi — conquérir l'assentiment du lecteur imbu de l'enseignement officiel de la linguistique, car nous y combattons les observations-règles, bases de l'enseignement actuel. Nous disons que des Maîtres illustres ont conclu trop tôt; ainsi le problème initial de la Linguistique générale et comparée n'a pas eu toutes ses données essentielles et il est à refaire : refait, une solution s'impose, elle est différente de celle qui a cours « légal ». Une ample exposition de preuves est donc urgente, nécessaire; cette exposition imprimée, coûteuse, nous est interdite, faute pour nous d'être de la famille de Crésus. Toutefois, nous pouvons mettre sur la voie du progrès souhaitable des gens mieux munis, et nous risquons le rôle triste des inventeurs étranglés par leurs perfectionneurs. Malgré tout, cette occasion si brève de ce compte rendu du Congrès de 1900 nous impose le devoir de « justifier notre vie », de faire profiter autrui de ce que nous devons à autrui, et de rendre à la vérité un hommage qu'elle exige de nous.

Jalonnement du Mémoire. — Exemples-types. — « Qui sait les choses sait les mots »... le tout est de savoir les choses

essentielles appartenant à toute créature humaine, c'est-à-dire à toute la race humaine ensemble des répliques variées, lesquelles constituent une unité : l'homme. Les expressions vocales, exprimant les faits humains ou accessibles à l'humanité, ont précédé nécessairement leur agencement en discours réglé comme des matériaux sont antérieurs à l'édifice où ils sont mis en œuvre. Comme l'homme est identique à lui-même, il ne saurait y avoir au fond qu'un seul langage humain modifié certes ! mais jamais assez pour n'être plus lui-même. La première règle d'agencement du discours a été l'ordre d'importance des faits à exprimer par tel ou tel ensemble de vocables. On a donc tort d'enseigner, par exemple, que « l'agencement du verbe est caractéristique de race, qu' « un Sémite ne saurait construire sa pensée comme un Arya ». Les agencements spéciaux motivant les différents groupements de langues ont été d'abord de simples nuances occasionnelles, puis s'affirmant et s'exagérant de plus en plus suivant les circonstances post-juxta primordiales et la succession des faits; certaines habitudes prises sont restées accommodées à un milieu « de routine ». Que le parler primitif de l'homme soit inretrouvable aujoud'hui, c'est possible, mais le juxta primitif abonde; une fois retrouvé, l'unité d'aspect d'un commun langage humain est incontestable (pages 1 à 6).

Un groupe des langues dites américaines existe, de par un ensemble de particularités qui le font spécial. La langue des Tupis, le dialecte guarani étant pris comme classique, nous semble être le meilleur outil pour la juste et précise connaissance du « langage américain général ». Le tupi mérite donc d'être la base de toute étude américaniste quelle qu'elle soit; comme cette langue est juxta primitive au premier chef, elle sert aussi efficacement à la connaissance du post et juxta primitif langage humain; elle se réplique et se complète comme tel, par d'autres langues hors l'Amérique et réciproquement. En résumé, une langue commune à l'homme existe, elle est à dégager.

Thème subdivisé. — *Tupi G.* 1° : *Tãt*, *tâĩ* (tagni, tâmi, tamî, taïgn) : dents, bec, museau, nez, antenne, ongle, ergot, doigt,

etc., épine, bout de branche, rameau, trait, dard, flèche, rayon, étoilement, pierre aiguë, agent de pénétration vive à l'actif ou au passif, — vision nette, blancheur dentale, goût vif, âpre, acide... extériorités en angles, objets cunéiformes et assimilables au concret et à l'abstrait.—Ex. : *tâymbe*, montrer les dents; *che rây*, mes dents; *tat*, écorcher, *ti*, piqûre lente. *Tât* se compose de *t*, désignatif verbal, *a*, entité, *t*, voyelle expressive du sens initial, sensation de l'aigu vif : *ai*, acide, raboteux, douleur, plaie, etc., *haîme*, douleur lancinante ; *che raymbe quâract*, le soleil m'a dardé — (Comparez l'expression *inti raïmi* du Kischua). *T* + *a* = *ta*, pierre, dureté — on peut analyser *ta* + *t* = ceci, + pierre, + aïe! *Ty*, nez, bec, museau, proue ; *hãtt*, *hãtt*, des ronces ; *ãnêtyngua*, je donne un coup de boutoir ; *pott*, pince de homard équivoque couleur d'argent, blancheur de la dent ; *tynguera*, plaie, etc. (pages de 7 à 16).

2° Nous avons parlé d'extériorités au concret et à l'abstrait, nous rattachons au même germe mental et vocal les mots et dérivés tupis suivants : *ñêê*, parler, *heê*, *ê*!... Je me souviens de cela avec étonnement (admiration) de la femme; *ñeêgabi*, langage, *ñeêng*, vocable, — etc. L'homme pour oui dit *Ce*, la femme *hêê; ahê!* A Ola ! fulano, un tel ! en appelant, mot spécial aux hommes ; *mê*, l'homme, le mari sont du même groupe. En tupi, la nasalisation se fait très souvent d'après une règle grammaticale d'euphonie — nous croyons la nasalisation plus primitive que la non nasalisation. — Le Caraïbe si proche du guarani donne : *han han catou!* comme c'est dit ! ainsi soit-il ; *han han tiem*, elle dit que oui ; *han han chiti*, il se plaint, etc. (p. 16, 17): en tupi : *haçê*, *taçê*, *raçê*, alaridas, vociférations, cris véhéments.

3° Toujours en extériorité : *oê*, s'en aller, il quitte, se déverse; *cê*, sortie, issir; *acê*, yo salgo, je sors, perce, pointe, vais jusqu'à...; *coê*, l'aube; *quaracicê*, la sortie, le lever, le pointant du soleil; *cêmbara*, moyen de s'en aller. L'orthographe hê = cê (17 à 20).

4° Logiquement, à ce groupe linguistique des extériorités actives ou passives il faut rattacher : *ahendu*, j'entends; *andu*, sentido (en espagnol), sens en général; *ananda*, sentir, ressentir; *che añându caracatu*, j'ai du jugement; etc. *Ang*,

ceci, cela, il y a que... alors, maintenant, *mo ang*, conjecture; *ang*, esprit, âme, conscience; *aporându*, information, etc. (pages 20 à 26).

Tableau ou gamme (réduite) pour étudier les mutations et l'expressivité des voyelles indiquant le sens occasionnel d'un mot (voir nos Notes Générales, *etc. Paris, 1897, p. 26, 27)*[1].

i	tĩ	ti	igne	gni	inc	ig	itl	sin	sic, chic.
è	tẽ	tè	ègne	gnè	ènc	èg	ètl	sen	tic, pic
a	tã	ta	agne	gna	anc	ag	atl	san	hvic, etc., etc.
o	tõ	to	ogne	gno	onc	og	otl	son	etc., toutes
ou	tõũ	tou	ougne	gnou	ounc	oug	outl	soun	consonnes

Répliques en différentes langues américaines du thème Tupi Guarani de cette étude.

Caraïbe *tijn*, pierre longuette; *agouti*, *coati*... Nous négligeons le caraïbe trop proche du tupi; Galibi *agouti*, chien; *po inga*, sanglier; Barè *mo noti*, mon nez; *manasi*, tamanoir; Tupi G. *tapiti*, tapir; Roucouyenne *taïpouri*, *maïpouri*, tapir; *pieneken*, sanglier; Guahiba *negouti*, tigre; Piaroa *tchidosi*, doigt; *agouri*, chien, *tchihino*, nez; Otomaco *camouishi*, ongle; *cay cay*, dents; *cay cari*, nez; Fuègien *na hay*, dents; *no y*, id.; Yarouro : *tseinde*, méchant; Arrouague *ou kouti*, mon pied; *addi*, chose dépassante; *adin*, id.; *addenna*, branche, membre; *akoachi*, flèche à poissons; *akkutan*, feuilles sèches gladiolées; Cumanagota *euna*, nez; Chayma *ona*, nez; Fuègien *tel tel ou*, les ongles; Puinavi *a sim*, pied; *mo hec*, nez; Oyampi *essi*, bec; *incic*, *icic*, id.; Baniva *tsitsi*, piment; *catsitsi*, fourmi; *putersi*, hameçon; *apuca sina*, hache; Chibcha *zinca*, ongle; *chinansuca*, chose resplendissante; *gyn*, papagaïo; *chihine*, aiguille, épingle; *angueze pcuesca*, entendre le bruit; *aïn suca*, gazouiller, les oiseaux; en Arroüague *lintoa*, il chante; Chibcha *aty hy*, piquant; Atanquez *koti*, épine; *tunkana*, boutoir, museau, hocico; *notinche*, lèvre; *Kanan*, cri; Bintuka *tuh*, aigre, acide; *dindi*, coude; *uti*, crabe; *akanzi*, chant; Veragua-Guaymi *cotu*, hameçon, anzuelos; Guaymi nord *cooddu*, id.;

1. L'accent circonflexe a été employé comme signe nasal : *ẽ* vaut *eñ*,

cotugua, épine; *tu*, dents; *duca*, *ruca*, cèdre aciculé; *taïn*, colorado (rouge = blanc = coloration pénétrant vite l'œil); *teinca*, *zeenigo*, quitar, sortir. Kishua *tuna*, figue (épineuse) du nopal; *cinca*, nez; *pichin*, oiseau; *pinchi*, vision; *pinchi*, toucan; *sunca*, menton; *tinca*, termite; *cintiru*, peccari; *can n'iy*, un son; *cotinga*, oiseau; *chicana*, poinçon, *chincana*, poignard; Maya : *tsay*, aigu, pointu; *than*, dire, parler; *titz*, coin; *unc*, id.; *chii*, mordre; *chic*, avati. Cakgi *chinlin*, aigle; *tzi*, chien; *chaim*, étoile.; *can*, jaune. Othomy *na thay*, flèche; *tzini*, chien. Yucatèque *tzendale*, serpent; Opata *tutzi*, tigre; *chi*, oiseau; *chimu*, id.; Cahita *chibu*, amer; Hevè *siibi*, faucon; Pirinda *tzini*, chien; Comanche *zari*, chien (voir la série orénoquaise *chaï*, *ouri*, etc.), *share*, id.; *charlee*, id.; Chippeway *thling*, chien; *sliengh*, id.; Totonaque *chichi*, chien; Aztèque id.; Cora *tzeuk*, chien; Aztèque *citli*, lièvre; Chiapanèque *nequi mendi*, Indien chiapanèque; *dili*, tigre; *nuri*, oiseau; Taënsa *tern*, bras, anse; *twan*, pied; *ksounga*, amer; *atena*, traverser; Terre de feu : *taouqua*, oiseau; *tou oum*, une dent; *tia cou*, flèche (a-gou-ti). Mots extraits d'un recueil de 25 pages. — Nous laissons de côté 27 pages spéciales à l'Arroüague et au Nahuatl (pages 67 et suivantes du *Mémoire intégral*).

Ancien Monde. — *Langues ougro-finnoises; vocabulaire comparé de* O. Donner. *Racine oug.-fin.* 724. — *săn zal*, *šin zal*, saveur pénétrante, comparez à *Hêê*, *hê* du tupi g. — Racine *San*, numéros de 726 à 741. — O. Donner; types principaux : *sân*, *son*, *sun*, *sen*, *sin*, *han*, *hon*, *hin*, *an*, *ôn*, *huan*, *sien*, *hien* (20 racines). 726. Syrien *cĭn*, perte, déchet; *cĭn-ti*, devenir étroit. Esthonien *hon*, *hôn-u-tus*, maigreur; Mordvine *sin-da-n*, désunir, scinder; Magyar *săn-ja-r*, plainte, larme; 729. Zyrjene *s'önid*, devenir chaud; *sŭnda*, luire. — Rac. 618. zyrj. *ši*, *cĭ*, soleil; *sĭn*, *cŭn*, finir, aller [comparez le Nahuatl *tzin*, bout, commencement = fin = 2 bouts), Magyar *sunni*, *sönni*, avoir pitié; plaindre, *sănni*, s'attendrir; 734. Finnois *hänta*, queue; Vêpse *händ*, id.; Esth. *hun-t*, loup; 736. Lapon *sanas*, *sid nac*, démangeaison. De 739 à 741 sont 17 variantes *šan*, *zin*, etc., bruire, parler, louer, etc. et les formes *tan*, *tin* (520) que

Donner compare à l'indo-européen *svan*. Vepse *sanu*, dire.

Langues indo-européennes. — Toute la série indo-européenne d'où vient le français *dent*.

Langues du Pamir (Vocab. Tomaschek). — Toute la série doigt, *finger* = *yangl*.

Langues africaines. — *Eigne*, épine, flèche, etc.

CATALOGUE DES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS A WASHINGTON, D. C.

SE RAPPORTANT AU MEXIQUE

Ce catalogue m'a été envoyé, d'ordre du docteur Herbert Friedenwald, chef du département des manuscrits, par Mr C.-H. Lincoln, le sous-chef du même département.

J'ai l'honneur de le déposer sur le bureau.

J. F. LOUBAT.

THE LIBRARY OF CONGRESS.

Manuscript Departement.

Washington. D.-C. july 18-1900.

My dear Sir.

In the absence of Dr Herbert Friedenwald and by his direction, I am sending you the accompanying list of manuscripts in this division relating to Mexican history. In addition to the material in this list, we have certain printed matter in the form of pamphlets etc. ,which would probably be of no use to you. If however there is any other way in which we can serve you, it will be a favor to do so.

Very respectfully.

(signé): C. H. LINCOLN,
acting chief, Manuscripts Division.

Le Duc de Loubat,
47, rue Dumont-d'Urville,
Paris, France.

CATALOGUE OF MANUSCRIPTS RELATING TO MEXICO.

Las Casas. Barlholomew.

Historia apologetica de las Indias. Ms. copy, 4 vols. pp. 506, 509, 629,

545. Printed in part in vol 5, pp. 237-560, of « Historia de las Indias ahora por primera vez dada à luz por el Marqués de la Fuensanta del Valle y José Sancho Rayón ». Madrid, M. Ginesta, 1875-76.

Oviedo y Valdes, Gonzalo Fernandez de.

Historia Natural y General de las Indias. 3 vols. F°, ff. 260, 303, 450. Probably a copy of the shorter history printed in 1526 and not of the « Historia General de las Indias » 1535-48. The former was printed at Toledo, is included in Barcia's « Historiadores primitivos », in Vedias « Hist. prim. de Indias ». A large part is in English in Eden's Decades of the New World (1555). The 2d work was printed at Salamanca, 1547 as « Coronica de las Indias ». The *Historia de las Indias* 1535-1548 was published in France with title « Histoire Naturelle et générale des Indes » in 1555, and again in 1556.

Duran. Fray Diego.

« Historia Antigua de la Nueva España con noticias de los ritos y costumbres de los Indios y Esplicacion del Calendario Mexicano ». Ms. 3 vols. F°, with illuminations, ff. 449, 350, 450. The first 68 chapters of this work are printed (ff. 1-660, 1-40) under editorship of José Fernando Ramirez, as Vol. I. « Historia de las Indias de Nueva España », Mexico, 1867. The volume was suppressed by the Mexican Government, and is extremly rare.

Revella Gigedo, (Guemez Pacheco de Padilla, Horcasitas y Aguayo, Juan Vicente) Conde de. (Viceroy of Mexico).

Instruccion reservado del Reyno de N. E. que el Exmo Sr, Virrey — dio a su sucesor el Exmo Sr. Marqués de Branciforte. En el ano de 1794.

Ms. copy of a memoir believed to have been drawn up by Rafael Bachiller y Mena. Printed, Mexico, 1831, under title somewhat lengthier than the above. F° 350-400 pp.

Barry, David, (compiler).

Papeles varios de America. Ms. 584 pp. F° 1820a. The volume is a collection of manuscript copies of various papers relating to America. It contains accounts of the native races, and their treatment by the Spaniards from Mexico to Chili and is illustrated with maps and drawings, one of the latter being a reproduction in colors of some native work. Among the manuscripts bound in this collection is the following : « Crueldades á las Indios, Mexico, Provincia de Yucatan Real Ordan de Carlos 2a. Madrid, 1722 ». The first tract which gives the title to the collection is headed : « Coleccion de Notas, Extractos, Yteneraríos, Derroteros y Papeles varios, para former y del Peru : sacados, la mayor parte, de la Guia Politica, Eclasiastica y Militar del virrey nato del Peru por Don Joseph Hipolito Unanue en Lima por el año 1786, y-7 : »

Much of the material in this volume has been printed in : Juan y Santacilla and Ullo a (Antoine de) Noticias secretas de America, — escritas

— segun las instrucciones del — Secretariode Estado, y presentados en informe secreto a S. M. C. — Fernando VI, por. — Sacadas a luz para el verdodero conocimiento de gobierno de los Españoles en la America meridional, por D. Barry. (Apendice, Informe del Intendante de Guamanga. Don D. O'Higgins al Ministro de Indias etc), 2d pt, London, John Murray, 1826. The illustrations and portions of the text are lacking in the printed edition.

There is also an English translation : « A voyage to South America : Describing at large the Spanish Cities, Towns, Provinces, etc., on that extensive Continent. Intersperced throughout with reflections on the Genius, Customs, Manners, and Trade of the Inhabitants ; Together with the Natural History of the Country ..... by Don George Juan and Don Antonio de Ulloa ..... Translated from the original Spanish, illustrated with Copper plates. » London, Davis and Reymers, 1758, 2 vols. 7 plates : Four other editions were published at London and three at Dublin. None contain the Spanish work in full.

Hidalgo, D. Miguel.

Documents relating to trial for heresy by the Inquisition. Mss. and broadsides. Fo 153 ff.

Documents relating to the trial have been printed : [J. E.] Hernandez y Dávalos : Col. Doc., I, pp. 7-61. Mexico 1877.

Fragmentos de Historia.

Fragmentos de Historia de Nueva España copiadas de un Malisimo Exemplar que posé D. Diego Panes : 462 pp. recent ms. (Neither these extracts nor the original appear to be printed).

Munoz, J. B.

Historia del Nuevo Mondo-Portions of books 7 & 8. (Recent copy of the original which is probably at Seville).

Voyage Polytechnique (Nicolas Thierry de Menonville).

1° Account of a Journey from France through some of the West Indies and through Mexico in search of information regarding Cochineal cultivation. Incidentally much is given of the people and their government, pp. 515-1777. Maps & tables. A translation is published ; (without the maps et tables. London 1812).

2° Various papers on the cultivation and growth of Cochineal.

Antarcha de Americanos.

Antarcha de Americanos y Coleccion de varias papelos mui curiosos utiles é interesantisimos á la Sagrada Religion Catolica y profesamos á el Rey de España, y à la Deliciosima Patria, en cuyo suelo tubimos la gran dicha de nacer los perseguidos y afligidos Americanos.

(This work is in six volumes, and is a collection of manuscripts, original and copies, and printed pamphlets relating to Mexico from the discovery

until after the attainment of independence. Index at the beginning of first volume).

Ledesma, Joseph de.

Itinerario historica viage y hizo de la America Septentional à la Europa, 1700, Ms. 1749, 177 ff.

Provincias Interiores de Nueva Espana.

F° 1799, ff. 174.

Among the manuscripts in this volume is the following : *Teniente, D. Jose Cortés.* « Memorias sobre las Provincias del Norte de Nueva España ». Ms. ff. 88 (printed in part; Senate Ex. Doc. 78 p. 3, pp. 119-127-33ª Congr. 2ª Sess.).

Perez de Ribas, Andres.

Coronica y historia religiosa de la provincia de la compañia de Jesus de Mexico en Nueva España 1571-1624, 2 vols F° pp. 720 & 770. (written during the early part of the 17th century).

Morfi, Padre Juan Agustin.

Historia de Texas, F° pp. 242, une illustration, 1780-81.

Olmos, Andres de.

El arte de la lengua Mexicana. 8° ff. 145. 16th century. (Said to be similar to the ms. in the Bibliothèque Nationale, at Paris, but contains 35 pp. of « platicas » in Nahuatl lacking in that manuscript. (See « grammaire de la langue Nahuatl ou Mexicaine. » R. Siméon, Paris, 1875).

COMÉDIES EN LANGUE NAUALT

PAR M. F. DEL PASO Y TRONCOSO

Les armes venaient de donner à la couronne d'Espagne le domaine de la plupart des territoires qui forment aujourd'hui l'Amérique latine, occupés auparavant par des nations nombreuses qui parlaient des langues diverses, et qu'il s'agissait d'attacher à la nation conquérante par le seul lien possible à cette époque-là : celui de la religion chrétienne. La tâche du guerrier cessant, commença alors celle du catéchiste, dont la première préoccupation fut d'apprendre les langues des divers pays conquis et de communiquer dans leurs propres langues les principes du Christianisme aux populations aborigènes. Le catéchisme fut alors traduit dans toutes les langues américaines ; et les oraisons, les commandements et les autres préceptes religieux furent communiqués aux catéchumènes, auxquels on les faisait apprendre par cœur, aux vieillards aussi bien qu'aux enfants, en les réunissant par groupes, suivant l'âge, le sexe, les conditions sociales, etc. : œuvre méritoire et d'une grande patience. Mais cela ne suffisait pas encore : on devait aussi leur inculquer la loi nouvelle en les instruisant sur les passages de la Rédemption, et, pour ce faire, la connaissance de la Loi ancienne et des origines de l'humanité, suivant les traditions registrées dans la Bible, s'imposait nécessairement.

Comment leur inculquer une telle connaissance par un procédé rapide, général, imposant, et qui vint s'imprimer dans la mémoire, se graver dans le cœur des néophytes d'une manière indélébile? Voilà la question que les mis-

sionnaires se posèrent, et qu'ils crurent résoudre au moyen des représentations théâtrales du genre religieux, alors en vogue; par ce moyen, ils réunissaient tout le peuple des néophytes, comme pour une fête, et, en les divertissant, la tradition biblique; entourée de tout l'apparat de la scène, pénétrait jusqu'au fond de leurs consciences et y restait fixée presque à l'insu des individus qui formaient l'auditoire. Les missionnaires, se mettant à l'œuvre, toutes les traditions, tous les enseignements de la Bible, traduits dans les langues américaines, depuis le premier péché de l'homme jusqu'au Jugement final, furent mis en scène. Le théâtre était établi dans la campagne au voisinage des églises récemment bâties; les acteurs se choisissaient parmi les plus instruits de ceux qui suivaient les cours dans les écoles qui venaient de se fonder; les directeurs de la scène étaient de bons missionnaires; et l'auditoire, la population entière, qui comprenait parfaitement ce qu'on représentait dans sa propre langue, retenait le nom des personnages, les épisodes où ils étaient intervenus, et en tirait l'enseignement moral, qui, du reste, lui était minutieusement expliqué lorsque la représentation finissait, comme c'était l'habitude à cette époque.

Les chroniques religieuses des premiers missionnaires ont conservé le souvenir de ces représentations dramatiques, dont elles font des descriptions, parfois minutieuses, parfois abrégées, mais toujours pleines d'intérêt. Le souvenir de la représentation dramatique concernant le premier péché de l'homme nous a été transmis par un des douze premiers missionnaires franciscains arrivés au Mexique, le vénérable Père Toribio Motolinía : les Indiens de Tlascala sont ceux qui l'ont mise en scène, et probablement le bon missionnaire en a été le directeur, l'inspirateur, ou peut-être même l'auteur, puisqu'il résidait alors au couvent de la ville, et qu'il a relaté dans son *Histoire des Indiens* les moindres particularités de la fête. Les personnages parlaient la langue mexicaine, et c'est ainsi que les événements les plus saillants de la Genèse, les noms d'Adam et d'Ève, la tentation par le serpent, etc., furent appris et retenus par les nouveaux croyants. C'était, du reste, pour les catéchistes, une affaire

de première importance que celle de combattre la Cosmogonie et le système du monde que les Indiens avaient imaginés (et dont ils nous ont transmis les circonstances et par leurs peintures et par leurs traditions), en leur opposant les traditions et les enseignements de l'Ancien Testament, qui formaient la base de la prédication chrétienne.

La notion des récompenses et des punitions qui attendaient les hommes après leur décès, dans une vie nouvelle, se prêtait encore à une imposante représentation théâtrale, dont l'idée et le succès de l'exécution reviennent à un des moines franciscains les plus éclairés de cette époque : Frère André de Olmos, dont les travaux dans la Linguistique et dans l'Histoire sont presque complètement perdus ; mais le peu qui en reste, — et qu'un savant français, Rémi Siméon, a sauvé de l'oubli, — c'est-à-dire sa *Grammaire de la langue náuatl*, suffit pour attester l'énergie de ses facultés mentales, car on y reconnaît une méthode et une critique moins défectueuses que celles de ses contemporains qui ont traité le même sujet. — Mais retournons au Théâtre. Le bon Frère Olmos fit représenter par les Indiens de Tlatelolco le Jugement final, et on peut facilement comprendre l'effet que la mise en scène de cet événement dramatique aura fait sur un auditoire dont les idées étaient singulièrement différentes, puisque seuls, les guerriers morts au champ de bataille, les femmes mortes en couches, les individus sacrifiés aux dieux ou les personnes mortes dans l'eau et par les effets de la tempête allaient, pensait-on, à la maison du soleil et au paradis terrestre, tandis que les décédés de toute autre manière étaient condamnés aux ténèbres à perpétuité.

Les ouvrages dramatiques des Frères Motolinía et Olmos ayant disparu, je n'en puis malheureusement donner ici qu'une faible idée ; mais, dans mes recherches, j'ai pu trouver d'autres ouvrages du même genre, et je suis parvenu à former une petite collection de dix pièces de théâtre écrites en langue mexicaine, presque toutes sur des sujets religieux, et quelques-unes sur les traditions de la Bible. J'en formerai un petit volume qui sera le premier de la *Bibliothèque Náuatl* que je me propose de publier avec des originaux tirés du Théâtre, de la Poésie, de l'Apologue, des Traditions, des

Annales, de l'Histoire, des Institutions, de la Rhétorique, de la Mythologie, des Hymnes aux divinités païennes, des Traditions populaires (que les Anglais appellent *Folk-lore*), de l'Histoire naturelle, etc., etc. Les pièces religieuses ont été rangées suivant l'époque assignée par la Bible ou par les croyances populaires aux sujets qui y sont traités, et la première de ma collection est celle du *Sacrifice d'Isaac*. Je l'ai fait imprimer à Florence, comme un faible hommage au XIIe CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES; je l'ai traduite en espagnol et j'y ai ajouté une petite introduction où je fournis des explications très courtes sur le système d'orthographe adopté, et sur le système employé pour aider le travailleur à traduire, en lui donnant les moyens de commencer à apprécier les fonctions que chaque mot remplit au discours

Auparavant, j'avais traduit une autre pièce sur l'*Invention de la sainte Croix par sainte Hélène*, écrite en langue mexicaine au commencement du XVIIIe siècle par le curé D. MANUEL DE LOS SANTOS Y SALAZAR, né à Tlascala de parents indiens. Cette comédie religieuse, assez élégamment écrite, je l'ai fait imprimer à Mexico il y a dix ans; mais, l'édition en étant épuisée, elle sera réimprimée dans mon volume du théâtre náuatl. — Maintenant, j'ai l'honneur de vous en présenter deux autres dont je dédie la première au XIIe CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES comme un hommage; comme elle est trop volumineuse, elle sera publiée à Florence à mes frais. Elle a pour sujet l'Épiphanie; mais comme elle n'a pas de titre sur l'original, je lui ai imposé celui d'*Adoration des Mages*. C'est une pièce nettement religieuse qui était représentée d'abord hors de l'église, puis dans l'intérieur même du temple, et avec cette circonstance singulière que la fin de la pièce coïncidait avec la célébration de la messe, mais sans faire perdre à l'acte religieux rien de son sérieux. Je vais m'expliquer. A l'extérieur de l'église on représentait l'arrivée des trois Mages, leurs pourparlers avec HÉRODE à Jérusalem, et ensuite leur départ pour Bethléem, guidés par une étoile. L'astre s'arrête sur le portique de l'église, et les trois Mages y entrent au moment où on commence à dire la messe; ils vont jusqu'à l'autel, s'y agenouil-

lent et, au moment de l'Évangile, lorsque le Credo est passé (et tout cela est consigné dans la pièce) ils adressent au Nouveau-Né, mis avec la Vierge et le saint Joseph près de l'autel, ils lui adressent, dis-je, leurs salutations, qui sont des vraies oraisons, empreintes de l'idéologie indienne, dont la lecture, et plus encore la traduction, est très instructive.

Quant à la deuxième pièce que je vous présente aujourd'hui, elle est intitulée : *Une petite Vieille et le Gamin son petit-fils*. C'est, à proprement parler, une farce très courte, un intermède du genre de ceux qui se représentaient entre deux pièces sérieuses. L'original, dont l'écriture appartient au XVIIIe siècle, n'occupe que trois pages in-4° : cette pièce, comme les autres que je publie, je la crois une simple copie d'un original plus ancien, mais je lui attribue quelque importance, à cause des idées nettement mexicaines qui découlent de son langage, et du caractère de bouffonnerie tout à fait grossière, avec imitation de cris d'animaux, dont cette petite farce est empreinte. C'était la manière de faire des anciens Mexicains; eux aussi, ils avaient un théâtre dont les acteurs, qui dansaient en même temps, se travestissaient, dit SAHAGUN, « les uns en grands oiseaux, les autres en qua-« drupèdes, ceux-ci en petits oiseaux, ceux-là en papillons, « quelques-uns en grosses abeilles, quelques autres en mou-« ches ou en escarbots. On en voyait qui chargeaient sur leur « dos un homme endormi, disant que c'était le sommeil... « D'autres se travestissaient aussi en revendeurs de bois à « brûler ou de légumes ; d'autres se déguisaient encore en « malades, en lépreux, etc., etc. ». Le théâtre où se donnaient les représentations se trouvait au centre du grand marché de Tlatelolco ; et CORTÈS, le conquérant, le décrit comme un grand massif de maçonnerie, pas très haut, carré, d'une longueur de trente pas entre deux angles, où les comédiens et jongleurs montaient pour donner leurs représentations à l'air libre, devant le public placé tout autour. Dans notre pièce il y a des cris d'animaux, et la farce se termine par une danse : elle a donc quelques caractères des anciennes représentations préhispaniques. En voici la traduction :

« *Intermède qui fait rire beaucoup, qui fait jouir à plusieurs reprises.*

« UNE PETITE VIEILLE ET LE GAMIN SON PETIT-FILS

« ¶ Sort la petite Vieille, entièrement bossue, courbée ; appuyée sur un long bâton de bois ; portant à la main une tasse faite d'une espèce de gourde, et remplie du miel épais de l'agave. »

« La Vieille. — J'eus l'envie, le caprice, j'ai convoité le miel épais : afin que, pour cela, je ne me remue pas et que mon accouchement n'arrive pas avant terme, je suis allée l'acheter pour le prendre. — Pierrot, Pierrot, ou es-tu ? Sot, niais : tu n'as pas soin des dindes : un de ces jours tu les donneras à manger au loup. »

« Pierrot. — Aïeule, aïeule : j'ai jeté des pierres à la bête féroce qui vint prendre les petits dindons. En un moment il en prit quatre : le premier il le mit sur son dos, un autre il le prit entre ses dents, un autre il l'emporta dans ses bras, et le dernier il le mit sous son bras [1] ; de sorte qu'il va les manger pour détremper son gosier. »

« La Vieille. — Oh, malheureuse que je suis ! (Je doute) que ce soit toi qui en manges. C'est peut-être toi qui les mange. »

« Pierrot. — Oh non, la grande mère. C'est que j'imite la bête féroce. Qu'est-ce que tu as là dans la main ? »

« La Vieille. — Rien, imbécile. C'est du poison pour les chiens que je porte ici. N'en mange pas, car autrement tu mourrais comme un possédé. Regarde bien, je le mets ici. —

1. La bête féroce pouvait agir comme un homme, suivant les idées des Aztèques. — L'auteur parle ici de dindes *(Totolime)* et de petits dindons *(Totolkokone)*, c'est-à-dire, de poules et de poulets d'Inde ; mais plus tard il écrit que le gamin imite les bruits faits par le coq ou la poule d'Espagne (*Káxtil*), en associant ainsi les choses et les idées nouvelles aux choses anciennes.

Voyons, que je pense d'abord à l'enfant que j'ai conçu. J'ai des douleurs très fortes aux hanches. Peut-être vais-je avorter. »

« ℄ Elle s'en va. Pierrot s'assied : il chante (ou glousse) comme le coq (ou la poule) d'Espagne [1]. »

« PIERROT. — La petite vieille, ma grande mère, ne voit plus. Je détruirai ses dindes, j'en viendrai à bout. Le loup, la bête féroce, c'est moi. Que je voie le poison pour les chiens. Dieu le veuille ! Elle le laissa placé là-bas. Est-ce qu'il sera agréable au goût ? Sera-t-il doux, sera-t-il amer ?

« ℄ Il introduit les doigts dans la tasse et en goûte le contenu. »

« Ah, ah, combien il est doux et bon : ainsi les chiens ont envie de le manger, et c'est pour cela qu'ils meurent. Dieu veuille que je ne me transforme pas en chien. »

« ℄ En quelque lieu qu'il le mange, il se couche de côté maintes fois. »

« Voici une mort vraiment douce. Le voilà fini. Râclons l'écuelle. »

« ℄ Il aboie maintes fois, imitant le chien. »

« Ouah, ouah, ouah. Plaise à Dieu que ce que j'ai convoité sorte de moi. — Moi, tendre enfant, je me suis procuré une mort violente. Oh ! malheureux que je suis ! C'est ma gourmandise qui m'emporte. Plût à Dieu que je pusse vivre encore sur la Terre ! Il me semble que je m'engourdis déjà, que mes yeux s'obscurcissent. »

« ℄ Il se redresse, il court de côté et d'autre, il étend (ou agite) ses mains. »

« Je meurs, je meurs déjà. Voici ma bêtise : ce que j'ai recherché, ce que j'ai voulu. »

« ℄ Rentre la Vieille. »

« LA VIEILLE. — Pierrot, Pierrot, où es-tu ? »

1. On emploie ici ces deux mots mexicains : *ikakaxóa*, thème verbal, et *Káxtil*, substantif. Le verbe *ikakaxóa* est onomatopéïque et imite plutôt le gloussement; mais *Káxtil* est un nom commun au coq et à la poule d'Espagne : peut-être le gamin imitait-il tour à tour les bruits faits par le mâle et par la femelle.

« PIERROT. — Aïeule, c'est seulement entre les dents que je serre mon âme : je meurs déjà. »

« LA VIEILLE. — Et pourquoi meurs-tu ? Est-ce que je t'ai laissé malade ? »

« PIERROT. — Aïeule : 1200 chiens sont venus. Ils commencèrent à manger le poison que tu avais laissé mis là-bas : comme le mets avait l'air d'être fort savoureux, j'eus immédiatement l'envie d'en goûter un petit peu. »

« LA VIEILLE.— Sot, mauvais sujet, glouton ! Monpetit miel épais que j'ai convoité, tu me l'as mangé ! Si j'ai maintenant quelque envie de femme grosse, qu'est-ce que je mangerai ? »

« ¶ Elle lui donne des coups de bâton. Pierrot se met à courir. Elle le poursuit et donne des coups sur les planches de l'échafaud tout en marchant lentement tout autour. Ensuite tous les deux se mettent à danser. »

La farce se termine par ce bal.

Revenant à présent au sujet des comédies jouées sous la direction des missionnaires, je vous dirai, Messieurs, pour terminer, que ces braves religieux ont rendu un grand service à la Littérature dramatique, car ils ont introduit le vrai Théâtre dans mon pays ; s'il est bien certain en effet que les nations du Mexique avaient, comme je l'ai dit tout à l'heure, une espèce de représentation théâtrale, celle-ci n'avait pas un caractère bien déterminé. J'ai travaillé cependant à en réunir les éléments, et je les indiquerai dans l'introduction à mon volume sur le Théâtre en langue náuatl, que je présenterai d'abord à la SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS, à laquelle je dédierai mon travail.

LE PARLER DES CAINGANGS

PAR LUCIEN ADAM
Membre de la Société des Américanistes de Paris.

Les Caingangs, dénommés *Coroados* par les Brésiliens et *Tupis* par les Argentins, paraissent avoir essaimé de l'État de Paraná : au nord dans l'État de São Paulo, au sud dans celui de Rio Grande do Sul, au sud-ouest dans le territoire des Missions de la République Argentine.

Vers 1760, ainsi qu'un vieux Coroado de Jatahy l'a conté au général Ewerton Quadros [1], à la suite d'une « formidable guerre civile », les vaincus traversèrent le Paranapamena [2], et leurs descendants vivent aujourd'hui dans les forêts de la partie méridionale de l'État de São Paulo. C'est parmi eux que le colonel Toledo a recueilli les éléments du vocabulaire *Camé* publié par Martius. Les Caingangs étaient alors connus sous les noms de *Camés* [3], de *Tactayas*, de *Voturoes* qui étaient ceux d'autant de clans, et aussi sous la dénomination générale de Bugres.

En 1858, les Caingangs qui occupaient le territoire des comarcas actuelles de Castro et de Guarapuava furent mis à mal par les Brésiliens avec l'aide du cacique Condá, devenu

1. *Revista do Museu paulista*, publicada por H. von Ihering, S. Paulo, 1895.

2. Grand affluent de gauche du Paraná, limitrophe entre les États de Paraná (riv. g.) et de São Paulo (riv. dr.).

3. *Camé* figure dans le vocabulaire du Col. Toledo avec la signification de « vecors », et dans le vocabulaire Kaingangue de M. Ambrosetti avec celle de « miedoso ». Ce même nom apparaît dans une légende des Caingangs de l'État de Paraná, et aussi dans les dénominations de plusieurs tribus Gês : *Pio-came-crans*, *Jo-came crans*, *Crure-came-crans*.

l'allié de ceux-ci. Leur défaite provoqua une seconde émigration sur les suites de laquelle nous avons deux versions. Selon le général E. Quadros, les émigrants se sont réfugiés à la colonie militaire de Jatahy où ils sont demeurés, vivant à coté d'un groupe d'Indiens de Cayuás [1], sans jamais contracter d'alliances avec leurs voisins, mais reconnaissant les descendants des émigrés de 1760 pour leurs parents. D'après M. Telémaco Morosini Borba, cité par M. Juan B. Ambrosetti [2], les autorités de Jatahy auraient créé pour les nouveaux venus les aldeas de San Gerónimo et de San Pedro de Alcantara, et les Coroados qui avaient été dirigés sur la première y seraient demeurés tandis que ceux qui avaient été internés dans la seconde l'auraient abandonnée pour aller vivre, d'ailleurs pacifiquement, dans les forêts des vallées du Tibagy [3] et de l'Ivahy [4]. Quoi qu'il en soit, l'esquisse grammaticale œuvre du général E. Quadros se réfère au parler des Caingangs de la seconde émigration.

En 1865, au cours d'une mission scientifique dans la province de Rio Grande do Sul, M. Reinhold Hensel a recueilli les éléments d'un court vocabulaire du parler des Coroados de la colonie militaire de Caseros [5].

Il y avait encore, à cette époque, nombre de Coroados vivant à l'état sauvage et s'attaquant de temps à autre aux établissements des cultivateurs; aussi le gouvernement avait-il dû prendre le parti d'établir, sur divers points au nord de la Serra Geral, des colonies militaires dont les directeurs avaient pour mission d'attirer de gré ou de force les Coroados hors des forêts et de leur faire adopter un mode d'existence sédentaire. D'après R. Hensel, les Coroados avaient pénétré dans la province par le nord-ouest, venant de la province de Paraná. Il y a lieu de penser qu'ils avaient traversé le Terri-

1. Les Cayuás de l'État de São Paulo sont, comme les Cainguas du Territoire des Missions, des indiens de race *guaranie*.

2. *Los indios Kaingangues de San Pedro* (*Misiones*), con un vocabulario, por Juan B. Ambrosetti, Buenos Aires, 1895.

3. Affluent de gauche du Paranapanema.

4. Affluent de gauche du Paraná.

5. R. Hensel, *Die Coroados der brasilian. Provinz Rio Grande do Sul. Zeitschr. f. Ethnologie*, Bd I, 1869.

toire des Missions plutôt que la province de Santa Catharina alors occupée par des Botocudos.

Les descendants des Caingangs de l'État de Paraná qui n'ont point émigré vivent à l'état sauvage, mais inoffensifs, dans les forêts du Piquiry au sud de l'Ivahy et de l'Yguazu, affluents de gauche du rio Paraná. C'est dans cette région que M. Edmundo Barros a recueilli les éléments du vocabulaire publié en appendice par M. J. B. Ambrosetti. Ce dernier a inséré dans son vocabulaire Kaingangue, un certain nombre de mots appartenant au parler des « Coroados de la province de Paraná ».

La tribu Kaingangue, qui habite aujourd'hui l'aldea de San Pedro située au cœur des Altas Misiones, presque à égale distance du Haut Uruguay et du Haut Paraná, a pénétré dans les Missions en traversant le premier de ces fleuves soit du côté de Palmas, soit de celui de Rio Grande. Après avoir vagué dans les forêts, ignorée des Argentins, la tribu se révéla, en 1840, par le massacre d'une expédition de chercheurs de maté. Connus depuis ce temps sous le nom de Tupis, les Kaingangues terrorisèrent les habitants de la région jusque vers 1875, époque à laquelle ils firent la paix avec eux et se fixèrent à San Pedro où M. Ambrosetti a étudié leur parler en janvier 1892 et en mars 1894.

Voici une très curieuse légende qui a été contée à M. Morosini Borba par un cacique « quien la oyó de la madre de la madre de su madre, la que la habia oido á su vez de sus antiguos progenitores ».

Anciennement, il y eut une grande inondation qui submergea toute la terre habitée par nos ancêtres, à l'exception de la cime de la sierra *Krinjidjimbé* [1].

Les *Kaingangues*, les *Kadjurukrés* et les *Kamés* nageaient dans cette direction, portant dans la bouche des tisons enflammés.

Épuisés de fatigue, les *Kadjurukrés* et les *Kamés* se noyèrent, et leurs âmes s'en furent vivre au centre de la sierra.

Les *Kaingangues* et un petit nombre de *Kurutón* [2] atteigni-

1. *Krinjidjimbé* es la sierra do mar.

2. Le *Kuru* est « un gran manto de forma cuadrada del que se sirven para

rent à grand'peine la cime du Krinjidjimbé où ils se maintinrent durant de longs jours, les uns couchés sur le sol, les autres, à cause du peu d'espace, accrochés aux branches des arbres, sans que les eaux baissassent, et sans manger.

Ils s'attendaient à mourir, quand ils entendirent le chant des Saracuras [1] qui venaient, portant, dans des paniers, de la terre qu'elles jetaient dans l'eau laquelle, à cause de cela, se retirait lentement.

Les Indiens leur crièrent de se hâter, ce qu'elles firent augmentant en même temps leur chant et invitant les canards à les aider.

En peu de temps, elles arrivèrent avec la terre jusqu'à la cime, formant comme un terre-plein sur lequel sortirent les *Kaingangues* qui se trouvaient là, moins ceux qui étaient dans les branches des arbres qui se transformèrent en Monitos, et les *Kuruton* en Carayás.

Comme les Saracuras avaient commencé leur travail du côté où le soleil naît, à cause de cela nos eaux courent toutes vers le couchant et vont tomber dans le grand Paraná.

Quand les eaux furent taries, les *Kaingángues* s'établirent dans le voisinage immédiat du Krinjidjimbé.

Les *Kadjurukrés* et les *Kamés*, dont les âmes étaient allées vivre dans le centre de la Sierra, commencèrent à y ouvrir des chemins. Après bien du travail, ils parvinrent à sortir de deux côtés. Du côté par où sortirent les *Kadjurukrés*, le terrain était plane et sans pierres (ce qui fit que leurs pieds se conservèrent petits); il y jaillit un agréable ruisseau. Au contraire, le chemin des Kamés déboucha sur un terrain très pierreux, leurs pieds s'y meurtrirent et enflèrent durant la marche, ce pourquoi ils les ont conservés gros jusqu'à ce jour. Aucune source n'ayant jailli de ce côté, la soif les obligea à demander de l'eau à *Kadjurukré* qui leur permit de boire autant qu'il leur fut nécessaire.

cubrirse al dormir, cuando hace frio, usàndolo tambien de dia, cuando la temperatura los obliga, y en sus bailes ». Kuru-tón signifie « sans kuru, nu ». Les Coroados de São Paulo traitent de *Kuruton* les Indiens que les Paulistes dénomment à tort *Chavantes*.

1. *Saracura* es la Polla de agua *(Fulica ó Aramides)*.

Au sortir de la Sierra, les *Kaingángües* ordonnèrent aux *Kurutón* d'aller chercher les paniers et les calebasses qu'ils avaient laissés en bas avant l'inondation; ils partirent, mais ils eurent la paresse de ne pas vouloir remonter, ils demeurèrent où ils se trouvaient et jamais plus ne se réunirent aux *Kaingángues;* c'est pourquoi nous nous saisissons d'eux quand nous les rencontrons, parce qu'ils sont nos esclaves et ont pris la fuite.

Pendant la nuit qui suivit leur sortie de la Sierra, ils allumèrent du feu, et *Kadjurukré*, utilisant la cendre et le charbon, fit les Tigres auxquels il dit : Allez manger les gens et le gibier! et les Tigres s'en allèrent en rugissant.

Comme il n'avait plus assez de charbon pour peindre, il fit les Tapirs qu'il peignit avec de la cendre et auxquels il dit: Allez manger le gibier! mais comme leurs oreilles n'étaient pas sorties parfaites, ils n'entendirent pas bien, et demandèrent ce qu'ils avaient à faire. *Kadjurukré*, qui était déjà occupé à faire un animal d'une autre espèce, leur cria rudement: Allez manger les feuilles et les branches des arbres! Cette fois ils entendirent et s'en allèrent; de là vient que les Antas ne mangent que les feuilles, les petites branches d'arbre et les fruits.

Kadjurukré était en train de faire un animal auquel manquaient encore la langue, les dents et quelques griffes quand le jour commença à luire. Comme il ne pouvait pas faire, de jour, ce qui manquait, il lui mit vivement dans la bouche une mince baguette, en disant: Puisque tu n'as pas de dents, vis en mangeant des fourmis! et c'est à cause de cela que l'Ours fourmilier est un animal imparfait.

La nuit suivante, il continua à faire beaucoup d'autres animaux, parmi lesquels les Abeilles à miel.

Tandis que *Kadjurukré* faisait ces animaux, *Kamé* en faisait d'autres pour combattre ceux-là, par exemple les Pumas, les Serpents à venin et les Guêpes.

Ces travaux terminés, tous se mirent en marche et se réurent aux *Kaingángues.*

Alors ils virent que les tigres étaient nombreux et mangeaient beaucoup de gens. Ayant à traverser une rivière profonde, ils firent un pont avec le tronc d'un arbre, et après

que tous eurent passé, *Kadjurukré* qui les dirigeait dit à un compagnon de Kamé que, lorsque les tigres seraient sur le pont, il eût à secouer celui-ci vigoureusement afin qu'ils tombent dans l'eau et s'y noient. Ainsi fit le compagnon de Kamé; des tigres tombèrent dans l'eau et s'y noyèrent, mais d'autres sautèrent sur la pente de la rive où ils se retinrent à l'aide de leurs griffes. Le Kamé voulut les pousser dans l'eau, mais les tigres rugirent et montrèrent les dents, il eut peur, se retira et les laissa sortir; c'est pourquoi il y a aujourd'hui des tigres aussi bien sur la terre que dans les eaux.

Arrivés dans une grande plaine, les Indiens tous réunis convinrent de marier les jeunes gens et les jeunes filles. Ils marièrent d'abord les *Kadjurukrés* avec les filles des *Kamés* et vice versa; mais comme il restait encore beaucoup d'hommes, ils les marièrent avec les filles des *Kaingángües*, et c'est pour cela que les *Kadjurukrés*, les *Kaingángües* et les *Kamés* sont amis et parents.

Dans la région du Haut Paraná, entre le Iuitocaray et le Salto del Guayra, M. Ambrosetti a recueilli les éléments de quatre vocabulaires du parler d'Indiens que les Argentins dénomment *Tupis*, mais qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Ingains* et qui, pour lui, sont des Caingangs. « Cómo se « ve, dit-il, por el examen de los vocabularios, ellos, en « muchas palabras, difieren entre si, teniendo en cambio « otras comunes á todos, lo que me hace suponer que se trata « de individuos de la misma nación pero de diferentes tribus. « Con el idioma Kaingángüe tambien hállanse palabras que « tienen mucha analogia, y otras son las mismas, y por esto « es que creo que los Ingais pertenezcan al mismo grupo « etnico, tanto más cuanto que sus facciones son muy pare- « cidas, por no decir iguales. »

M. Ambrosetti, qui est néanmoins très prudent, confesse que ses études ont été hâtives, et que les Ingains parlant « en « voz más bien baja », il est difficile de les entendre « desde « el principio, tanto más que son muy rápidos en las « respuestas ».

Dans cet ordre d'idées, qui ne manque pas d'importance, je crois utile de transcrire ici une observation de Hensel : « Die Stimme sinkt zu einem leisen Flüstern herab und

« Geräusche, nur in nächster Nähe vernehmbar, treten an « die Stelle der laut schallenden Vokale. Selbst die Lippen « nehmen nur wenig Antheil an der Bildung der Laute, und « oft, wenn die Indianer um das Feuer sassen, konnte man « nur durch genaues Beobachten des Mundes entdecken, « dass sie sich mit einander unterhielten. Hochstens ver- « nahm man ein unbestimmten Wispern und Murmeln, was « unsern Begriffen von Lautbildung wenig entsprach. »

CONCORDANCES LEXICOLOGIQUES

Am — Caingang de San Pedro, Ambrosetti.
Par — id. de la provincia de Paraná, Ambrosetti.
Ba — id. du Pikiry, Barros.
To — id. de São Paulo, colonel Toledo.
Q — id. id. , général E. Quadros.
H. — id. de Rio Grande do Sul, R. Hensel.
Ped — Ingain, vocabulaire d'un peon del señor Pedro Indart.
Ma — id., id. de Maria Antonia.
R — id., id. d'un peon del señor Rodriguez.
L — id., id. du señor Adam Luchessi.

1. — **Ciel** Am. *kaiké*, To *caiqué*.
2. — **Soleil** Am *arán*, Ba *arám* — Ma *ará;* R et L *aró* — Ped *rau*.
   Lever du Soleil. Am. *arán-djundjá* salida del sol, — Ba *aram-djuj* dia.
   Jour Am. *k-o-rán*, R. *mo-rau*, Ped *rau*.
3. — **Chaleur** Am. *areingy* calor, *i-arañengy* estoy con calor, *reingy* caliente — Par *ranñengy* calor — Ba *i-k-arán-te* — Ma *dau* — R *ndau*.
4. — **Lune** Am. *keshá* — Ba *keshá*, *k'shá*.
5. — **Lumière** Am. *aran-grù* luz del sol, *kesha-ngrù* luz de la luna, *deie-ngrù* luz de la vela; *pi-ngrù* llama, braza — Ped., Ma *pi-ngrá* llama ò brasa.
6. — **Étoile** Am. *krin* estrella, *krin-bangh* lucero — Ba *tit-krin* estrella — To *cri* sol — Ped. *prà* — Ma *prà* estrella, *pra-mbein* lucero.
7. — **Nuit** Am. *kuti*, Ba *kuting*.
8. — **Froid, Hiver** Am. *kushá* frio, invierno; *i-kusha-ti* estoy con frio — Ba *kushá-te* frio — To *cuchá*, *cucha-tè* frigus — Ped

kuchá frio — Ma *kuche* frio, *kuchá* invierno — R *pucha-iri* frio.

9. — **Montagne** Am., Ba *krin* — Tol. *crim* — Ma *keriri* — R *kerin* barranca.

10. — **Plaine** Am. *erè* — To *herè* — L *goro*.

11. — **Eau** Am., Ba., To. *góio* — H *ngoi-ngoi*.

12. — **Rivière** Am. *goio-bangh* — To. *goio-baue* — R. *kran-pren*.
Ruisseau. Am. *goio-shi* — To *goio-chim* — R *kran-shin*.

13. — **Pluie** Am. *tá* — Ba *taj* — Ma *dan* — Ped. R. *na*.

14. — **Feu** Am. *pin*, Ba *pi* — H *pi*, *ping* — Ped., Ma. *péin* — L *pén*.
Bois à brûler Am *pi* — To *pimn* — Ma *pen*, *pim-po*.

15 — **Arbre, Bois** Am., Ba. *ka* arbol, madera — To. *ca-ico* arbor; *ca* lignum, baculum — H *nga*, *inga*. — Ma. *ka* madera, *ka-ngan* arbol — R *ka-po* arbol.

16. — **Feuille** Ba. *ka-faiè* — To *cá-faie* — Am. *fèie* — Ped *ka-pran* R *ku-pran* — Ma. *ku-pará*.
Fleur, To *cá-feié* — Am. *fei*.
Doigts. Am. *ñingé-féie* dedos, *pen-féie* dedos del pié — To. *e-pen-fayé* digitus pedis.

17. — **Écorce** Am. *ka-fuere*, *fè* — Ma., L *brá*.
Peau Am. *foere*, *fuere* — To *foro* — Ma *a-m-bloro*, *loró*.
Plumes Am. *fère*, *féie* — To *ferè* — Ma. *lara* alas.

18. — **Racines** To. *ca-hiere* — Am *ñere*.

19. — **Épine** Am. *shoi* — To *choin*.

20. — **Araucaria brasiliensis** Ba. *Faan* — To *fuene* — Am. *faeg*.

21. — **Guaimbé** Am. *prein*, *prein-fè* corteza de guaimbé — Ma *bra-brá* corteza de guaimbé.

22. — **Caraguata** Am. *rain* — Ma *rea*.

23. — **Ilex paraguayensis** Am. *kongòñ* — L *kungoin*.

24. — **Zapallo** Am. *pejù* — Ma *pejù*.

25. — **Tacuara** Am. *uán* — Ma *guán* — R *nguá*.

26. — **Mandioca** Par. *kumin* — Ped *kumá* — Ma *kebá*.

27. — **Maïs** Par. *ñara* — To *nhere* — Am *ñer* — Ma. *ndá*, *ku-ndá*.
Ped. *ku-ndá*, *nde* — R *ku-ndá*.
Maïs qui bourgeonne — Am. *ñer-bur* — Ma *nda-buèrè buadè*.
Maïs vert. Am. *ñer-teig* — Ped. *nde-dei* — Ma *ku-ndá doyò*.
Épi de maïs. Am *ñer-mbò* — Ma. *ndá bá*.
Maïs en fleur. Am. *ñer-féie* — Ped *nde-lè* — Ma. *ku-lè*.

28. — **Cebus fatuellus** Am. *kañere* — H *cajele* — To *cayerem* — Ma *ñere* — Ped *ñara*.

29. — **Mycetes Caraya** Am. *gonge* — To *gong* — H *ngog* — Ped. et Ma. *gò*.

30. — **Felis onça** Am., H. *ming* — Ba *mi*.
Felis mitis. Am. *mik-shi* — Ba *miki-shi* — To. *mim-chi*.
Puma. Am. *mik-kushòn* —H *mi-guschòng*.
31. — **Chien** Am. *honhon*, *mein* — H *honghong* — Ba *hoghog* — To *okong*.
32. — **Coati** Am. *shè* — Ped., Ma *chè*.
33. — **Tapir** Par. *odjoro* — Am *odjur* — H *ojul* — To *ajoron* — Ba. *ñoron*.
34. — **Dicotyles labiatus** Am. *krun* — H *nglügenglüg* — L *krin* — Ped. *kereon* — Ma. *krè*.
35. — **Cerf** Am *kembè* — Ba *kambè* — H *ngambè*.
36. — **Corne** Am. *nika* — M *nekan*.
37. — **Queue** Am. *by* — To *bu*, *pu* — Ma *bui*.
38. — **Corbeau** To. *jongong* — Am. *ñongong* Gavilan asturina.
39. — **Perroquet** To. *jongjo* — H *njonjo*.
40. — **Ara** Am. *keèn* — To. *queag* — Ma *klan*.
41. — **Toucan** Am. *gron*, *norò* — To. *ngro* — Ma *ngrau*.
42. — **Canard** Am. *peing-being* — To. *peim-bé* — Ma *mbai*.
43. — **Oeuf** Par *krein* — To. *cren*.
44. — **Abeilles** Am. *prá* manduri; *djoj* irati; *chu* mirim; *ku-shè* irapoa — Ped *prá* manduri; *djá* irati; *chuma chù* mirin; *chè* irapoa — Ma *chiè* irapoa, *chumanju* mirin.
45. — **Miel** Am. *mang* — To. *manguè*.
46. — **Gegen** Am. *ka* — Ma. *ka*.
47. — **Culex** Am. *shi* — To. *chiim*.
48. — **Sphinx** Am. *rungá* — Ma. *djungá*.
49. — **Papillon** Am. *toto* — To. *tata*.
50. — **Pulex irritans** Am. *kepo* — Par *kampo* — To. *quempò*.
51. — **Ixodes** Am. *tir*, *tir-shi* — Ma. *derè*, *deré-ti*.
52. — **Pediculus** Am. *inga* — Ma. *nga*.
53. — **Tête** Am. *krin* — To. *crim*, *y-crim* — Ba. *a-t-krin* — H *i-d-kli* — Ma. *au-t-krein*.
54. — **Cervelle** Am. *krin kudju* — Ma *kuieu*.
55. — **Cheveux** Ba. *i-a-nghan* — H *ngain*, *i-ngnain* — Am. *ñaing* — Ped. *a-nkán* — Ma. *ngain* — L *kain*.
56. — **Oreilles** To. *nigrè* — Am. *ñingren* — H *i-d-niglenk* — B *i-a-ning* — Ped *a-ningrán* — Ma. *a-mengrà*.
57. — **Oeil** Am., Ba. *kanè* — To. *canè* — H *i-karná* — L *gundon*.
58. — **Cils** Am. *kané djoky* barba del ojo — Ped. *djukui* pelo de barba — L *djungüi* — R *djukri*.
59. — **Nez** Am. *niñè* — Ba. *i-niè* — To. *ninhè* — H *i-d-neä* — Ped *a-nedja* — Ma. *neiá* — L *a-miña*.

60. — **Bouche** Am. *iantkè* — Ba *iatku* — H. *njedkü* — To. *yencu* — Ma. *nietkau* boca, *mitku* labios — Ped. *a-mitke* labios.
Lèvres. Am. *iantke-fuere* — To. *jen-foro*.
61. — **Dents** Am. *ña* — Ba. *a-nia* — Ped. *a-miau* — Ma. *a-m-niau*.
62. — **Langue** Am., Ba., To. *nonè*.
63. — **Barbe** Am. *ioa* — Ba. *djua* — H *i-jua* — To. *jovè*.
64. — **Cou** Am. *djui* — To. *ndui* — Ma. *a-m-dui*.
65. — **Bras**. Am. *pe* — Ba. *i-pènn* — T *pen, y-pen*.
66. — **Main** Am. *ñinga* — Ba., *i-ningea* — H *i-nīnga* — To *nīngue* — Ma. *a-m-menguá* — Ped. *a-menguau*.
67. — **Ongle** Am. *ñingru* — To. *rengou*.
68. — **Poitrine** Am. *fè* — To. *y-fè* cor — Ped. *a-m-blé* pecho.
69. — **Mamelle** Am. *nondjè* — Ma. *nundjá*.
70. — **Ventre** Am. *dung* — To. *dune*.
71. — **Nombril** Am. *ñundung* — To. *nonguin* — Ma. *a-m-nunden*.
72. — **Membrum vir**. Am. *ingré* — To. *engra* — Ba *i-ñ-ingra* — Ped *a-n-angré*.
73. — **Membrum mul.** Am., To. *fu* — Ba *i-j-fu*.
74. — **Anus** Am. *degné* — To. *dagné*.
75. — **Excréments** Am. *ñafa* — To *jafaia*.
76. — **Jambe**. Am. *fa* — Q *a-n-fa* — Ba *i-t-foa* tibia — Ma, *a-m-bar* — R *pré*.
77. — **Genou** Am. *fa-krin* — Ba *dja-kri* — To. *ja-crino* — Ma. *a-m-ie-kré*.
78. — **Pied** Am. *pen, ti-pen* — Ba. *a-pénn* — To. *y-pen* — H *i-d-pen* — Ped. *a-m-ban*.
79. — **Chair** Am. *ning, ti-ning* — To *ti-ni*.
80. — **Os** Am. *kukà* — To *cuca* — Ma. *a-puka*.
Front. Ba. *dji-kuka* — Ma. *a-kuka*.
Épine dorsale. Am. *djit kuka*.
81. — **Femme** Am. *i-pro, tanteg* — Ba. *i-pran* — To. *tata*.
82. — **Père** Am. Ba. *iong* — H *njog* — Ped. *iong* — R *i-n-yong* — Ma. *io*.
83. — **Mère** Am. *ña* — Ba. *iang* — H. *nja* — To. *yaa* — Ped *ña* — Ma. *nié*.
84. — **Enfant** Am. *ko-chin* — H *i-d-ko-tchidn* — Ba *koa-chi* — To *coian chi*.
85. — **Fils** Am. *kren, kré* — Ped. *i-krà*.
86. — **Vieux** Am. *kofa* — To *cofà* — Ma. *kula* — R *pulà*.
87. — **Case** Am., Ba., To., Ped., Ma., R *in* — H *ingh*.
88. — **Poteaux de la case** Am. *ti-nonda* — Ma. *i-nunda*.
89. — **Toit**. Am. *ti-kri-for, kriñ in* — Ma. *krinna*.

90. — **Arc** Am. *ui* — Ped., Ma., R., L *a-güi.*
91. — **Flèche** Am. *ndo* — Q *do* — Ped. *ndò* — Ma., R. *ndú.*
92. — **Couteau** Am. *rugru* — Ba *rongro* — H *nglonglo* — To *rongoro* falx.
93. — **Canot** Par. *ka-nke* — Am. *ke-nkai* — To. *qui-quein.*
Baquet en bois. Par. *ka-nkei* — Am. *ke-kai.*
94. — **Hameçon** Par. *ekfi* — Q *aiefi* — Am. *fui.*
95. — **Ligne à pêcher** Par. *uafé* — Ped. *ualé* — Am. *uafé* ortiga brava.
96. — **Chandelle** Am. *deià* — Ma. *deiè.*
97. — **Pilon** Am. *krà* — Ma. *kré.*
98. — **Pain de maïs** Am. *emi* — Ma. *ami.*
99. — **Caraguata rôti** Am. *rain-grani* — Ma, *renden-gron.*
100. — **Aiguille** Am. *prei* — Ma. *pré.*
101. — **Peigne** Par *uai kureia* — To. *vai-kuruya* — Am. *i-n-kuria* — Ma. *chureié.*
102. — **Mante** Am. Q. *kuru* — Ma. *kuna.*
103. — **Chemisette de bal** Am. *kraninin* — To. *crenini.*
104. — **Collier** Am. *ñat-ka, ñet-ka* — To. *jen-ca* — Ma. *djet-ka.*
105. — **Flûte** Ba. *huan* — Ped. *uà.*
106. — **Blanc** Am. *kupri* — To. *cupri.*
107. — **Noir** Am. *shaig* — To. *chiu* — R *chú.*
108. — **Rouge** Am. *kushón, koshón* — To. *cucham.*
109. — **Vert** Am. *tui* — Ped. *dei* — L *deoi.*
110. — **Bon, Beau** Am. *shitaguy, kè* — To. *chetavin, ké* — Ma. *beè.*
111. — **Grand** Am. *bangh, bingh, being, buing* — Ba. *bangh* — To. *banc* — Ma. *bra, bre* — R *mbre, pren.*
112. — **Petit** Am. *shi, shin* — Ba. *shi* — To. *chi, chim* — Ma. *shi, chi, ti* — R. *chin.*
113. — **Maigre** Am. *kroiò* — Par. *kaiò* — To. *koió.*
114. — **Paresseux** Am. *ñeñere* — To. *nhemnhere.*
115. — **Pesant** Am. *kuhu-ingy* — Par. *kufu-iangy* — To. *cufi* — Ma. *kule j, kule-guy.*
116. — **Peureux** Am. *kamè* — To. *camè* vecors — Ma. *kumba.*
117. — **Dur** Am. *tara* — To. *tara-ta.*
Fort. Am., To. *tara-mani* — Ba. *tra-mani.*
118. — **Un** Am., Ba. *pire, pir* — H. *piel* — R *biré* — Ma. *bipá.*
119. — **Deux** Am., Ba., Q *regré, rengré* — To. *rangré* — H. *ragnglü* — Ma., R. *ri.*
120. — **Trois** Am. *tectón* — Par., Ba. *tactom* — H *tagton* — R *tuktain.*
121. — **Quatre** Am, *uaiko-regré* — Q *veicau-gra.*

122. — **Cinq** Am. *patkrá* — Q *pentecara*.
123. — **s'Asseoir** Am. *ni, ni-ro* — Ba. *ni re* — To *nin* — Ma. *nema*.
124. — **Boire** Am. *kròn, kròn o'ra* — To. *cron*.
125. — **Cacare** Am. *djafoai* — To. *jafaia*.
126. — **Chanter** Am. *teñ-èra* — To *jen* — Ma. *ian* — R *a-m-ia*.
127. — **Courir** Q. *ñenvò* — Par. *oinuo-'ra* — Am, *oiuo-'ra*.
128. — **Cuire** Am. *ndaio'ra, ndei'-ra* cocinar; *ti-ni dei* su carne cocida — To *endai-mo* coquere. *nhendaia* caro cocta.
129. — **Dormir** To. *inorom* — Am., Ba. *noronà* — Ma. *inongran* — Ped. *a n inoron*.
130. — **Égrainer le maïs** Am. *ñer-graia* — Ma. *kunda-n-grai*.
131. — **Laver** To. *cupe* — Am. *kupé-ia* lavar; *uai-hupé-ia, uei-kipé-ia* lavarse — Ma. *ñender kube-ba* lavar ropa, *a-ndan-kube-ba* lavarse.
132. — **Manger** Par. *kò-ia* — To. *cò ia* — Ba. *ko-in* — Am. *ko, ko-ia, kon, ku* — Ma. *coia, coi*.
Avoir faim. Am. *ko-kire* — To *co-querim* fames.
133. — **Mordre** To. *y-pra-ra* — Am. *pran*.
134. — **Mourir** To. *terè* — Am. *tére* — Ma. *nda, da*.
135. — **Nager** To. *brombo* — Am. *mranbró-ia*.
136. — **Pleurer** Am. *fùa* — To. *fuam* — Par., Q. *fan* — Ma *là* — Ped. *laa*.
137. — **Plonger** To. *putku-ya* — Am. *goi-ki putké-ia* se plonger dans l'eau — Bar. *aran putké-ia* puesta del sol — Ma. *hutke*.
138. — **Prendre** Am. *man* — Q *man*.
139. — **Rôtir.** Am, *kushi-'ra* — To *cuchi-re*.
140. — **Vociférer.** To. *a-prere* — Am. *prang'ra*.

CONCORDANCES GRAMMATICALES.

Indices possessifs.

Sing. I.

La première personne du singulier est représentée par *i-, y-, i-n-, i-t-, i-d-, i-j-, i-cho-*.

a) Am. *i-prò* mi mujer, *i-ndò* mi flecha, *i-mein* mi perro, etc. — Ba. *i-pran* (mi) mujer, *i-nié* (mi) nariz, *i-pènn* (mi) brazo, etc. — H. *i-ninga* (meine) Hand. *i-karna* (mein) Auge, *i-jua* (meine) Bart — Ped. *i-kra* (mi) hijo — R *i-tan* (mi) remo.

b) To. *y-crim* caput (meum), *y-pèn* pes (meus), *y-fè* cor (meum).

c) Am. *in-bèn* mi marido, *in-norea* mi cama — Q *in-aiefi* o meu anzol — Ped. *in-gua* (mi) brazo — R *in-yong* (mi) padre.

d) Am. *it-fè* (mi) estomago — Ba. *it-kanè* (mi) parpado, *it-foa* (mi) tibia.

e) H. *id-kli* (m.) Kopf. *id-niò* (m.) Nase, *id-pen* (m.) fuss, *id-niglenle* (m.) Ohr, *id-kochidn* (m.) Kind.

f) Ba. *ij-fu* (m.) genital fem.

g) Am. *i-cho-kuru* mi ropa. — To. *i-chom* ego.

Sing. II.

La deuxième personne du singulier est représentée par *a-*, *a-n-*, *a-m-*, *a-t-*.

a) Am. *a-ndo* tu flecha, *a-mein* tu perro, *a-in* tu casa — Ba. *a-pénn* (t.) piè, *a-nia* (t.) dientes — Ma. *a-kuka* (t.) frente. *a-mengrà* (t.) orejas, *a-mengo-djuir* (t.) dedos, *a-puka* (t.) hueso, *a-gui* (t.) arco. — Ped. *a-punda* (t.) parpados, *a-nedja* (t.) nariz, *a-ningran* (t.) orejas.

b) Q. *an-fè* tua canella — Ped. *an-kan* (t.) cabello, *an-gua* (t.) piè.

c) Ped. *am-pan* (t.) ojos, *am-ban* (t.) piè — Ma. *am-niau* (t.) nariz, *am-bloro* (t.) piel, *am-blè* (t.) pedro, *am-nunden* (t.) ombligo, *am-bar* (t.) piernas.

d) Ba. *at-krin* (t.) cabeza — Ma. *aut-krein* (t.) cabeza.

Sing. III.

La troisième personne du singulier est représentée par *ti-*.

Q. *ti-ong* o pai d'elle — Am. *odjuro ti-ning* carne del Anta, *ti-pèn* su piè, *ti-ndo* su flecha, *ti-fèie* (s.) plumas — To. *ti-ni* caro (sua).

Plur. I.

La première personne du pluriel est représentée par *ein-*

Q. *ein-do* (ou *ei-ndo*) a nossa flecha.

Indices personnels.

Sing. I.

La première personne du singulier est représentée par *i-*, *y-*, *i-n-*

a) Am. *i-kangai* yo estoy enfermo, *i-arañengy* yo estoy caliente, *i-kusha-ti* estoy con calor, *i-ko* yo como, *i-pra-uèn* yo quiero morder, *i-mo* yo voy, *i-mauènvèn* (yo digo — Ba. *i-karan-te* calor (estoy con calor) — Ma. *i-nongran* voy à dormir, *i-tointan rama* voy à cazar.

b) To. *y-prara* mordere (mordeo).
c) Q *in-venvo* eu corro, *in-fan* eu choro, *in-a-man* eu tomo.

Sing. II.

La deuxième personne du singulier est représentée par *a-*, *ha-*, *a-n-*
a) Am. *a-kò* come tù, *a-mo ningé ton* tù tambien no vayas — To. *a-prere* vociferare (vociferas) — Ped. *a-tanmuaba* vayase Vd., *a-ko=tambora* ven tù — Ma. *a-denneja* vayase Vd., *a-laa-tukua* no llores.
b) Am. *ha-tin* vaya Vd. — Ba. *ha-koin* comer (come tù).
c) Q. *an-venvò* tu corres, *an-fan* tu choras.

Sing. III.

La troisième personne du singulier est représentée par *ti-*
Q. *ti-venvò* elle corre, *ti-fan* elle chora — Am. *ti-kaeran* et *kañeran* amansar, *ti-monni* convidar, *ti-makaiti* mandar — Ba *ti* èl.

Plur. I.

La première personne du pluriel est représentée par *en-*
Q *en-venvò* nos corremos — To. *em* nos omnes.

Négation.

Les noms et les verbes négatifs sont formés par la suffixation de *-to*, *-ton*,- *tondè*, *-tude*, *-tuma*.
a) Am. *Kanè-tò* ciego, *kanè* ojo ; *kanga-tò* sano, *kanga* enfermo; *Tandanu-tò* pobre, *tandanu kamè* muy rico; *Ta kutè-tò* no llueve, *ta kutè* llueve — Ma. *keia- tò* barato, *keia-indè* caro.
b) Am. *Kuru-tón* desnudo, *kuru* ropa; *I-ko-kin-tòn* no deseo comer, *i-ko-kin* deseo comer — To. *tom* nequaquam, non.
c) Ma. *Kulegüi-tondè* liviano, poco peso, *kulej* pesado; *Adea-ugüe-tondè* flaco, *adea* gordo ; *Kran-bebè-tondè* agua no buena, *kran-bebé* agua buena.
d) Ma. *Da-da-tude* no llueve, *da-de-mona* llueve; *Cheimbanne-tude* pobre, *cheandauñide* rico.
e) Ma. *Beebè-tuma* feo, *beebè* lindo; *Djibre-tuma* no entender — Ped. *djachike-tuma* no querer.

LA LENGUA TACANA

DE LA REGIÓN DEL RIO MADRE DE DIOS (BOLIVIA)

POR S. A. LAFONE QUEVEDO
Del Museo de la Plata (Republica Argentina)

La nación que habla la lengua Tacana es la misma descrita por Alcides d'Orbigny en su *L'Homme Américain,* vol. I, pp. 374 *et seq.* Corresponde à la región del rio Beni en Bolivia, y se halla mas ò menos entre 13° y 15° de Lat. Sur y entre 70° y 71° de Long. Oeste de Paris. Las noticias más modernas que tenemos de estos Indios son las que nos ha proporcionado su misionero el P. Nicolás Armentia, de la Orden Seráfica, actualemente domiciliado en la Paz. A él tambien debemos los importantes datos lingüisticos con que se prepara un nuevo tomo de la Biblioteca Lingüistica del Muséo de La Plata.

Segun el P. Armentia, esta familia étnica consta hoy de las parcialidades : Tacana, Saparunas, Marcanis, Pamainos (ya extinguidos), Bavayanas, Araonas, Toromonas, Cavinas, Machuvis, y algunas más, que todas hablan ó hablaban el idioma Tacana. Las últimas cuatro parcialidades ocupan ambas márgenes del rio Madre de Diòs.

Fonetismo. — La lengua esta no tiene pronunciaciones dificiles para el extranjero. Carece de la *l,* pero tiene tres sonidos de la *d :* una como la nuestra; otra parecida à la *th* inglesa, que se escribe así — *d̄;* y la tercera, una especie de *r,* que se distingue de este modo — *'d* ó *d'd.* La *ch* tiene

dos sonidos, uno el castellano y otro el francès; el segundo se distingue así — *c̄h*.

Pronombres Personales

1 *Yo* — Eama ó Ema.
2 *Tú* — Miada ó Mida.
3 *El ó Aquel* — Ichu, Ichua, Yida.
Nosotros — Ecuana [1].
Vosotros — Micuana.
Aquellos — Ichucuana.
Dual. *Nosotros dos* — Etsea.

Otros Pronombres de 3a Persona.

El, Ella, Ello — Tueda.
Id. — Tuaveda.
Id. — Tu.
Id. — Mu.
Este, Esta, Esto — Ihe.
Ese, Esa, Eso — Jida.
Ellos, Ellas — Tuneda.
Ellos — Tuna.
El mismo, él no más — Tuedave.

Pronombres Posesivos

1 *Mio* — Quiema.
2 *Tuyo* — Mique.
3 *Suyo* — Tuneseda, Tusa, Mesa.
Nuestro — Ecuanasa.
Vuestro — Micuanasa.
Suyo, de ellos — Ichucuanasa, Tuneseda.
Dual — *Mio y Tuyo* — Etseasa.

Declinaciones

Nom. *Yo* — Eama.	*Nosotros* — Ecuana.
Genit. *De mi* — Quiema.	*De nosotros* — Ecuanasa.
Dat. *A ó parami* — Emapuji.	*A ó para id.* — Ecuanasapuji.
Acus. *A mi* — Ema.	*A nosotros* — Ecuana.
Ablat. *Conmigo, etc.* — Emaneje.	*Con nosotros* — Ecuananeje.
Dual. Etsea.	
Etseasa.	Etsea.
Etseapuji.	Etseaneje.

Lo mismo se declinan los sustantivos.

Pronombres Interrogativos.

¿ *Cual* — Quebate ?
¿ *Cuanto* — Quejucua ?
¿ *Cuantos* — Quejucuani ?
¿ *Cuantos sois* — Jucuadani ?
¿ *Qué* — Ayni ?
¿ *Qué cosa* — Ay, Ayni ?

1. *Ecuana* en composición á veces es por « *ellos* ».

¿ *Con qué* — Ayneje ?
¿ *Para qué* — Aypuji ?
¿ *Quien* — Aydenida ?
¿ *Quien* — Aydeni ?
¿ *De quien* — Aydenisa ?
¿ *Con quien* — Aydenineje ?
¿ *Para quien* — Aydenisapuji !
¿ *Quien* — Aya ?

Pronombres Indeterminados.

Cualquiera — Ayde papubiame.
Muchos — Jucuada

Adjetivos.

Este es el mejor.
Este es el bueno en realidad. } — Jhe mu saida quita.

Pedro es mejor que Juan.
Pedro el Juan bueno encima. } Pedro mu Juan saida biasu.

Numerales.

1. *Uno* — Pea, Peada.
2. *Dos* — Beta.

Del tres adelante se derivan del Aymará :

3. *Tres* — Quimicha.
4. *Cuatro* — Puchi.
5. *Cinco* — Pichica.

Los Verbos.

Haber y Tener = *Est mihi.* — etc.

Yo tengo, Tu etc.
1 Quiema
2 Miqueda } e-Ani [1].
3 Ichusa

Dual — Etseda e-Ani.
Plural — Ecuaneseda
Micuaneseda } e-Ani.
Ichucuanasa

Yo habia ó tenia.	— Los mismos con	— Aniana.
Pretérito Próximo.	id.	— Anina.
Id. Remoto.	id.	— Anida [2].
Yo habia tenido.	id.	— Tuque e-Ani.
Tendré ó he de tener etc.	id.	— e-Aniti [3].
Condicional Presente.	id.	— Ani-cuasu.
Id. Pasado.	id.	— Anicua puinasu [4].

1. La *e* es prefijo eufónico.
2. Tercera de Sing. y Plur. *Anitaida.*
3. Tercera de Plur. — *e-Anitaiti.*
4. Terc. de Sing. y Plur. — *Anitacua.*

Los verbos en general tienen sus ciertas complicaciones, como también formas alternativas, y no es posible dar aquí más que una idea de lo que es la conjugación. Los pronombres son los primitivos, en nominativo, y preceden al tema verbal.

El verbo *Hacer* — A, Aa, Ha, Aha ó Aja..

1ª P.	*Hago* etc —	e-Hania	*en* 3ª Pers.	e-Hatani.
1	*Hacia* etc —	Ahina	*id.*	at-Ahina.
1	*He hecho* —	Hana	*id.*	Hatana.
1	*Hice* (remoto) —	Haitia ó Hataida ;	en 3ª	Hataitia.
1	*He de hacer* —	e-Ati ó Paiti.		
2	*Haz tú* —	Haque.		
3	*Que hagan (ellos)* —	Pa hata cuana.		
3	*Que haga* (él) —	Pa hata.		
3	*Ve que hagan* (ellos) —	Pa hata ecuana.		
1	*Yo hiciera* —	Acuave ema.		
3	*El hiciera* —	Tueda hatacua.		
	Hecho —	Ajiji.		

Para el futuro hay otras dos partículas, á saber, *da* y *jea* .

He de venir — Ema da epue.
No habrá venido — Mave jea pueyo.

Transiciones

Io lo miraba — E ama mu-bana [1].
El me miraba — Tueda ema chamataina.

Nombres de Parentescos

Abuela — Anu.
Abuelo — Baba.
Hermana mayor — D'ud'du.
Id. menor — Datua.
Hermano mayor — Usi.
Id. menor — Dau.
Madre — Cuara.
Nieto y *Nieta* — Utsecua.
Nuera — Ebacuasane [2].
Padre — Tata.
Sobrino — Bui; Bacua (si lo dice tio ó tia materna).
Hijo — Ebacua.
Hija — Ebaquiepuna.

1. Los verbos son dos, *Ba* y *Echama* — Mirar.
2. La *e* inicial es prefijo eufónico.

Nombres de partes del cuerpo

Barba — Queda.
Bazo — Epi.
Boca — Ecuatsa.
Brazo — Ebai.

Cabeza — Echua.
Cara — Ebu.
Cejas — Chino.
Codo — Ebatsu.
Corazón — Maesumu
Dedos — Emetsaja.
Diente — Etse.

Encias — Etsetsaja.

Irente — Emata.

Higado — Etacua.
Hueso — Etsau.

Labio — Equeque.
Lengua — Eana.

Mano — Eme.

Nalgas — Didi.
Nariz — Ebi.
Natura de mujer — Ebara.

Oidos — Eidaja rara.
Ojos — Etua.
Ombligo — Tsujumutu.
Orejas — Eidaja.

Pecho — Etsedu.
Pelo — Eina.
Pene — Quini.
Pescuezo — Euaja.
Pié — Euatsi.

Talón — Euatsitiadi.
Testes — Eatsudu.
Tetas — Atsu.

Uña de la mano — Emetidi.
Uña del pié — Euatsimetidi.

Vientre — Ede, Etsama.

Nota. — Parece que el prefijo *e* no es de relación, sino de eufonia.

Las voces estas son extracto de una lista bastante completa.

Algunas Otras Voces

Agua — Eavi *ó* Eaui *y* Ena, *en Tacana; en Cavineña* Ena. Eavi *es tambien rio*.
Nombre — Ebani.

Si — Hche.
No — Maue *ó* Mave.
Mujer — Epuna.
Hombre — Deja.
Cielo — Ebacuapacha.
Tierra — Eaua.

Nota. — Como el Padre Nuestro se traduce literalmente, no hay para qué aumentar voces en estas listas parciales.

La versión ha sido sometida á la observación del Reverendo P. Nicolás Armentia.

El « Padre Nuestro »

1 — Mi ecuanasa Tata
Tu nosotros de Padre
ebacuapachasu eani mi,
Cielo en estár tú,
2 — Padujiji papu mique
Bendito sea tuyo
ebani;
nombre,
3 — Mique cnime eni
Tuya voluntad de veras
Papu ihe eauasu;
sea esta Tierra en;
ebacuapachasu biame;
Cielo en también;
4 — Pamapa-sinesu
Todos dias en
ecuanasa etemiji
nosotros de alimento
jeave ecuana tiaque;
hoy nos da;
5 — Ecuanasa juchacuana
Nosotros de pecado-s
perdonahaque
perdón haz
ecuanasa manu-
nosotros de deber (deuda)
equinatiani — cuana,
retienen — los que,
perdona-ehania tupu;
perdonando estamos como;
6 — Ba ecuana dajajiji
No nos caidos
dajajameji Ichauasa
caer dejes Demonio del
jabasasiati cuanasu;
engaños. los en;
7 — Pamapa madada
Todos males
cuanasu eide aque
los en salvos haz
ecuana — Amen.
nos — Id.

Ave Maria

Diosua mi quinataque,
Dios te guarde
Maria, gracia segea-
M. *gracia* (de) *lle-*
jijive, Señor Dios
na, S. D.
mineje eanive pama-
-tigo con-està de veras to-
pa epuna cuana
das mujeres las
biasu mi padujijive;
encima tu bendita seas;
padujijive vecha
bendito sea tambien
mique santo edesu
tuyo S. vientre en
bacuinajiji Jesus.
hijo nacido J.
Santa Maria,
S. M.
Diosusa cuara
Dios de Madre,
biamimiaque ecuana
suplica tú nosotros
juchaji cuana biasu,
pecadores los por
jeave, ecuanasa manu [1]
ahora, nosotros de Muerte
horasu biame. Amen.
(de) *hora en tambien.* A.

1. *M anu.*—Si esta se derivase del Quichua *huañu* nos daria la ecación M=U.

CONCLUSION

Basta lo dicho para dar una muestra de lo que es el idioma Tacana, que nos representa la primera rama de una nueva familia de lenguas.

Sin querer prejuzgar opino que estos Indios y su lengua deven incluirse en la raza Pampeana de d'Orbigny; pero en el sentido que lo serian tambien los Mataco-Mataguayos, es decir, por sus rasgos fisicos, sus usos y costumbres, su articulacion pronominal, pero no por su vocabulario. Este último es el misterio que encierran en sí muchas de las lenguas Americanas.

Los trabajos entre manos en el Museo de la Plata, correspondientes à este grupo, incluyen lo siquiente:

Tacana	(Arte, Vocabularios y Textos)	Familia Tacana.
Cavineña	(id. id. id.)	
Mosetena	(Arte, Vocabulario y Textos).	
Yuracaré	(Arte y Vocabularios).	
Leca	(Vocabulario).	

Nota. — La pronunciacion del Mosetena se parece mucho al Tacana. El Yuracaré pertenece à otro grupo totalmente distinto.

Lo que antecede se ofrece, como primicias del trabajo completo, al Congreso de Americanistas en Paris, el año 1900, por

S. A. Lafone Quevedo
Encargado de la Sección Lingüistica.

Museo de La Plata, julio 30 de 1900.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES LANGUES DE LA PATAGONIE

VOCABULAIRE PEHUELCHE

PAR M. RAOUL DE LA GRASSERIE
Membre de la Société des Américanistes
Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique.

Les langues de la Patagonie sont fort peu connues et on ne peut encore qu'apporter des contributions à leur étude. Elles ont été souvent confondues avec des langues voisines avec lesquelles cependant elles n'ont aucune ressemblance. C'est ainsi qu'on en a souvent rapproché de celles du Chili, de famille très différente, dont l'extension seule a dépassé ses frontières, et avec lesquelles il n'existe que quelques emprunts dus au voisinage. D'autre part, elles se distinguent radicalement des diverses langues fuégiennes. Deux des langues principales de cette région sont le Tehuelche ou Tsoneka et le Pehuelche. Nous n'étudions ici que la seconde, la moins connue des deux.

La source où nous avons puisé est un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris qui porte ce titre: Langues d'Amérique, Patagons n°s 30 et 35. Ce manuscrit contient aussi un vocabulaire Tehuelche; nous reproduisons ici le vocabulaire Pehuelche qu'il contient. Nous y ajoutons des extraits de divers ouvrages renfermant d'une manière sporadique des renseignements sur la même langue, dont quelques uns établissent une comparaison, un peu prématurée aujourd'hui, entre le Tehuelche et le Pehuelche.

L'habitat de la nation Pehuelche se trouve vers les sources du Colorado à l'est des Pehuelches, qu'il ne faut

pas confondre avec elle, et des Huelliches. C'est un peu plus au nord, près de l'Atlantique, entre le Rio Colorado et le Rio Negro et au sud de ce dernier qu'ils sont situés.

Faute de textes et de grammaire, nous ne pouvons entrer plus profondément dans l'étude de la langue Pehuelche. Les documents à consulter sont d'ailleurs peu nombreux. Nous devons à l'obligeance du Docteur R. Lehmann Nitsche communication d'une bibliographie relative à cette langue publiée par lui dans le n° du 3 septembre 1900 de la *Naturwissenschaftliche Wochenschrift*, et où, par opposition au Tehuelche et à l'Araucan, le Pehuelche est dénommé la langue Pampa, tandis que le titre de langue patagonne est réservé à la langue Tehuelche.

Les documents relatifs au Tehuelche sont beaucoup plus nombreux. Nous réservons l'étude de cette langue pour une autre publication.

A. — VOCABULAIRE PEHUELCHE

Trouvé à la Bibliothèque nationale de Paris

A

abilrabahe	gobe-mouche.
acach	enfant.
acacheca	tonnerre et éclair.
acansoa	merle.
actel	mimosa.
adech	sangle de la selle.
aeke	arc.
aguacake	le feu.
ahuaye	tente en cuir.
ainain	oui.
ajatete	laine de divers animaux.
ajayaguetza	scorpion.
akeche	les fleurs.
akenec	manger.
anaakepen	mauvais temps.
anahe	après.
aosca	bride du cheval.
apiacupe	le ciel.
apiucup	soleil.
aquhu	cheveux.
arraken	génie du mal.
atca	bon.
atec	terre.
atecaba	aveugle.
atecq	montagne.
atela	moins.

B

bacca	non.
bahai	long.
bajai	haut.
baye	grand'mère.
butta	capricorne (coléoptère).

C

cacaha	tête.
cachelao	froment.

achru	lombric des autruches.
cade	les blancs en général
cahuel	cheval.
caja	vers à viande.
cajaha	scolopendre.
calahala	mouette.
calahuna	demain.
calehechema	écrevisse de rivière.
calesga	peaux des animaux.
calga	l'or.
calmelache	médecin.
calachia	lézard.
camchatzkee	monter à cheval.
kahakatj	ceinture qui attache les cheveux relevés.
keachme	bon marché.
keanche	petit caracara.
kecahana	joli.
kechaltzseke	plaire.
kechel	ceinture des recados des femmes.
kechemitza	très cher.
kekema	cygne à col noir.
kela	petit colin.
kelacaho	grèbe, cormoran, nigaud.
kelche	couleur rouge.
kemu	toi.
kemaatka	beau temps.
kemana	papillon.
kemie ketahamal	je n'ai pas.
kena	sang.
kenapiecuc	semaine.
kepapa	volutes.
kepatse	sœur.
kepec	méchant.
kesca	araignées.
kesegni	acéphale.
kesket	front.
kesna	gauche.
ketahamal	j'ai.
ketzka	cigale.
ketzketz	chevêche.
ketzlapegu	maïs.
kia	je.
kicha	plus.
kicha chamax	trente.
kichel	tatou velu.
kihia	le froid.
kilha	héron couleur de plomb.
kilip	mathe des Espagnols
kimchen hach	se brûler.
kischi	petit.
kitic	blanc.
kitrana	sel marin.

L

laina	le soir.
lama	eau de vie.
lechao	poncho des Espagnols.

M

makenga	s'amuser.
maketen	viens.
mala	quatre.
mala chamux	quarante.
mala pataca	quatre cents.
mama	mère.
mataco	tatou à trois bandes.
matg	boire.
memaun	assieds-toi.
menenon	lourd.
meplamum	dormir.
mesa	tisser.
mesa	fil.
metcum	lève-toi.
monsectui-kechac	parler.
mtaelgo	arrête toi.
mtecanum	courir.
mutzec	va.

N

naguepen	lard.
naïsca	chat domestique.
nâketo	arriver.

O

ocacacha	bombilla des Espagnols pour prendre le mathe.

ouca	ument.
opache	chemin.

P

pahana	avant.
pajec	avoir du plaisir.
pana	phenicoptère.
panha	cigogne bahuari.
pataca	cent.
— guaranca	cent mille.
patrai	mari.
pecho	deux.
— chamax	vingt.
pecho chamax chia	21.
— — pecho	22.
pecho pataca guaranca	
tango hamax guiche	200,053.
pehupu	fourmi.
piaogug	œuf de poule.
pichua	chameau-guanaco.
pichua	chan.
piholo	lune.
pocha	huit.
pocha chamax	80.
— — chia	81.
puhio	poules et coqs.

S

sahal	cochon d'Inde.
samatzca	dix.
— catpech	17.
— chenam	16.
— chia	11.
— chiba	19.
— guiche	13.
— mala	14.
— pecho	12.
— pocha	18.
— tanga	15.
— guaranca	1500.
sas	lui, elle.
scupa	beaucoup.
seam	mort.
sigga	échasse du Mexique.
sillaca	hirondelles.
singa	moineau.

T

tagu	court.
taje	bas.
tala	boules de combat.
tanga	cinq.
— chamax	cinquante.
tataha	buses.
tatar	oie australe.
tebel tebel	périnoptère.
tegema	neveu, nièce.
tejeama	mouffette de Patagonie.
tetia	droit.
tiegueke	tiques (insectes).
toa	couleur jaune.
tochat	fatigué.
tohuat	biscacha à bandeau.
trague	punir.
traola	menton.
trattrat	couleur bleue.
triltrac	vanneau armé.
trukesac	rire.
truman	lumière.
tsimslie	morceau de bois servant à peindre la figure.
tucaya	puce.
tue	cuiller.
tupilcha	le lien qui attache les recados des femmes.
tugela	pigeon à ailes tachetées.

U

ucha	mouton.
ajitz	os.
upelca	lèvres.

Y

ya-calere	les joues.
ya-canketj	ceinture en perles.
ya-capa	frère.
ya-capipi	seins d'une vieille femme pendants et longs.

ya-chagatzke	jarretière pour les bottes.
yagakechen	grenouilles.
yagastela	bonnet de perles.
ya-gnat	cou et gosier.
ya-gùcha	bottes.
ya-gue	sourcils.
yaguityai	ceinture de sabres.
yagup	l'eau.
ya-huetzke	verge.
yahuil	linge qui couvre les parties sexuelles des femmes.
ya-gaye	dents.
ya-ketz	testicules.
yakilca	ara patagon.
yaltza	regarder.
ya-manca	langue.
yamcat	femme.
yamena	lit.
yamekel	mara de Patagonie (mammifère).
ya-msey	cuisses.
yamuguel	le plat.
yanguitz	chaleur.
yanmehua	rivière (rio negro).
ya-pac	jambe.
ya-palajna	barbe.
ya-paye	main.
yapebechaux	pince en argent pour épiler.
yapeatekec	se coucher.
yupeelic	voleur.
yapeella	voler.
yapelgue	jeune.
yapex	épaule.
ya-pues	doigts et ongles.
yapulke	bouche.
ya-sache	le dos.
yatache	tortue de terre.
yaté	peter.
ya-tech	ventre.
ya-titco	yeux.
yauguela	bracelets.
yax-yax	boucles d'oreilles.
ya-xyecke	oreilles.
yeka	le sien.
yecachet	collier.
yecatzua	cuivre.
yechachete	perles.
yechetzkena	dire.
yecochkema	fer.
yekecatalke	bracelets des pieds.
yekelta	ornement de deux queues faites avec les cheveux pendant sur les épaules.
yekema	le tien.
yekia	le mien.
yemchetzkin	je dis.
yena	épingle pour attacher la manta.
yenachema	payer.
yenaski	arrondi.
yenet	le nez.
yen-litz	narine.
yepatacha	mâcher.
yeseki	parties sexuelles de la femme.
yesket	poitrine, sein.
yesna	fesses.
yessa	descendre.
yeta	avaler.
yetassa	vendre.
yetecum	genou.
yeto	nombril.
yetzam	pied.
yetzca	étriers des femmes.
yetzaca	couteau.
ylsac	tatou.
ynsta	fumer du tabac.
yojalca	chat.
yokin	père.
ytralseluc	gaine du couteau.
yahuem	cerf.
yuid	grand colin.
yulmis	tridactyle (oiseau).

Corps humain

y-enet	nez.
y-en-litz	narines.
ya-calere	joues.

ya-pulke	bouche.
upelca	lèvres.
ya-jaye	dents.
ya-manca	langue.
traolu	menton.
yax-yar et ya-xy-exque	oreilles.
ya-grat	cou et gosier.
ya-pex	épaules.
y-esket	poitrine.
y-esquet	seins de femme.
ya-capipi	sein de vieille femme.
ya-tech	ventre.
y-eto	nombril.
y-esna	le cul.
ya-soche	dos.
y-esna	fesses.
y-eseki	parties génitales de la femme.
ya-huetke	verge.
ya-ketz	testicules.
huises	bras.
israp	avant-bras.
ya-paye	main.
ya-pues	doigts et ongle.
ya-msey	cuisses.
y-etecum	genou.
ya-pac	jambe.
y-etzam	pied.
y-lsac	talon.
guenau	menstrues.
ujitz	os.
kena	sang.
pichua	chair.
echacua	cœur.
calesga	peaux d'animaux.
hahuale	corne de bœuf.
ajactele	laine.
cacahu	fête.
aquhu	cheveux.
kesket	front.
yague	sourcils.
chemz-chemz	cils.
ya-palajua	barbe.
ya-titco	yeux.

Botanique

hapuec	bois, en général.
actel	mimosa.
huoica	saule.
dahal	chañar et son fruit.
akeche	fleurs en général.
hianchi	tabac.
camesa	pommes.
cachelao	froment.
ketzlapega	maïs.

Géologie, astronomie, chimie, etc.

chia	pierres.
chaga	argile.
atec	terre.
kitrana	sel marin.
chim	sable.
calga	l'or.
yecatzna	cuivre.
yecochkema	fer.
atecq	montagne.
yagup	eau.
aguacaque	feu.
yanmehua	rivière.
chamel	mer.
truman	lumière.
ikenam	pluie.
acachaca	tonnerre et éclair.
hehyi	vent.
kemaatca	beau temps.
anaakepen	mauvais temps.
apiucuc	soleil.
pihoho	lune.
apiacupe	ciel.
atec	terre.
chemen	nuit.
yanguitz	chaleur.
kihia	froid.

Couleurs

kelche	rouge.
toa	jaune.
trat-trat	bleu.
yema	noir.
kitic	blanc

Divisions du temps

ehecho	année.
cheapiacac	mois.
kenapiccuc	semaine.
cheama	jour.
calahuna	demain.
laina	le soir.

Industrie

yax-yax	boucles d'oreilles.
yekelta	ornement des deux queues.
gajeta	anneau.
izacanketz	ceinture.
yena	épingle pour attacher la manta.
yechachet	collier.
yagasteta	bonnet de perles.
yanguela	bracelets.
tupilchn	lien attachant les recados des femmes.
yekecatalke	bracelets des pieds.
yahuil	linge qui couvre les parties sexuelles.
chincais	pièce de cuir qui couvre les parties de l'homme.
quaha	chapeaux des femmes et ceux de guerre.
yachagatzke	jarretières pour les bottes.
kahakatz	ceinture qui attache les cheveux relevés.
lechao	poncho des Espagnols.
yaguitzai	ceinture de sabre.
yechachete	perles.
capuill	cotte de maille de cuir.
acke	arc.
guit	flèche.
huaeque	lance.
fala	boules de combat.
iscahala	ce qui retient le manche du couteau.
yetzxca	couteau.
ytralseluc	la gaîne et la garniture.
yamuguel	le plat.
tue	cuiller.
echuetz	pipe à fumer.
kilip	mathé des Espagnols.
ekilchautz	pot pour chauffer l'eau pour le mathé.
ocacacha	bombilla pour prendre le mathé.
yagucha	bottes.
yapebechaux	pince en argent pour épiler.
tsimslic	petits morceaux de bois pour peindre la figure.
iscum	marmite.
yamenu	lit.
mesa	fil.
ichagueheki	viande rôtie.
lama	eau-de-vie.
ichuascheke	farine.
chenel	selle de cheval.
chichilzca	selle pour femmes.
hamcal	tapis qu'on met sous la selle.
adech	sangle de la selle.
enchuke	étriers.
aosca	bride.
yetzca	étriers de femme.
echuca	éperons en bois.
kechel	ceinture des recados de femme.
ahuaye	tente en cuir.
echao	bois soutenant la tente.
châchûl	bateau.
opache	chemin.
cheabaren	arbil.

Parenté

yokin	père.
mama	mère.
eskelec	beau-frère
eskeleosom	belle-mère.

acach	fils, fille.
yacapa	frère.
kepatse	sœur.
patrai	mari.
te gema	neveu, nièce.
dea	grand-père.
baya	grand'mère.
inehip	femme grosse.

Professions

arraken	génie du mal.
calmelache	médecin.
ganac	cacique.
hiepkaletz.	orfèvre.

Nations

cade	les Blancs.
huinca	les Araucans.
inaken	les Patagons du Sud

Adjectifs

ietza	vieux.
yapelque	jeune.
team	mort.
chactec	ivre.
kecahana	jolie.
naguepen	laid.
yapeelic	voleur.
atca	bon.
kepec	mauvais.
atecaba	aveugle.
etecakeca	borgne.
echetzcaba	sourd.
etkehec	boiteux.
ihnantzke	gras.
guesgues	maigre.
menenon	lourd.
inoatcan	léger.
tetin	droit.
yenaski	arrondi.
bahai	long.
tagu	court.
bajai	haut.
gucha	hardi.
dupet	grand.
kischi	petit.
taje	bas.
ischa	peu.
kicha	plus.
atela	moins.
scupa	beaucoup.
ischaa	droit.
kesna	gauche.
chekeguena	faim.
ihnantzke	très

Nombres cardinaux

chia	1.
pecho	2.
guiche	3.
mala	4.
tanga	5.
chenam	6.
catpich	7.
pocha	8.
chiba	9.
samatzca	10.
— chia	11.
— pecho	12.
pecho-chamax	20.
kiche chamax	30.
pataca	100.
mala pataca	400.
guaranca	1,000.
pataca guaranca	100,000.

Pronoms

kéa	je.
kema	tu.
sas	il.
ye-kia	mien.
ye-kema	tien.
ye-ca	sien.

Adverbes

ecya	loin.
cata	près.
pahana	avant.
anahe	après.
ainain	oui.
bacca	non.

Verbes

huaa	prends.
akenec	manger.
ilchec	coïter.
encheng	peindre.
chocaola	accoucher.
yeputacha	mâcher.
ganacana	marcher.
camchatzkec	monter à cheval.
cleo	danser.
chemelmac	chanter.
chuialac	pleurer.
monsectuikechac	parler.
itzkin	attraper à la course.
yapeella	voler.
irolso	chasser.
mesa	tisser.
yeneta	fumer.
challa	pêcher.
yaltza	regarder.
yenachema	payer.
itanon	acheter.
chalcac	traiter.
chutaca	donner.
enachetze	questionner.
yeta	avaler
chupucnaima	apprécier, aimer.
inacta	monter.
eneja	lancer les boules.
nâketo	arriver.
enaketo	arriver.
mutzcac	va.
maketen	viens.
catzke	allons.
mtenacum	courir.
meplamum	dormir.
metcum	lève-toi.
itataz	emporte.
chancakema	offrir.
trague	punir.
matg	boire.
trukesac	rire.
yemchetzkin	je dis.
itakenasen	mordre.
yetassa	vendre.
yessa	descendre.
yechetzkena	dire.
memaun	assiduité.
mtaelgo	arrête-toi.
yapectekec	se coucher.
tochat	fatigué.
makenga	s'amuser.
ikecho	se fâcher.
eisnai	se marier.
quinchenbac	se brûler.
capenechzcac	blessé.
chatken	mouille.
acamtzkamtz	se rappeler.
pajec	avoir du plaisir.
ketahamal	j'ai.
quemic katahamal	je n'ai pas.
ecassena	demander.
kechaltzseke	plaire.
yaté	péter.
chiguecaho	bonjour.
chikinpaenaen	comment vous portez-vous ?
huacam	tout à l'heure.
keachme	bon marché.
kechermitza	très cher.

Zoologie

chia	homme.
yamcat	femme.
acach	enfant.
chex-chex	chauve-souris.
tejeama	mouflette.
descha	chien.
huica	loup rouge.
ixahe	renard du Brésil.
chalue	jaguar.
hacna	tigre couguar.
naisca	chat domestique.
yajalca	espèce de chat.
chicha	espèce de chat.
hilmanec	phoque à trompe.
icham	otarie.
chex chex	didelphes.
chicha	rats.
sahal	lemming.
ilnamio	hydromys quiya.
tohua	biscacha à bandeau.
sahal	cochon d'Inde.

yamesquel	mara de Patagonie.
chuinet	tatou pichir.
kichel	tatou velu.
huitel	tatou moulita.
mataco	tatou à trois bandes.
cucha	cochon et pécari.
cahuel	cheval.
onca	jument.
coina	jeune cheval.
pichua	chameau guanaco.
yuhuem	cerf guacuti.
ucha	mouton.
cheachaca	bœuf.
hnalahua	baleine.
chinga	oiseau.
chanana	condor.
tebeltebel	percnoptère aura et urubu.
chamcham	caracara ordinaire.
keanche	petit caracara.
chactal	aigle à ventre rayé.
tataha	buses.
ketjketj	chévèche urucurca.
haho	duc à ventre rayé.
abilrabahe	gobe-mouches.
ocansoa	merle.
sillaca	hirondelles.
singa	moineau hongolo.
coletsegui	troupiale commune.
chuchua	étourneau militaire.
chanchanc	pics.
yakilca	ara.
pulric	poules et coqs.
piaging	œufs de poule.
yuis	grand colin.
kela	petit colin.
yulmis	tridactyle.
tuguela	pigeon à ailes tachetées.
icham	tourterelle.
gahya	autruche.
gûga	œufs d'autruche.
eosgueta	autruche patue.
triltrac	vanneau armé.
panha	cigogne.
kilha	héron.
huaja	grande aigrette.
sigga	échasse du Mexique.
hymûchi	grande foulque.
hakeche	ibis col blanc.
pana	phénicoptère.
kelacaho	grébes.
calahala	mouettes.
kelacaho	cormoran.
kekena	cygne à col noir.
catlagua	canard.
tatar	oie australe.
yatache	tortue.
caluchia	lézard.
clunakena	iguane.
iestier	serpents.
yagakechen	grenouilles.
chelna	poisson.
kepapa	volute.
kesegui	acéphales à coquilles
cachra	lombric.
calehechema	écrevisse de rivière.
quesca	araignée.
ajayaguetza	scorpion.
tiegueke	tigres.
cajaha	scolopendre.
checha	poux de tête.
tucaya	puce.
batta	capricorne.
ilacach	mantes.
chetan	sauterelle.
chilep chilep	grillon.
ketzka	cigale.
hiecanchechotz	ichneumon.
pehapu	fourmi.
checuhu	bourdon.
chahua	mouches.
caja	ver à viande.
kemana	papillon.

Tout ce qui entre dans la conversation

calahana	demain.
laina	soir.
scam	mort.
ganazana	marcher à pied.
camchatzquec	monter à cheval.
cata	près de.
ecga	loin.

bajai	haut.
tage	bas.
maqueten	viens.
huaha, hua	prends.
chiguecaho	bonjour.
chiquinpaenden	comment vous portez-vous ?
ainain	oui.
bacca	non.
quischi	petit.
dupet	grand.
yactena	viens.
catzxque	allons.
haquenec	manger.
ilchec	le coït.
cayo	se battre.
yaté	péter.
chocaolu	accoucher.
calmelache	médecin.
eleo	danser.
chemel echuac	chanter.
chuialac	pleurer.
mtenacum	courir.
mutzcec	va.
trague	boire.
chactec.	ivresse.
meplamum	dormir.
metcum	lève-toi.
memaun	assieds-toi.
monsectuiquechac	parler.
matg	rire.
mtaelgo	arrête-toi.
encheng	peindre.
huacam	tout à l'heure.
yamenu	lit à coucher.
ictzsa	vieux.
ya-pelque	jeune.
quecahana	joli.
naguepen	laid.
pache	chemin.
hyechachete	perles.
itatza	emporter.
itzquin	attraper.
yapectequec	se coucher.
bahai	long.
tagu	court.
enachetze	demander.

tochat	fatiguer.
maqueng	s'amuser.
yapeelic	voleur.
yapeella	voler.
inaquen	nom des Patagons de la rivière de Santa-Cruz.
eisnai	se marier.
iquecho	se fâcher.
atca	bon.
quepec	mauvais.
quichatzque	plaire.
quemo	je veux.
canoa	je ne veux pas.
quetahamal	j'ai.
quemiequetaamal	je possède.
quemiequetaamal	je n'ai pas.
cua (cria)	je.
quemu	toi.
sas	il.
hiequia	mien.
hiecquema	tien.
hieca	sien.
truquesac	je dis.
irolso	chasser.
mesa	tisser, fil.
hiemchetzquin	mordre.
hieta	avaler.
hieneta	fumer.
hiepetacha	mâcher.
challa	pêcher.
hialtzsa	regarder.
atecaba	aveugle.
echetzcaba	sourd.
etquehec	boiteux.
etecaqueca	borgne.
capenectzcac	blessé.
quechaltzseque	plaire.
pajec	se plaire.
senpa	beaucoup.
quicha	plus.
ihuantzgque	très.
ischa	peu.
atela	mourir.
hiep-qualatz	orfèvre.
ienachenra	payer.
itanon	acheter.

itaquenusen	vendre.
quechemitza	chair.
queachme	bon marché.
chalcac	faire un marché.
cochiqueniquichae	pourparlers, conseil.
anaa quepet	mauvais temps.
quemaatca	beau temps.
chatquen	mouillé.
lama	eau-de-vie.
cheabaren	baril.
quinchenbac	brûler.
chutaca	donner.
chancaquema	offrir.
chapaenaima	aimer.
inacta	monter.
hietassa	défendre.
ecassena	demander.
ecamtzcamtz	se rappeler.
hiessa	dire.
ichaguehequi	viande rôtie.
eneja	lancer des boules.
quena	sang.
ujitz	les os.
ihuantzque	gras.
chequeguena	la faim.
menenon	lourd.
inoatcan	léger.
chesilgue	voir.
yechetzquena	entendre.
checho	année.
chcapiecuc	mois.
quenapiecuc	semaine.
cadecue	le village des Patagons.
eguegamquena	battre, châtier.
naqueto	arriver.
enaqueto	arrivée.
anahe	après.
pahana	avant.
gucha	brave.
aeque	arc.
guit	flèche.
ischna	droit.
tetia	droit.
guesna	côté gauche.
yemasqui	arrondi.
cheama	jour.

B. — NOMS DE NOMBRE EN LANGUE PUELCHE

(Extrait du grundriss der Sprach-wissenschaft de Frédéric Muller)

Avec distinction entre les Puelche du Nord ou Indiens des Pampas au-dessus du Rio Colorado et les Puelche du Sud, nommés aussi Tehuelches, du Colorado au Rio Negro.

	Puelche du Nord	Puelche du Sud
1	tshi	ishié.
2	pètshi	paêtshi.
3	gat.	gatsk.
5	mãla	mâla (Molushe melu).
5	tanke	tãuka.
6	trumân	tramân, tsamân.
7	xatsh pêtshi.	katsipas.
8	pôsa	puasa.
9	tshiba	tshieba.
10	tsamatska	karnatska.
11	tsamatska-tshi	tsha-kamatska-tshi.
20		patshatsa-matska.
40		malasa-matska.
100		pataka.

C. — COMPARAISON ENTRE LE TEHUELCHE ET LE PEHUELCHE

a) Vocabulaire comparatif extrait de Domenico Milanesi : *La Patagonie, lingua, industria, costume et religione dei Patagonie.* Buenos Ayres, Scuola professionale salesiana di tipografia, 1898.

Notu. — L'auteur désigne sous le nom de Pampa, la langue Pehuelche. Il déclare que l'Araucan, le Pampa et le Tehuelche sont les trois langues de la Patagonie.

Italien	Araucan	Pampa ou Pehuelche	Tehuelche
acqua	co	iagup	le.
albero	mamull	mayca	karà.
anima	pullu	kunuca	kok.
amira	pato (esp;)	cayuwu	chidh.
aria	pimun	eyey	
arrosto	cancan	azado (esp.)	iepue, ascun.
ave	yscum	cayawa	che.
cacico	lonco	chulila	kiyan.
campo	lelfun-mapu •	athac	aûken.
cane	thewa	darsu	wascum.
capo	lonco	yagugu	chete.
carne	ilo	pichua	yepur.
cavallo	cawellu	cawal	cawul.
cespuglio	puchi que mamùll	elk	kak.
cielo	wenù	aùsva	coch.
collina	wincul	tulech	therk.
corpo	calul	alhil	akùn.
dio	gue-che	tukuznal	Dios.
donna	zono	yam-cank	karken.
faccia	age	yapulk	ke.
fauciullo	pùchi wentu	agathe	abbo.
fancuilla	puchi gomo	yam canzt-kabath	abbo.
figlio	fothùm	agratz	kalun.
fivre	rayem	augakak	cluckal.
fuoco	cuthral	pio	yayk.)
gallina	achawal	yapghut	pio.
gamba	chay	cayukun	yarù.
giovane	weehe venthn		weuk.
guanaco	luan	pechua	naû.
inferno	cathal-mapu.	aghupun	infierno (esp.)

lago	puchi lauken	ikan	coy.
legua	mamull	apuc	xak.
leone	pagi-thapial	xayna (haajua)	gol (guol).
lingua	kewùn	yahun	thal.
luna	kien	thrumana	krewenun.
mano	cuù	yekal	chen.
montaña	mewida	atuk	ghèut.
nube	trhomù	saghut	paun.
nonno	saku	baya	iscavien.
osso	worho	uguetz	kohn.
pane	cofken	tabun	pan (esp.)
pascolo	cachu	yelu	kor.
pavone	pavo (esp.)	pavo	pavo.
pecora	ovisa	ovisa	campu.
pesce	challua	chal	cooyll.
pianura	laf-mapu	chaiach	lakùrka.
piede	namum	yatzk	koù.
raua	rov-mamùll	asenk	con.
rio	leuf	yunewa	waijca.
salice	sausee	wajen	
sangue	mollfùi	kunao	saû.
sole	antù	apiukuk	kerkik.
stelle	waglen	tzacalclù	terka.
struzzo	choyque	gay	oyo.
terra	mapu	athak	tem.
tigre	nawuel	kaloùn	kaloùn.
tuono	thalcan	acathruk	karut.
uomo	wenthu	pathroy	al-lùn.
vacia	unaca	threye	chay.
vecchio	fucha	latk	karoun.
vecchia	cusce	yasmok	karrounon.
volpe	gloru	yesclay	putu.
zia	palu	anamunjunkia	épen.
zio	mulle	anamunkia	konun.

Mots de nombre

1	quiñê	chie	chuchi.
2	epu	pech	kanke.
3	cla	ghud	kas.
4	meli	mal	kaghùr.
5	kechu	tanc	kutzen
6	caya	thrûman	wenckas
7	reghle	caspuch	kok.
8	pura	pusa	pus.
9	aylla	chiba	kametqutzùm.
10	mari	tzamaski	kuken.

11	mari-quine	chuchi-chye	chuchi-cor.
12	mari-epu	tzamaki-gûdu	wanû-cor.
13	mari-cla	pech-tzamaske	kas-kor.
20	epu-mari	pech-tzamaski-chic	wamunu-kaken.
21	epu-mari-quine	pech-tzamaski-pech	wamunu-kaken.
22	epu-mari-epu		nehnuchi-cor.
			wamunu-keker.
			wa-munu-cor.
30	cla-mari	ghduhra tzamaski	kasum-kaken.
40	meli-mari	mala-tzamaski	kaghunu-kaken.
50	kechu-mari	tanka-tzamaski	kutzugem-kaken.
			werekaski-kaken.
			kokunu-kaken.
100	pataca	pataca	putoca.
200	epu pataca	pechu-pataca	wamu-cor-pataca.
			kaska-cor-pataca.
			kagbeku cor pataca.
			katzen cor pataca.
1000	waranca	waranca	waranca.
100,000	pataca-waranca	pataca-waranca	pataca-waranca.

b) Extrait de d'Orbigny : l'*Homme américain*, p. 50.

Nouveau Pampéen.

	Patagon.	*Puelche.*	*Mbocobi.*	*Mataguaya.*
homme	nuca	chia	yova	inoon.
femme	nacuna	yauccat	alo	kiteis.
tête	dil	cacua	curcaic	litec.
joue	capenca	yaculera		
yeux	guter	yatitco	jacti	noulo.
oreille	jene	yexyenke	iketela	nokiote.
main	chene	yapaye	keuoc	noguec.
soleil	chuina	apiucut	nalavïc	ijuaba.
lune	chuina	pioo	cuaboïc	quela.
eau	ara	yagup	mtrat	guay.
feu	maja	aquacake	anorec	itag.
montagne	guilhuena	atecq		lesug.
arc	chuta	aeke	nectikena	luchang.
flèche	aje	guit	nectikenap	dotec.
jeune	naken	yupelque	nesoc	magse.
vieux	kikeken	ictza	iraïc	chuet.
je	yaja	kia	uam	yam.
lui	toja	sus	aam	atachi.
donne-moi	tasza	chutaka	ahuaenoc	matituek.

manger	ket	akenec	sekea	tec.
dormir	coote	meplanum	sooti	nobina.
je veux	venengù	kemo		
je ne veux pas	chaetengui	c		

Dans le même ouvrage, d'Orbigny donne les indications suivantes sur la phonétique.

Il existe un son spécial *tr* prononcé du fond du gosier. Les consonnes réunies *tj* et *mz* sont fréquentes. Beaucoup de mots se terminent par *cq*, *ch*, *tz*, *y*, *ec*. *ez*. Les parties du cords commencent par *y*, *ya*,

Il affirme que les deux peuples pehuelche et tehuelche se mêlent souvent.

NÉCROLOGIE

MADAME MARIE A. SHIPLEY, NÉE BROWN

J'ai le triste devoir de communiquer au Congrès des Américanistes la nouvelle de la mort, survenue en avril dernier, à Chexbres, en Suisse, de Mme Marie Adélaïde Shipley, née Brown, membre de la huitième session de ce Congrès, tenue également à Paris en 1890, à laquelle elle contribua par un mémoire.

Mme Shipley s'est dévouée avec ardeur à des profondes recherches sur l'histoire précolombienne de l'Amérique du Nord; grâce à sa perspicacité tout à fait extraordinaire, elle avait formulé sur ce sujet des théories nettement définies, bien que ne s'accordant guère avec les idées ordinairement adoptées, et elle eut la rare joie de voir, avant sa mort, ses prévisions complètement vérifiées, et son œuvre justifiée.

Née à New-York en 1843, elle avait un fort penchant pour la littérature, son père ayant été bibliothécaire d'État. Plus adonnée dans sa jeunesse à la musique qu'à la littérature, elle entreprit la traduction en anglais des œuvres des plus célèbres auteurs suédois. Sa connaissance de la littérature scandinave l'amena à l'étude des navigateurs précolombiens qui ont successivement découvert l'Islande, le Groenland, et l'Amérique du Nord. Pendant trois ans elle voyagea en Suède et en Norvège, se familiarisa avec tout ce que ces pays pouvaient lui apprendre sur le sujet, et en 1887 elle publia un livre sur les découvreurs islandais de l'Amérique. L'originalité de sa pensée l'amena encore plus loin, et ayant

étudié la prépondérance de l'Église catholique dans ces pays et spécialement au Groenland, où manquait presque entièrement le gouvernement civil, elle pensa que les documents les plus précieux pour l'histoire de ces pays et pour celle de la colonie de Vinland en Amérique devaient être recherchés dans les archives de l'Église et surtout au Vatican.

La recherche de ces documents, de l'existence desquels elle était absolument persuadée, devint alors l'objet de sa vie. En 1888, elle fit dans ce but des démarches auprès du gouvernement des États-Unis, mais sans résultat. En 1889, elle épousa M. John-B. Shipley, en collaboration avec lequel elle publia encore un livre, des brochures, articles de revue, etc. Les deux époux étaient également chauds partisans de l'organisation d'une fête ou d'une exposition pour célébrer la découverte de l'Amérique du Nord, en premier lieu par les Scandinaves et comme conséquence par les Cabot en 1497. Ils firent à qui de droit des propositions tendant à une célébration à l'Exposition universelle de Chicago, 1893, et plus tard à Bristol en 1897.

En 1898, Mme Shipley apprit pour la première fois les importantes découvertes faites aux archives vaticanes par le savant dalmate, M. le Dr Jelic, découvertes qui apportaient la pleine confirmation des théories qu'elle avait émises. Quelques résultats de ces découvertes, élaborés par les époux Shipley, se trouvent indiqués dans le mémoire présenté à la session actuelle par M. Shipley [1], qui s'est voué à la continuation et à l'achèvement du travail commun, de sorte que la complète publication de ces résultats sera le monument le plus convenable à la mémoire de cette savante dame et habile collaboratrice dont nous déplorons aujourd'hui la perte.

John B. Shipley.

1. V. plus haut, p. 1-10.

TABLE DES PLANCHES ET GRAVURES

Planche I. Pipe sculptée en argilite des Haïda 112
— II. Pipe sculptée en argilite de Haïda 112
— III. Turquoises et Chalchihuitl, d'après la liste des tributs payés à Moctezuma 146
— IV. Microstructure de la Néphrite et de la Jadéite 177
— V. Danseur zapotèque (vu de face) 221
— VI. Danseur zapotèque (vu de dos) 221
— VII. Carte sidérale de Salcamayhua 271
— VIII. Disque semblant représenter le dieu Viracocha et ses deux fils Imaymana et Tocapu, trouvé à Andalgalá, Catamarca 285

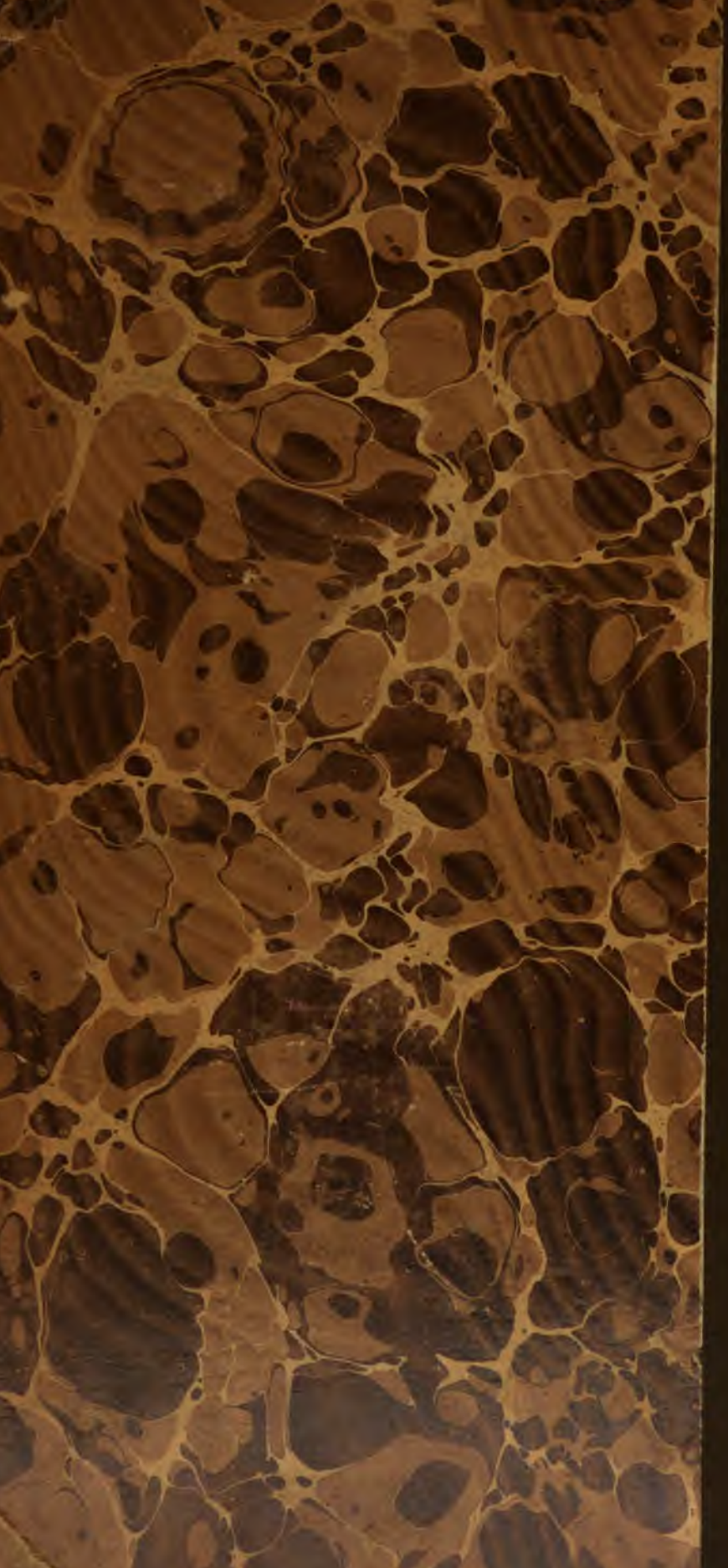
GRAVURES DANS LE TEXTE.

Couteau en pierre 132
Perçoirs 133
Pointe amygdaloïde 133
Pointe lancéolée 134
Pointes à ailerons 135
Pointes à pédoncule volumineuse et à ailerons rudimentaires 135
Pointe à tranchant semi-circulaire 136
Pointes à barbelures et à pédoncule 136
Pointe à bords denticulés 136
Pointes à formes aberrantes 136
Pierre gravée, vue sous ses deux faces 137
Pendeloque en coquille 138
Pipe en terre 138
Manopla de Tinogasta 287
Manopla de Tinogasta 288
Manopla du Musée de la Plata 289

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Transmission des pouvoirs..... I
Commission d'organisation..... I
Programme de la session..... III
Liste des membres du Congrès..... IV
Ordre du jour des séances..... XIII

COMMUNICATIONS.

John B. Shipley : Récentes découvertes sur les communications entre l'Europe et l'Amérique au xve siècle..... 1
Henry Vignaud : Mémoire sur l'authenticité de la lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb..... 11
Manuel Gonzalez de la Rosa : La solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb et en particulier de celui des origines ou des prétendus inspirateurs de la découverte du Nouveau-Monde..... 43
Gabriel Marcel : Les Corsaires français au xvie siècle dans les Antilles d'après les documents espagnols..... 63
Henri Cordier : Sur le Père Marquette..... 91
Diego Ripoche y Torrens : Les Pintaderas d'Europe, des Canaries et de l'Amérique..... 99
Dr E.-T. Hamy : Sculptures Haïda..... 109
Dr R. Verneau et comte Henry de La Vaulx : Les anciens habitants des rives du Colhué Huapi (Patagonie) 115
Thomas Wilson : Jade in America..... 141
F. del Paso y Troncoso : Histoire mexicaine de Cristobal del Castillo. 189
Comte de Charencey : La Gynécocratie religieuse chez les Toltèques occidentaux..... 211
Duc de Loubat : Letra de la « Danza de Pluma » de Moctezuma y Herman Cortés con los Capitanes y Reyes que intervinieron en la conquista de Mexico..... 221
Eduard Seler : Les anciennes villes de Chaculá..... 263